



SOLD BY  
THOMAS BAKER,  
72 Newman Street,  
LONDON, W. ENG.



vols 1-24

and vol 26

401.

2/2

LETTRÉS

*ÉDIFIANTES*

ET CURIEUSES.

LETTERS

AND

NOTES

# LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

---

MÉMOIRES DU LEVANT.

---

TOME PREMIER



BOSTON COLLEGE  
27171  
DOMESTIC  
LIBRARY

A PARIS,

HIGH SCHOOL

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des  
Augustins, au coin de la rue Pavée.

---

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

THE FIRST

CHAPTER

OF THE

PROGRESS

OF THE

ART

OF

THE

SCIENCE

OF



É P I T R E  
D É D I C A T O I R E.

SIRE,

*L'Ouvrage que j'ai l'honneur de  
présenter à VOTRE MAJESTÉ,  
est un monument de la piété de vos  
augustes Aïeux, & de leur zèle  
pour les Arts & les Sciences.*

*Si VOTRE MAJESTÉ daigne le  
parcourir, elle y verra ce qu'ils ont  
fait pour étendre & propager les lu-  
mieres de l'Evangile, pour perfec-  
tionner la Navigation, & pour*

*ouvrir à leurs Sujets de nouvelles sources de richesse & d'opulence. Elle y verra combien le nom des Rois de France est chéri & respecté jusqu'aux extrémités de la terre. Vous en soutiendrez, SIRE, vous en augmenterez l'eclat & la dignité. Nous en avons pour garans la solidité de votre esprit, la droiture de votre cœur, votre amour pour la Religion, & votre application constante à travailler au bonheur des Peuples dont la Providence vous a confié le gouvernement.*

*Je suis avec le plus profond respect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant  
serviteur & très-fidèle Sujet,  
QUERBEUF, Prêtre.



## P R É F A C E .

L'OUVRAGE dont nous donnons aujourd'hui une nouvelle édition, n'a pas besoin de nos éloges : sa réputation est depuis longtemps établie auprès des vrais Littérateurs & de toutes les personnes qui aiment la Religion & qui s'intéressent à ses progrès. Quoiqu'ayent fait pour le décréditer quelques Ecrivains modernes , il a été constamment recherché , cité , copié même par ceux qui en disoient le plus de mal , & qui ne rougissoient cependant pas de se parer des connoissances qu'ils y avoient puisées.

Nous croyons donc servir les sciences & la piété , en sauvant , pour ainsi dire , de la nuit du temps cette précieuse Collection.

Nous n'entrerons point ici dans le détail de tout ce qu'elle présente d'observations utiles sur la Géographie, sur l'Astronomie, sur les mœurs, les usages, le gouvernement de tant de Nations qui nous étoient auparavant inconnues; nous ne dirons rien de tout ce qu'elle nous a appris sur des Arts presque ignorés parmi nous; nous ne chercherons point à faire valoir les dissertations sçavantes dont elle est parfemée, ni la maniere simple, claire, élégante, naturelle, méthodique & intéressante avec laquelle presque toutes ces Lettres sont écrites.

Cet Ouvrage est déjà connu, jugé par le Public, & il faut qu'il soit excellent, pour avoir résisté aux attaques de la prévention & de la haine, si souvent & toujours si vainement réitérées.

Il a été entrepris sans ces motifs de vanité qu'on prête assez légé-

rement à ceux qui en font les Auteurs. Ce n'étoit d'abord que le commerce épistolaire de quelques Missionnaires avec des amis, des Supérieurs, des parens & des Protecteurs. Ils y rendoient compte de leur situation, de leurs travaux, de leurs succès, de leurs sentimens, & de tout ce qu'ils remarquoient de digne de quelqu'attention. Ces premières Lettres parurent si bien faites qu'on crut devoir les publier.

1°. Pour encourager les Missionnaires même à éviter l'oïfiveté, en donnant à l'utilité d'une Patrie que les François n'oublent jamais, les momens de liberté que leur laissoient les fonctions auxquelles ils s'étoient généreusement dévoués.

2°. Pour entretenir parmi leurs Confreres d'Europe le zèle pour les Missions, & le desir d'en aller partager le pénible Ministère.

3°. Enfin pour justifier, soutenir & exciter la charité de leurs Bienfaiteurs.

Le premier Recueil fut favorablement accueilli, on en demanda la suite avec empressement; & pour y satisfaire, on imprimoit ces Lettres successivement dès qu'on en avoit rassemblé un nombre suffisant pour en faire un volume. Mais on n'observa point, on ne put point observer un ordre cependant désirable. On mit en quelque sorte pêle-mêle les Lettres de la Chine, de l'Inde & de l'Amérique; & si dans cet arrangement on gaignoit du côté de la variété, il s'y trouvoit aussi une confusion désagréable pour les lecteurs qui aiment à suivre les objets; & à classer sans peine leurs idées & leurs connoissances.

Nous avons tâché de remédier à cet inconvénient en partageant ce Recueil en quatre parties.

La première renfermera les Mémoires du Levant, la plus ancienne des Missions Françoises, & l'une

des plus importantes à soutenir & à conserver.

La seconde fera composée des Lettres de l'Amérique tant Septentrionale que Méridionale.

La troisieme est toute consacrée aux Indes ; & la quatrieme à la Chine, au Tonquin & à la Cochinchine.

Chaque Partie sera précédée d'une Préface, & terminée par une Table générale des matieres. Table que nous avons préféré de partager ainsi, parce que non divisée & renvoyée à la fin de tout l'Ouvrage, il nous sembloit qu'elle seroit trop longue & plus pénible à consulter.

Enfin pour qu'on puisse aisément comparer notre Edition avec l'ancienne, s'assurer qu'on n'y a rien changé, rien retranché d'essentiel, & vérifier les citations sans nombre qu'on en a fait dans différens Ouvrages, nous avons marqué le

tome & la page où se trouvent dans l'ancienne édition les Lettres dont nous avons changé l'ordre & l'arrangement dans la nouvelle.

M. Brotier, l'Editeur célèbre de Tacite & de Pline, a bien voulu nous aider de ses conseils & de ses lumieres; nous lui devons presque toutes les notes ajoutées à cette premiere partie; & pour les autres nous avons consulté les Missionnaires qui ont longtems séjourné dans les différentes Contrées dont il sera question dans cet Ouvrage, & nous n'avons rien négligé pour éclaircir & constater tout ce qu'on y rapporte.

Les Missions du Levant comprennent l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, la Crimée, l'Ethiopie, la Perse & l'Egypte. Elles ont toujours été protégées & presque toutes fondées par nos Rois. Non contents de maintenir la Religion dans leurs

Etats , ils aimerent à en étendre la lumiere bienfaifante dans les Régions les plus lointaines , & ne refuferent jamais à ces saints établifsemens l'appui de leur puiffance & le fecours de leurs libéralités. Auffi les Peuples fchifmatiques ou infideles qui ont ouvert les yeux à la vérité , regardent-ils nos Souverains comme leurs peres dans la foi , comme les protecteurs & les défenfeurs de leur croyance.

Le Pere Fleuriau d'Armenonville eft le premier qui ait recueilli d'une maniere exacte & suivie les Mémoires qu'il recevoit du Levant. Chargé en France de fournir aux befoins de ces Miffions , il y pourvoyoit avec zèle & ne négligoit aucuns des moyens qu'il croyoit propres à les rendre florifantes. Il choififfoit , il inftruiffoit , il formoit lui-même les Miffionnaires qu'il y deftinoit , & ne leur demandoit pour récompense de fes

soins vraiment paternels, que le secours de leurs prieres & les observations qu'ils avoient le temps & l'occasion de faire sur tout ce qu'ils rencontreroient de curieux & d'utile.

C'est à lui que nous sommes redevables des sept premiers volumes des Mémoires du Levant. Le Pere Ingoult nous a donné le huitieme ; & le Pere Geoffroi, si connu par ses succès brillants lorsqu'il professoit la Rhétorique au College de Louis-le-Grand, est le rédacteur du neuvieme.

Nous avons fait entrer dans cette premiere Partie toutes les Lettres écrites du Levant qui étoient dispersées dans le Recueil des Lettres édifiantes, ce qu'on y trouve de relatif au trop célèbre usurpateur Thamas Kouli-Kan, & la relation du voyage en Ethiopie, de M. Poncet, Médecin François au Caire. Mais nous avons supprimé

les Lettres préliminaires , qui n'étoient qu'une espece de nomenclature ou d'annonce de ce que contenoit chaque volume;

Il nous a paru déformais inutile de réimprimer les Epîtres dédicatoires au nombre de vingt-huit, toutes adressées aux Jésuites de France ; nous en avons cependant conservé le fonds dans nos Préfaces, & extrait fidèlement ce qu'elles renfermoient de curieux.

Nous dirons donc ici ce qui a donné occasion au voyage si long & si pénible d'Ethiopie (1). L'Empereur de cette vaste contrée ayant une maladie dont il craignoit les suites, & ne trouvant pas dans ses Etats de Médecins assez habiles pour le guérir, crut en devoir faire venir d'ailleurs : dans ce dessein ayant sçu qu'un de ses Officiers avoit la même maladie que lui, il

---

(1.) Voyez tome 4 des Lettres édifiantes, Epître dédicatoire.

l'envoya au Caire , Capitale de l'Egypte , afin que s'il pouvoit rétablir sa fanté par les remedes qu'on lui donneroit dans cette grande ville , il lui amenât le Médecin dont il se feroit servi. L'Officier qui se nommoit Hagi Ali , & qui avoit déjà fait ce voyage plus d'une fois , s'ouvrit à un Arménien de ses amis , sur le sujet qui le faisoit venir au Caire. L'Arménien instruit par sa propre expérience de l'habileté de M. Poncet , qui l'avoit guéri autrefois d'une maladie très-violente & très-dangereuse , l'indiqua à son ami.

Hagi Ali , sur la parole de l'Arménien , se mit entre les mains de M. Poncet , prit ses remedes , garda le régime de vie qu'il lui prescrivit , & se trouva en peu de temps guéri. Il ne songea plus qu'à engager le Médecin François à faire le voyage d'Ethiopie , pour rendre à l'Empereur le même service qu'il lui avoit

rendu. M. Poncet y consentit , & se disposa à suivre l'Officier Ethio-  
pien.

Nos Missionnaires qui avoient déjà tenté plusieurs fois d'entrer dans cet Empire sans avoir pu y réussir, crurent qu'il falloit se servir d'une conjoncture si favorable , pour exécuter le projet qu'ils avoient formé. Ils communiquèrent leurs vues à M. Poncet & à M. Maillet , Consul de France au Caire. On convint qu'un de nos Missionnaires accompagneroit M. Poncet en Ethiopie , & qu'il prendroit l'habit & la qualité de son domestique , pour ne point donner d'ombrage ni de jalousie à une Nation dont on ne connoissoit ni le génie , ni les dispositions à l'égard des Européens. L'emploi étoit important , & demandoit un homme éclairé & plein de zèle ; car il devoit s'instruire sur les lieux de l'état du Christianisme , & voir

quelles mesures on pouvoit prendre pour rétablir la Religion Catholique dans un pays où elle avoit fait autrefois de grands progrès sous les Patriarches Jean Nunez Baretto, André Oviedo, Apollinaire d'Almeida, & plusieurs autres Missionnaires Jésuites.

Le Pere Brédevent, d'une famille distinguée de la ville de Rouen, fut celui sur qui on jeta les yeux. Il avoit toutes les qualités nécessaires pour une entreprise aussi difficile & aussi importante que celle-là, un courage à l'épreuve des plus grands dangers, un desir ardent de travailler à la conversion des ames & de souffrir beaucoup pour la gloire de Jésus-Christ, un esprit pénétrant & cultivé par l'étude de la Théologie & des Mathématiques. Une dissertation physico-mathématique qu'il publia en 1685, & dont il a été parlé dans les Journaux de

ce temps-là , lui donna de la réputation parmi les ſçavans , & fit voir juſqu'où alloit la pénétration & l'étendue de ſon eſprit. Il demanda, quelques années après , à ſes ſupérieurs , la permiſſion de ſe conſacrer aux miſſions , & il le fit avec tant d'instances , qu'ils ne crurent pas devoir ſ'oppoſer à une vocation ſi ſainte. Il travailla pendant plus de dix ans dans les iſles de l'Archipel & dans la Syrie : il y donna une haute idée de ſa vertu , & fit des converſions ſi ſurprenantes , que ſa mémoire ſera longtemps en bénédiction dans toutes ces Contrées. Sa douceur & ſes manières , pleines d'onction , engageoient les plus endurcis à quitter leurs défordres , & les hérétiques les plus opiniâtres à abjurer leurs erreurs. On le regardoit comme un véritable Apôtre.

Il portoit ſi loin ſes auſtérités , que dans ſes courſes évangéliques ,

sa nourriture étoit un peu de son détrempé dans de l'eau, avec quelques herbes ou quelques racines. Il couchoit sur la dure, passoit toutes les nuits deux ou trois heures en oraison, & y ajoutoit tant de mortifications, que ses Supérieurs avertis qu'il ne pourroit pas long-temps soutenir un genre de vie si austere, furent obligés de modérer la rigueur de sa pénitence, pour ne pas perdre un homme si utile à la mission. Son union avec Dieu étoit presque continuelle; il ne parloit que de sa bonté & de ses miséricordes, & il le faisoit d'une maniere si vive, qu'on ne pouvoit l'entendre sans en être pénétré.

Il comptoit pour rien sa fanté & sa vie, quand il s'agissoit du salut du prochain. Dans le temps qu'il demeura au Caire, & que la peste désola l'Egypte, il se dévoua au service des pestiférés,

avec un courage & un zèle qui édifia également les Chrétiens & les infideles. Enfin un de ses plus ardens desirs étoit de répandre son sang pour Jésus-Christ ; & c'est cet ardent desir qui lui fit entreprendre le voyage d'Ethiopie avec une joie qu'on ne sçauroit exprimer. Cette mission avoit été autrefois féconde en martyrs. Plusieurs de ses confreres avoient eu le bonheur d'y mourir pour la défense de la foi , & de la primauté du siège de Rome. Il espéra de jouir d'un sort si heureux : mais Dieu qui lui avoit inspiré ces sentimens , se contenta de sa bonne volonté. Ce fervent Missionnaire , avant que d'être arrivé au terme de son voyage , consumma son sacrifice , de la maniere dont M. Poncet le raconte dans la relation de son voyage.

Nous ne parlerons pas ici ni des

xxij P R É F A C E.

objets, ni des Auteurs des autres lettres du Levant ; mais il nous paroît indispensable de dire un mot du Pere Siccard ; on trouvera plusieurs Mémoires de lui , avec le plan d'un grand ouvrage qui avoit pour titre : *Description de l'Egypte ancienne & moderne* ; description qu'il avoit achevée , & pour l'exécution de laquelle M. le Comte de Maurepas , alors Ministre de la Marine , avoit fourni à ce sçavant Missionnaire des dessinateurs qui l'accompagnoient dans ses voyages , & qui , sous sa direction , levoient les plans , dessinoient les monumens , & dressaient les cartes de tout le Pays qu'ils parcouroient avec lui. Ce fruit de tant de peines , de recherches & de dépenses est perdu pour les lettres. Envoyé en France , & déposé à la Maison professe , il a disparu sans qu'on ait jamais pu

découvrir ni comment, ni par qui il a été enlevé. Puiffe-t-il sortir enfin des ténèbres où son ravisseur l'a condamné, & ajouter encore aux connoiffances que nous avons sur une Contrée auffi intéreffante que l'Egypte !

Puiffe fur-tout le Recueil que nous redonnons au Public, ranimer le zèle des Sociétés ecclésiastiques & Religieuses pour les Miffions étrangères ! que de Peuples encore plongés dans la nuit de l'ignorance & de la superstition ! que de Nations pour qui l'aurore des vérités Chrétiennes ne commence qu'à luire ! la moisson est abondante, mais les ouvriers font rares.

Que ceux donc qui se sentent touchés des besoins de ces malheureuses Régions ; que ceux à qui il est donné, à qui il est encore permis de voler à leur secours, ne dédaignent pas de lire un Ouvrage

xxiv *P R É F A C E.*

dicté par l'amour de la Religion ,  
& peut être propre à éclairer , à  
diriger , à soutenir leur ardeur pour  
la gloire de Dieu & pour le salut  
des ames.

---

*P R O T E S T A T I O N.*

**P**OUR obéir aux Décrets du Pape  
Urbain VIII & des autres Souverains  
Pontifes , je proteste que je ne prétends  
point attribuer le titre de Saint , d'A-  
pôtre ou de Martyr , aux hommes Apô-  
tologiques dont il est parlé dans ces Lettres,  
& que je ne demande de ceux qui les  
liront qu'une foi purement humaine.

L'Approbation & le Privilege seront à la fin  
du dernier volume de cet Ouvrage.



**LETTRES**



LETTRES  
EDIFIANTES ET CURIEUSES,  
ÉCRITES  
PAR DES MISSIONNAIRES  
DE  
LA COMPAGNIE DE JESUS.

---

MÉMOIRES DU LEVANT.

---

LETTRE

*Du Pere Tarillon à Monseigneur le Comte  
de Pontchartrain, Secrétaire d'Etat, sur  
l'état présent des Missions des Peres  
Jésuites dans la Grèce.*

MONSEIGNEUR,

Prêt à repasser dans la Grèce, dont je  
suis absent depuis près d'un an, agréé  
que j'aie l'honneur de vous entretenir de

*Tome I.*

A

grandes entrées auprès des Seigneurs Turcs ; & même jusques dans le Serrail.

Les maisons des Ambassadeurs des Princes Chrétiens , & les Marchands de leurs nations , font la portion la plus distinguée des Chrétiens francs ; ils se montent à près de trois mille personnes.

Les bâtimens des Chrétiens jettent encore beaucoup de monde. On voit souvent d'un jour à l'autre les avenues de la marine remplies de nouveaux débarqués de tout pays.

Il faut encore compter parmi les Catholiques de Constantinople quatre ou cinq mille esclaves servans sur les vaisseaux & les galeres , ou enfermés dans le Bagne du Grand-Seigneur , & plus de vingt mille autres répandus dans les diverses maisons des particuliers. Tous ces Catholiques ont pour Supérieur ecclésiastique M. Raymond Galani , Archevêque titulaire d'Ancyre , de l'Ordre de saint Dominique , & Ragusois de nation , Prélat d'une très-exacte régularité , & d'une grande attention à tous ses devoirs.

La situation de notre maison nous met fort à portée de secourir ce grand peuple-là. Nous sommes presque au centre de Galata , voisins de la marine ,

& au grand passage de tout ce qui vient de l'entrée & du fond du port. Notre Eglise passe pour la plus belle & la plus singuliere de toute la Turquie. Les colonnes qui soutiennent son vestibule, la balustrade qui le termine, & qui regne le long de l'escalier qui y conduit, tout cela est de marbre blanc. Le corps de l'Eglise est voûté avec sa coupole & sa couverture de plomb, qui est le privilège des seules Mosquées. La nef est décorée des sépultures de quelques Ambassadeurs de France, & de celle de la jeune Princesse Tekeli. La sépulture de Madame la Princesse Ragotzki, sa mere, mariée en secondes noces au feu Prince Tekeli, est dans une chapelle séparée. Cette pieuse & courageuse Princesse mourut à Nicomédie. Tant qu'elle y a demeuré, les Jésuites se sont fait un devoir d'aller lui rendre les services qu'ils lui avoient rendus pendant plusieurs années à Constantinople. A cette occasion ils avoient commencé à Nicomédie une petite Mission, que la mort de la Princesse a interrompue, ces Missions détachées n'étant pas praticables autour de Constantinople, à moins qu'on n'ait quelque prétexte plausible, comme étoit celui de visiter cette Princesse.

Les fonctions ordinaires de notre Eglise font la célébration du service divin, l'administration des sacremens, les prédications, les catéchismes, les conférences sur l'Evangile; tout cela avec une liberté aussi entière que si nous étions au milieu des villes les plus chrétiennes. Les prédications se font en Grec, en Turc, en Italien, en François. Quantité d'hommes & de femmes des trois rits, Franc, Grec & Arménien, y assistent successivement. Les hommes occupent le plein-pied de l'Eglise; les femmes font, à la maniere d'Orient, dans une tribune séparée & entourée de hautes jalousies. Les catéchismes en Grec & en Turc, quoiqu'établis pour les seuls enfans, ne font pas moins utiles à beaucoup de personnes d'âge qui s'y trouvent.

Depuis quelques années le Pere Jacques Portier, notre Supérieur, homme vraiment apostolique, a établi deux instructions Turques tous les lundis, une le matin pour les Marabutes ou vierges Arméniennes consacrées à Dieu, & qui dans les maisons de leurs parens menent une vie fort retirée & fort austere. L'autre instruction, qui se fait l'après-dînée en forme de Conférence, a été instituée pour apprendre les principaux

points de la Religion orthodoxe , & les devoirs des Ecclésiastiques à beaucoup de jeunes Diacres & Sous-Diacres Arméniens , d'un fort bon esprit , qui par-là s'aguerrissent contre les erreurs , & feront eux-mêmes un jour d'excellens Missionnaires , quand ils auront été faits Prêtres ou Vertabiets.

Le dimanche les Marchands s'assemblent pour leur confrairie du saint Sacrement , qui est fort nombreuse , & où il se fait beaucoup de bonnes œuvres. Les Latins de Péra ont aussi chez nous leur association des Pénitens de sainte Anne , établie à Galata , & qui s'est toujours conservée depuis le départ des Génois. Ils ont leur chapelle à part , où ils font leurs exercices de dévotion. Le samedi saint au soir , leur coutume est de faire en pleine rue une procession générale , où on porte solennellement la relique de la sainte Epine , & où tout Galata & tout Péra se trouvent.

Le lendemain , jour de Pâques , de grand matin , ils reviennent faire une autre procession le long des principales rues de Galata , avec la croix haute , & chantant des hymnes. De tout temps ils ont eu cette permission. Les Turcs qui se rencontrent sur leur chemin font les

premiers à s'arrêter, & à donner des marques de leur respect.

Comme les Allemands n'ont point d'Eglise à Constantinople, c'est encore dans la nôtre qu'ils font toutes leurs grandes cérémonies, mais toujours avec la permission expresse des Ambassadeurs du Roi. Le Comte Caprara, un de leurs Ambassadeurs, y est inhumé, & j'y ai vu faire pendant plusieurs jours les obseques des deux derniers Empereurs. Il faut qu'à chaque cérémonie il y soit venu plus de cent mille personnes. Les Grecs appelloient ces représentations funebres *Katarthirion*, & les Arméniens *Kavaran*, qui en leur langue veut dire Purgatoire. Ils étoient extraordinairement frappés du deuil, des messes, des prieres continues, des grosses aumônes, des oraisons funebres, & de tout ce qui se pratiquoit selon nos usages pour le repos de l'ame, ou pour honorer la mémoire des Princes défunts. On en sçait plusieurs que ces actes publics de la foi du Purgatoire ont fait renoncer à leurs erreurs.

Quoique les Grecs soient en grand nombre à Galata & à Péra, cependant tout ce qu'il y a parmi eux de noblesse & de gens de distinction, résident dans la Ville Impériale au-delà du Port, qu'on

appelle proprement Constantinople. Les plus qualifiés habitent le quartier appelé le Patriarchat, ou le Phanal. Il y a des familles qui prétendent être issues des anciens Empereurs Grecs, d'autres qui ont des alliances avec les Beys de Moldavie & de Valaquie. La famille des Scarlati, à laquelle le fameux Alexandre Scarlati, connu sous le nom de Mauro Cordato, a rendu sa première splendeur, est aujourd'hui celle qui se distingue le plus par son crédit & par les honneurs dont elle est revêtue. Mauro Cordato a laissé deux fils dont l'aîné est pour la seconde fois Bey de Moldavie; l'autre est grand Drogman de l'Empire. Nous sommes fort bien reçus de tous ces Messieurs. Le Bey de Moldavie, à qui le Pere Jacques Piperi a autrefois appris la langue Latine, a prié qu'on lui donnât encore un Jésuite pour l'apprendre à son fils. Nous sommes aussi fort bien auprès du Patriarche des Grecs. Nous lui rendons de fréquentes visites, & il nous comble de caresses. La conversation tourne quelquefois sur des points de Religion; il nous dit ses pensées, & sans sortir des bornes du respect, nous lui disons aussi les nôtres.

Avant que de passer au Levant, je

m'étois formé une idée magnifique de la majesté de ce Patriarche de la nouvelle Rome. La première fois que j'allai lui rendre visite, je demeurai tout surpris de le voir logé & servi dans la dernière simplicité. Sa chambre est pauvre & dénuée de tout. Ses domestiques consistent en deux valets assez mal en ordre, & en deux ou trois Clercs. Quand il sort pour des visites particulières, c'est toujours à pied. Ses habits n'ont rien qui le distingue des autres Religieux Grecs. On ne le connoît que parce qu'il est accompagné de quelques Prélats vêtus aussi simplement que lui, & de quelques Ecclésiastiques qui l'entourent. Sa plus grande distinction consiste en ce qu'un Diacre ou un Prêtre marche devant lui, portant une espèce de béquille ou crosse de bois ornée de compartimens d'ivoire & de nacre. Je l'ai vû bien des fois aller encore plus simplement, n'ayant à sa suite que deux ou trois personnes. Cependant il prend sans façon le titre de Patriarche universel, & il faut l'appeler, non très-saint Pere, mais très-saint, *Panosiotatos*. De même quand les Grecs parlent de leurs autres Prélats, ils ne disent pas, comme nous, l'Archevêque, ou l'Evêque, mais le Saint

d'une telle Ville, comme le Saint d'*Héraclée*, le Saint de *Calcédoine*, &c.

La bonne correspondance que nous avons soin d'entretenir avec le Patriarche & les autres Prélats Grecs, dispose les peuples à nous écouter. Les peres & meres envoient volontiers leurs enfans à nos instructions & à nos écoles. Nous y avons, il n'y a pas long-temps, les deux fils d'un Bey de Valaquie. Je connois à Constantinople un assez grand nombre de Grecs qui sont dans de bons sentimens; mais généralement parlant, ce n'est pas dans cette Capitale qu'il faut s'attendre aux grandes & nombreuses conversions des Schismatiques de cette Nation. La vue, quoique triste & humiliante, des restes de leur ancienne grandeur, leur remplit la tête de je ne sçai quelles idées hautaines, qui les rendent indociles & suffisans. On diroit que cette grande Ville, & toute la puissance qu'elle renferme, est encore à eux. Quoiqu'ils n'entendent plus leurs saints Peres, & que tous les jours ils s'éloignent de leur doctrine, ou qu'ils la détournent à des explications pitoyables, ils ne souffrent qu'avec une extrême peine que les Occidentaux les entendent mieux qu'eux, & qu'ils viennent

de si loin leur en montrer le vrai sens. Un de leurs beaux Esprits, fort homme de bien, m'a dit souvent, avec une naïveté que je n'oublierai jamais, que le Grec, pour être solidement converti, vouloit être pauvre & humilié. « Dieu, m'a-  
 » jouta-t-il, qui nous connoît, & qui  
 » veut nous sauver, nous fait marcher  
 » par-là depuis près de trois cens ans.  
 » Nos richesses & notre grandeur passée  
 » nous ont perdu. J'ai bien peur que les  
 » fumées qui nous en sont restées à la  
 » tête, n'achevent notre entiere ruine ».

Les Arméniens ne sont pas d'eux-mêmes plus grands Docteurs, ni en meilleur chemin que les Grecs, mais ils sont infiniment plus dociles, & ont plus d'envie d'être éclairés. On ne peut les rassasier d'instructions & de pratiques de piété. Il ne faudroit pas se contenter de leur parler de Dieu pendant trois quarts-d'heure, ou une heure seulement, comme on fait en France, ils n'en seroient pas édifiés. Après les deux & trois heures d'une attention continue, ils sont prêts à écouter encore autant de temps, & ils se plaignent toujours qu'on finit trop tôt.

Ils ont parmi eux trente ou quarante familles des plus distinguées, dont la

ferveur est digne des premiers temps de l'Eglise. Les peres & les meres, les enfans, les domestiques mêmes, tous n'y respirent que charité & que zèle du service de Dieu. Les chefs de quelques-unes de ces familles ci-devant très-riches, & qui ont presque tout perdu pour la foi, sont comme scandalisés quand on les plaint, & qu'on veut leur procurer du soulagement. *Y pensez-vous, disent-ils à leurs amis, la parole de Jesus-Christ notre maître n'est-elle pas expresse ? « Que qui perdra tout pour lui, jusqu'à sa » vie, retrouvera tout dans lui ».* Il n'y a rien de si édifiant que de voir ces bons vieillards entourés de leurs enfans, mariés & non mariés, s'approcher tous les huit jours de la sainte Communion, & après eux les meres au milieu de leurs filles. Tout cela se fait avec tant de modestie & de dévotion, qu'il n'est pas possible de n'en avoir pas l'ame pénétrée. Si nous n'avions des mesures à garder, & notre temps à partager à d'autres occupations indispensables, nous n'aurions pas assez de tous les jours de la semaine pour contenter la piété avide de ce bon peuple.

Celui des Jésuites qui a reçu de Dieu le talent le plus rare pour le salut de cette

nation à Constantinople, est le P. Jacques Cachod, de Fribourg en Suisse. Avant que de se consacrer aux Missions du Levant, il avoit fait pendant quelques années l'office de Missionnaire à Fribourg en Brisgau du temps de la dernière guerre. Nos Officiers, dont plusieurs vivent encore, l'honoroiert de leur confiance, & c'est entre ses mains que le célèbre M. du Fai voulut mourir. Dans la seule année 1712, ce Pere a ramené près de 400 schismatiques, & a confessé lui seul plus de 3000 personnes. L'année passée le nombre des schismatiques convertis a presque monté à une fois autant. Sa maxime est de paroître peu & d'agir beaucoup. Il a toujours à sa main un nombre de catholiques zélés & sages, qui se répandent de tous côtés, & lui amènent sans bruit ceux qu'ils ont disposés à se convertir. Plusieurs Prêtres & Vertabietz orthodoxes servent encore extrêmement à maintenir la foi. Ils sont comme les surveillans de leur nation, toujours prêts à courir où on a besoin d'eux, & à maintenir l'ordre dans les familles.

Depuis la justice que le Grand Seigneur fit il y a quatre ans du sanguinaire Visir Ali Pacha, dont les Turcs eux-mêmes ont regardé la mort tragique comme la punition de ses fureurs contre

les Arméniens, les Catholiques jouissent d'une tranquillité jusqu'ici assez constante. Il semble que le sang du saint Prêtre Arménien Dergoumidas (1), répandu en haine de la foi, ait comme éteint le feu de la persécution. Il ne se fait plus de temps en temps de la part des hérétiques que quelques légers mouvemens qui passent vite, & qui ne servent qu'à épurer davantage la vertu des vrais fideles.

Si on en croit tout Constantinople, la mémoire du serviteur de Dieu devient tous les jours plus vénérable à l'occasion des graces miraculeuses que plusieurs personnes publient avoir obtenu par son intercession. La plus réelle, & celle qu'on attribue le plus communément à ses prieres, est l'esprit de foi, qui semble avoir repris de nouvelles forces parmi les Arméniens, malgré la longue & sanglante persécution qu'ils viennent d'essuyer. Ce violent orage, loin d'avoir anéanti la religion, comme les hérétiques le prétendoient, n'a fait que l'accroître dans toute la Turquie. Le nombre des Catholiques de Constantinople s'est aug-

---

(1) Il fut condamné à mort par le Grand Visir Ali Pacha, le 5 Novembre 1707.

menté de la moitié. Ils montent actuellement à plus de 12000. Il en est des autres grandes villes à proportion. Mefire Melchou , élève de la Congrégation de *Propaganda* , & Evêque de Mardin dans le Diarbek , Prélat d'une grande vertu & d'un grand ſçavoir , vient de faire prefque tout fon Diocèſe Catholique. Il eſt vrai qu'il lui en a coûté de grandes avanies & de grands périls ; mais enfin il en eſt venu à bout. Pour affermir fon ouvrage il eut le courage de paſſer à Conſtantinople l'année dernière , & de venir demander au grand Viſir un *Ferman* de la Porte , qui mît à couvert ſa perſonne & ſon troupeau des vexations du Pacha de Mardin. Ne trouvant perſonne qui voulût ſe hazarder à plaider une cauſe ſi délicate , il l'alla plaider lui-même en plein Divan , & Dieu donna tant de force à ſes paroles , que le Viſir ordonna par ſentence publique , que le Pacha de Mardin ſeroit dépoſé & mis en priſon , juſqu'à ce qu'il eût reſtitué ce qu'il avoit pris.

Un autre emploi qui occupe fort nos Miſſionnaires à Conſtantinople , eſt le ſoin des eſclaves du Bagne du Grand Seigneur. Le Bagne , ainſi appellé du mot Italien *Bagno* , à cauſe d'un bain qu'ont là

les Turcs, est une vaste enceinte fermée de hautes & fortes murailles, qui n'a qu'une seule entrée munie d'une double porte, où il y a toujours une garde armée. Au milieu de cette grande enceinte ou avant-cour s'élevent deux gros bâtimens de figure presque quarrée, mais de grandeur inégale. Le plus grand s'appelle le grand Bagne, & le plus petit le petit Bagne. Ces deux Bagnes ou prisons n'ont de jour que par la porte, & par quelques fenêtres fort hautes traversées de gros barreaux de fer. C'est-là où on loge les Chrétiens pris en guerre, ou sur les Armateurs ennemis de la Porte. Les Officiers ont de petites loges à deux ou à trois. Les simples soldats sont à découvert sur des estrades ou soupentes de bois qui régner le long des murailles, & où chacun n'a gueres de place que celle que son corps peut occuper. Dans un quartier de chaque Bagne on a pratiqué une double Chapelle, dont une portion est pour les esclaves du rit Franc, & l'autre pour les esclaves du rit Grec & Moscovite. Chaque Chapelle a son autel & ses pauvres ornemens à part. Ces Chapelles avoient en commun d'assez bonnes cloches. Il y a cinq ou six ans qu'on les leur a enlevées; parce que,

disoient les Turcs, leur son réveilloit les Anges qui venoient dormir la nuit sur le toit d'une Mosquée bâtie depuis peu dans le voisinage.

Assez près du petit Bagne, on a bâti & orné, des aumônes des fideles, une petite Eglise sous le titre de saint Antoine, qui est assez bien fournie des meubles d'autel nécessaires, & même de quelque argenterie. C'est la Chapelle des Officiers & des malades. Les esclaves élisent tous les ans un écrivain ou préfet du Bagne, & sous lui un sacristain, à qui tout se donne par compte, pour le remettre dans le même état à ceux qui entrent en charge après eux.

Chaque esclave, quoique dans le Bagne, a toujours une ou deux chaînes sur le corps. Tous les jours de l'année, excepté les quatre fêtes solennelles, on les mene de grand matin travailler à l'Arfenal, ou aux autres ouvrages publics. Ils vont au travail par troupes de trente ou quarante, enchaînés deux à deux. Leur nourriture est de deux mauvais pains noirs pour la journée de chaque homme. Le soir, au soleil couchant, on les ramene. Ceux dont les gardiens Turcs ont été contens pendant le travail, sont séparés les uns des autres.

Ceux qu'ils veulent punir , sont laissés enchainés ensemble , après quoi le cri se fait pour la rentrée dans les Bagnes. Ils n'y sont pas plutôt ramassés & comptés , qu'on les y enferme à double serrure jusqu'au lendemain matin. Quand ils tombent malades , il n'est pas permis de les transporter ailleurs ; il faut qu'ils demeurent dans le Bagne , & toujours avec la chaîne , qu'on ne leur ôte que quand ils sont morts , encore les gardiens Turcs ne s'y fient-ils pas. Les cadavres , avant que d'être portés aux cimetières publics , sont arrêtés à la grande porte , où ils les percent plusieurs fois d'outre en outre avec de longues broches de fer , pour être plus assurés qu'ils sont véritablement morts.

Les services que nous rendons à ces pauvres gens , consistent à les entretenir dans la crainte de Dieu & dans la foi , à leur procurer des soulagemens de la charité des fideles , à les assister dans leurs maladies , & enfin à leur aider à bien mourir. Si tout cela demande beaucoup de sujettion & de peine , je puis assurer que Dieu y attache en récompense de grandes consolations.

Outre les visites qu'on leur rend pendant le cours de la semaine , deux Jésuites

vont toute l'année , fêtes & dimanches , aux deux Bagnes. Ils s'y rendent la veille , & s'y enferment avec les esclaves. Le Pere de chaque Bagne a un petit réduit à part , où il se retire quand il n'y a point de malades à visiter. Après que ces malheureux se sont un peu délassés , & qu'ils ont pris quelque nourriture , le signal se donne pour la priere. La coutume est de commencer par faire l'eau-benite , & d'en jeter de tous côtés. Ensuite le Pere fait la priere à haute voix ; & donne les cinq points de l'examen avec la formule de l'acte de contrition , que tous répètent après lui. Quand les prieres sont achevées , il fait une exhortation d'une petite demi-heure sur quelque matiere touchante , & qui a le plus de rapport à leurs dispositions présentes. De-là il se met au confessionnal pendant quelques heures. Les confessions finies , il va prendre un peu de repos , à moins qu'il ne faille veiller quelque mourant. A quatre heures du matin en hiver , & à trois heures en été , on éveille tout le monde pour la messe , pendant laquelle le Pere leur fait une courte explication de l'évangile. La messe finie , après que les communians ont fait leur action de graces , il va se placer à la porte de la Chapelle avec les

aumônes qu'il a pu ramasser ; il les distribue à tous, à mesure qu'ils passent ; après quoi les portes se rouvrent à grand bruit, & chacun va se faire enchaîner avec un compagnon pour retourner au travail.

Dans les temps de peste, comme il faut être à portée de secourir ceux qui en sont frappés, & que nous n'avons ici que quatre ou cinq Missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un seul Pere qui entre au Bagne, & qui y demeure tout le temps que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du Supérieur, ( ce qui n'arrive pas sans de fortes représentations de la part des autres, & du Supérieur même ) s'y dispose pendant quelques jours de retraite, & prend congé de ses freres, comme s'il devoit bientôt mourir. Quelquefois il y consume son sacrifice, & quelquefois il échappe au danger. Le dernier Jésuite qui est mort dans cet exercice de charité, est le Pere Vandermans, Flamand de nation. La peste étoit alors très-violente. La quantité des mourans qu'il assista, la lui communiquerent en moins de quinze jours. Il le fit sçavoir incontinent au Supérieur, priant instamment qu'on lui accordât la grace de mourir auprès de ses freres. On le transporta

dans une petite maison qui est au bout de notre jardin, où s'étant de nouveau confessé, & ayant communiqué, il mourut plein de joie & de reconnoissance de la grace insigne que Dieu lui faisoit. Depuis lui, personne n'a plus été frappé de cette maladie, que le Pere Pierre Besnier, si connu par son beau génie & par ses rares talens. Sur la fin de ses jours il se consacra une seconde fois à la Mission de Constantinople, à laquelle il avoit déjà rendu les plus grands services. La peste le prit en confessant un malade. La Providence veilla à la conservation des autres Peres de cette Mission, car les signes du mal ne se montrerent qu'après que le Pere eut expiré; & pendant les trois jours de sa maladie ils avoient été nuit & jour auprès de lui.

Mais si quelqu'un jusqu'ici a dû mourir de ce genre de mort, c'est le Pere Jacques Cachod dont j'ai parlé, & qui, avec le nom de Pere des Arméniens, a encore à Constantinople & à Malthe celui de Pere des esclaves. Il y a huit ou dix ans qu'il est presque incessamment occupé aux œuvres de charité où il y a le plus de péril, soit dans le Bagne, soit sur les vaisseaux & sur les galeres du Grand-Seigneur. Les esclaves qui n'en peuvent

fortir , sçavent l'y introduire par le moyen de leurs gardiens Turcs , avec qui ils font d'intelligence. L'année 1707, que la peste fut si furieuse qu'elle emporta près d'un tiers de Constantinople , ce Pere m'écrivit à Scio la lettre qui suit :

« Maintenant je me suis mis au-dessus  
» de toutes les craintes que donnent les  
» maladies contagieuses ; & , s'il plaît à  
» Dieu , je ne mourrai plus de ce mal  
» après les hazards que je viens de courir.  
» Je fors du Bagne , où j'ai donné les  
» derniers sacremens , & fermé les yeux  
» à quatre-vingt-six personnes , les seuls  
» qui soient morts en trois semaines dans  
» ce lieu si décrié , pendant qu'à la ville,  
» & au grand air , les gens mouroient à  
» milliers. Durant le jour je n'étois , ce  
» me semble , étonné de rien , il n'y  
» avoit que la nuit , pendant le peu de  
» sommeil qu'on me laissoit prendre ,  
» que je me sentoie l'esprit tout rempli  
» d'idées effrayantes. Le plus grand péril  
» que j'aie couru , ajoute-t-il , & que je  
» ne courrai peut-être de ma vie , a été  
» à fond de cale d'une sultane de 82 ca-  
» nons. Les esclaves , de concert avec  
» les gardiens , m'y avoient fait entrer  
» sur le soir pour les confesser toute la

» nuit , & leur dire la messe de grand  
 » matin. Nous fûmes enfermés à doubles  
 » cadenats , comme c'est la coutume.  
 » De cinquante-deux esclaves que je  
 » confessai & communiai , douze étoient  
 » malades , & trois moururent avant  
 » que je fusse sorti. Jugez quel air je  
 » pouvois respirer dans ce lieu renfer-  
 » mé , & sans la moindre ouverture.  
 » Dieu , qui par sa bonté m'a sauvé de ce  
 » pas-là , me sauvera de bien d'autres ».

J'abuse peut-être de votre patience ,  
 Monseigneur , en vous entretenant de  
 tous ces menus détails. Je voulois les  
 supprimer , mais on m'a assuré que votre  
 Grandeur seroit bien aise de les voir ici.  
 J'ajouterai seulement à cet article de la  
 Mission de Constantinople , que si au lieu  
 de quatre ou cinq Jésuites , nous y étions  
 douze ou quinze , nous aurions encore  
 plus de travail que nous n'en pourrions  
 porter.

#### LA MISSION DE SMYRNE.

Smyrne n'a que quatre Jésuites , dont  
 deux ont près de quatre-vingt ans. Ce-  
 pendant c'est encore une Mission où il y  
 a de grands biens à faire pour le salut du  
 prochain,

prochain. Il est vrai que le Pere Adrien Verzeau, qui en est le Supérieur, y travaille autant que plusieurs autres.

Les Consuls de France, d'Angleterre, de Venise, de Hollande, de Gênes, logent avec presque tous leurs Marchands, dans une grande & belle rue d'une demi-lieue de longueur, appelée pour cela la rue des Francs. Il y a bien à Smyrne 20000 Grecs, & 7 à 8000 Arméniens. Les Grecs commencent-là à être un peu plus traitables qu'à Constantinople. Nous sommes en commerce d'amitié avec l'Archevêque & les principaux du pays. Ils nous amènent volontiers leurs enfans pour les former de bonne heure à la piété & aux Lettres. Plusieurs d'entre eux, jusqu'à leurs Ecclésiastiques, se confessent à nous, & fréquentent notre Eglise comme les Latins.

Les Arméniens sont à Smyrne à-peu-près les mêmes qu'à Constantinople, excepté que les hérétiques n'y parlent pas si haut. Nous avons-là pour Consul M. de Fontenu, qui sçait les contenir eux & les autres, dans un respect dont personne n'ose sortir.

On trouve parmi les Arméniens quantité de Catholiques très-réglés & très-fervens, entre autres beaucoup de Mar-

chands de Perse de la province de Naki-  
van, que les Peres Dominicains cul-  
tivent depuis près de quatre cens ans.  
Presque toute cette province a embrassé  
le rit Latin. A l'arrivée des caravanes,  
qui sont ordinairement très-nombreuses,  
& qui marchent trois ou quatre fois l'an-  
née, on est bien consolé de voir l'em-  
pressement des Catholiques à s'approcher  
des sacremens. Quelquefois notre Eglise  
& notre maison en sont si remplies, qu'il  
n'y a presque de place que pour eux. A  
Noel & à Pâques un des Peres est de-  
mandé à Guzel-hissar, ville bâtie des  
ruines de l'ancienne Ephèse, à Tyatire  
& autres lieux de ces quartiers-là, où le  
commerce assemble beaucoup d'Armé-  
niens. A chaque voyage le Pere récon-  
cilie toujours quelqu'un à l'Eglise. Quand  
nous aurons un plus grand nombre de  
Missionnaires, nous étendrons ces Mis-  
sions à plusieurs grandes villes qui sont  
aux environs de Smyrne. Si même il  
étoit possible que quelques-uns de nous  
pussent aller & venir tour à tour avec  
les caravanes, il est certain que le long  
de la route on gagneroit bien des ames  
à Dieu.

On peut dire que Smyrne est comme  
une annexe des Missions de l'Archipel.

Les jardinages fans fin , dont la ville est environnée , sont presque tous entre les mains de chrétiens Latins & Grecs des îles de Chio , Naxie , Tine , Santorin , Paros , &c. tous gens à portée d'être instruits , & qui nous connoissent dès leur pays. Il y a encore un nombre prodigieux de femmes & de filles de toutes les îles , que la pauvreté contraint d'aller à Smyrne comme à une ville opulente où tout abonde. Les Missionnaires ont souvent besoin de toute la vigilance & de toute l'ardeur de leur zèle , pour contenir cette multitude dans les bornes que prescrit la sévérité du Christianisme.

La ville de Smyrne est souvent affligée de pestes violentes & de tremblemens de terre si furieux , qu'ils allarment eux-mêmes qui sont les moins susceptibles de crainte. Il y a deux ans que la peste y enleva plus de 10000 personnes , & les maladies qui la suivirent furent presque aussi dangereuses. Les catholiques se précautionnerent , & très-peu en furent frappés. Messire Daniel Duranti , leur Evêque , fut presque seul frappé à mort. C'étoit un bon Prélat âgé de plus de quatre-vingt ans , que sa douceur & sa vertu ont fait universellement regretter.

Pour ce qui est des tremblemens de

terre ; on ne peut ni s'en garder , ni les prévoir. Ils surprennent en tout temps , pendant le jour & pendant la nuit. Ils viennent quelquefois si brusquement , que l'unique parti que l'on ait à prendre , est de purifier sa conscience , & de se recommander à Dieu. On prétend que dans le grand été , quand la mer est longtemps calme , c'est un pronostic certain d'un prochain tremblement de terre. J'ai néanmoins plusieurs fois éprouvé , au contraire , que la terre trembloit lorsque la mer étoit fort agitée ; d'autres fois , que la mer étoit très-unie pendant les jours entiers , & que la terre ne trembloit pas.

On a cru que la destruction générale de Smyrne arrivée l'an 1688 venoit de ce que les maisons étoient trop chargées de pierres , & que leur lourde masse ne prêtoit pas assez aux secousses réitérées , qui trouvant de l'obstacle , les renversoient entièrement. On a remédié à cet inconvénient en rebâtissant la Ville. Toutes les maisons ne sont de pierres que depuis les fondemens jusqu'à la hauteur de quinze ou vingt pieds. Le reste est de pieces de bois entrelacées , dont les intervalles sont remplis de terre cuite avec un enduit de chaux. Il est en effet

survenu depuis des tremblemens qui ébranloient tout, & qu'on trouvoit même plus forts que celui qui avoit abattu la Ville. Les maisons étoient fort agitées, mais presque aucune ne tomboit. La Ville de Smyrne est au pied d'une montagne qui a en face toute la longueur du port. L'entrée de ce port est gardée par une petite forteresse éloignée de trois ou quatre lieues. J'ai ouï dire à des gens dignes de foi, que quand la Ville fut renversée, on vit d'abord la forteresse tomber, & le tremblement venir de-là par-dessous la mer, qu'il faisoit bouillonner & mugir avec un bruit horrible à mesure qu'il avançoit. Le dixieme Juillet, jour auquel arriva ce désastre, dont le souvenir fait encore frémir, on a établi à Smyrne un anniversaire, avec jeûne, & exposition du S. Sacrement. Il y a un grand concours de monde à cette fête, & beaucoup de Communians. Le Pere François Lestringant, alors Supérieur de cette Mission, qu'on retira demi-mort de dessous les ruines de notre maison, prie toujours, quoique fort âgé, qu'on lui laisse faire le Sermon de ce jour-là. Personne, dit-il, ne le pouvant faire avec autant de connoissance de cause,

ni être auffi rempli de son fujet que lui.

Notre Eglise & notre maison ont été rebâties, & elles font maintenant bien plus commodes & plus fpacieufes qu'elles n'étoient. On en eft redevable à la libéralité de Meffieurs de la Chambre du Commerce de Marfeille, à qui les Jéfuites ont les plus effentielles obligations. L'Eglise eft propre & bien entendue. Fêtes & Dimanches les Prédications s'y font en quatre langues, comme à Conftantinople. A la fin de la derniere Meffe on fait dans la cour une inftruction en Grec aux pauvres de la Ville qui s'y raffemblent de toutes parts. Après l'inftruction, le Pere leur distribue les aumônes qu'il a eu foin de leur ramaffer pendant la femaine. A une heure après midi, le Pere fait l'explication de la doctrine Chrétienne aux petites filles Grecques, & à leurs fervantes, qui ne manquent jamais de s'y trouver en foule.

Nous avons encore chez nous une fervente Congrégation de nos Marchands, fous le titre de la Conception de Notre-Dame. Les afemblées s'en font les Dimanches avec une affiduité & une dévotion qui édifient toute la Ville. C'est toujours un des Députés de la Nation qui en eft le Préfet. Lui & les autres

Marchands à son exemple, font de grosses aumônes pour le soulagement des pauvres malades, & pour le rachat des Esclaves.

A Smyrne il n'y a point de Bagne pour les Esclaves. Quatre Galeres seulement y viennent hiverner. Les Beys de ces Galeres permettent rarement qu'on y aille administrer les Sacremens à leurs Esclaves Chrétiens. Ces pauvres gens n'obtiennent qu'à force d'importunités, & le plus souvent par argent, la liberté d'aller faire leurs dévotions aux Eglises, toujours avec leurs chaînes, & des gardiens qui les suivent par-tout. En récompense nous avons les Bâtimens François & Italiens du port, où nous allons confesser & instruire les Equipages qui ne peuvent venir à terre, & faire le Catéchisme aux Mouffes, dont la plupart n'ont pas encore fait leur première Communion, quoiqu'ils ayent d'ordinaire plus de quinze ans.

Je dois encore dire de la Mission de Smyrne, qu'à la mort de Monseigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine, la Nation Françoisse leur fit faire chez nous de secondes obseques, où tous les Etrangers se trouverent, & qui, pour la multitude des luminaires, pour

la disposition & le bon goût du Mausolée, des inscriptions, des devises, des armoiries, & pour tout le reste, auroient peut-être été approuvées en France.

### LA MISSION DE THESSALONIQUE.

Thessalonique est, Monseigneur, une de nos anciennes Missions dont nous vous devons le renouvellement depuis l'an 1706, que Votre Grandeur a bien voulu y remettre des Jésuites Chapelains des Consuls de France : elle a ouvert par-là un vaste champ à leur travail.

La Ville de Thessalonique est une des plus grandes & des plus fameuses de la Turquie Européenne. Elle a un *Eptapyrgion*, c'est-à-dire, un Château des sept Tours, comme Constantinople. Les Grecs y sont en assez grand nombre. Il y a aussi des Négocians Arméniens. Tous ces Chrétiens ne montent guères qu'à 10000 âmes. Les Juifs y sont au-tour de 10 à 12000. Ils passent pour être fort industrieux. Deux grands Vizirs des années dernières s'étoient mis en tête de faire imiter aux Juifs de Thessalonique les manufactures de nos draps, pour mettre, disoient-ils, la Turquie

en état de se passer des Etrangers ; mais quelque dépense qu'ils ayent faite , & quelques mesures qu'ils ayent prises , ils n'ont jamais pu y réussir.

Les Peres Missionnaires traitent familièrement & utilement avec les Grecs. Le Pere François Braconnier , depuis sept ou huit ans qu'il est-là , a fort gagné leurs esprits par ses manieres affablès , & par le talent singulier qu'il a de leur faire sentir avec amitié le danger de leurs erreurs.

Les Arméniens prennent aussi à merveille toutes les impressions de piété & de religion qu'il leur donne. Comme ils ne peuvent être long-temps stables , & qu'ils sont obligés de suivre le mouvement de leur commerce ; le Pere a occasion d'en instruire successivement un assez grand nombre. Ils se servent de la Chapelle des Marchands François , & ils n'en fréquentent point d'autre.

La Nation Françoisè n'est pas si nombreuse à Thessalonique qu'elle est à Constantinople ou à Smyrne ; mais elle est composée de sujets très-choisis. M. de Boesmont son Consul y est universellement aimé & respecté , & il le seroit par-tout ailleurs , sur ses représentations soutenues du crédit de M. le Comte des-

Alleurs Ambassadeur du Roi à la Porte. Le Grand Seigneur vient de lui accorder, & à sa Nation, l'usage d'une Chapelle publique. Des deux Missionnaires Jésuites il en reste toujours un pour la desservir; l'autre se transporte vers Pâques à Scopoli & à la Cavale, où il y a des Vice-Consuls & d'autres François, qui n'ont personne pour leur administrer les Sacremens. Scopoli est une isle fort peuplée & fort agréable, à cinquante lieues de Thessalonique. Elle est la principale de plusieurs autres, qui forment comme un Archipel à part sur les côtes de la Macédoine.

La Cavale, forteresse Turque, ainsi nommée de la figure du cheval que représente de loin le grand rocher sur lequel elle est bâtie, est par terre à trente lieues de Salonique, tirant au Nord-Est. Par mer il y auroit près de cent lieues à cause des grands circuits qu'il faudroit faire. A la vue de la Cavale paroît Thasso. C'est une fort belle isle de près de trente lieues de tour. Ses habitans, partagés en quinze villages ou bourgades, sont environ 8000 ames. Les Missionnaires sont très-bien venus en tous ces endroits. Le Pere Braconnier les a été visiter déjà plusieurs fois. Il a aussi fait quelque sé-

jour aux Monasteres du mont Athos , à Lemnos & à Negrepont ; & dans tous ces endroits il a fait de grands fruits. Les autres isles de ces grandes & belles côtes n'ont besoin que de Missionnaires zélés & laborieux , qui aillent les instruire. Le Pere Matthieu Piperi a aussi fait à son tour des excursions vers les habitations Grecques du mont Olympe , & des environs des monts Pelion & Offa. C'est entre ces deux dernieres montagnes que coule le fleuve Pénée , qui forme en serpentant le célèbre vallon de Tempé. Le Pere y a trouvé par-tout des gens d'une humeur fort douce , mais de vrais sauvages pour la Religion. Si nous étions en Grece plus de Jésuites que nous ne sommes , nous pourrions faire un établissement à Scopoli , où les gens du pays nous souhaitent , & où la bonté de l'isle attire bien des Francs , qui y vivent & y meurent sans assistance. Nous pourrions encore rétablir la Mission de Negrepont , que les dernieres guerres des Vénitiens , les fréquentes pestes , & sur-tout la disette des Missionnaires nous ont fait quitter , jusqu'à ce que nous nous trouvassions dans de plus heureuses conjonctures. Il est vrai que la peste nous y a enlevé coup sur coup six Jésuites

d'un grand mérite , dont la mémoire est encore en bénédiction dans le pays ; mais il y auroit à cela un expédient , qui seroit de résider l'hiver à la Ville , où nous avons encore notre maison & notre Chapelle , & pendant les chaleurs de l'été , qui est le temps que la Ville est infectée , de nous répandre par les Bourgs & Villages , où la contagion ne se répand guères. Cette grande Isle a près de 200 Villages , grands & petits , & plus de cent lieues de tour. De Négrepont , ou de Scopoli , rien ne nous empêcheroit de passer , quand nous voudrions , dans la terre ferme de Macédoine , qui en est fort proche. Les campagnes y sont pleines de Chrétiens , à qui personne ne parle comme il faut de leur salut. Le canton de Larissa occuperoit seul deux Missionnaires pendant six mois de l'année. C'est , après Thessalonique , la Ville la plus fréquentée de ces quartiers-là , & où il aborde le plus d'étrangers Chrétiens.

L'Isle de Thasso , qui est à l'autre extrémité de la Macédoine du côté du nord , seroit encore une station très-propre pour les Missions , qu'on iroit faire de-là aisément dans la partie de cette belle province qui confine avec la

Thrace, & qui n'est ni la moins belle, ni la moins peuplée. J'ajoute que c'est peut-être l'endroit de toute la Turquie où les François sont les mieux reçus. Les Vénitiens qui y vont, n'y sont regardés que comme de nouveaux réconciliés, avec qui on a aujourd'hui la paix, & demain la guerre ; au lieu qu'on y regarde les François comme des amis éternels, qu'on ne connoît-là de pere en fils que par leur commerce, & que par les douceurs qu'ils procurent à tout le pays.

J'espere de votre protection, Monseigneur, & je crois devoir me promettre du zèle de nos Jésuites, que la Macédoine, cette noble partie de la Grece, dont le seul nom retrace à l'esprit tant de hautes idées, ne tardera pas à reprendre un peu de cette ferveur du vrai Christianisme, que S. Paul y entretenoit autrefois par ses travaux & par ses épîtres aux Thessaloniens & aux Philippiens.

#### LA MISSION DE SCIO.

Scio est encore une Mission que vous avez relevée, Monseigneur, & où, sans vous, la religion Catholique étoit anéantie. Tout le monde sçait qu'en 1694 cette Isle devint la conquête des Vénitiens,

qui l'abandonnerent ensuite, & la laissèrent à la merci de l'armée Turque, qui y commit en y rentrant les plus horribles désordres. Sous prétexte que les Vénitiens sont Latins, quelques mauvais Grecs accuserent faussement les Latins de Scio de les y avoir appelés. Il n'en fallut pas davantage aux Turcs pour les animer. Tout leur ressentiment se tourna contre ces derniers. Leurs églises furent abattues, ou changées en mosquées, ou attribuées aux Grecs, les maisons des particuliers saccagées, & avec elles leurs plus beaux biens partagés entre les Grecs & les Turcs. Jamais on n'avoit vu une pareille désolation.

Les Jésuites avoient à Scio depuis près de cent ans une église & un college, qui rendoient au public les plus grands services. Comme à l'approche de l'armée navale des Turcs, ils n'avoient jamais voulu se retirer, quelques instances qu'on leur en fit de Constantinople & d'ailleurs, & quelque pressant exemple que leur en donnassent les autres Religieux qui abandonnoient cette Isle, notre maison & notre église furent conservées pendant quelque temps. Le Seraskier, ou général de l'armée, Missir Oglow, loua fort les Peres de leur atta-

chement & de leur constance , & il leur donna une garde de soldats pour leur sûreté , jusqu'à ce que le premier tumulte fût appaisé ; mais les Grecs schismatiques , déterminés à ôter toute ressource au rit Latin , qu'ils vouloient détruire , firent tant par les grosses sommes qu'ils allerent offrir , qu'au bout de quelques jours on vint brusquement mettre notre maison au pillage. En un instant le toit de notre église fut enfoncé , les Peres tirés de leurs chambres avec violence , & quelques-uns d'eux blessés de coups d'épées. Quand l'église & la maison eurent été dépouillées de tout , elles furent données en présent à un Turc du pays , qui en fit un *Karavenseras* , ou maison de louage. En même temps on publia par toute la Ville une défense de professer la religion du Pape , sous peine de mort , ou d'esclavage , à ceux qu'on trouveroit en faire le moindre exercice. Pour cela il fut ordonné qu'on iroit faire ses prieres aux églises Grecques. On dressa même , & on envoya solemnellement au Grand-Seigneur un acte public , par lequel on assuroit à sa Hauteffe qu'il n'y avoit plus de Francs à Scio , & qu'on les avoit tous faits Grecs. Néanmoins les Jésuites ne purent se résoudre

à quitter l'Isle , comme on les en sollicitoit de toutes parts , & à laisser sans secours quatre ou cinq mille Catholiques , qui n'avoient qu'eux pour les soutenir dans des conjonctures si fâcheuses. Ne pouvant plus paroître avec leurs habits de Religieux , ils en prirent d'autres , & se mirent à parcourir les maisons Latines , disant la messe , administrant les sacrements , encourageant les fideles à tout souffrir plutôt que de permettre qu'on donnât atteinte à leur foi. Un seul trait fera voir combien les Catholiques étoient fermes & prêts à tout souffrir. Les schismatiques , pour répandre la terreur , & décrier à jamais le rit Latin , avoient demandé & obtenu , à force d'argent , la mort de quatre des plus qualifiés Catholiques , dont deux étoient de la maison des Justiniani. Ces quatre nobles , estimés les plus gens de bien du pays , & à qui on n'avoit rien à reprocher que leur religion , allèrent à la mort avec joie , rejetant avec une fermeté toute chrétienne , les grands établissemens qu'on leur offroit , s'ils vouloient changer de religion. Le lendemain de leur mort , les Dames leurs épouses , malgré la délicatesse & la timidité de leur sexe , allèrent trouver le Seraskier , menant à

la main leurs petits enfans. « Seigneur,  
» lui dirent-elles d'un ton assuré, vous  
» avez fait mourir hier nos maris, parce  
» qu'ils étoient Catholiques, faites-en  
» autant de nous & de ces petits inno-  
» cens que vous voyez; car nous som-  
» mes tous de la même religion qu'eux,  
» & nous n'en changerons jamais ». Le  
Seraskier attendri & frappé de ce spec-  
tacle, leur fit distribuer à toutes des  
mouchoirs brodés d'or; leur disant d'un  
ton de compassion: « Ne m'imputez pas  
» la mort de vos maris; ce n'est pas moi  
» qui les ai fait mourir »; ce sont ceux-  
là, dit-il, en leur montrant les Primats  
Grecs.

Les choses furent pendant près d'un  
an dans ce triste état. M. de Castagneres,  
alors Ambassadeur du Roi à la Porte,  
touché de l'oppression de tant de fideles  
Catholiques, & des dangers continuels  
des Missionnaires qui les affissoient avec  
tant de ritques, ordonna au sieur de  
Rians, Consul de Smyrne, d'envoyer  
incessamment à Scio un Vice-Consul, &  
de lui joindre le Pere Martin, Jésuite  
François, en qualité de son chapelain.  
Sa vue étoit d'ouvrir un asyle à la reli-  
gion à la faveur d'une chapelle Fran-  
çoise, & de ménager en même temps

aux autres Jésuites du pays, la liberté de leur ministère, par l'aide & par l'appui qu'ils recevroient d'un de leurs freres, sur lequel les Grecs & les Turcs n'auroient nulle autorité. Vous eûtes la bonté, Monseigneur, de seconder ce projet, sur la requête que vous en fit M. l'Ambassadeur, & il vous plût de l'affermir par les Lettres patentes du Roi que vous en fîtes expédier aux Jésuites en 1696 & en 1699. On peut dire, qu'après Dieu, c'est-là ce qui a sauvé la religion Catholique à Scio. Un si grand monde, & sur-tout le petit peuple, n'auroit pu tenir long-temps contre tant de violentes attaques. Quelques-uns même à demi-séduits, commençoient à chanceler. Les autres quittoient déjà le pays, & peu-à-peu tout seroit retombé dans la malheureuse condition de plusieurs autres Isles du voisinage, où le rit Latin qui y dominoit autrefois, est aujourd'hui aboli. Graces à la protection du Roi & à votre piété, Monseigneur, dès qu'on vit une chapelle ouverte sous la protection de la France, il ne fut plus parlé d'autre église. Il n'est pas croyable avec quel empressement on y courut pour y participer aux sacremens, & y entendre la parole de Dieu. Depuis ce

jour-là , outre les prieres ordinaires & publiques qu'on fait pour le Roi & pour vous, Monseigneur, il en fut ordonné de particulieres dans les familles, auxquelles personne n'ose manquer depuis près de vingt ans.

Si les Latins virent avec une grande consolation la chapelle Françoisé suppléer en quelque façon aux églises qu'ils avoient perdues, les schismatiques en eurent de leur côté le dernier dépit. Ils voyoient que la porte s'ouvroit par-là au rétablissement du rit Franc qu'ils croyoient anéanti. Taxes excessives, emprisonnemens, citations éternelles devant les Juges, accusations, calomnies, tout fut mis en œuvre pour fatiguer les malheureux Latins, & les rebuter de l'exercice de leur religion. On en vint même jusqu'à solliciter à la Porte des ordres précis de les transporter en exil à Brusse, comme des gens dangereux, qu'on ne pouvoit laisser avec sûreté dans un pays exposé, tel qu'étoit Scio. Soit que ces ordres eussent été effectivement accordés, comme on le crut alors, ou que l'exil eût été commué en une peine pécuniaire, les Latins, outre les sommes immenses qu'ils avoient déjà payées, furent encore obligés de se racheter de

cette avanie par une contribution de quatorze mille écus. On ne les laissa pas plus en repos pour cela. Leurs adversaires leur tendirent bientôt d'autres pièges. Le plus captieux fut de les engager, ainsi qu'ils l'espéroient, à reconnoître de leur propre aveu, en présence de la Justice, qu'ils entretenoient d'étroites liaisons avec le Pape. On sçait assez qu'en Turquie le nom du Pape est en horreur, & qu'on l'y regarde comme le premier & le plus irréconciliable ennemi de la loi de Mahomet. Cette haine générale du nom du Pape étoit devenue plus vive à Scio, où l'on prétendoit que ses galeres avoient aidé les Vénitiens à s'emparer de la Place. Les schismatiques profitant malignement de la conjoncture, ne doutoient pas que l'aveu public & juridique des Latins survenant là-dessus, il n'y eût de quoi les perdre à jamais. Pour cela ils ménagerent à grands frais, & par de longues intrigues, une assemblée générale des gens de Loi & de tous les Agas de l'Isle en présence du Cadi. Le Vicaire général, qui étoit revenu depuis peu avec quelques-uns de ses Prêtres, tous les Jésuites du pays, & tous les Chfs des familles Latines y furent cités; mais Dieu confondit l'ini-

quité, & protégeal'innocence. Les Latins avoient été avertis sous main par des Turcs de considération, leurs anciens amis, qu'ils eussent à se garder par-dessus toute chose de prononcer dans ce jugement le nom du Pape; qu'on n'attendoit que cela de leur part pour achever de les exterminer. Ils profiterent de l'avis. Quelques demandes que leur fit le Cadi, & de quelque côté qu'il les tournât, jamais il ne put tirer de leur bouche d'autre nom que celui du Roi de France, redisant incessamment qu'ils alloient prier Dieu à sa chapelle; qu'ils croyoient en Dieu, & faisoient tous leurs exercices de piété comme lui; qu'enfin ils n'avoient que la même religion & le même Chef de Loi que lui. L'interrogatoire dura une grande heure, pendant laquelle il ne fut pas possible de tirer d'eux autre chose. A la fin un Bey de galere leur ami, qui rioit depuis long-temps de ce manége, dit en se levant: « Pour moi je » me fierai toujours plus à ceux qui » croient comme les François, qu'à ceux » qui croient comme les Moscovites »; voulant par-là insinuer les Grecs, qui le sentirent vivement, mais qui n'osèrent répliquer. L'affaire en demeura là, il n'y eût point d'acte judiciaire dressé, &

les Latins en furent quittes pour cent écus de dépens.

La persécution continua pourtant, & dura de la même force près de quatre ans & demi, chaque semaine amenant toujours quelque nouveau sujet de terreur, sans que pendant tout ce temps de souffrance il parût aucun des Religieux que le premier orage avoit écartés. On ne peut exprimer les extrêmes fatigues qu'eut à essuyer le Pere Martin & les autres Jésuites, étant presque seuls à soutenir & à encourager tant de monde. Aussi de six qu'ils étoient, deux succomberent au travail, & moururent; sçavoir, le Pere Ignace Albertin & le Pere François Ottaviani. Enfin le calme succéda à cette tempête, & les choses se rétablissant peu-à-peu, les autres Religieux commencerent aussi à revenir un à un. Le Pere Martin les recueillit tous avec joie dans la chapelle, comme dans l'église commune des Catholiques. Depuis ce temps-là, il s'y dit régulièrement tous les jours neuf ou dix messes, hautes & basses, accompagnées de confessions & de communions continuelles. L'office divin, les prédications presque journalières, les catéchismes, les assemblées de la Congrégation de Notre-Dame,

composées de plus de cinq cens personnes, les quarante-heures avec exposition du S. Sacrement, tout s'y fait sous l'autorité du nom du Roi, avec une ardeur & un concours qui rappelle le souvenir des temps les plus favorables à la religion.

Pour suppléer, autant que nous avons pu, à la destruction de notre College, les Peres Antoine Grimaldi & Stanislas d'Andria, ont ouvert séparément deux nombreuses classes, où les Grecs les plus déchainés contre nous, ne laissent pas d'envoyer leurs enfans avec ceux des Latins. Les Peres s'appliquent à les instruire avec la même charité qu'auparavant, & ils édifient par-là le public, autant peut-être que par tous les autres travaux de leur zèle.

Quoique depuis long-temps on doive être accoutumé à l'attachement des Catholiques pour leur religion, & qu'on ne puisse plus se flatter de les ébranler, leurs persécuteurs n'en sont pas moins attentifs à les inquiéter, & à imaginer toute sorte de moyens pour les contraindre à abandonner leur foi. Leur vue principale est de les ruiner peu-à-peu par les dépenses qu'ils leur suscitent à toute occasion. Jamais il ne vient de

nouveau Pacha & de nouveau Cadi à Scio , qu'ils ne les fassent mettre à contribution , tantôt sous un prétexte , & tantôt sous un autre. Le plus ordinaire est celui de la religion. Les Catholiques y sont si accoutumés , que dès que ces nouveaux Officiers du Grand-Seigneur arrivent , ils se préparent à la prison ou aux avanies. Il y a cinq ans que cela fut poussé beaucoup plus loin. Quatre chefs des premières familles , & avec eux le Pere Stanislas d'Andria , furent chargés de fers & jettés dans une galere qui les mena à Rhodes. Ils ne revinrent de-là qu'après quatre mois de souffrance , & moyennant une exaction de trois cens écus par tête. J'étois à Scio quand ces bons Catholiques arriverent , tout pâles & tout décharnés. Leur premier soin en débarquant fut , non d'aller revoir leurs familles , mais de se rendre à la chapelle , remerciant Dieu à deux genoux , & le visage contre terre , de les avoir jugés dignes de souffrir quelque chose pour la gloire de son saint nom.

Les Latins de Scio ont fait à divers temps de fortes tentatives à la Porte , pour être jugés & punis , s'ils étoient trouvés coupables , ou déclarés innocens , si on ne trouvoit rien à leur reprocher.

reprocher. Ali Pacha, le plus terrible des derniers Visirs, à qui ils ne craignirent pas de s'adresser comme à ses prédécesseurs, les renvoya avec des paroles douces, qu'ils n'attendoient pas d'un homme aussi rude que lui. Deux ans après, Numan Kuprogli, aujourd'hui Pacha de la Canée, avoit commencé à les servir; mais le temps de son Visiriat fut si court, qu'il ne put conduire jusqu'où il falloit les bonnes intentions qu'il avoit pour eux. La persuasion générale est, qu'ils ne verront jamais de consolation solide pour l'établissement de la religion, que par l'entremise & l'autorité de la France: à quoi je dois ajouter, que si quelque peuple du Levant peut mériter cette faveur par son attachement sincere à la nation, & par ses inclinations toutes françoises, c'est certainement le peuple Latin de Scio.

Au reste, leur nombre croît de plus en plus malgré les persécutions. On y compte aujourd'hui plus de sept mille ames. La peste qui prend aussi souvent à Scio qu'au reste de la Turquie, semble les épargner; elle ne leur enlève chaque année que peu de monde, & quelquefois même il n'y meurt personne, pendant qu'elle enleve par centaines les Grecs &

les Turcs. Il y a encore à Scio de très-fréquens tremblemens de terre. La chapelle est une salle haute fort spacieuse, assise sur trois voûtes, dont l'une enjambe sur l'autre. J'ai souvent vu survenir de très-rudes secouffes pendant la célébration des saints mysteres & les prédications, où il y avoit près de deux mille personnes, sans qu'il soit jamais arrivé aucun malheur.

L'isle de Scio est la plus peuplée de tout le Levant. On y compte plus de cent mille Chrétiens. Les Grecs de la campagne ne sont pas, à beaucoup près, si mal-intentionnés que ceux de la ville; & de ceux de la ville, tous ne sont pas également contraires aux Latins. Pendant le plus grand feu de la persécution, lorsque tout paroissoit déchainé contre le rit Latin, plusieurs l'ont embrassé d'eux-mêmes, & l'ont professé avec courage parmi les exils & les confiscations de biens. Quantité d'autres, sans quitter le rit Grec, qui en soi est bon & saint, persistent tous les jours à ne vouloir point se confesser à d'autres qu'à des confesseurs Latins. Les schismatiques ont souvent essayé de les en détourner, en leur faisant refuser la communion; mais ils n'y ont rien gagné, & ils ont été obligés de ne les plus inquiéter là-dessus.

Dans les campagnes les peuples sont très - dociles & très - portés au bien. Jamais je ne leur ai parlé de Dieu, que je ne les aie vus m'écouter avec joie, & que je n'en aie confessé plusieurs. Si les choses devenoient plus tranquilles, & qu'on eût - là autant de liberté que dans les autres isles à faire des Missions réglées par les villages, il est certain qu'on y feroit d'excellens chrétiens. La grande opposition ne vient pas des Turcs, qui aiment & estiment naturellement les Latins, & sur - tout les François. Elle vient toute des Supérieurs des Grecs, dans qui on ne peut dire ce qui domine davantage, ou l'ignorance, ou la prévention. Pour les Turcs, il font tout ce qu'on veut qu'ils soient : il n'y a seulement qu'à les bien payer. Si les Latins avoient la conscience assez mauvaise pour vouloir les tourner contre les Grecs, comme les Grecs les tournent contre eux, il est constant qu'avec la moitié moins de dépense, ils les engageroient à tout ce qu'ils voudroient. Les Turcs s'en expliquent eux-mêmes de la sorte. Ils aiment les Latins d'inclination, comme étant, disent-ils, les *Beyzades*, c'est-à-dire, les nobles, au lieu qu'ils ne qualifient les Grecs que de

*Taïf*, qui veut dire la populace. Ils ont en particulier beaucoup de considération pour les Jésuites. Pendant le long séjour que j'ai fait à Scio, j'en ai vu d'assez publiques & d'assez fréquentes preuves de la part de quelques Pachas, & des Agas les plus distingués de l'Isle. Celui qui est aujourd'hui possesseur de notre maison & de notre Eglise, nous offre de nous les remettre pour le prix qu'il en a payé, ce qui ne va qu'à huit bourses, ou quatre mille écus. Si nous avions pû lui trouver cette somme, il y a long-temps que nous y ferions rentrés, & que le Vice-Cōsul y auroit pû placer sa chapelle. Les Beys des quatre galeres du département de l'isle nous font aussi toutes sortes de caresses, & nous permettent sans peine d'administrer les sacremens à leurs Esclaves. Je fus bien surpris un jour des invitations réitérées qu'un de ces Beys m'envoya faire, de venir promptement sur sa galère, & d'apporter avec moi le livre dont je me servois pour bénir l'eau; parce que, disoit-il, la nuit ses esclaves voyoient des esprits qui les empêchoient de dormir. Cette Mission des galeres va encore à plus de douze cens Latins, Allemands, Espagnols,

Italiens, & environ cent François. Le Pere Richard Gorré, mon successeur, y mourut il y a près de trois ans. La maladie étoit alors sur les galeres, & elles devoient partir dans peu de jours pour la mer Noire. Le Pere se hâta de faire faire les pâques aux esclaves qui l'en supplioient, & qui appréhendoient tous de mourir sans sacremens. Il y étoit les jours entiers; ayant, disoit-il, compassion de tant de pauvres ames abandonnées. A la fin il lui prit une fièvre maligne qui l'emporta en deux fois vingt-quatre heures. Toute la ville alla à son enterrement, chacun le pleurant comme son pere, & l'invoquant comme un saint.

Si jamais nous avons le bonheur de revoir la religion Catholique jouir à Scio de quelque repos, & que nous puissions nous y rassembler huit ou dix Jésuites, comme nous étions avant que les Vénitiens s'en fussent rendus les maîtres, nous ferons à portée de rouvrir les Missions de Metelin, des isles Mosconiffes & de Samos. J'ai été à ces trois isles. Le peuple y est doux. Je n'y ai parlé nulle part des vérités du salut, qu'on ne m'ait écouté avec attention & respect. A Metelin, où j'ai fait trois petits voyages, l'Arche-

vêque Grec me donna tous ses pouvoirs dans les trois villes & les 80 villages de sa dépendance. « Seigneur Pere, me » dit-il d'un air fort ouvert & fort familier, amenez ici deux ou trois » de vos Peres Francs, & prêchez mes » peuples tant qu'il vous plaira, vous » ne ferez pas peu si vous les faites gens » de bien, car j'ai bien de la peine à » en venir à bout ».

J'ai été deux fois aux Mosconisses. C'est un amas de petites isles à l'est de Metelin, fort abondantes en vins & en huiles, peu éloignées de la terre ferme d'Anatolie. La plus grande de ces isles a un gros bourg de plus six cens maisons, où on me prioit de demeurer, me promettant de faire tout ce que je dirois. La dernière fois que j'y ai été ils venoient d'être affligés de la peste ; & les gens, encore tout effrayés, ne demandoient qu'à appaiser promptement la colere de Dieu. Il me parut qu'ils avoient fort peu d'idée de leurs Papas. Vis-à-vis du bourg de Mosconisse, il en paroît un autre dans la terre ferme, qui a une fois autant de maisons. Depuis ces isles, en suivant la grande courbure du golfe, qui tourne plus de quaranté lieues autour de la pointe orientale de

Metelin, on trouve de belles côtes, & d'espace en espace des habitations toutes de Chrétiens aussi peu instruits que les barbares de l'Amérique. Il y a encore sur ces côtes, & dans les terres, beaucoup d'esclaves Latins, qui ne sçavent presque plus ce qu'ils sont. Les habitations les plus considérables de ce grand golfe sont Adramit & Elea, villes anciennes, mais aujourd'hui toutes ruinées. Il y a encore beaucoup de petits lieux semés le long de la côte. C'est un pays très-beau, mais très-inconnu, & où les ames périssent sans qu'on s'informe seulement s'il y en a. On doit dire la même chose de presque toute cette partie de l'Anatolie, à mesure qu'on avance dans la terre ferme. Les Grecs n'y conservent plus que quelques vestiges de la foi. Ils ont même oublié jusqu'à la langue du pays. Le peu de service divin qui leur est resté, & qui consiste en peu de chose, se fait en Turc.

Une autre Mission à la porte de Scio est la belle isle de Samos. On y compte douze à quinze mille ames en dix-huit habitations : dont trois ressemblent à des villes. L'Evêque & les principaux Ecclésiastiques nous ont souvent invités à passer chez eux. J'y ai séjourné trois semaines,

prêchant & instruisant tant que je voulois dans les Eglises & dans les places publiques. De tous les Grecs des isles, je n'en ai point encore vu de plus spirituels que ceux de Samos; mais ils ont besoin de Missionnaires zélés qui les établissent fortement dans la crainte de Dieu. J'espère de sa miséricorde infinie que toutes ces anciennes Missions refleuriront dès que celle de Scio, qui en est comme le centre, fera un peu rétablie.

#### LA MISSION DE NAXIE.

Naxie passe pour une isle des plus belles & des plus fertiles de l'Archipel. Depuis la prise de Rhodes, dont l'Evêque étoit Primat de la mer Egée, la primatie a été transportée à l'Archevêque de Naxie, de qui tous les autres Evêques de ces quartiers-là relevent comme de leur Métropolitain. C'est dans cette isle qu'habite la principale noblesse de l'Archipel, presque toute du rit Latin. Ce sont les restes de ces anciennes familles de France, d'Espagne & d'Italie, qui s'étoient faits des établissemens dans la Grece à l'occasion des conquêtes de nos Princes Occidentaux.

L'Eglise Cathédrale & l'Archevêché

sont dans le Château, qu'on laisse sans garnison, quoiqu'entouré d'épaisses murailles flanquées de grosses tours à vingt pas l'une de l'autre. Au milieu du château s'éleve une grosse masse quarrée, qui a un escalier tourné en-dehors, avec des fenêtres & des crénaux de marbre blanc. C'étoit le Palais des anciens Ducs de Naxie. Leur Souveraineté, qui avoit commencé en 1208 sous Marc Sanudo le premier Duc, finit en 1566, dans la personne de Jacques Crispo, le dernier Duc, dépouillé par Soliman II.

Le chapitre de la Cathédrale, le plus ancien de toute la Turquie, consiste en douze Chanoines primitifs, auxquels on en a ajouté quelques-uns de nouvelle création.

Les Jésuites furent appellés & fondés à Naxie en 1627 par Messieurs Coronello, qui leur firent donner l'ancienne Chapelle Ducale, à laquelle on a depuis ajouté une nef, qui en a fait une belle & grande Eglise. Ces Messieurs leur donnerent encore une de leurs maisons pour les loger, & leur ont toujours fait de grands biens. Quelques années après ils appellerent aussi à Naxie les RR. Peres Capucins, & leur donnerent un bel emplacement.

L'isle n'est ni peuplée, ni cultivée à proportion de sa grandeur & de la bonté de ses terres, il n'y a pas plus de dix mille ames. Quoique les Latins ne fassent entout que mille personnes, ils possèdent de pere en fils les premiers fiefs & les plus grands biens de l'isle. Les maisons des Grecs de quelque distinction sont au tour du Château, où elles forment un gros bourg, qui couvre le penchant de la colline, sur le haut de laquelle est placé le Château.

Les Chrétiens des deux rits vivent avec assez d'union, & font entr'eux de fréquentes alliances qui l'entretiennent. Les Missionnaires s'appliquent à maintenir cette bonne correspondance, & à travailler au salut de tous.

Nos occupations ordinaires dans le Château sont les prédications du Carême & de l'Avent dans la Cathédrale & dans notre Eglise, où l'auditoire est de Latins & de Grecs; les Instructions aux assemblées du Rosaire les samedis, les cathéchismes pour les garçons le dimanche, & pour les filles le lundi. Nous avons outre cela une grande classe d'enfans Latins & Grecs, où les jeunes Clercs sont élevés en particulier. Les vendredis l'après-dîné un

dès Peres va faire à la Cathédrale la conférence des cas de conscience, où l'Archevêque assiste toujours avec son Clergé. Le Pere explique d'abord les questions, ensuite chacun propose sa difficulté.

En entrant dans la Chapelle ducale, nous y avons trouvé établie, depuis près de trois cens ans, l'association des Pénitens du titre de Jésus crucifié, sur le modele & avec les Statuts de celle de Rome. Elle s'y continue avec grande édification de tout le pays. Les confreres sont Latins & Grecs. Leurs fonctions sont de faire l'Office public de leur Chapelle pendant le Carême & aux grandes fêtes de l'année, de soulager les pauvres familles, de faire porter le saint Viatique aux malades, d'avoir soin de la sépulture des morts.

Nos occupations hors le château, sont auprès des Grecs du bourg & des campagnes. Nous allons les prêcher dans leurs Eglises. Il nous reçoivent & nous écoutent avec de grandes marques de respect. Tous les dimanches, & à chaque grande fête, ceux de nous qui peuvent s'absenter du château, se partagent dans les villages une ou deux lieues à la ronde. La méthode que nous observons est de nous

trouver à leur Messe avant l'Évangile. Quand le célébrant en a fait la lecture, le Pere prend le livre de sa main, le baise, le porte sur sa tête à la maniere des Orientaux, & l'explique mot-à-mot en langue vulgaire; ensuite il remet le livre au Prêtre avec les mêmes cérémonies, & va s'asseoir sur un lieu élevé, d'où il dit ce que Dieu lui inspire. La Messe finie il assemble les enfans sur le parvis de l'Eglise, & leur explique la doctrine chrétienne. Les personnes âgées ne manquent jamais de s'arrêter en foule à l'écouter. Comme les Grecs sont fort vifs & fort naturels, les peres & meres qui voyent quelquefois leurs enfans embarrassés à répondre, prennent souvent la parole & répondent pour eux, & il arrive souvent qu'eux-mêmes ne se tirent pas mieux d'affaire. D'autres surviennent & veulent mieux dire, & par-là les vérités de la Religion s'impriment dans les esprits. Souvent il se fait-là plus de fruit qu'au sermon même.

Quand leurs fêtes de communion approchent, telles que Noël, Pâques, la Pentecôte, les Apôtres, l'Assomption, nous ne pouvons presque fournir au grand nombre des confessions. Alors pour y vaquer nous sommes obligés de de-

meurer dans les villages éloignés trois & quatre jours. Quelques-uns des plus peuplés ont coutume de nous envoyer prier de bonne heure de venir chez eux. Dès qu'on sçait que nous sommes arrivés, la coutume est d'en faire avertir tous les habitans par la voix du crieur public, & de leur annoncer le temps que nous resterons à instruire, & à entendre les confessions, & l'Eglise où nous nous tiendrons. Depuis qu'on a fait ce cri jusqu'à ce que toutes les confessions soient finies, il ne faut pas compter d'avoir un seul moment à nous.

Il est aisé de voir par-là la grande différence qu'il y a entre les Grecs des divers pays, & combien ceux de l'Archipel sont plus dociles que les autres. Cela n'empêche pourtant pas qu'ils n'ayent aussi quelquefois leurs travers. Leurs Moines ne s'avisent que trop souvent de leur parler mal-à-propos de notre créance, & de nos Sacremens, ce qui les trouble & les refroidit quelquefois; mais on n'a pas plutôt levé leurs doutes, qu'ils sont les premiers à aller défier à la dispute ces faux Docteurs; ils s'échauffent contr'eux, & le plus souvent ils les maltraiteroient, si on n'alloit les appaiser. On doit s'attendre à toutes

ces inconstances parmi un peuple naturellement volage & peu éclairé. C'est dans la Grece plus qu'ailleurs qu'il faut être fait aux contradictions, & aller toujours son chemin. Aujourd'hui les gens blâment tout haut ce que vous dites, & le lendemain ils reviennent vous écouter les larmes aux yeux. On a de cela une preuve publique à Naxie dans ce qui se passe tous les ans à la Fête de Dieu. Les Grecs ont toujours de la peine à souffrir nos azymes, que quelques-uns prétendent n'être qu'un pain commencé, & conséquemment une matiere non-suffisante à être changée au corps de Jésus-Christ. Ils ont encore beaucoup de peine à s'accoutumer à l'Eucharistie gardée dans nos tabernacles sous une seule espece. Ils disent, & ils tâchent de prouver à leur maniere, que hors de l'action du sacrifice, la séparation des deux especes n'est pas permise. Malgré tout cela, le jour du S. Sacrement, qu'ils appellent le jour *du présent du Ciel*, personne ne travaille dans toute cette isle, & de tous côtés on les voit se rendre au château en habits de fêtes, pour assister à la procession des Latins. Dès que l'Archevêque met le pied hors de l'Eglise, portant le S. Sacrement, les uns se jettent

par terre sur son passage, afin qu'il leur marche sur le corps; ceux qui ont des malades, les mettent dans les rues, priant à haute voix Notre-Seigneur de les guérir. Tous vont baiser avec respect le pied du Soleil, & y font toucher des fleurs & des branches de myrtes, qu'ils répandent ensuite dans leurs maisons & sur leurs terres, pour les mettre, disent-ils, sous la protection du Sauveur du monde.

Rien ne contribueroit davantage à lier encore mieux les Chrétiens des deux rits, & à sanctifier leurs familles, que l'exécution du projet formé depuis longtemps d'établir à Naxie un Monastere d'Ursulines Françaises. L'Achevêque Latin, Noble Génois de la Maison de Justiniani, qui est un Prélat rempli de vertu & de zele, leur a déjà cédé un grand emplacement au plus bel endroit du château, près de son Palais Archiépiscopeal, & il promet de leur faire encore d'autres biens considérables.

Pour cet établissement si nécessaire il suffiroit de deux ou trois Religieuses de France, qui pussent lui donner la premiere forme. En moins de quatre ou cinq ans, le Monastere se trouveroit rempli de tant de filles de qualité de toutes les

ifles, chacune avec sa dot, qu'on feroit obligé d'y ajouter de nouvelles maisons. A mon départ de ce pays-là, tous Grecs & Latins m'ont fait de très-vives instances de hâter, autant que je pourrois, l'accomplissement de cette sainte œuvre, que la mort du Pere Robert Sauger avoit suspendu. L'obstacle de la premiere fondation, qui est celui qui arrête ordinairement le plus, a été presque tout levé par les libéralités d'une personne pieuse & riche qui y a déjà beaucoup contribué, & qui est prête à y contribuer encore beaucoup davantage.

Au regard des difficultés qu'on se figure du côté des Turcs, on peut dire qu'elles sont les moindres de toutes, l'Archipel étant un pays presque aussi franc que la Chrétienté.

1°. Les galeres des Turcs n'y paroissent qu'une ou deux fois l'année pour recevoir les tributs, encore ne les voit-on presque jamais à Naxie, parce que le port n'y est pas sûr. Leur mouillage ordinaire est au port de Drio, ou à celui de *Sancta Maria* sur l'Isle de Paros.

2°. Les Religieuses seroient dans le château au milieu des Eglises Latines & des maisons de la principale noblesse du pays, pour laquelle on a de grands égards.

3°. Plusieurs isles de l'Archipel, bien moins respectées que Naxie, ont deux ou trois Monasteres de Religieuses Grecques sans protection de personne, où il est inoui qu'il soit jamais rien arrivé d'indécent de la part des Turcs. Santorin a un Monastere de Religieuses Latines de S. Dominique, qui se sont fondées & mises d'elles-mêmes en clôture il y a plus de deux cens ans. On est encore à entendre dire que les Turcs les aient jamais inquiétées; au contraire ils leur rendent toute sorte d'honneurs & de déférence, autant par l'estime qu'ils font de leur vie sainte & retirée, que par l'éducation, qui leur fait regarder comme des asyles inviolables tous les lieux où il y a des femmes assemblées & consacrées à Dieu.

4°. Les établissemens de filles ne font nulle sensation en Turquie; on ne regarde que ceux des hommes. Toute la formalité qu'il y auroit à observer, quand les Ursulines viendroient à Naxie sous la protection du Roi, seroit que les principaux chefs de famille allassent témoigner au Cadi du lieu, qu'il leur faut chez eux une maison de Maîtresses d'Écoles Françaises pour élever leurs filles dans l'honnêteté & la crainte de Dieu,

& qu'ils en prissent de lui un acte. Sur cet acte du Cadi de Naxie, ils feroient lever à Constantinople, par le premier homme qu'ils voudroient, un commandement qui ne coûteroit pas plus de cinq écus. Moyennant cela les Religieuses seroient dans leurs maisons, & y serviroient Dieu, selon leur vocation, avec autant de tranquillité & de sûreté que dans leurs Couvents de France.

Il n'est pas concevable combien elles rendroient de services à la Religion & aux bonnes mœurs. Par le moyen des seules pensionnaires & des externes qu'elles instruiroient, & à qui elles inspireroient la crainte de Dieu, elles reformeroient peu-à-peu & convertiroient les familles entières.

C'est une mauvaise coutume de l'Archipel, que les veuves, quelques jeunes qu'elles soient, ne se remarient plus. Plusieurs filles des meilleures maisons, pour n'avoir pas de quoi se marier selon leur naissance, sont quelquefois exposées à de grands malheurs. J'en ai souvent vu demander en pleurant, quand donc elles verroient à Naxie le monastere tant souhaité. Les isles de Tine, de Miconé, d'Andros, de Zia, de Thermia & de Milo réitérent souvent la même de-

mande. Il est sûr qu'à la première nouvelle de cet établissement, on y verroit venir beaucoup de filles des premières familles Latines & Grecques.

Dans l'Archipel, l'inclination des personnes du sexe se porte naturellement à la vie retirée. Les maisons Latines, & à leur imitation les maisons Grecques, ont souvent des filles qui prennent de leur propre choix l'habit de religieuses, & qui se retirent des compagnies, déclarant par-là qu'elles renoncent au monde. Naxie en a plusieurs qui ont embrassé ce parti. Entre elles, la nièce de M. l'Archevêque, jeune Demoiselle, qui a de grands biens, & qui n'attend que l'érection du monastere pour y entrer des premières, & lui léguer tout ce qu'elle a.

L'autre grand moyen dont nous nous sommes servis depuis quelques années, & qui sert infiniment à rapprocher les Grecs de la créance Catholique, est la Mission qui se fait en parcourant toutes les isles de l'Archipel. Jusqu'ici Dieu a béni cette sainte institution au-delà de nos espérances. Les Peres qu'on a appliqués à ce laborieux emploi, ont visité à diverses fois les isles de Siphanto, Serpho, Zia, Thermia, Andros, Paros,

Antiparos, Tine, Miconé, Icarie, Kimulo ou Argentaria, dans lesquelles ils ont enseigné le chemin du Ciel à plus de quarante mille ames. Ces onze isles ne font qu'une petite partie de l'Archipel, qui en a encore plus de quatre-vingt, toutes habitées. Le centre de cette nouvelle Mission est Naxie. Les Peres n'ont encore pû marcher que deux chaque année; aussi n'ont-ils pû visiter qu'une partie de ces isles. Quand on sera venu à leur secours, le projet est de former plusieurs troupes de Missionnaires, qui embrasseront plus de pays. Entre la pointe d'Anatolie & de Candie, il y a un assez grand nombre d'isles fort peuplées, où l'on n'a point encore été. Piscopia, Simi, Nissaro, Scarpanto, qui en font partie, ont un extrême besoin de la visite des Missionnaires. Pour faire dans tous ces endroits des fruits solides, il ne suffit pas d'y aller une ou deux fois, & d'y demeurer même les mois entiers, il faut y retourner souvent, & rebattre incessamment les mêmes vérités. Ces pauvres gens sentent eux-mêmes le besoin qu'ils ont de ce secours. Quand les Missionnaires quittent une isle pour passer à l'autre, ils employent les termes les plus touchans

pour les engager ou à demeurer plus long-temps chez eux, ou à revenir bientôt les voir.

Presque tous les temps de l'année sont propres à ces saintes expéditions, & il seroit bien à souhaiter qu'on eût assez de Missionnaires pour les occuper dans une œuvre aussi sainte & aussi utile qu'est celle-là; néanmoins les temps les plus propres sont ceux des Carêmes de l'Eglise Grecque, celui de Noël, qui dure quarante jours; celui de Pâques, qui est de près de deux mois; ceux des Apôtres & de l'Assomption de Notre-Dame, qui varient selon les variations de l'ancien Calendrier que suivent les Grecs. Ces temps d'abstinence sont pour eux des temps de recueillement & de prière. Alors, avec un peu de zèle & d'assiduité, il est assez facile de les ramener à Dieu & à la pureté de la foi.

Sur quelques Lettres écrites à Paris touchant le progrès de ces Missions, bien des gens de mérite se sont informés de moi quelle méthode nous tenions avec les Grecs par rapport au schisme qui afflige leur Eglise. Cette méthode est toute unie & toute simple. Elle consiste à inculquer aux peuples dans tous nos discours les vérités Catholiques, & à

rebattre incessamment dans nos Catéchismes les articles contestés. Après en avoir exigé la créance en public, nous revenons à nous en assurer plus en détail à l'égard de chaque particulier dans le Tribunal de la Pénitence. Quant au rit Grec, qui en foi n'a rien de mauvais, nous n'obligeons personne à le quitter pour passer au Latin. Lorsqu'il se trouve des Curés, ou d'autres Ecclésiastiques qui errent dans quelques articles de la foi, les Orthodoxes ont sur cela des regles du S. Siège, selon lesquelles ils peuvent communiquer avec eux en ce qu'ils ont de bon & d'utile, & doivent rejeter constamment le reste. C'est sur ces regles que nous nous conduisons, & que nous conduisons les autres. Ceux qui refusent de s'y conformer, ne reçoivent de nous aucune absolution. Nous ne laissons pas pour cela d'aller à leurs Eglises pour avoir occasion de les mieux instruire. Nous ne les excluons pas non plus des Eglises Latines, quand ils y viennent implorer le secours de Dieu, nous proposer leurs difficultés, y prendre l'estime & le goût de nos cérémonies. Cette condescendance gagne les esprits, & nous avons l'expérience que c'est la voie la plus efficace pour

les faire rentrer dans l'union de l'Eglise.

Au regard des abus qui se commettent en matiere de mœurs, outre les instructions publiques, nous avons coutume d'assembler séparément tous les particuliers des différens états du lieu où se fait la Mission. Un jour se fait l'assemblée des Prêtres; l'autre, celle des peres de familles; l'autre, celle des gens de négoce, & ainsi du reste. Dans ces assemblées chacun s'instruit à fond de ses devoirs, & des fautes dans lesquelles il tombe communément. Les auditeurs en sortent consternés, & ils ne tardent gueres à mettre ordre à leurs consciences par des confessions générales. Je sçai des isles où l'on a vu par ce moyen disparaître en peu de semaines des vices très-anciens & très-scandaleux.

Il est certain que ces Missions ne sçauroient être trop soutenues & trop multipliées, & que quand celle de Naxie ne serviroit que d'entrepôt à ces saintes courses, on la devoit toujours regarder comme une Mission très-utile à la Religion.

#### LA MISSION DE SANTORIN.

Santorin est à trente lieues environ au sud de Naxie. Le pays n'en est pas

beau, mais le peuple y est doux & porté à la piété. Les Latins y font au nombre de près de deux mille, & l'on y compte huit ou dix mille Grecs. La principale habitation des Latins est la ville, ou, comme on l'appelle dans le pays, le château de Scaro. Dans ce château est la Cathédrale Latine, la maison des Jésuites, & le monastere des Religieuses de S. Dominique, dont j'ai parlé. L'Evêque Grec, avec ses principaux Ecclésiastiques, demeure dans un autre château appelé Pyrgo, peu éloigné de Scaro. Nos fonctions sont à Santorin, comme par-tout ailleurs. On y prêche, on y catéchise, on y confesse, on y forme aux lettres & à la piété une nombreuse jeunesse Latine & Grecque, d'où l'on tire tous les jours de très-bons Ecclésiastiques.

L'union qui regne entre les Chrétiens de Santorin, plus qu'en aucune isle de l'Archipel, nous donne de grandes facilités à les porter tous à Dieu, chacun dans l'esprit & selon les observances de son Rit. Nous prêchons, nous confessons, nous faisons nos Catéchismes dans les Eglises Grecques, à la ville & à la campagne indifféremment comme dans

dans nos propres Eglises. Quand nous donnons la retraite aux Ecclésiastiques Latins dans les temps des ordinations, & aux séculiers dans les autres temps de l'année, les Grecs y entrent avec eux, & en font comme eux tous les exercices. Notre Congrégation de Notre-Dame est presque mi-partie de Grecs, & il ne se fait pas dans la Cathédrale Latine, ou chez nous, la moindre solennité, qu'ils n'y assistent. Il est vrai que depuis quelques années il s'est trouvé des esprits inquiets qui ont essayé de donner atteinte à cette bonne correspondance des deux Eglises, mais ils n'y ont rien gagné. Après quelques troubles tout est revenu, comme de son propre poids, au premier état de tranquillité.

En 1704, quelques faux zélés donnerent au Patriarche d'alors des impressions si peu justes de la bonne intelligence qui s'affermissoit tous les jours entre les Grecs & les Latins, que sur leurs mauvaises relations il se porta à de grands excès. Non content de plusieurs lettres particulières, il fit dresser en forme de circulaire, pour tout l'Archipel, une Epître synodale contenant cent invectives grossières contre les dogmes & les pratiques de l'Eglise Latine. Les Mission-

naires n'y étoient pas plus épargnés que les autres. Les noms les plus modérés étoient ceux de séducteurs & de loups revêtus de peaux de brebis. Le tout finissoit par une défense expresse aux Ecclésiastiques & aux Laïques d'avoir désormais commerce avec eux. Cette violente Epître fut adressée aux Primats Grecs de Santorin, avec ordre de la faire lire dans les Eglises, & de rendre compte incessamment de tout ce qui se feroit sur ce sujet. Les Santorinois convinrent entr'eux, grands & petits, qu'on ne devoit faire aucune réponse. On rechargea du côté du Patriarche, & on les pressa de s'expliquer. « Ils ré-  
 » crivirent que ce n'étoit pas à eux que  
 » *sa toute Sainteté* avoit parlé; qu'ils ne  
 » reconnoissoient dans les Latins de leur  
 » isle, ni dans les Peres qui les condui-  
 » soient, aucuns des traits exprimés dans  
 » l'Epître synodale; que ces Peres n'é-  
 » toient ni des séducteurs ni des loups;  
 » qu'ils étoient les guides fidèles & les  
 » peres de leurs ames; que depuis plus de  
 » quatre-vingt ans que Santorin avoit  
 » le bonheur de les posséder, ceux qui  
 » s'attachoient à eux, étoient de l'aveu  
 » de tout le monde, les plus gens de  
 » bien & les meilleurs Chrétiens de l'isle;

» qu'au reste, ces Peres, quoique nés  
» Latins, sçavoient mieux le Rit Grec,  
» & l'honoroient plus que les Grecs  
» mêmes; enfin, que si l'on vouloit que  
» le peuple de Santorin n'eût plus aucun  
» rapport avec eux, on eût à lui envoyer  
» des gens plus capables, plus zélés, &  
» plus remplis de l'esprit de Dieu ». Dans  
le même temps M. l'Ambassadeur de  
France envoya ses Drogmans demander  
de sa part au Patriarche, si c'étoit par  
son ordre que l'on avoit écrit à Santorin  
tant d'indignités contre la créance & les  
Ministres de l'Eglise Romaine. Le Supé-  
rieur des Jésuites alla le voir en parti-  
culier, & le supplia avec les instances  
les plus respectueuses, de vouloir bien  
lui spécifier en quoi les Missionnaires lui  
avoient déplu, & ce qu'il y avoit à cor-  
riger dans leur conduite. Ses réponses  
furent d'un homme qui sentoit parfait-  
tement qu'on l'avoit surpris, & qui avoit  
honte de l'avouer.

Les quatre Patriarches qui lui ont suc-  
cédé ont été plus modérés, & même un  
ou deux Peres de Santorin étant allés à  
Constantinople pour des affaires de leur  
Mission, ils ont affecté de leur faire en  
public plus de caresses qu'aux autres.

La sainte mort du Pere Louis de Boissy;

arrivée un an après ces discussions , fut aux Grecs une nouvelle occasion de marquer publiquement aux Missionnaires l'attachement qu'ils avoient pour eux. Le Pere de Boiffy leur étoit cher depuis long-temps , & ils ne l'appelloient que le saint homme. Dès qu'ils le sçurent en danger , ils vinrent de toutes parts lui demander sa bénédiction , & se recommander à ses prieres, eux & leurs petits enfans , qu'ils lui amenoient auprès de son lit. Quand il eut expiré , il ne fut pas possible de les empêcher de se jeter sur ses habits & sur les pauvres meubles de sa chambre, qu'ils gardent encore comme des reliques d'un Saint.

Le Pere Jacques Bourgnon est à Santorin un autre Missionnaire d'un grand mérite , en qui toute l'île a une entière confiance. Il fait servir à son zèle ce qu'il sçait de médecine , & il en sçait beaucoup. Il a par-là gagné le cœur des habitans des cinq îles voisines, Nio , Amourgo , Policandro , Sichino , Anafi. Il y fait durant l'année des excursions qui y entretiennent la pureté de la foi & l'innocence des mœurs.

A ces Missions des Jésuites François , on peut ajouter celles que les Jésuites Italiens cultivent avec de très-grands

fruits dans l'île de Tine , qui appartient aux Vénitiens. Elle est de près de vingt mille ames. Les Grecs en font les deux tiers. La différence qu'il y a entre les Grecs de Tine & ceux des îles tributaires des Turcs , est que leurs Ecclésiastiques admis aux Ordres sacrés , n'ont permission d'en exercer les fonctions , qu'ils n'aient pris leurs démissoires de l'Evêque Latin. A cela près , ils ont pour leurs observances particulieres la même liberté qu'ailleurs. Les Peres Jésuites s'emploient auprès d'eux avec grand zèle & avec succès. En temps de paix ils vont à Miconé & à Andros , & ils viennent quelquefois nous aider à Naxie.

C'est-là , Monseigneur , la situation où j'ai laissé , l'an passé , nos Missions de Grèce. Votre Grandeur les a toujours honorées de sa protection & de ses bontés. Je vous en demande très-humblement la continuation , au nom de tous nos Missionnaires qui y travaillent sous vos auspices. Les assurances que je leur en donnerai , leur inspireront un nouveau courage à supporter les fatigues de leurs emplois , & une nouvelle confiance à vous en rendre compte.

Il m'a paru que votre Grandeur verroit volontiers une description de la

nouvelle Isle sortie de la mer depuis quelques années dans le golfe de Santorin. Je m'en suis fait communiquer le Journal suivi, tel que deux de nos Jésuites, gens fort exacts, l'ont dressé sur les lieux. Je l'ai mis à la suite de cette lettre.

Je suis avec un très-profond respect,  
&c. T A R I L L O N, Missionnaire de la Grèce.

*De Paris ce 4 Mars 1714.*

## R E L A T I O N

*EN forme de Journal, de la nouvelle Isle sortie de la mer dans le golfe de Santorin.*

C E n'est pas seulement de nos jours que le golfe de Santorin a été fameux par les nouvelles Isles qu'il a produites. Si l'île de Santorin, dont l'ancien nom étoit *Thera* ou *Theramene*, n'est pas sortie elle-même du fond de la mer, ainsi que Pline le prétend, liv. 2, chap. 87, il est du moins certain que deux autres Isles voisines en sont sorties à l'aide des feux souterrains. L'une appelée autrefois *Hiera*, parce qu'elle fut consacrée à Pluton, est

*Grande Isle Brulée ou Grande Cameni*



*Isle Nouvelle*



*Ance d'où le Souffre Coule*

*Partie de Therasia*



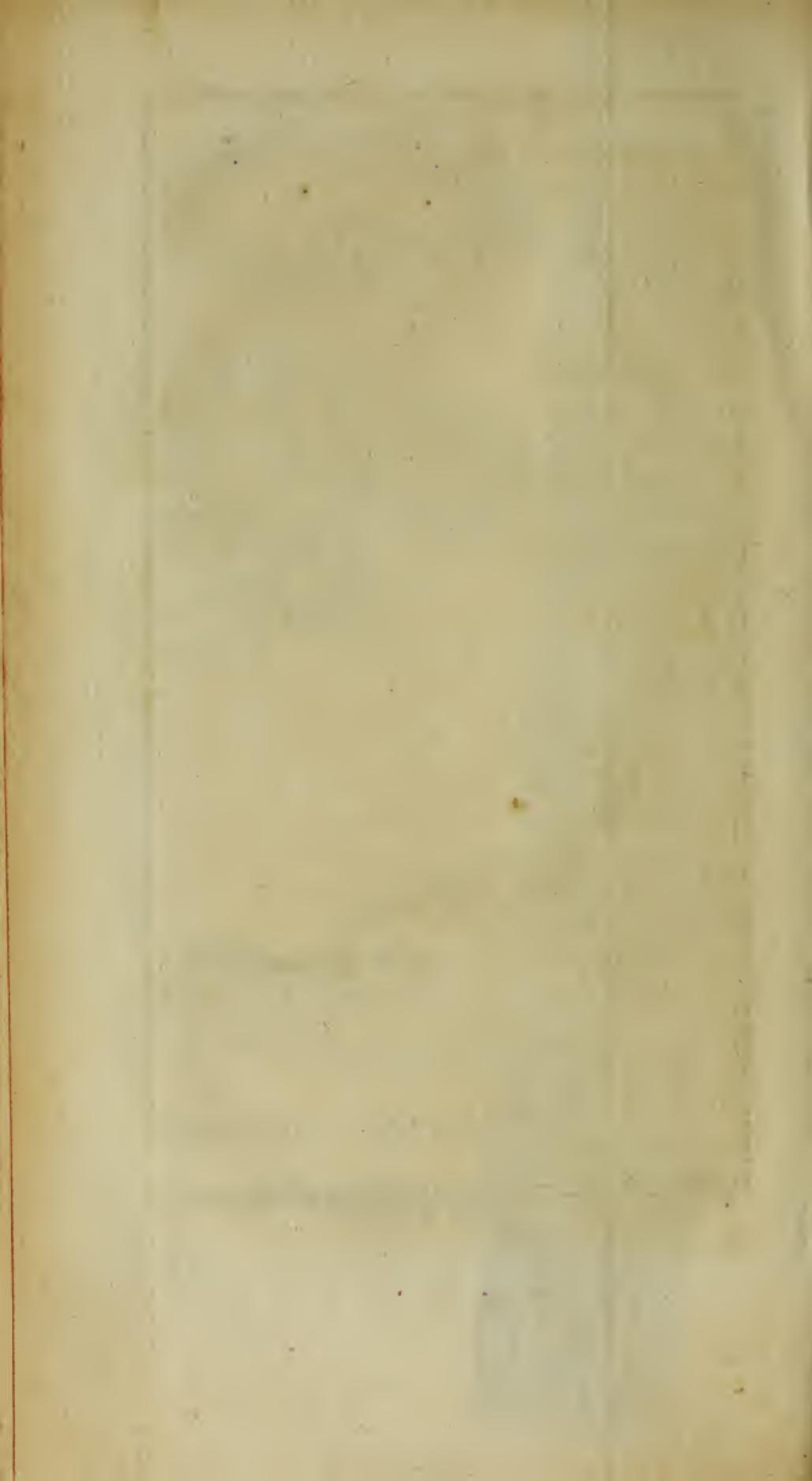
*Petite Cameni ou petite I. Brulée*

*Chateau des Searo*

**PARTIE DE SANTORIN**

*Echelle*





aujourd'hui connue sous le nom de grande *Cammeni*, ou de grande Brûlée. Elle parut, selon Justin, la première année de la 145<sup>e</sup> Olympiade, & l'an 196 avant la naissance de Jésus-Christ. Voilà ce qu'en dit cet Historien au livre 20, chap. 4. *Eodem anno inter insulas Theramenem & Therasiam, medio utriusque ripæ & maris spatio, terræ motus fuit, in quo cum admiratione navigantium, repente ex profundo cum calidis aquis insula emerfit.*

L'autre Isle, appelée par les gens du pays, la petite *Cammeni*, ou la petite Brûlée, pour la distinguer de l'autre qui est plus grande, se forma l'an 1573, selon le rapport des personnes fort âgées, qui l'avoient appris de leurs ancêtres.

Ces deux Isles, ou pour mieux dire, ces deux écueils, sont inhabités. La grande *Cammeni*, comme la plus ancienne, a quelque peu de verdure après les pluies. La petite *Cammeni*, qui est la plus voisine de Santorin, est toujours noire & stérile. C'est du milieu de ces deux Isles, mais beaucoup plus près de la petite que de la grande, qu'est sortie la nouvelle Isle dont il est ici parlé.

Santorin, dont le nom revient si souvent dans la relation, est une Isle des

plus méridionales de l'Archipel, éloignée de Candie de près de cent milles. Elle a de tour douze ou quinze lieues. Son terrain est fort sec, & ne donne que de l'orge & du coton. On y fait encore beaucoup de figes, mais sur-tout quantité d'excellens vins. La côte qui regarde l'Isle nouvelle & les deux *Cammeni*, a un aspect qui fait peur. Ce n'est par-tout que précipices & rochers noirs, où il semble que le feu ait été long-temps.

Il y a sur l'Isle cinq gros bourgs fermés, & d'une assez bonne défense. On leur donne le nom de Châteaux. Le plus considérable est *Scaro*. Il est bâti sur un petit cap fort avancé. De tous les Châteaux, c'est le plus voisin de la nouvelle Isle, qui n'en est distante que de trois milles.

A une des extrémités de l'Isle, il y a une montagne dite *de san Stephano*, où on voit d'anciennes ruines de marbre blanc. Santorin a autrefois frappé des médailles, & on en trouve encore avec les têtes de Marc-Aurele, de Luce Vere, de Commode, de Septime Severe & de sa famille, &c. Les revers ont tous le mot  $\Theta\eta\rho\epsilon\omega\nu$  ou  $\Theta\eta\rho\alpha\iota\omega\nu$  de l'ancien nom de l'Isle  $\Theta\eta\rho\alpha$ .

L'an 1707 le 23 Mai, au point du jour

On apperçut les commencemens de la nouvelle Isle qui fortoit de la mer entre la grande & la petite Cammeni, environ à trois milles de Santorin. Le 18 du même mois, sur le midi, on avoit senti à Santorin deux petites secouffes de tremblement de terre. On n'y fit pas alors grande attention ; mais dans la suite on eut lieu de croire que c'étoit à ce moment-là que l'Isle nouvelle commençoit à se détacher du fond de la mer, & à s'élever sur la surface de l'eau. Quoi qu'il en soit, des mariniers ayant vu de grand matin les premières pointes de l'Isle naissante, sans pouvoir bien encore distinguer ce que c'étoit, s'imaginèrent que ce pouvoit être les restes de quelque naufrage, que la mer avoit amenés-là pendant la nuit. Dans cette pensée, & dans l'espérance d'être des premiers à en profiter, ils y allèrent en diligence ; mais dès qu'ils eurent reconnu qu'au lieu de débris flottans, c'étoit des rochers & une terre solide, ils revinrent sur leurs pas tout effrayés, publiant par-tout ce qu'ils venoient de voir.

La frayeur fut d'abord générale dans tout Santorin, où l'on sçavoit que ces sortes de nouvelles terres n'avoient presque jamais paru dans le voisinage sans

causer à l'Isle de grands désastres. Néanmoins deux ou trois jours s'étant passés sans qu'il arrivât rien de funeste, quelques Santorinois plus hardis que les autres, prirent la résolution d'aller observer de près ce que c'étoit. Ils furent long-temps à tourner de côté & d'autre, & à considérer attentivement toutes choses; puis ne voyant pas qu'il y eût de danger, ils approcherent & mirent pied à terre. La curiosité les fit aller de rocher en rocher, où ils trouverent partout une espece de pierre blanche qui se coupoit comme du pain, & qui en imitoit si bien la figure, la couleur & la consistance, qu'au goût près, on l'auroit pris pour du véritable pain de froment. Ce qui leur plût davantage, fut quantité d'huitres fraîches attachées aux rochers, chose fort rare à Santorin, ils se mirent à en ramasser le plus qu'ils purent. Lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils sentirent tout-à-coup les rochers se mouvoir, & tout trembler sous leurs pieds. La frayeur leur fit bientôt abandonner leur pêche pour sauter dans leur bateau. Cet ébranlement étoit un mouvement de l'Isle qui croissoit, & qui dans le moment s'éleva à vue d'œil, ayant gagné en très-peu de jours près de

vingt pieds de hauteur , & en largeur environ le double.

Comme ce mouvement , par lequel la nouvelle Isle devenoit tous les jours plus haute & plus large , n'étoit pas toujours égal , auffi ne croiffoit-elle pas tous les jours également de tous les côtés. Il est même arrivé fouvent qu'elle baiffoit & diminuoit par un endroit , tandis qu'elle fe hauffoit & s'étendoit par un autre. Un jour , entr'autres , un rocher fort remarquable par fa groffeur & par fa figure , étant sorti de la mer à quelques quarante ou cinquante pas du milieu de l'Isle , je m'attachai à l'observer en particulier pendant quatre jours , au bout defquels il fe renfonça dans la mer , & ne parut plus. Il n'en fut pas de même de quelques autres , qui après s'être montrés & rentrés dans l'eau à diverfes reprises , reparurent enfin , & demeurèrent ftables. Tous ces différens balancemens ébranlerent fort la petite Cammeni , & on remarqua fur fon fommet une longue fente qu'on n'y avoit pas encore vue. Pendant cela la mer du golfe changea plufieurs fois de couleur. Elle devint d'un verd éclatant , enfuite de couleur rougeâtre , & enfin d'un jaune pâle , le tout accompagné d'une grande puanteur.

Le 16 Juillet on vit pour la première fois la fumée fortir, non de la partie de l'Isle qui paroissoit, mais d'une chaîne de rochers noirs, qui s'éleverent tout-à-coup à soixante pas de-là, & d'un endroit de la mer où jusqu'alors on n'avoit point trouvé de fond, ce qui forma pendant quelque temps comme deux Isles séparées, dont l'une fut appelée l'île Blanche, & l'autre l'île Noire, à cause de leur différente couleur, mais qui ne tarderent pas à se réunir, de manière pourtant que ces rochers noirs, les derniers fortis, devinrent le centre de toute l'Isle. La fumée qui sortoit de cette chaîne de rochers noirs, étoit épaisse & blanche, comme celle qui sort de plusieurs fours à chaux réunis en un seul. Le vent la porta sur une des habitations située à l'extrémité du golfe, où elle pénétra partout sans beaucoup incommoder, l'odeur n'en étant pas trop malfaisante.

La nuit du 19 au 20 de Juillet on vit du milieu de cette fumée s'élever des langues de feu, ce qui fit faire bien des réflexions aux gens de Santorin, particulièrement à ceux du château de Scaro les plus exposés de tous, & par le voisinage, n'étant pas à plus d'une demi-lieue de l'Isle brûlante; & par la situation

Scaro étant bâti sur la pointe d'un promontoire fort étroit, & comme à demi suspendu sur des précipices qui vont se terminer à la mer. A la triste vue du feu & de la fumée qui s'élançoient si près d'eux, ils ne pouvoient s'attendre, disoient-ils, ou qu'à sauter en l'air, à cause des veines de matiere combustibles, qui apparemment de la nouvelle Isle communiquoient sous leurs pieds, & qui prendroient bientôt feu; ou enfin qu'à être renversés dans la mer avec leurs maisons par quelque subit tremblement de terre, qui ne manqueroit pas de venir bientôt. Sur tout cela ils prenoient le parti, & avec raison, d'abandonner le château, & de se retirer avec leurs effets dans quelque autre Isle, ou au moins de changer d'habitation, jusqu'à ce qu'on eût vu où tout cela aboutiroit. En effet, quelques uns prirent ce dernier parti, & on eut beaucoup de peine à faire demeurer les autres. Les Turcs qui étoient alors à Santorin, pour lever le tribut que l'Isle paie tous les ans au Grand-Seigneur, ne furent pas les moins intimidés. Frappés au-delà de l'imagination de voir des feux s'élever d'une mer si profonde, ils exhortoient tout le monde à prier Dieu, & à faire marcher les enfans par les

rues, criant à haute voix, *Kyrie, eleison* ; parce que, disoient-ils, ces enfans n'ayant pas encore offensé Dieu, ils étoient plus propres que les grandes personnes à apaiser sa colere. Ce feu néanmoins étoit encore peu de chose, puisqu'il ne sortoit que d'un seul petit endroit de l'île Noire, & qu'il ne paroissoit point pendant le jour.

Pour ce qui est de l'île Blanche, on n'y vit jamais ni feu ni fumée. Elle ne laissoit pas pourtant de croître toujours, mais l'île Noire croissoit beaucoup plus vîte. On voyoit chaque jour sortir de gros rochers qui la rendoient tantôt plus longue & tantôt plus large, & cela d'une maniere si sensible, qu'on s'en appercevoit d'un moment à l'autre. Quelquefois ces rochers étoient joints à l'Isle, quelquefois ils en étoient fort éloignés : de sorte qu'en moins d'un mois nous comptâmes jusqu'à quatre petites Isles noires, qui en quatre jours se réunirent & n'en firent plus qu'une. On remarqua encore que la fumée s'étoit fort augmentée, & qu'aucun vent ne soufflant alors, elle montoit si haut qu'on la voyoit de Candie, de Naxie & des autres Isles éloignées. Pendant la nuit cette fumée paroissoit toute de feu à la hauteur de quinze ou vingt

pieds, & la mer se couvrit d'une matiere ou écume rougeâtre en certains endroits, & jaunâtres en d'autres. Il se répandit sur tout Santorin une si grande infection, qu'on fut obligé de brûler des parfums, & de faire des feux dans les rues. Cette infection ne dura qu'un jour & demi. Un vent du sud-ouest fort frais la dissipa; mais en chassant un mal il en amena un autre. Il porta cette fumée ardente sur une grande partie des meilleurs vignobles de Santorin, dont les raisins étoient presque mûrs, & qui en une nuit en furent tous grillés. On remarqua encore que par-tout où cette fumée fut portée, elle y noircit l'argent & le cuivre, & causa aux habitans de violentes douleurs de tête, accompagnées de grands vomissemens. Dans ce temps-là l'île Blanche s'affaissa & baissa tout d'un coup de plus de dix pieds.

Le 31 Juillet on s'apperçut que la mer jettoit de la fumée & bouillonna en deux endroits, l'un à trente, & l'autre à soixante pas de l'île Noire. Dans ces deux espaces, dont chacun formoit un cercle parfait, l'eau parut comme de l'huile sur le feu. Cela dura plus d'un mois, & pendant ce temps-là on trouva sur le rivage quantité de poissons morts,

La nuit suivante nous entendîmes un bruit sourd comme de plusieurs coups de canon tirés au loin, & presque aussitôt sortirent du milieu du fourneau deux longues lances de feu, qui monterent bien haut, & s'éteignirent incontinent.

Le 1<sup>er</sup> Août le même bruit sourd se fit entendre à plusieurs reprises. Il fut suivi d'une fumée, non pas blanche comme auparavant, mais d'un noir bleuâtre, & qui, malgré un vent du nord fort frais, s'éleva en forme de colonne à une hauteur prodigieuse. S'il avoit été nuit, je crois que cette longue colonne de fumée auroit paru toute de feu.

Le 7 Août, le bruit qui se fit entendre n'étoit plus si sourd. Il étoit semblable à celui de plusieurs gros quartiers de pierres qui tombent tout à la fois dans un puits profond. Il est assez probable que c'étoit de grosses roches, qui après avoir été soulevées avec le fond de l'Isle, s'en détachèrent ensuite par leur propre poids, & retomboient dans le gouffre. Ce qui pourroit confirmer cette pensée, c'est que pendant tous ces grands bruits, je voyois les extrémités de l'Isle dans un continuel mouvement, les rochers qui les formoient allant & venant, disparaissant & puis reparoissant de nouveau.

Quoi qu'il en soit , ce bruit , après avoir ainsi duré plusieurs jours , se changea en un autre bien plus fort. Il ressembloit tellement à celui du tonnerre , que lorsqu'il tonnoit véritablement , ce qui arriva alors trois ou quatre fois , il y avoit peu de différence de l'un à l'autre.

Le 21 Août , le feu & la fumée diminuèrent notablement. Il n'en parut même que très-peu pendant la nuit ; mais à la pointe du jour ils reprirent plus de force qu'ils n'en avoient encore eu. La fumée étoit rouge & fort épaisse , & le feu qui fortoit étoit si ardent , que la terre autour de l'île Noire fumoit & bouillonoit d'une maniere surprenante. Pendant la nuit j'eus la curiosité d'observer avec une lunette d'approche tout cet amas de feux. Avec le grand fourneau qui brûloit sur la cime de l'Isle , j'en comptai jusqu'à soixante d'un éclat très-vif. Peut-être y en avoit-il encore autant de l'autre côté de l'Isle , que je ne pouvois pas voir.

Le 22 Août au matin , je trouvai l'Isle devenue beaucoup plus haute qu'elle n'étoit la veille. Je trouvai encore qu'une chaîne de rochers , de près de cinquante pieds , sortie de l'eau pendant la nuit , avoit beaucoup augmenté sa largeur. Outre cela la mer étoit encore couverte

de cette écume rougeâtre dont j'ai parlé, qui jettoit par-tout une puanteur insupportable.

Le 5 Septembre, le feu s'ouvrit un passage à l'extrémité de l'île Noire en tirant vers Therasia, que quelques auteurs disent n'avoir été autrefois qu'une même terre avec Santorin, dont elle fut séparée par un tremblement de terre, qui mit la mer entre deux. Le feu ne sortit par-là que quelques jours, pendant lesquels il en sortit moins du grand fourneau.

Si l'inquiétude où tout le monde étoit jour & nuit, nous avoit permis d'être sensibles à quelque divertissement, ç'en auroit été un pour nous que le spectacle que nous eûmes alors. Trois fois il s'éleva de la grande bouche comme trois des plus grosses fusées volantes d'un feu le plus brillant & le plus beau. Les nuits suivantes ce fut encore toute autre chose. Après les coups ordinaires du tonnerre souterrain, on voyoit partir tout à la fois comme de longues gerbes étincelantes d'un million de lumieres, qui se suivant l'une l'autre, s'élevoient fort haut, & puis retomboient en pluie d'étoiles sur l'Isle, qui en paroissoit toute illuminée. Ce jeu fut un peu troublé

par un nouveau phénomène, qui parut à quelques-uns être d'un mauvais augure. C'est que du milieu de ces feux volans il se détacha une lance de feu fort longue, qui après avoir été quelque temps immobile sur le château de Scaro, s'alla perdre dans les nues.

Le 9 de Septembre, les deux îles, la Blanche & la Noire, à force de croître chacune en largeur, commencerent à se joindre & à ne faire plus qu'un seul corps. Après cette jonction, l'extrémité de l'Isle qui répond au sud-ouest, ne crut plus ni en longueur ni en hauteur, tandis que l'autre extrémité de l'Isle tournée à l'ouest ne cessoit de s'allonger très-sensiblement.

De toutes les ouvertures dont j'ai parlé, il n'y en avoit plus que quatre qui jettassent du feu. Quelquefois la fumée sortoit avec impétuosité de toutes ensemble, quelquefois seulement d'une ou de deux, tantôt avec bruit, & tantôt sans bruit; mais presque toujours avec des sifflemens, qu'on eût pris pour les divers sons des tuyaux d'orgue, & quelquefois pour les hurlemens de bêtes féroces.

Le 12 Septembre, le bruit souterrain, qui naturellement sembloit ne devoir

plus être si violent , ayant à se partager par ces quatre ouvertures , ne fut jamais , ni si épouventable , ni si fréquent que ce jour-là & les suivans. Les grands coups redoublés , semblables à la décharge générale d'une grosse & nombreuse artillerie , se faisoient entendre dix ou douze fois en vingt-quatre heures ; & un moment après il sortoit de la grande bouche des pierres d'une grosseur énorme , toutes rouges de feu , qui s'alloient perdre bien loin dans la mer. Ces grands coups étoient toujours accompagnés d'une épaisse fumée , qui voloit aux nues en figures d'ondes ; & qui lorsqu'elle se dissipoit , répandoit par-tout de gros nuages de cendre , dont quelques tourbillons furent portés jusqu'à Anafi , Isle distante de Santorin de vingt-cinq milles. J'eus la curiosité de ramasser de cette cendre , elle paroissoit blanche sur le noir , & presque noire sur le blanc. J'en jettai dans le feu pour voir quel effet elle auroit , ayant la figure & le grain de la poudre fine ; mais elle ne produisit que quelques légers frémissemens , sans jeter la moindre flamme.

Le 18 Septembre , il y eut à Santorin un tremblement de terre qui ne fit aucun dommage. L'Isle s'en accrut notablement,

aussi bien que le feu & la fumée , qui ce jour-là , & la nuit suivante , se firent de nouveaux passages. Jusques-là je n'avois pas encore vu tant de feux ensemble , ni entendu de si grands coups : leur violence étoit si extraordinaire , que les maisons de Scaro en furent ébranlées. Au travers d'une grosse & épaisse fumée qui paroïssoit une montagne , on entendoit le fracas d'une infinité de grosses pierres , qui bruïssent en l'air comme de gros boulets de canon , & retomboient ensuite sur l'Isle & dans la mer avec un fracas qui faisoit trembler. La petite Cammeni fut plusieurs fois couverte de ces pierres enflammées , qui la rendoient toute resplendissante. La première fois que nous vîmes ce grand éclat de lumieres , nous crûmes , à cause de la proximité des deux Isles , que le feu avoit passé sous la mer de l'une à l'autre. Nous nous trompions : tout cela ne venoit que des pierres enduites de souffre , qui s'éteignirent toutes en moins de demi-heure.

Le 21 Septembre , la petite Cammeni étant ainsi toute en feu , après un de ces furieux coups dont j'ai parlé , il s'en éleva trois grands éclairs , qui parcoururent en un clin-d'œil tout l'horison

de la mer. Dans ce même instant il se fit un si grand ébranlement de toute la nouvelle Isle, que la moitié de la grande bouche en tomba, & qu'il y eut des roches ardentes d'une masse prodigieuse, qui furent poussées à plus de deux milles au loin. Nous crûmes tous que ce violent & dernier effort avoit enfin épuisé la mine. Quatre jours de calme & de tranquillité, pendant lesquels on ne vit nulle apparence de feu ni de fumée, n'aiderent pas peu à nous fortifier dans cette pensée, mais nous n'en étions pas encore où nous pensions.

Le 25 Septembre, le feu reprit toute sa furie, & l'Isle devint plus formidable que jamais. Parmi les coups presque continuels, & qui furent si violens, que deux personnes qui se parloient, avoient de la peine à s'entendre, il en survint un si effrayant, qu'il fit courir tout le monde aux Eglises. Le gros roc sur lequel Scaro est bâti, en chancela, & toutes les portes des maisons s'en ouvrirent de force.

Pour éviter les redites inutiles, je me contenterai de dire ici que tout continua de la même maniere pendant les mois d'Octobre, Novembre, Décembre 1707 & Janvier 1708, aucun jour ne se pas-

fant sans que le grand fourneau jouât au moins une ou deux fois , & le plus souvent cinq ou six.

Le 10 Février 1708 , sur les huit heures du matin , il y eut à Santorin un tremblement de terre assez fort. La nuit , il y en avoit eu un beaucoup plus foible , ce qui nous fit juger , par l'expérience du passé , que notre volcan nous préparoit encore quelque terrible scene. Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre. Feu , flammes , fumée , coups à faire trembler , tout fut horrible. De grands rochers d'une masse effroyable , qui jusques-là n'avoient paru qu'à fleur-d'eau , éleverent fort haut leur vaste corps , & les bouillonnemens de la mer augmentèrent à tel excès , que quoique nous fussions comme accoutumés à tout ce vacarme , il n'y eut personne qui n'en fût frappé d'horreur. Les mugiffemens souterrains ne venoient plus par intervalle ; ils duroient le jour & la nuit sans discontinuer. Le grand fourneau éclatoit jusqu'à cinq ou six fois en un quart-d'heure , & frappoit des coups , qui par leurs redoublemens , par la quantité & la grosseur des pierres qui voloient , par l'ébranlement des maisons , & par le grand feu qui paroissoit en plein jour ,

( ce que nous n'avions pas encore vu )  
surpassoient tout ce qui avoit précédé.

Le 15 Avril fut remarquable entre les autres jours par le nombre & la furie de ces coups terribles, enforte que pendant fort long-temps, ne voyant plus que feux, fumée ardente & grandes pieces de roches qui remplissoient l'air, nous crûmes tous que ç'en étoit fait, & que l'Isle avoit sauté. Il n'en étoit pourtant rien, & il n'y eut que la moitié de la grande bouche qui s'étoit éboulée une autre fois, & qui en un instant redevint plus haute qu'elle n'étoit, par l'amas des cendres & des grosses pierres qui la réparèrent.

Depuis ce jour-là jusqu'au 23 Mai, qui fut l'an révolu de la naissance de l'isle, tout continua à peu-près sur le même pied. Ce que je remarquai de particulier, fut que l'isle crût toujours en hauteur, & ne croissoit presque plus en largeur. La grande bouche ou le grand fourneau s'éleva fort haut, & par les matieres fondues, que je crois être du soufre & du vitriol qui en lièrent la fabrique, il se fit-là peu-à-peu comme un grand pâtre avec un talus fort large.

Dans la suite tout s'appaisa insensiblement. Le feu & la fumée diminuerent,  
les

les tonnerres souterrains devinrent tolérables ; & leurs éclats , quoique toujours fréquens, n'étoient plus si effrayans. Cela vint apparemment de ce que les matieres qui servoient d'aliment au feu, n'étoient plus si abondantes, & peut-être de ce que les passages s'étoient de beaucoup élargis.

Le 15 Juillet j'exécutai le dessein que j'avois depuis long-temps d'aller voir de près la nouvelle isle. Le jour étoit beau, la mer calme, & les feux fort modérés. J'engageai dans cette partie Monseigneur François Crispo notre Evêque Latin, & quelques autres Ecclésiastiques qui avoient la même curiosité que moi. Pour cela nous eûmes soin de nous fournir d'un caïque bien calfaté, & dont les fentes avoient doubles étoupes enfoncées à force. Comme nous étions convenus de mettre pied à terre, s'il étoit possible, nous fîmes tirer droit à l'isle par un côté où la mer ne bouillonnait pas, mais où elle fumoit beaucoup. A peine fîmes-nous entrés dans cette fumée, que nous sentîmes une chaleur étouffante qui nous faisoit. Nous mîmes la main dans l'eau, & nous la trouvâmes brûlante. Nous n'étions pourtant encore qu'à cinq cens pas de notre terme.

N'y ayant pas d'apparence de pouffer plus loin par-là, nous tournâmes vers la pointe la plus éloignée de la grande bouche, & par où l'isle avoit toujours crû en longueur. Les feux qui y étoient encore, & la mer qui y jettoit de gros bouillons, nous obligerent de prendre un long circuit, encore sentions-nous bien de la chaleur. En chemin faisant j'eus le loisir d'observer l'espace qu'il y avoit entre la nouvelle isle & la petite Cammeni. Je le trouvai plus grand que je ne croyois, & je jugeai à l'œil qu'une galere en vogue pourroit passer par les endroits mêmes les plus étroits. De-là nous allâmes descendre à la grande Cammeni, d'où nous eûmes la commodité d'examiner, sans beaucoup de danger, toute la vraie longueur de l'isle, & particulièrement le côté que nous n'ayions pu voir de Scaro. L'isle sur sa figure oblongue pouvoit bien avoir alors deux cens pieds dans sa plus grande hauteur, un mille & plus dans sa plus grande largeur, & environ cinq milles de tour.

Après avoir été plus d'une heure à considérer toutes choses, l'envie nous reprit de nous approcher de l'isle, & de tenter encore une fois d'y mettre pied à terre par l'endroit que j'ai dit

avoir été appelé long-temps l'isle blanche. Il y avoit plusieurs mois que cet endroit-là ne croissoit plus, & jamais on n'y avoit apperçu ni feu, ni fumée. Nous nous rembarquâmes, & fîmes ramer de ce côté-là. Nous en étions à près de deux cens pas, lorsque mettant la main dans l'eau nous sentîmes que plus nous approchions, & plus elle devenoit chaude. Nous jettâmes la sonde. Toute la corde, longue de quatre-vingt-quinze brasses, fut employée, sans qu'on trouvât de fond. Pendant que nous étions à délibérer si nous irions plus avant, ou si nous retournerions en arriere, la grande bouche vint à jouer avec son fracas & son impétuosité ordinaire. Pour comble de disgrâce, le vent qui étoit frais, porta sur nous le gros nuage de cendre & de fumée qui en sortit. Nous fîmes heureux qu'il n'y porta pas autre chose. A voir comme nous étions faits après cet ondée de cendres, qui nous avoit tout couverts, il y avoit de quoi rire; mais aucun de nous n'en avoit envie. Nous ne songeâmes qu'à nous en aller bien vite, & nous le fîmes très-à-propos. Nous n'étions pas à un mille & demi de l'isle, que le tintamarre y recommença, & jetta dans l'endroit que nous venions de quit-

ter quantité de pierres allumées. De plus, en abordant à Santorin, nos Mariniers nous firent remarquer que la grande chaleur de l'eau avoit emporté presque toute la poix de notre caïque, qui commençoit à s'ouvrir de tous côtés.

Pendant le temps que je demurai encore à Santorin, qui fut jusqu'au 15 d'Août de la même année 1708, l'isle a continué à jeter du feu, de la fumée & des pierres ardentes, toujours avec un grand bruit, mais bien moindre que celui des mois précédens. Depuis mon départ jusqu'à ce jour 24 Juin 1710 que j'écris ceci, j'ai reçu bien des Lettres de Santorin, & j'ai fait diverses questions à un grand nombre de personnes qui en venoient, selon ce qu'ils m'ont rapporté, l'isle brûle encore, la mer aux environs est toujours bouillante, & il ne paroît pas que cela doive cesser si-tôt.

*Extrait d'une lettre écrite de Santorin, le 14 Septembre 1712, sur le même sujet.*

Il y a un an, jour pour jour, que j'arrivai ici. Quelques heures après mon arrivée, je me mis à considérer, le plus exactement qu'il me fut possible, la situation & les autres merveilles de la

nouvelle isle , dont vous souhaitez que je vous rende compte. J'ai eu le loisir de réitérer souvent mes observations, la nouvelle isle étant toujours sous mes yeux à une distance d'environ trois milles. J'ai eu de plus la commodité d'en aller souvent faire le tour, quoique toujours d'un peu loin, à cause de la chaleur que retient l'eau à un bon quart de lieue aux environs. Pendant que les bateliers rament à coups comptés, il faut qu'il y ait toujours quelqu'un qui ait la précaution de tenir la main dans l'eau, & qu'il avertisse vite dès qu'il la sent devenir trop chaude; autrement on y est pris, ainsi que dans les commencemens plusieurs l'ont été, la poix des bateaux se fondant tout-à-coup, comme si le feu y avoit passé.

L'isle me paroît avoir bien cinq à six milles de tour. Elle est par-tout couverte de rochers noirs & calcinés, entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Il y en a quelques-uns qui sont demeurés droits, & qui de loin ne représentent pas mal un cimetièrre de Turc. Vis-à-vis la petite isle, qu'on appelle la petite Cammeni, il s'éleve du pied de la mer une fabrique naturelle, semblable à une espèce de tour bastionnée, de la hauteur de plus de qua-

tre cens pieds. J'ai été long-temps à ne pouvoir presque croire, qu'elle n'eût pas été faite de main d'homme, tant les proportions y sont bien gardées. Le corps de cette grande masse est d'une terre grisâtre, le haut est ouvert, & les bords en sont encroûtés d'une matière qui paroît être un mélange de soufre & de vitriol fondus ensemble. Cette ouverture peut avoir trente ou quarante pieds de diametre. Les gens du pays l'appellent le grand fourneau. Un peu au-dessous de la grande bouche sont trois autres ouvertures de six à sept pieds de diametre, assez semblables à trois grandes embrasures. Du côté de la mer, le grand fourneau est parfaitement escarpé, & a le talus si droit qu'un chat n'y pourroit grimper. Par le dedans de l'isle on peut monter jusques dessus la bouche, à la faveur de plusieurs gros rochers posés les uns sur les autres.

Depuis un an je n'ai vu jouer le fourneau qu'une seule fois, qui fut le 14 Septembre 1711, le propre jour de mon arrivée à Santorin. Cela commença vers les deux heures après midi, & finit un peu après quatre heures. Je ne sçai comment vous exprimer ce que j'entendis & ce que je vis. En moins de deux heures le four-

neau éclata jusqu'à sept fois tout de suite , dont l'une à peine attendoit l'autre , faisant à chaque fois un bruit égal à celui que feroient plusieurs des plus gros canons tirans tous ensemble ; élevant bien haut en l'air , & transportant à plus de deux milles en mer des pieces de roches enflammées , qui , à la vue , paroissoient avoir plus de vingt pieds de longueur. La fumée qui les accompagnoit , étoit blanche & épaisse comme du coton , & montoit droit aux nues en forme de colonne ; le vent qui étoit alors fort frais , ne l'étant pas assez pour la faire seulement gauchir. Pendant que tout cela sortoit avec impétuosité , les trois ouvertures inférieures , que j'ai appellées embrâsures , vomissoient des ruisseaux d'une matiere fondue & étincelante de couleur violette & d'un rouge qui tiroit sur le jaune. Après de grands coups , & ensuite de l'élanement des pieces de roches , on entendoit pendant un long-temps , dans le fond du fourneau , comme des échos qui imitoient le son des tambours & des trompettes , des hurlemens de chiens , des mugissemens de taureaux , des hennissemens de chevaux , &c.

Depuis ce jour-là , qui fut , comme j'ai dit , le 14 Septembre de l'année pas-

fée, le fourneau n'a plus jetté de feux ni fait de bruit. Les trois embrâsures pouffent seulement de temps en temps quelques tourbillons d'une fumée épaisse, qui n'est ni assez forte, ni assez abondante pour arriver à la grande bouche. J'ai encore observé que dans les grandes pluies le corps du fourneau fume beaucoup, & rend les mêmes frémissemens que le fer chaud quand on répand de l'eau dessus. Je travaille à vous faire un plan de la nouvelle isle, non dans toute l'exactitude géométrique, mais le moins mal qu'il m'est possible. Je ne me sens pas encore le courage, pour ne pas dire la témérité qu'ont eue quelques-uns de nos Santorinois d'aller grimper sur la nouvelle isle par l'endroit qu'ils croyoient le moins chaud, & d'où il sont revenus plus vite qu'ils n'y étoient allés, ayant leur chaussure brûlée jusqu'à la chair, & ramenant avec bien de la peine leur bateau plein d'eau, quoiqu'ils eussent dedans deux hommes uniquement occupés à étouper les fentes que la grande chaleur de l'eau faisoit. Ils ont apporté de-là du soufre en pierre fort épuré, avec d'autres morceaux d'une matiere congelée & pesante, qui paroît un mixte de vitriol, & d'une espece de

bitume raffiné. Quoique les feux aient cessé, il coule toujours d'une petite anse qui s'est formée au pied du grand fourneau, de longues traînées d'une matière liquide, tantôt jaune, quelquefois rouge, & le plus souvent verte. Cette liqueur vient de dessous terre, & laisse des vestiges dans la mer sur une étendue de quatre ou cinq milles.

La nouvelle île ne croît plus. Depuis qu'elle est sortie de la mer, & à mesure qu'elle s'élevoit, la petite brûlée qui en est proche s'est beaucoup affaissée, & s'affaisse tous les jours, & même le côté de Santorin qui lui est opposé, a jusqu'à présent baissé de plus de six pieds. On en juge par quelques magasins de la marine, qui avant cela étoient à plus de cinq grands pieds du niveau de la mer, & dans lesquels aujourd'hui les bateaux entrent & demeurent à flot.

Je ne sçai où tout ceci aboutira; mais c'est un spectacle qui n'est pas beaucoup agréable. Le grand fer à cheval que forme le golfe de Santorin dans lequel ont paru à divers temps trois nouvelles îles, étoit, selon les vieilles traditions du pays, une même terre avec l'île qui s'abîma autrefois. Maintenant que de ce côté-là les terres commencent à remon-

ter du fond de la mer, qui sçait si ce qui est resté de Santorin ne fera pas abîmé à son tour avec tous ses châteaux & tous ses villages, à peu-près comme il arrive aux deux plats de la balance, dont l'un baisse à mesure que l'autre hausse? Ce qui me confirmeroit presque dans cette conjecture, c'est, 1<sup>o</sup>. Que Santorin est souvent agité de tremblemens de terre; ce qui marque qu'il y a des feux dans ses fondemens, & qui sçait si ces feux ne le sapent pas peu-à-peu, & si quelque beau jour, lorsqu'on s'y attendra le moins, tout ne viendra pas à s'écrouler, comme il arrive de temps-en-temps le long des bords escarpés de l'isle, où de grands rochers se détachent & s'en vont à la mer. Il y a quelques années que nous perdîmes ainsi pendant la nuit la moitié de notre jardin.

2<sup>o</sup>. Le fond, & comme la substance de l'isle, est tout de pierre-ponce, qui est manifestement une pierre calcinée, dans laquelle les habitans de la campagne creusent leurs logemens avec une facilité surprenante. Or pour calciner ainsi la pierre, il faut que tout le corps de l'isle soit tout pénétré d'exhalaisons de feu.

3°. Les terres, tant des champs que des vignes, ne font pas ici, comme ailleurs, liées & consistantes : ce n'est qu'une cendre fine & légère, sous laquelle on trouve la pierre-ponce à quelques pieds de profondeur. Cette terre cendreuse ne laisse pas d'être fertile, sur-tout quand la saison est pluvieuse; mais dans les temps de sécheresse le pays est désolé: les vents transportent la terre d'un lieu à un autre; de manière que tel, qui avoit aujourd'hui un champ, n'a plus le lendemain que la pierre nue, toute la terre étant allée à ses voisins, & de ceux-là à d'autres.

4°. Tous les vins de Santorin ont le goût & la couleur de soufre, & sont communément très-violens; ce qui marque qu'ils sont remplis d'esprits de feu. Enfin, je compare Santorin à un grand laboratoire, où tout se fait, bleds, vins, & le reste, à force de feux & de minéraux. Il y a bien des années que cela dure. Dieu veuille que cela dure encore long-temps, & que les feux sur lesquels l'isle me paroît soutenue, ne viennent pas à se faire jour quelque part, & à la détruire de fond en comble.



---

 L E T T R E

*D U Pere Antoine-Marie Nacchi , Supérieur Général des Missions de la Compagnie de Jesus en Syrie & en Egypte : au très - révérend Pere Michel - Ange Tamburini , Général de la Compagnie de Jesus.*

**M**ON TRÈS-RÉVÉREND PERE ,

*La paix de N. S.*

Le zèle ardent & continuel de votre paternité pour envoyer des ouvriers de notre Compagnie jusqu'aux extrémités du monde, & faire annoncer aux Nations barbares, infideles & schismatiques, l'Évangile de Jesus-Christ, mérite que votre paternité ait la consolation d'apprendre le succès que Dieu accorde aux travaux des Jésuites.

Ce fut un de vos Prédécesseurs qui établit en 1626 les Missions de notre Compagnie dans cette partie de l'Asie qu'on nomme la Syrie ; c'est de ces Missions dont je dois avoir l'honneur de

vous rendre compte , j'ai l'avantage de les connoître dès ma plus tendre jeunesse , car votre paternité sçait que je suis né sujet du Maître de ce grand Empire. Mais je suis redevable à la bonté particuliere de Dieu de m'avoir fait naître dans la nation Maronite , qui a toujours fait une profession publique & non interrompue , d'être inviolablement attachée à la religion Catholique.

C'est le témoignage que tout le monde chrétien lui rend avec justice , & que je lui rends avec joie pour mon honneur.

On sçait que la nation Maronite tire son origine & son nom du célèbre Abbé *Maron* , qu'il ne faut point confondre avec un plus ancien *Maron* , hérésiarque Monothelite. Le saint Abbé *Maron* naquit en Syrie dans le quatrième siècle. Il y mena la vie des Cénobites. Il eut sous sa conduite plusieurs disciples, qui embrasserent son genre de vie. La réputation de sa sainteté fut si grande , que saint Jean-Chrysofôme lui écrivit du lieu de son exil pour le prier de lui obtenir de Dieu , par ses prieres , la grace de supporter avec patience & courage l'excès des peines qu'il y souffroit. Le Cardinal Baronius fait l'éloge des lettres que le saint Abbé écrivit au

Pape Hormisdas, & du livre qu'il présenta au Concile, preuve authentique de la catholicité du saint Abbé.

Après qu'il eut saintement fini ses jours, ses disciples bâtirent un second Monastere près le fleuve Oronte. Pour le rendre plus recommandable, ils lui donnerent le nom de leur Pere, & depuis ce temps-là il fut appellé le Monastere de S. Maron. L'Empereur Justinien en rebâtit l'Eglise, & lui donna une bien plus belle forme que n'étoit celle de la premiere.

Dans le nombre des Cénobites de ce Monastere, il y en eut un nommé Jean, qui s'étant distingué entre ses freres par sa vertu, fut élu Abbé, & en l'honneur de leur premier Pere, celui-ci fut surnommé l'Abbé *Maron*.

Ce second Abbé *Maron* combattit vivement les hérétiques & les schismatiques. Il en convertit plusieurs & défendit si heureusement sa nation contre le schisme & l'hérésie qui l'environnoient de toutes parts, qu'elle est demeurée seule dans le Levant constamment & universellement dévouée à la Chaire de S. Pierre.

L'Abbé Jean *Maron* dont nous parlons, fut le premier de sa nation qui fut honoré

du titre de Patriarche des Maronites. Il reçut le Patriarcat du Saint Siège. Ses successeurs , après leur élection ; ne manquent pas encore aujourd'hui d'envoyer un député au Pape , pour en recevoir la confirmation & le *Pallium*.

Après la grace que Dieu m'a faite, d'avoir pris naissance dans une nation si Catholique , il a plu au Seigneur d'en ajouter une autre , qui m'est très-précieuse , c'est de m'avoir appelé à la Compagnie de Jesus , & d'y avoir été reçu tout indigne que j'en étois. Tant de graces m'ont fait croire que l'intention de Dieu étoit que je consacrasse ma vie au salut de ceux qui ont eu le malheur ici de naître dans l'erreur & dans le schisme.

C'est pour répondre à la vocation divine , que je tâche depuis plusieurs années de remplir le moins mal qu'il m'est possible , les devoirs de mon ministère.

Mais ayant eu l'avantage d'être connu particulièrement de votre paternité dans le séjour que j'ai fait à Rome auprès d'elle , j'avois eu lieu d'espérer qu'elle ne penseroit jamais à me charger du gouvernement de nos Missions en Syrie & en Egypte. Vous avez commandé ,

mon révérend Pere , j'ai obéi , dans l'espérance que mon obéissance me procureroit du côté de Dieu tout ce qui manque du mien , pour accomplir sa volonté divine & vos intentions.

Ce que j'aurai l'honneur de vous exposer dans cette Lettre , vous fera connoître plus parfaitement que jamais , la conduite édifiante de vos enfans , leurs travaux , leurs souffrances , leurs succès , & les nouvelles moissons que le ciel leur prépare. Ce sont autant de motifs qui nous font espérer que votre paternité conservera pour nos Missions son affection paternelle , & qu'elle continuera de nous envoyer plusieurs de nos freres , qui trouveront dans ce pays des ames à gagner.

La Syrie , où nous avons le bonheur d'être employés au service de Dieu & de notre sainte Religion , est une grande province en Asie , soumise à la domination du Turc. Nous y avons cinq établissemens : ils sont placés dans les villes & autres lieux où les exercices d'une Mission sont nécessaires. Deux sont dans les deux ports les plus célèbres & les plus fréquentés de la Syrie , qui sont *Seyde* & *Tripoli*. Nous en avons deux autres dans ses deux principales villes ,

ſçavoir *Damas & Alep*. Notre cinquieme établiffement eſt dans la partie qu'on appelle *Kefroan*. Son fiége eſt à Antoura.

Le feu Roi Louis XIV d'heureuſe mémoire, toujours attentif à ce qui pouvoit procurer la gloire de Dieu dans les pays même les plus éloignés de ſes Etats, jugea à propos, l'année 1698, d'envoyer des Miſſionnaires en Egypte. Votre paternité aura vu dans la lettre que nous avons eu l'honneur d'adreſſer à ſon Alteſſe Séréniffime Monſeigneur le Comte de Toulouſe, l'établiffement que feu Sa Majeſté nous a fait au grand Caire, capitale d'Egypte. Cette lettre (1), que le Pere Fleuriau a eu l'honneur de vous envoyer, explique les occupations que nous y avons, les biens qu'on y peut entreprendre, ceux que nous avons tâché juſqu'à préſent d'y faire; & elle vous aura ſuffiſamment inſtruit de tout ce qui regarde cette Miſſion, qui fait un fixieme établiffement dans le département du Supérieur Général de nos Miſſions en Syrie & en Egypte.

Devant que d'expoſer à votre paternité nos occupations pour la ſanctifica-

---

(1) Cette lettre ſe trouve dans le 4<sup>e</sup> volume de cette édition.

tion des ames , nous devons lui dire les moyens que nous avons de travailler à la nôtre : car nous devons nous souvenir d'abord de l'instruction capitale que saint Ignace fait aux Missionnaires de sa Compagnie , qui est d'employer leur zèle pour se perfectionner dans les voies de Dieu , devant que d'entreprendre d'y conduire les autres.

Le premier moyen que nous avons pour nous porter à Dieu , c'est la vue presque continuelle de toutes les actions & de toutes les souffrances du Sauveur , qui avoit choisi cette petite partie du monde par préférence à toute autre , pour y naître , pour y converser avec les hommes , & enfin pour y souffrir & pour y mourir pour eux.

A peine peut-on faire un pas , sans reconnoître les vestiges de ce Dieu-homme , parcourant les bourgades , guérissant les maladies spirituelles & corporelles , & souffrant les mauvais traitemens de ceux qui jouissoient de ses bienfaits. Les exemples de sa patience , de sa charité , de sa douceur , de son zèle , de son union continuelle avec Dieu son pere , nous sont de continuelles leçons , qui nous instruisent , qui nous animent , & qui nous consolent.

Le second moyen de perfection que les Missionnaires trouvent ici, sont les croix, qu'ils ont souvent à porter à la suite du Sauveur. Elles leur viennent de la part des Infideles, qui ont un souverain mépris des Chrétiens, & qui se font un point de religion de les maltraiter. Il y en a peu parmi nous qui n'en aient reçu de mauvais traitemens.

Nous avons encore plus à souffrir des Schismatiques. Le schisme leur inspire une haine implacable contre les Catholiques, & particulièrement contre les Missionnaires. Ils emploient le mensonge, la calomnie, la perfidie, les faux témoignages, pour leur attirer des avanies de la part des Turcs, aussi souvent qu'ils le peuvent.

Nous n'avons pas moins à souffrir de la part des libertins, qui nous regardent comme ennemis déclarés de leur libertinage, parce que nous tâchons de leur faire enlever les malheureuses victimes de leurs iniquités.

Il faut joindre à ces croix, les maladies pestilentielle & contagieuses, auxquelles les Missionnaires sont souvent exposés, & où ils s'exposent eux-mêmes volontairement, s'estimant heureux de pouvoir donner leur vie pour leurs freres

en Jesus-Christ par un martyre de charité. Plusieurs de nous ont eu cet heureux sort.

Ce font-là les croix inféparables de la vie évangélique , qui se présentent souvent à nous. Le Fils de Dieu les a annoncées & promises à ceux qui voudroient le suivre. Nous aurions tort de nous plaindre , parce que nous sentons qu'elles contribuent à nous détacher de la vie & de nous-mêmes , & qu'elles nous font aimer Dieu , & desirer de le posséder pour toujours.

Je ne parle point ici , mon Révérend Pere , de notre maniere de vivre , bien différente de celle qu'on a en France. Nous avons occasion de nous souvenir que nous ne sommes pas venus ici pour y chercher nos commodités. Nous tâchons de n'être à charge à personne ; nous déclarons à nos disciples , que nous ne voulons que le salut de leurs ames , & nous nous contentons des aumônes qui nous viennent de France , ayant toujours devant les yeux , la pauvreté , dont le Fils de Dieu & ses Apôtres ont fait ici avant nous profession.

Le troisieme moyen de sanctification que la Syrie & l'Egypte nous donnent , c'est la multitude des bonnes œuvres

qui se présentent sans cesse à nous. Nul Missionnaire ne manque d'ouvrage ; il en trouve plus qu'il n'en peut faire , & c'est ce qui nous en a enlevé plusieurs , qui ont succombé dans la fleur de leur âge sous le poids du travail. Je dois ajouter ici que nous ne sommes pas les seuls qui ayons le bonheur de travailler dans la vigne du Seigneur. Plusieurs fervens Religieux de différens Ordres la cultivent avec nous.

Au reste j'avoue qu'il ne faut pas s'attendre à faire ici la conquête de Royaumes entiers , pour les mettre sous l'empire de Jesus-Christ , & à baptiser autant de milliers d'hommes que saint François Xavier en a baptisé. Ce n'est pas-là de quoi il s'agit ; mais Dieu demande de nous une attention continuelle pour conserver les Chrétiens catholiques dans leur sainte foi , pour les préserver de la contagion du schisme , de l'hérésie & du libertinage , & pour faire rentrer dans le sein de l'Eglise ceux qui ont le malheur d'en être séparés. J'ajouterai même que quand nous n'aurions ici pour toute occupation que certaines œuvres obscures , qui nous sont journalières , nous nous estimerions encore très-heureux d'y pouvoir employer toute notre

vie ; persuadés comme nous le sommes , que pour être cachées & sans éclat , elles n'en font pas moins précieuses aux yeux de Dieu.

Mais , graces au Seigneur , le champ que nous avons à cultiver est vaste & très-peuplé. Il fournit toujours à un très-grand nombre d'ouvriers les occasions de beaucoup travailler & de beaucoup souffrir.

On compte dans la Syrie & dans l'Egypte environ deux cens mille Chrétiens de différentes nations , sçavoir , les Maronites , les Grecs , les Syriens , les Arméniens , les Chaldéens & les Coptes. Tous font un exercice public de la religion Chrétienne , en payant chaque année leur tribut à la Porte. Ces différentes nations ont leurs Patriarches , leurs Evêques & leurs Prêtres , dont les uns sont catholiques , & les autres sont schismatiques. Plaise à Dieu de benir les apparences que nous avons d'une heureuse moisson. Elle est l'objet de nos vœux & de nos travaux , nous sommes prêts à verser notre sang pour elle , si son accroissement en pouvoit dépendre ; j'ose vous assurer , mon Révérend Pere , que telle est la disposition de tous nos Missionnaires. C'est le fruit des excellens-moyens que nous

fournit chaque année la Syrie , pour parvenir à la perfection de notre état , & pour conduire au port du salut les nations que la Providence nous a confiées.

Après les observations que je viens de faire , mon Révérend Pere , il est temps d'entrer dans le détail de tout ce qui regarde chaque Mission en particulier , pour en donner à votre paternité une connoissance parfaite.

#### MISSION DE NOTRE-DAME D'ALEP.

Je commence par notre Mission dans la ville d'Alep , parce qu'elle fut la première établie en Syrie , & qu'elle devint pour ainsi dire la mere des autres.

Alep est une des principales villes de l'Empire Ottoman. Quelques-uns l'ont appelée *Beroan* , & d'autres *Hierapolis*. Les habitans prétendent que le nom d'Alep qu'elle porte aujourd'hui , est tiré du mot Arabe *halep* , qui signifie *lait*. La raison qu'ils en apportent , est l'opinion qu'ils ont qu'Abraham faisoit élever ses troupeaux en ce pays fertile en pâturages du côté de la Caramanie.

La ville est belle , bien bâtie , bien peuplée , & très-riche par le commerce qu'elle fait continuellement avec les Indes

& la Perse , qui y envoient tout ce que ces Royaumes ont de plus précieux ; le peuple y est très-doux , plus poli qu'auteurs , & spirituel. Le nombre des Catholiques , Grecs , Maronites & Arméniens y est très-grand. Il s'y trouve quelques familles Nestoriennes.

Notre Mission en cette ville prit naissance au milieu des croix. Les premiers Missionnaires qui y furent envoyés les regarderent comme des gages assurés de la protection de Dieu , & des fruits spirituels qu'ils recueilleroient un jour de leurs travaux & de leurs persécutions. *Si le grain de bled , dit le Sauveur , étant tombé dans la terre , ne vient à mourir , il demeure là seul ; mais s'il meurt , il rapporte beaucoup.* Cette parole du Sauveur étoit le ferme appui de leur espérance , & leur espérance causoit leur tranquillité d'esprit.

Ce fut l'an 1625 qu'Urbain VIII apprit par des nouvelles sûres , que les intérêts de l'Eglise Catholique demandoient que l'on envoyât au plutôt des Missionnaires en Syrie , pour conserver notre sainte Religion dans un pays où le Fils de Dieu l'avoit d'abord établie. Sa Sainteté s'adressa au Révérend Pere Mutio Vitelleschi , un de vos prédécesseurs dans le  
gouvernement

gouvernement de notre Compagnie. Il lui ordonna de choisir de bons ouvriers, qui fussent en état de partir incessamment pour se rendre en Syrie. Les Peres Gaspard Manilier & Jean Stella, tous deux de la province de Lyon, furent destinés à cette œuvre; ils arriverent à Alep dans la même année.

A peine fut-on informé de leur arrivée & de leur Mission, qu'une personne très-puissante auprès du Bacha, & qui avoit des intérêts secrets à maintenir le schisme & le libertinage, qui en est ordinairement la suite, fit tous ses efforts pour faire chasser les deux Missionnaires. Dieu permit qu'il y réusît, & les deux Peres furent embarqués sur un vaisseau Anglois, avec ordre au Capitaine de ne les débarquer qu'en France; mais la Providence, qui détruit les projets des hommes quand ils sont contraires à ses desseins, en ordonna autrement. Une rude tempête qui s'éleva tout-à-coup, obligea le Capitaine à s'aller sauver lui & son vaisseau dans le port de Malte.

Le Pere Manilier y tomba si dangereusement malade, que le Capitaine, touché de compassion de son état, le mit à bord; la maladie paroissant devoir être longue, le Capitaine ne jugea pas à propos

d'attendre la guérison du Pere. Il le laissa entre les mains du Pere Stella , pour en prendre soin , & il fit voile en même temps pour continuer sa routé. Dieu rendit la fanté au malade.

A peine sentit-il ses forces revenues , qu'il prit la résolution, avec le Pere son compagnon , d'aller en droiture à Constantinople. Ils trouverent en cette Capitale la puissante protection de notre Ambassadeur ; il leur obtint un commandement favorable du Grand Seigneur , pour s'établir à Alep.

Ils écrivirent en même temps en France, pour supplier très-humblement le Roi d'ordonner à son Consul de s'employer à leur établissement , & d'y interposer son auguste nom.

Louis XIII , si recommandable par la sainteté de sa vie , & particulièrement par son grand zèle pour la Religion , accorda très - volontiers ce qu'on lui demanda pour les deux Peres. Ces deux Missionnaires étant munis d'un Commandement du Grand Seigneur & de la puissante recommandation du Roi , partirent de Constantinople pour se rendre à Alep. L'ennemi qui les en avoit fait chasser , irrité de leur retour , excita secrettement les hérétiques à aller accuser au Bacha

les deux Peres d'être des perturbateurs du repos public, & d'avoir voulu forcer les Sujets du Grand Seigneur à se faire Francs, c'est-à-dire, Catholiques Romains. Mais Dieu voulut confondre ces calomniateurs par celui même dont ils prétendoient se servir, pour opprimer des innocens. Car heureusement pour les Missionnaires, ce Bacha, qui n'étoit que depuis peu à Alep, avoit connu les deux Peres à Constantinople. Il les fit venir devant lui. Alors prenant un visage sévère, il dit en leur présence à leurs accusateurs : *Vous êtes des imposteurs, je connois ces Religieux, je les ai vus à Constantinople, & j'ai signé moi-même le Commandement qui a été donné en leur faveur; je ferai mettre aux fers le premier de vous qui les molestera.* Ensuite regardant les deux Peres avec bonté, il leur dit : *Ne craignez rien, rassurez-vous, je vous accorde ma protection.*

Il ne leur en fallut pas davantage, pour leur faire mettre la main à l'œuvre, & pour commencer leur établissement. Les catholiques charmés d'avoir dans les deux Peres un secours, dont ils avoient été jusqu'à présent privés, firent paroître autant de ferveur que d'assiduité, pour assister à leurs conférences & instructions.

Quelque temps après le Pere Stella ayant été député en France, pour venir demander de nouveaux ouvriers, & pour pourvoir à leur subsistance, le Pere Jérôme Queyrot vint prendre sa place. La peste s'étant allumée en ce temps dans toute la ville, le Pere Manlier & son nouveau compagnon se crurent obligés de s'y exposer pour assister les malades, qui étoient en danger. Cette action de charité leur gagna l'estime & l'affection de ceux qui leur avoient été jusques-là contraires : mais les marchands François craignant que la contagion du mal ne leur fit perdre deux hommes, qui leur étoient si nécessaires, les forcèrent de venir se retirer avec eux dans leur camp, c'est-à-dire, dans une vaste maison, où plusieurs d'entr'eux occupoient des appartemens séparés.

La maladie contagieuse ayant cessé, le Métropolitain Grec, Prélat qui étoit catholique, prit les Peres en amitié; il leur faisoit faire chez lui des catéchismes pour les enfans & des conférences pour ses Ecclésiastiques. Avec cette protection de l'Archevêque & du Bacha, la Religion faisoit chaque jour de nouvelles conquêtes sur l'hérésie & sur le libertinage. Le démon jaloux de ce succès

voulut y mettre opposition, ou plutôt il plût à Dieu d'éprouver les instrumens, dont il vouloit se servir pour sa gloire.

Un nouveau Bacha, successeur de celui dont nous venons de parler, étant venu à Alep avec des dispositions bien contraires à celles de son prédécesseur, écouta les nouveaux accusateurs des Missionnaires. Les Hérétiques les accusèrent d'avoir bâti une Chapelle, où ils disoient publiquement la Messe. Sur cette seule déposition, dont la fausseté étoit aisée à connoître, le Bacha fit jeter dans les cachots le Père Jérôme Queyrot & le Pere Aimé Chezaud & deux de nos Freres, nommés Fleuri Béchefne & Raymond Bourgeois; il les fit charger de chaînes, & ordonna qu'on remplît leurs cachots, de pointes de cailloux, & de pots cassés.

Les Hérétiques en vouloient particulièrement au Pere Manilier; mais ce Pere ayant été appelé ailleurs pour quelques bonnes œuvres, échapa aux mauvaises intentions de ses ennemis. Pour ce qui est des autres prisonniers, il est aisé de juger tout ce qu'ils eurent à souffrir pendant cette rude captivité. Le Pere Jérôme Queyrot & ses compa-

gnons se consoloient & s'animoient en se disant les uns aux autres, qu'ils étoient heureux d'être chargés, comme l'Apôtre des Gentils, des chaînes de Jésus-Christ, & d'avoir à souffrir pour une si bonne cause dans un pays, où le Fils de Dieu leur maître & leur pere, avoit voulu porter sa croix, & y être attaché pour le salut des hommes.

Le Seigneur qui veille continuellement sur ses Elus, ne laissa pas long-tems ses serviteurs dans cette fournaise de tribulation. Il suscita un Gentilhomme nommé *Contour*, ami du nouveau Bacha, pour prendre la défense des prisonniers. La nation Françoisse & son Consul se joignirent à ce charitable Gentilhomme, & entreprirent ensemble la justification des prisonniers auprès du Bacha. Ils lui firent voir si évidemment la malignité des calomniateurs, & l'innocence des calomniés, que le Bacha convaincu de l'un & de l'autre, les fit sortir de prison. Leur élargissement donna beaucoup de joie non-seulement à leurs protecteurs & à tous les catholiques; mais encore aux Consuls Anglois & Hollandois qui voulurent en leur particulier faire leurs remerciemens au Bacha, de la liberté qu'il avoit rendue aux Mission-

naires. Le malheureux, qui les avoit accusés, fut quelque temps après empoisonné par un de ses ennemis. Sa mort dans son malheureux état, causa plus de douleur aux Missionnaires, que leur délivrance ne leur avoit donné de joie.

Le calme ayant succédé à la tempête, les Missionnaires se livrèrent avec plus de ferveur que jamais aux travaux de la Mission. L'instruction de la jeunesse, & la fréquentation des Sacremens leur ayant paru les plus efficaces moyens, pour avancer l'œuvre de Dieu, ils ouvrirent, pour l'instruction des enfans, une Ecole, où ils les rassemblèrent. Les Chrétiens, témoins des peines & des soins que les Peres se donnoient pour leur éducation, étoient infiniment édifiés de voir avec quelle bonté, quelle patience, & quelle application ces hommes Evangeliques apprenoient à leurs enfans les principes de la doctrine chrétienne; ils établirent en même temps trois Congrégations d'hommes; la première pour les François; la seconde pour les Arméniens, & la troisième pour les Maronites & les Syriens. Les exhortations fréquentes qu'ils y faisoient & les autres exercices de piété qu'ils mirent en usage, accou-

tumerent peu-à-peu les nouveaux Congréganistes à s'approcher des Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie. L'exemple du Consul, qui étoit à la tête des François, animoit & entretenoit leur ferveur. La protection d'ailleurs que toute la nation accordoit aux Missionnaires, ne contribuoit pas peu au succès des bonnes œuvres qu'ils entreprenoient. Mais l'excès de leur travail consumma en peu d'années la vie de ces premiers ouvriers dans la ville d'Alep. Ils eurent pour successeurs en différens temps, le Pere *Jean Amieu*, le Pere *Guillaume Godet*, le Pere *René Clifson*, le Pere *Michel Nau*, les Peres *Avril*, & le Pere *Joseph Besson*.

Monsieur Piquet, Consul de la nation Françoisise, jugea à propos de leur donner sa Chapelle avec la qualité de Chapelains. Ce titre qui les mettoit sous une protection particuliere du Roi, leur donnoit les facilités d'assembler les chrétiens dans la Chapelle consulaire, de les instruire & d'y faire librement & tranquillement leurs fonctions. Ce fut pour leur en assurer la possession, qu'en 1679 le feu Roi ayant été informé par le Chevalier *d'Arvieux* alors son Consul à Alep, des avantages que la Religion & ses

Sujets négocians dans le Levant recevoient des services des Missionnaires, fit expédier en leur faveur le Brevet ci-joint, par lequel Sa Majesté confirme lesdits Missionnaires dans la possession où ils avoient été mis de la Chapelle consulaire, par la seule bonne volonté des Consuls de la nation.

B R E V E T D U R O I.

*Aujourd'hui septième de Juin mil six cent soixante dix-neuf, le Roi étant à Saint-Germain-en-Laye, voulant gratifier & favorablement traiter les Peres Jésuites François Missionnaires au Levant, en considération de leur zele pour la Religion, & des avantages que ses Sujets qui résident, & qui trafiquent dans toutes les Echelles, reçoivent de leurs instructions, Sa Majesté les a retenus & retient pour ses Chapelains, dans l'Eglise & Chapelle consulaire de la ville d'Alep en Syrie. Veut qu'ils soient dorénavant reconnus en cette qualité par tous les Négocians audit pays; qu'ils aient l'administration de ladite l'Eglise ou Chapelle consulaire; qu'ils y fassent tous les exercices spirituels propres à leur institution: Et Sa Majesté pour marque de sa volonté m'a ordonné d'expédier le présent Brevet, qu'Elle*

a voulu signer de sa main, & fait contre-signer par moi son Conseiller - Secrétaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances.

Signé, L O U I S.

Et plus bas : COLBERT.

Ce Brevet fut enregistré au Parlement d'Aix le 3 Août de la même année, & Monsieur le Vicomte de Guilleragues, Ambassadeur à la Porte, en ordonna l'exécution par son Ordonnance du 6 Septembre 1679.

Cette qualité de Chapelain dont nos premiers Missionnaires furent honorés, ayant augmenté le nombre de leurs occupations, il fallut aussi augmenter le nombre des Missionnaires, pour partager entr'eux tant de différentes occupations, & qui sont incompatibles. Les uns s'employoient uniquement aux œuvres de piété dans la Chapelle & dans les Congrégations, & les autres alloient chercher les brebis égarées dans les différens quartiers de la ville & de la campagne.

Pour mieux juger de l'étendue & de la multitude de leurs occupations, il suffit de dire que l'on compte dans la ville d'Alep deux cens mille ames, ou environ, parmi lesquelles nous avons cinquante mille Chrétiens, tant Maronites

qu'Arméniens & Grecs, sans y comprendre un grand nombre de François, que le commerce attire en cette florissante ville. C'est à toutes ces différentes nations, que les Missionnaires rendoient leurs services, pour entretenir & perfectionner le bien que leurs prédécesseurs avoient commencé à faire. Ils s'appliquèrent en particulier à corriger plusieurs superstitions familières aux Orientaux, & entre autres à faire abolir l'usage d'un sacrifice particulier & le plus criminel de tous, qu'ils appelloient Korban.

Ce sacrifice consistoit à conduire avec pompe un mouton sur le parvis de l'Eglise. Le Prêtre sacrificateur bénissoit du sel, & le mettoit dans la gorge de la victime; il faisoit ensuite quelques prières sur le couteau, dont il alloit se servir, & après avoir imposé ses mains sur la tête du mouton, il l'égorgeoit. La victime étant égorgée, le Prêtre avoit grand soin de s'en approprier une bonne partie, & abandonnoit le reste aux assistans, qui en faisoient un grand festin, dont les suites étoient très-souvent funestes aux bonnes mœurs.

C'est à leur zèle que nous devons le bonheur de ne voir presque plus aujourd'hui ces sortes de sacrifices, ni les su-

perstitutions de ces hommes que l'on appelle *Chamstes*, & d'autres qu'on nomme *Banians*. Les premiers adoroient le Soleil, & les seconds se disoient de la Religion d'Adam. Ils adoroient des veaux, & croyoient que manger de leur chair c'étoit un crime.

Je ne dois point oublier, mon révérend Pere, de parler ici du Pere Joseph Besson, qui quitta le Rectorat de notre College de Nismes, pour venir consommer le reste de ses jours dans nos Missions de Syrie. Elles n'oublieront jamais les rares exemples de vertus, qu'il y a laissés. Il y joignoit beaucoup de capacité, & surtout la science, qui lui étoit la plus nécessaire pour combattre avec fruit le schisme & l'hérésie. Il avoit acquis un si grand usage de la langue Arabe, que ceux qui la parloient le plus élégamment, avouoient, qu'ils avoient un plaisir sensible à l'entendre parler, exhorter, & prêcher; ce qui lui gaignoit la confiance de ceux, qui le connoissoient. Dieu versa des bénédictions extraordinaires sur les Congrégations, dont il avoit le soin. Les Consuls & les principaux de la nation, se faisoient honneur d'en être. Il faut dire aussi que leur édifiante conduite faisoit en même temps honneur

aux Congrégations, & à celui qui en prenoit le soin.

Quelque zele que le Pere Besson eût pour un si saint & si utile emploi, son attrait particulier étoit de s'employer au service des pestiférés desirant mourir de ce martyre de charité. Dieu lui en fit la grace. La ville d'Alep ayant été affligée de la peste, le zelé Missionnaire avec la permission de ses Supérieurs, se jetta au milieu du peril; & après avoir procuré une sainte mort à un grand nombre de personnes, qui périrent dans ce temps-là de contagion, il fut attaqué de la peste, & en mourut. Sa vocation à nos Missions & sa promptitude à y obéir, furent dignes d'un Profès de notre Compagnie, qui est engagé par un vœu particulier & solennel de courir au premier ordre de son Supérieur jusqu'aux extremités du monde, pour y procurer le salut des ames. Le Pere Provincial de la Province de Toulouse ayant exposé publiquement le besoin pressant d'ouvriers dans la Syrie, le Pere Besson lui répartit à l'instant : *Me voici prêt à partir, mon Pere; parlez & je pars.* Sa bonne volonté fut acceptée. Il partit. Quels services les Missions ne devoient-elles pas attendre d'un Missionnaire si saintement disposé ?

Dieu, se servit en effet de lui, pour procurer sa gloire dans les travaux continuels, où son zele l'engageoit. Mais ce qui est de plus surprenant, c'est qu'il joignoit à ses travaux excessifs une continuelle & affreuse mortification. Il ne quittoit jamais le cilice, deux ais composoient son lit, & deux gros livres lui servoient d'oreiller. Il ne donnoit que peu de temps au repos de la nuit; & se levoit chaque jour de grand matin, pour employer plusieurs heures à l'oraison. Il étoit d'ailleurs toujours gai & d'une humeur très-commode, se faisant tout à tous. Son confesseur a assuré, que Dieu l'avoit honoré de plusieurs insignes faveurs, & entre autres de fréquentes visites de son Ange Gardien, dont il recevoit de salutaires avis: mais l'humble Serviteur de Dieu cachoit aux hommes les graces, qu'il recevoit du ciel. Son zele ne se borna pas dans la ville d'Alep, il l'étendit dans les villages voisins. Le mauvais air même d'Alexandrette ne fut pas capable de le rebuter. Il y alla souvent avec le Pere *Gilbert Rigauld*. Des confessions de plusieurs années, des réconciliations, les assistances des malades, & l'instruction des peuples furent les fruits de leurs travaux. Le Pere Ri-

gauld son compagnon fut si touché des biens qu'un Missionnaire peut faire dans cette ville, que, malgré l'air pestilentiel qu'on y respire, & qui sur-tout est mortel aux Étrangers, il fit vœu d'y revenir aussi souvent que ses Supérieurs le lui permettroient.

La conversion des *Jasidies* fut un nouvel objet de zele pour le Pere Besson. Les *Jasidies* sont des peuples qui adorent le Soleil, & qui rendent un culte au démon, comme à l'auteur du mal.

Le Pere Besson prit la résolution de leur aller porter la connoissance du vrai Dieu; mais ayant été chargé du gouvernement de nos Missions, & ne pouvant plus exécuter par lui-même ce dessein, il leur envoya des Missionnaires. L'heure de la conversion de ce malheureux peuple n'étoit pas encore venue. Les Missionnaires que le Pere Besson leur envoya, ne furent pas long-temps sans s'en apercevoir. Ils s'en revinrent après avoir fécoué la poussière de leurs souliers. Nous attendons le moment auquel Dieu par sa miséricorde voudra dissiper les ténèbres, qui empêchent ces hommes aveugles, de voir l'horreur de leurs mysteres d'iniquité.

Le Pere Besson & quelques autres

Missionnaires, dont nous avons parlé, ayant faiblement fini leur carrière, le Pere Deschamps & le Pere Gabriel de Clermont, tous deux de la Province de France, furent du nombre de ceux qui leur succéderent. Le premier a gouverné très-utilement nos missions pendant plusieurs années, & finit sa vie dans l'exercice actuel de sa charge, & assistant les malades attaqués de fièvres pourprées.

Le Pere de Clermont, de l'illustre famille dont il portoit le nom, mourut presque en même temps de la même maladie. Ces deux Peres & leurs successeurs, qui ont eu soin de cette Mission, se sont employés de tout leur cœur pour conserver le précieux héritage, qu'ils avoient reçu de leurs prédécesseurs. C'est cet héritage que nous cultivons & que nous sommes prêts aujourd'hui de défendre au péril de notre vie. Tout ce que nous avons reçu de nos Peres, nous est infiniment cher, jusqu'à leurs croix, dont il plaît à Dieu de nous faire part de temps en temps pour nous rendre plus dignes d'être de bons ouvriers dans sa vigne. Le Pere Sauvage & le Pere Pagnon ont eu de rudes combats à soutenir dans plusieurs avanies, qui leur ont été faites, Le dernier étant

Supérieur de cette mission, & faisant faire quelques réparations dans une maison, que Monsieur le Maire, Consul à Alep, lui avoit procuré, fut accusé d'avoir voulu bâtir une Chapelle publique. Cette accusation, toute fautive qu'elle étoit de notoriété publique, fut plus que suffisante pour le faire prendre par des soldats & le conduire ignominieusement devant le *Cadi*, qui le fit mettre au carcan, & ensuite dans les fers. Il n'en auroit pas été quitte pour ces mauvais traitemens si Monsieur le Maire, alors Consul d'Alep, & aujourd'hui Consul au Caire, n'eut interposé son autorité pour le retirer des mains de ces furieux ennemis de notre sainte Religion. Cette avanie & plusieurs autres semblables, doivent disposer tous les Missionnaires qui viendront en ce pays-ci, à dire sincèrement comme l'Apôtre saint Paul : *Je ne crains rien de tout cela, & je n'estime point ma vie plus précieuse que moi-même.*

En effet nous serions bien coupables, si nous avions peur des croix, dont ce pays est presque tout parsemé; car il ne faut pas croire que l'on puisse être long-temps tranquille parmi les infidèles, qui ont en horreur notre sainte Religion, & qui persécutent ordinairement les Mi-

nistres de l'Évangile, à mesure qu'ils font des progrès par leurs prédications. On sçait tout ce que le Patriarche & l'Archevêque d'Alep eurent à souffrir il y a quelques années pour le seul crime dont ils furent accusés, qui étoit de faire une profession publique de la Religion Catholique. Il n'y eut point de mauvais traitemens qu'on ne leur fit souffrir pour les obliger à y renoncer.

Le Patriarche *Ignace Pierre* reçut quatre-vingts coups de bastonnade sous la plante des pieds, & fut ensuite mis aux fers dans une prison avec l'Archevêque d'Alep, nommé *Denis Rezkallah*. Ils n'en sortirent que pour être conduits par ordre du Grand Seigneur au château d'Adané, où ils furent renfermés dans un cachot obscur le reste de leurs jours.

L'Archevêque mourut en y arrivant, exténué des fatigues du voyage. Le Patriarche lui survêcut de quelques mois; mais avec des infirmités continuelles & causées par les affreuses incommodités du cachot. Un Prêtre, compagnon de ses souffrances & témoin de sa sainte mort, nous a rapporté que, devant que de mourir, il renouvela sa profession de foi, & déclara qu'il mouroit enfant de l'Église Catholique, Apostolique &

Romaine , ajoutant , par une expression qui lui étoit assez familiere , qu'il se mettoit sous les pieds de Saint Pierre , & de ses successeurs , les Vicaires de Jésus-Christ en terre. Ainsi mourut *Ignace Pierre* , Patriarche d'Alep.

Ces deux courageux serviteurs de Dieu nous honoroient particulièrement de leur bienveillance & de leur confiance : leur innocente vie les avoit rendus dignes d'une si précieuse mort , qui leur a mis la palme du martyre en main. Nous les regardons comme les protecteurs , non-seulement de notre Mission , mais encore de toute leur nation , & c'est ce qui nous a donné sujet de croire que la réunion de nos trois Patriarches de l'Eglise Grecque à l'Eglise Romaine est un effet de leur puissante intercession auprès de Dieu.

Ces trois Prélats sont les Patriarches d'Alexandrie , d'Alep & de Damas. Le schisme les avoit séparés de nous dès leur bas âge ; nous ne cessons pas de demander au Seigneur , qui tient nos cœurs entre ses mains , de disposer les leurs à embrasser tout de nouveau la foi de leurs peres.

La pureté constante de leurs mœurs & leur probité éprouvée & reconnue ,

nous faisoient espérer pour eux cette grace, de la bonté & de la miséricorde de Dieu.

Le moment enfin est venu, où le bandeau, qui tenoit leurs yeux fermés à la vérité catholique, est tombé. Le Patriarche d'Alexandrie & le Patriarche d'Alep ont été les premiers, qui ont envoyé à notre Saint-Pere, le Pape Clément XI, leur profession de foi; par laquelle ils protestent, qu'ils le reconnoissent & le réverent comme le Vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'Eglise, & le centre de l'unité de la foi catholique.

Le Patriarche de Damas, nommé *Cyrille*, le plus puissant de tous les Patriarches du Levant, & par conséquent le plus accredité, a été le dernier à se rendre. Il vivoit depuis long-tems dans le schisme; mais comme il est homme d'esprit, & d'ailleurs très-capable, il ne pouvoit s'empêcher de louer & de défendre la catholicité. Il fréquentoit les Missionnaires, & trouvoit bon qu'ils eussent l'honneur de le visiter souvent. Bien loin de s'opposer à la conversion des Grecs schismatiques ses ouailles, il favorisoit, autant qu'il pouvoit, leur retour à l'Eglise Romaine. Il avouoit même qu'il sçavoit mauvais gré aux Grecs

de Constantinople de s'en être autrefois séparés. De si bons discours, qui exprimoient ses sentimens, faisoient que les Catholiques l'affectionnoient. Ils souhai-toient & demandoient à Dieu pour lui la force de pouvoir suivre l'exemple que les deux Patriarches d'Alexandrie & d'Alep venoient de lui donner. Dieu a bien voulu écouter leurs prieres; & voici le dernier moyen dont le Sauveur de tous les hommes s'est servi pour faire rentrer ce Prélat dans le sein de l'Eglise Romaine, qui étoit si souvent l'objet de ses éloges. Le schisme le tenoit dans son esclavage; pour l'en faire sortir, il falloit que la Providence permît qu'il tombât dans la captivité, de la maniere dont je le vais dire.

Le Patriarche dont nous parlons, confia le Missel de son Eglise à un de ses Disciples, pour le porter chez un Relieur. Quelques Turcs étant entrés par hasard dans la boutique, trouverent ce Missel. Un d'entr'eux s'en saisit, & le porta à l'instant au Bacha, pour lui en faire sa cour. Le Bacha charmé de l'occasion qu'il avoit de faire une avanie au Patriarche, & d'en pouvoir tirer de l'argent, ne manqua pas dès le lendemain de l'envoyer prendre pour venir comparoître devant lui.

Alors le Bacha lui dit d'un ton furieux , qu'il avoit été informé de ce qu'il avoit fait pour séduire les Turcs , & pour en faire des Francs , qu'il avoit donné à un d'eux un livre de sa fausse religion , pour le pervertir , que son crime méritoit le feu ; & sans vouloir attendre sa justification , il le fit mettre dans la prison du sang , qui est ainsi nommée parce qu'elle est destinée aux criminels , qui doivent être condamnés à mort.

L'ordre du Bacha fut exécuté ; mais le Patriarche , après quelques jours de prison , ayant appris que , pour trois mille écus , sa liberté lui seroit rendue , fit payer au Bacha cette somme , & la porte de la prison lui fut ouverte le Lundi de la fête de la Pentecôte 1717. A peine fut-il sorti de prison & rentré dans sa maison , qu'il reçut un Bref du Pape Clément XI , par lequel Sa Sainteté lui mandoit , qu'elle avoit appris avec une sensible joie la protection qu'il accordoit aux Catholiques , & les marques qu'il donnoit de son estime pour l'Eglise Romaine ; que ces dispositions de son esprit & de son cœur lui faisoient croire qu'il n'étoit pas éloigné du Royaume de Dieu ; qu'il le conjuroit , comme son frere en Jésus-Christ , d'écouter la voix

de Dieu, qui l'appelloit, & vouloit se servir de la voix du commun Pasteur pour faire rentrer son troupeau dans le bercail. Méditez, lui dit-il, ces paroles de Jésus-Christ: *De quoi sert à l'homme de gagner tout le monde s'il perd son ame.* Prenez garde que la crainte de perdre quelques avantages passagers & temporels ne vous fasse perdre un bonheur éternel. Suivez plutôt l'exemple du Patriarche d'Alexandrie & du Patriarche d'Alep, qui nous ont envoyé leur profession de foi, conforme aux Saints Conciles. Nous attendons, lui dit le Pape en finissant, nous attendons votre réponse telle que nous la souhaitons, & alors nous vous expliquerons ce que vous aurez à faire & la conduite que vous devez tenir.

C'est à peu près en ces termes que le Bref étoit conçu. Le Patriarche le reçut & le lut avec un profond respect. Le Seigneur parla en même tems au cœur du Patriarche, qui, touché de cette invitation du pere & du chef des pasteurs, assembla les Missionnaires pour leur déclarer que sa résolution étoit prise d'envoyer sa profession de foi au Saint Père dans les termes qu'il le desiroit.

Ce Prélat a tenu parole. Il députa l'année dernière trois personnes, qui

porterent à Rome sa profession , avec des présents & avec son bâton pastoral, pour le soumettre au Vicaire de Jésus-Christ.

Nous ne doutons pas que Sa Sainteté n'ait eu une joie bien sensible de recevoir en sa communion , & presque en même tems , les trois Patriarches de l'Eglise Grecque. Dieu veuille que ceux qui leur succéderont soient aussi les successeurs de leur foi orthodoxe , comme ils le feront de leur dignité.

Cet événement , qui est l'effet de la pure miséricorde de Dieu sur l'Eglise Grecque , anime notre zèle pour nous conformer aux intentions du Sauveur , qui veut éclairer des lumieres de la foi tous les hommes qui viennent au monde.

Mais puisque votre paternité nous ordonne de l'informer plus en détail des différens biens qui se font dans chacune de nos Missions, je lui rapporterai ici ce que le pere Blein , supérieur de la Mission d'Alep , en écrivit ces dernières années au pere Jean Barse , mon prédécesseur. Votre paternité jugera par cette simple lettre du fruit des occupations qui nous font les plus ordinaires , & dont il nous est permis de parler.

Ce pere Missionnaire mandoit au pere  
Barse,

Barse que , pendant l'année 1714, il s'étoit fait dans la Mission d'Alep près de quatre cens confessions générales. La nécessité de ces confessions vient de l'usage ordinaire aux Prêtres du pays , qui , pour avoir plutô fait , & ne point perdre la rétribution de leurs pénitens , se contentent de leur demander s'ils sont bien marris d'avoir offensé Dieu. Cette demande faite , & sans en attendre souvent la réponse , sans même connoître la disposition de leurs pénitens , ils leur donnent l'absolution.

Nous pouvons compter , ajoute le pere Blein dans sa lettre , plus de trois mille autres confessions qui ont été entendues ; cent trente-huit personnes qui ont fait abjuration du schisme ; des restitutions pour de très-grosses sommes , & sept ou huit réconciliations entre des personnes très-considérables. Je ne parle point de plusieurs autres bonnes œuvres , qui doivent être dans le silence. C'est ainsi que le Pere Blein s'explique sur les fruits de sa Mission.

Nous souhaiterions fort qu'ils fussent plus grands parmi les hérétiques ; mais il est très-difficile de les retirer de l'erreur où ils sont nés. Les Suriens , ou autrement les Jacobites , y sont plus at-

tachés que les autres. Ces derniers font en grand nombre. On les appelle Jacobites, du nom d'un des disciples d'Eutichés & de Dioscore nommé *Jacob*. Ce disciple renouvela les erreurs de ses maîtres dans le commencement du sixième siècle, & enseigna publiquement qu'il n'y avoit qu'une nature en Jésus-Christ, composée de deux natures, l'une divine & l'autre humaine.

Il est vrai que le plus grand nombre de ces Jacobites ne sçait pas trop de quoi il s'agit; mais leurs Evêques & leurs Prêtres schismatiques leur vantent si souvent la prétendue sainteté & la profonde doctrine de *Dioscore* & de *Barsama*, que le commun peuple de cette secte, prévenu comme il est d'estime & de vénération pour ces deux hérésiarques, ne peuvent pas s'imaginer que ces deux hommes, si célèbres parmi eux, ayent été capables de se tromper. Ainsi leurs Prêtres faisant retentir continuellement à leurs oreilles, que ces deux Apôtres de leur secte, sçavoir *Dioscore*, successeur du grand Saint Cyrille, dans le Patriarchat d'Alexandrie, & *Barsama*, ce fameux moine, son Archimandrite, leur ont enseigné, que la nature divine & la nature humaine ne font qu'une

seule nature en Jésus-Christ, ils s'en tiennent opiniâtrément à ce sentiment; & si vous les combattez, ils ne vous répondent que par des invectives, en faisant le signe de la croix avec le seul doigt du milieu de la main, & tenant en même tems les autres doigts pliés, pour vous faire entendre qu'ils ne reconnoissent qu'une nature en Jésus-Christ, & qu'on ne leur fera jamais croire le contraire.

Leur opiniâreté, quelque grande qu'elle soit, ne nous ferme pas cependant la bouche; comme leur conversion dépend particulièrement de celle de leurs Evêques, nous nous approchons d'eux le plus souvent qu'il nous est possible, afin qu'ils s'approchent de nous, & que nous ayons l'occasion de leur expliquer ce que la foi catholique nous enseigne, & ce que nous sommes obligés de croire pour être sauvés.

Heureusement pour nous, dans les visites que nous leur rendons, ils sont les premiers à nous mettre sur les articles de leur créance, contraires à la nôtre, comme par exemple, sur la procession du Saint-Esprit, sur l'unité des deux natures en Jésus-Christ.

Notre coutume est de ne leur répondre

qu'avec le saint Evangile , que nous avons en main ; nous leur opposons les textes des Ecritures , qui décident clairement la question , & les décrets du Concile de Calcédoine , qui condamne formellement leurs erreurs.

Nos occupations dans la ville ne nous font pas abandonner les campagnes voisines. Il n'y a presque point d'année que quelques-uns de nous n'aillent parcourir les villages d'alentour. Le pere *Yves de Lerne* a été souvent chargé de cette Mission , & il la continue autant qu'il lui est possible. Il y instruit les enfans des payfans , il visite les malades , dispose les Chrétiens adultes aux Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie , sur-tout dans des tems de peste , où il assiste ceux qui en sont infectés. Il entretient la paix & l'union dans les familles , & fait d'autres bonnes œuvres , qui procurent le salut à des âmes qui sont cheres à notre rédempteur.

Pour travailler avec espérance de recueillir un jour de grands fruits , soit dans la ville , soit dans la campagne , nous nous appliquons particulièrement à l'instruction des enfans. Nous tâchons de les rendre forts & fermes dans la foi Catholique , afin que , devenant un jour

les successeurs des Evêques & des Curés hérétiques , ils arrachent l'yvraie du champ de Jésus-Christ, & y sèment le bon grain.

Nous avons déjà des preuves sensibles de ce que nous devons attendre un jour de la bonne éducation de ces enfans , & des autres moyens que nous employons , soit pour maintenir les familles Catholiques dans la pureté de leur foi , soit pour la faire embrasser à celles qui ont le malheur de ne la pas connoître. Je rapporterai ici à votre paternité quelques traits qui lui feront juger que nos espérances ne sont pas vaines.

Un Curé hérétique s'étant trouvé dans une compagnie où étoit un jeune homme âgé de quinze ans , qui avoit été instruit par un de nos Peres , le Curé voulut lui faire dire qu'il n'y avoit qu'une seule nature en Jésus-Christ. Pour l'en convaincre , il prit deux morceaux de fer , il les fit rougir au feu , & les joignit ensuite l'un à l'autre , pour n'en faire qu'un seul morceau. C'est ainsi , dit-il à ce jeune homme , que les deux natures , l'humaine & la divine , unies ensemble dans Jésus-Christ , ne font plus qu'une seule nature dans sa personne. Mais , répondit l'enfant , mettez un petit lingot

d'or à la place de ce petit morceau de fer, faites-les rougir tous deux, & approchant l'un de l'autre, tâchez de n'en faire qu'un seul morceau. Je vous demande alors, ce morceau sera-t-il tout or, ou tout fer? chaque morceau ne demeurera-t-il pas ce qu'il étoit auparavant; c'est-à-dire, l'un ne sera-t-il pas toujours un lingot d'or, & l'autre un morceau de fer, quoiqu'ils soient unis ensemble? Oui sans doute, vous n'en pouvez disconvenir. Voilà donc deux morceaux, l'un d'or, l'autre de fer, qui, tout distingués qu'ils seront l'un de l'autre, ne feront plus cependant qu'un morceau. C'est ainsi, conclut l'enfant, que la nature divine & la nature humaine, quoique distinguées l'une de l'autre, ne font cependant qu'une seule personne en Jesus-Christ.

Le Curé qui ne s'attendoit pas à une telle repartie, demeura d'abord interdit, & sortit ensuite plein de colere, donnant mille imprécations à ce jeune homme qui venoit de le désarmer. Ceux qui furent témoins de sa victoire, vinrent incontinent nous en faire l'agréable récit.

Je joindrai, mon révérend Pere, à ce récit, celui de quelques autres actions d'une vertu solide, dont nous avons été

témoins à Alep ; ils vous feront connoître que nous ne travaillons pas dans une terre ingrate.

Une jeune fille de cette ville , élevée dans la piété par un pere & une mere qui craignent Dieu , fut recherchée il y a quelque temps , avec importunité , par plusieurs personnes également charmées de sa sagesse & de sa beauté. Après leur avoir fait déclarer plusieurs fois qu'elle ne songeoit à aucun établissement , & voyant que ses refus ne la délivroient pas de leurs importunités , elle eut le courage de se défigurer le visage , pour mettre en sûreté sa virginité , qu'elle avoit vouée à Dieu.

Une dame de cette même ville , fort distinguée par sa naissance & par ses biens , s'interdit , il y a quelques années , par délicatesse de conscience & par esprit de mortification , tout usage du bain , si ordinaire dans le Levant.

Le Pere Verseau , qui est présentement en France , rendra témoignage d'une action de charité qu'il a vue , & de la récompense divine qui la suivit de près.

Un pauvre artisan de sa connoissance s'étoit fait une loi de ne refuser jamais l'aumône à aucun pauvre. Plusieurs de ce nombre vinrent la lui demander dans

un même jour. Il leur distribua presque tout le pain qu'il avoit dans sa maison, & voulut donner le reste à un dernier pauvre qui se présenta à lui. Ses enfans lui représenterent qu'il n'avoit de pain pour vivre que ce qui lui en restoit. L'artisan leur répondit, qu'ils n'avoient rien à craindre ; que tant qu'il partageroit sa nourriture avec Jesus-Christ, lui & sa famille n'en manqueroient jamais. En effet, quelques momens après cette action de charité, deux hommes, en présence du Pere Verseau, entrèrent dans sa boutique avec une corbeille de pain, qu'ils y laisserent en se retirant.

Le Pere lui demanda s'il connoissoit ces deux hommes. Le bon artisan lui répondit avec beaucoup de simplicité, que ces mêmes hommes lui avoient déjà apporté un pareil secours dans ses besoins.

Voici un autre fait, qui mérite encore qu'on en parle. Deux de nos Missionnaires étant allés faire une mission dans une bourgade près d'Alep, ils trouverent tous les habitans en joie, à l'occasion de deux sangliers que quelques-uns d'eux avoient tués à la chasse. Un des premiers de la bourgade qui les apperçut, & qui les reconnut à leur habit, leur dit: *Venez,*

*Peres*, venez voir notre chasse & le partage que nous en allons faire. D'autres *Peres*, comme vous, ont fait ici autrefois la mission. Nous étions en guerre les uns contre les autres, ils nous firent faire la paix, & nous ordonnerent de partager entre nous nos chasses, pour entretenir dans notre village une bonne & continuelle intelligence. C'est ce que nous allons faire. Ils le firent en effet. Nos deux Missionnaires nous raconterent à leur retour ce trait d'une fidélité admirable, dont nous fûmes sensiblement touchés.

Je supprime, mon Révérend Pere, plusieurs autres actions de vertu de nos fervens Chrétiens, parce que dans des pays catholiques elles mériteroient peut-être moins d'attention. Cependant dans cet Empire, qui est le centre de l'infidélité, nous les regardons comme des restes précieux des prémices du Christianisme. J'ajouterai seulement, que nous remarquons un sensible accroissement de piété parmi nos disciples; depuis l'établissement que nous avons fait d'une association pour honorer la sainte Vierge & inspirer la dévotion du Rosaire. Cette association assujettit ceux que nous avons jugé à propos d'y recevoir, à un règlement de vie qui les retire d'un monde

oisif, & qui les occupe des devoirs de leur état. Ce règlement leur prescrit des temps destinés à la priere, à de saintes lectures, au travail des mains, à des actions de charité, & les oblige à donner bon exemple, & à s'approcher au moins tous les mois des sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, pour conserver en eux l'esprit de dévotion & la pureté des mœurs.

A ces moyens, mon Révérend Pere, dont nous nous servons pour entretenir la piété dans nos plus fervens Catholiques, nous en joignons un autre d'une très-grande importance pour le salut de plusieurs ames. C'est la distribution des remedes qu'on nous envoie de France. Cette distribution nous donne entrée par-tout dans les maisons schismatiques, aussi-bien que dans celles des Chrétiens catholiques, & même dans celles des Turcs.

Nous devons au service que nous avons rendu à quelques Seigneurs parmi eux, la protection que nous en avons reçue dans des occasions pressantes; mais le grand avantage que nous trouvons dans la distribution de ces remedes, c'est qu'ils nous donnent la facilité d'assister spirituellement les malades, de les ex-

horter à faire un saint usage de leurs maladies, & de les préparer à la mort.

Ces remedes nous fournissent même la facilité d'administrer le sacrement de Baptême à des enfans moribonds qui n'auroient jamais eu le bonheur de le recevoir, s'ils avoient vécu plus long-temps.

Cette Mission vient de perdre un de ses plus grands Missionnaires, qui a fait une infinité d'actions de cette nature pendant le temps qu'il a vécu parmi nous. C'est le Pere *Bernard Couder*. Il étoit de la province de Guyenne. Il vint en Syrie âgé de trente-huit ans, après avoir eu la conduite des Novices dans sa province. La bonne & sainte éducation qu'il leur donnoit, fut cause des oppositions qu'il trouva de la part de ses Supérieurs, lorsqu'il leur déclara sa vocation pour la Syrie; mais Dieu qui l'appelloit, sçut bien le mettre en liberté, pour passer les mers & venir en cette Mission. Il y a employé trente-quatre ans dans les plus pénibles exercices de la vie évangélique, avec un zèle qui le fait appeller l'Apôtre de la Syrie. Il commença ce nouvel emploi par une étude constante de la langue Arabe: il fut en peu de temps capable de prêcher les dominicales dans l'Eglise.

patriarchale des Suriens. Ses expressions vives & pathétiques, le feu qui animoit son action, attiroit à ses prédications une grande foule d'auditeurs. Les fruits qu'ils en retiroient lui firent une grande vogue, & lui gagnèrent bientôt l'affection & la confiance non-seulement des Catholiques, mais même des schismatiques Arméniens, Grecs & Suriens. On compte à Alep plus de neuf cens familles qu'il a formées dans le Christianisme, & qu'il a mises dans la pratique exacte des devoirs d'une solide piété. Pour les cultiver toutes plus aisément, il distribuoit la ville en sept quartiers différens. Chaque jour il visitoit un quartier; il commençoit par les maisons où il y avoit des malades. L'usage où il étoit d'en voir souvent, lui avoit acquis une grande expérience des maladies. Cette expérience lui servoit pour donner à propos quelques-uns des remedes qui nous viennent de France. Le succès de ces remedes, joint à son désintéressement, & sa charité à secourir les malades, le faisoient desirer & demander de toute part. Il profitoit de la confiance de ses malades pour opérer en même temps, avec la grace de Dieu, ou leur conversion, ou leur sanctification. On ne peut compter

le nombre d'enfans qui doivent à sa vigilance & à son industrie leur entrée dans le ciel , que l'infidélité leur avoit fermée.

Après avoir secouru les malades & corporellement & spirituellement, il faisoit ses instructions dans les maisons, où ses disciples s'assembloient. Il prenoit ce temps pour confesser les personnes qui n'avoient pas la liberté de sortir de chez elles. Il s'informoit particulièrement des pauvres familles, & il trouvoit le moyen de faire enforte que l'abondance des uns suppléât à l'indigence des autres.

Son zèle pour le salut des ames étoit si grand, qu'on l'a vu souvent attendre les dix jours entiers un pécheur sur son passage, pour le forcer, par des paroles que Dieu mettoit dans sa bouche, à changer de vie. Il obtint six fois de ses Supérieurs la permission de s'exposer au service des pestiférés : une protection spéciale de Dieu l'a préservé autant de fois du mal contagieux où sa charité l'exposoit. Mais il n'a pas été exempt de plusieurs mauvais traitemens qu'il a eu souvent à effuyer. Il les a soufferts avec une patience & dans un silence héroïque.

La vertu d'obéissance ne lui fut pas moins chere que celle de la charité. Il en donna un rare exemple, lorsqu'un Supé-

rieur lui ayant mandé de quitter la Mission d'Alep, pour se rendre à une autre, à laquelle on le croyoit nécessaire, il se disposa à l'instant même pour partir, malgré l'opposition de ceux qui connoissoient combien son absence seroit préjudiciable à la Mission, & nonobstant l'attachement qu'un homme moins mortifié & moins obéissant que lui, auroit eu pour le bien qu'il faisoit dans la ville d'Alep.

La vie dure & austere de ce fervent Missionnaire, ses grands travaux & son âge très-avancé lui causerent sur la fin de sa vie de fréquentes infirmités. Elles étoient aussi douloureuses qu'incommodes. Sitôt qu'elles lui donnoient quelque relâche, il reprenoit son travail à l'ordinaire; le mal revenant, il le souffroit sans jamais laisser échapper un mot, ou un signe de plainte, content de tout, il disoit souvent qu'on en faisoit trop pour lui.

Sentant approcher la fin de sa vie, il profita de quelques jours, où il se trouva mieux, pour aller une dernière fois visiter ses disciples, leur donner ses charitables conseils, & se recommander à leurs prières. A son retour il demanda les derniers Sacremens, qu'il reçut avec

une piété & un amour de Dieu qui enflammoit son visage, il mourut enfin de la mort des Justes.

Le regret que les différentes nations d'Alep, & que les Turcs même ont témoigné de sa mort, le concours prodigieux des peuples qui ont assisté à ses obsèques, les graces que plusieurs Catholiques assurent avoir obtenus de Dieu par son intercession; toutes ces circonstances nous font croire, que nous avons dans le Ciel un nouveau protecteur de cette Mission, qu'il a chérie, qu'il a servie, & édifiée jusqu'au dernier soupir de sa vie.

La perte du Pere Couder a été suivie de celle de plusieurs autres Missionnaires, soit de notre Compagnie, soit des autres Ordres Religieux, & de quelques Prêtres Maronites & Grecs, tous décédés au secours des pestiférés pendant l'année 1719. La lettre, que le pere Yves de Lerne, Supérieur de notre Mission à Alep, m'écrivit à ce sujet est si édifiante, que je crois devoir en donner l'extrait à Votre Paternité. Sa lettre est du 7 Mars 1720. La ville d'Alep, écrit le Pere de Lerne, a été continuellement affligée d'une violente peste depuis le mois de Mars 1719, jusqu'au mois de Septembre.

Les Turcs les plus âgés conviennent de n'en avoir jamais vu une si vive & si meurtrière. L'opinion commune est que dans Alep la mort a enlevé six-vingt mille âmes au moins, tant Chrétiens que Turcs. La terreur étoit si grande & si universelle, que les sains & les malades avoient également recours à nous, pour les confesser. Jour & nuit on étoit à notre porte pour nous demander notre secours. Les Catholiques, les Hérétiques, les Francs, les riches & les pauvres nous appelloient également. Quel triste spectacle, mon Révérend Père! Nous trouvions dans une même chambre quatre & cinq malades avec une seule personne pour les servir, & tous en danger de mort. J'ai été souvent obligé de me tenir couché entre deux pestiférés pour les confesser l'un après l'autre, tenant, pour ainsi dire, l'oreille collée sur leurs lèvres, pour tâcher d'entendre leur voix mourante.

Après avoir rendu à leurs âmes les secours les plus pressés, quelques-uns de nos Missionnaires ont eu la charité de laver leurs corps & leurs habits couverts d'une infection toutes des plus horribles, & de baiser ensuite leurs mains & leurs pieds. Nos Prêtres ne pouvoient

suffire à enterrer les morts. Ils ne faisoient qu'aller au cimetièrè commun, pour y porter les corps & en revenir aussitôt pour y en porter d'autres.

Les pauvres ouvriers ne pouvant plus travailler, étoient réduits à une grande nécessité. Dieu leur a fait la grace de les assister par les abondantes charités de nos Négocians.

J'ai reçu en particulier de grosses aumônes de Messieurs *Ausbert, Souchron, Raimbaut* & de Monsieur *Fagnel*, Marchands Anglois, & de plusieurs autres. Ce m'étoit une grande consolation de pouvoir soulager nos malades de leurs aumônes.

Mais d'un autre côté j'ai eu la douleur de voir mourir entre mes mains le Pere Emmanuel, Carme Déchauffé, qui pendant quatre mois a rendu de continuels services aux pestiférés. Après lui j'ai assisté le Pere Arnoudie & le Frere Jean Marthe de notre Compagnie, décédés de la même maladie. J'entendis leur confession générale, & je leur administrai les derniers Sacremens : ils ont eu tous trois le bonheur de mourir de la mort des Saints, & dans l'exercice actuel de la charité pour leurs freres. Le Pere Arnoudie dit à un de ses amis quelque temps

avant sa maladie, que le principal motif de sa vocation aux Missions du Levant avoit été pour se procurer une heureuse mort.

Il avoit moins de santé que de zele ; ce qui nous surprenoit c'est qu'il pût, avec une constitution si délicate, travailler autant qu'il faisoit, soit au dehors pour le service du public, soit dans sa chambre, pour composer un très-utile ouvrage Arabe sur l'écriture sainte. Cet ouvrage contient trois volumes *in-folio*, & il a eu le loisir de le finir avant sa mort.

Il donnoit peu d'heures au sommeil, pour prolonger le temps qu'il employoit à l'oraison. Son attrait pour la priere, étoit si grand, que l'usage lui en étoit devenu très-aisé. A le voir prier, on concevoit de l'amour pour la priere.

Le mal contagieux l'attaqua, étant auprès du Frere Jean Marthe qui en étoit à l'extrémité. Si-tôt que ses Disciples eurent appris sa maladie, ils vinrent à son secours, & ne le quitterent pas un seul moment.

La violence du mal lui ayant ôté l'usage de la raison, je mis sur sa tête une relique du bienheureux Regis, & la présence d'esprit lui revint au même moment.

Il l'employa à former des actes d'amour de Dieu, d'espérance en ses miséricordes avec lesquels il expira.

Notre Frere Jean Marthe mourut avant ce cher Missionnaire, & après avoir reçu ses derniers Sacremens. Ce cher Frere avoit obtenu la permission d'accompagner ceux, qui assistoient les pestiférés, pour les soulager. Une mort précieuse fut sa récompense. Sa vocation aux Missions avoit eu quelque chose d'extraordinaire.

Il étoit Marchand Jouaillier à Paris; & avoit fait un voyage dans le Levant, pour y chercher quelques curiosités. Etant à Damas il fit connoissance avec nos Missionnaires, qui sont en cette ville. Quelque temps après étant de retour à Paris, il s'adressa au Pere Fleuriau pour obtenir la grace d'entrer dans notre Compagnie, & de venir ensuite en ce pays servir nos Missionnaires. Le Pere Fleuriau l'envoya à notre Noviciat d'Avignon. Après y avoir donné pendant une année entiere des preuves d'une vertu solide, on lui permit de revenir ici. Il a passé sept ou huit ans avec nous, édifiant tout le monde par l'exercice des vertus de son état. Il aimait le travail, ne se refusoit jamais

aux travaux les plus durs & les plus abjects. Sa charité le rendoit très-aimable, & sa dévotion, jointe à son humilité, le faisoit estimer de ceux qui le connoissoient.

Nos Prêtres Grecs & Maronites, qui se sont pareillement exposés avec générosité à la contagion, nous ont fait l'honneur d'assister à leurs funérailles. Quelques-uns d'eux, & des Peres de la Terre-Sainte, Religieux de l'Ordre de Saint-François, ont eu aussi la gloire de cueillir des palmes du martyre de la charité. Je n'ai pas mérité, mon Révérend Pere, que Dieu ait bien voulu recevoir le sacrifice de ma vie, que je lui avois offert. Je vous demande donc vos prieres, pour obtenir de Dieu, qu'il oublie mes péchés, & qu'il me fasse la grace de mourir pour lui.

Les pertes que nous venons de faire de plusieurs ouvriers de notre Compagnie, que le service des pestiférés, nous a enlevés à Damas, à Tripoli, à Antoura & à Alep, vous auront déjà engagé à écrire en France, pour nous faire une bonne recrue de Missionnaires. Il n'y a point d'année, que nous n'en perdions quelques-uns. C'est le sort des bons Régimens, de perdre les meil-

leurs foldats dans les batailles. Dieu daigne nous envoyer de nouveaux ouvriers dignes de fuccéder à ceux que nous avons perdus.

Je finis, mon Révérend Pere, par cette lettre du Pere de Lerne, ce que j'avois de plus confidérable à dire de notre Miffion de Notre-Dame d'Alep.

### MISSION DE S. PAUL DE DAMAS.

La ville de Damas a la gloire d'être connue dès les premiers fiècles pour la capitale de la Syrie. C'est le témoignage honorable que lui rend le Prophète Ifaie. Elle tire fon origine de trois illuftres fondateurs, qui tous trois ont contribué à la mettre dans l'état où elle est. Le premier, dit Jofeph, & après lui Saint Jérôme, fut Hus fils d'Aram. Le fecond fut Damafcus ferviteur d'Abraham, qui la renouvella & l'embellit. Le troifième fut Coré fils d'Efai. Saint Jérôme dit, que ce dernier lui donna une nouvelle forme, & la rendit une des plus agréables villes de la Syrie.

Ce fut en cette ville, que fe fit notre fecond établiffement. Nous en eûmes la principale obligation à un faint Evêque Grec nommé *Eutimios*, natif de Chio.

Après la ruine d'Antioche , le siege Patriarchal ayant été transféré à Damas, *Eutimios* en alla prendre possession. Il mena avec lui le Pere Jerôme Queyrot , pour l'aider de ses conseils , pour prendre soin de l'éducation de son neveu , qui avoit embrassé l'état Ecclésiastique , & pour être son Missionnaire dans la ville. La connoissance parfaite qu'il avoit des langues Orientales , & l'étude particulière qu'il avoit faite des Peres Grecs , le rendoit très-utile au Patriarche , & sur-tout aux Grecs. Il combattoit leurs erreurs par les propres paroles des Peres Grecs , leur autorité ayant beaucoup plus de crédit sur l'esprit des Grecs , que tous les raisonnemens qu'on leur peut faire.

Le Pere avoit avec lui un de nos freres nommé *Guillaume Volrad Bengen* , qui avoit reçu de Dieu un talent extraordinaire pour apprendre les langues. Il sçavoit l'Arabe , le Grec , l'Italien , l'Allemand , le François & le Flamand. Pendant que le Pere étoit occupé dans ses controverses particulieres & publiques , & dans les autres fonctions de son ministère , le Frere faisoit le catéchisme aux enfans , & s'acquittoit parfaitement de cet emploi. Leurs succès furent com-

battus par deux événemens qui arriverent en ce temps-là l'un après l'autre, & qui devoient, ce semble, leur faire perdre toute espérance d'établir une Mission à Damas; mais au contraire, ces événemens, par une protection spéciale de Dieu, opérerent leur établissement.

Le Patriarche Grec, protecteur du Pere Queyrot, fut obligé de se retirer de Damas pour se mettre à couvert d'une avanie de la part des Turcs, qui lui demandoient & à sa nation sept mille écus. Le Pere fut contraint de sortir de Damas avec son Patriarche; mais il y fut incontinent rappelé par le crédit de ceux qui sçavoient combien sa présence étoit nécessaire aux Chrétiens.

Quelque temps après, la guerre étant survenue entre les Turcs & les Vénitiens, la Porte envoya incontinent des ordres pour faire sortir de la ville tous les Vénitiens & les Latins, tant Négocians que Religieux: mais nul Officier Turc n'osa, par respect, mettre la main sur un homme qui étoit à Damas dans une vénération publique. Il y continua avec liberté ses exercices ordinaires, avec une telle réputation, que plusieurs des étrangers qui venoient à Damas,

désiroient connoître un homme dont ils entendoient dire tant de bien.

Le seigneur *Michel Condoleo*, Maître de l'artillerie du Grand Seigneur, le plus considérable d'entre les Chrétiens, & qui aimoit tendrement le Pere, craignit qu'un nouvel accident ne lui enlevât & à la ville un homme à qui il avoit donné sa confiance. Il voulut donc tâcher d'affurer son état autant qu'il le pouvoit être parmi des infideles. Dans cette pensée il lui fit faire l'acquisition d'une maison située dans un quartier franc, qui ne payoit alors aucune contribution. Cette maison fit le commencement de notre établissement à Damas.

Le Pere Queyrot qui arriva pour la premiere fois en cette ville, la veille de la fête de l'Apôtre saint Paul, ne crut pas devoir donner un autre protecteur à sa nouvelle Mission que cet Apôtre des Gentils. Il lui en fit porter le nom. Elle le conserve encore aujourd'hui, & nous l'honorons comme le protecteur & le Patron de notre Mission.

Le Pere Queyrot, aidé de ses amis, mit sa maison en état d'y recevoir quelques autres ouvriers, qu'il appella de France à son secours. On lui donna pour second le Pere *Charles Malval*, qui quitta  
par

par obéissance les Missions de Grece , pour se rendre à Damas ; mais il y abrégé le cours de sa vie , par un travail excessif , & par les macérations extraordinaires de son corps. Il lui donnoit peu de repos pendant la nuit , dont il passoit une grande partie devant le saint Sacrement de l'autel ; sa dévotion pour l'auguste présence de notre Sauveur , étoit si vive & si ardente , qu'un jour s'en étant senti plus enflammé qu'à l'ordinaire , en disant la sainte Messe , il fallut promptement le retirer du saint autel , le porter dans sa chambre , où il mourut peu d'heures après , consumé du feu de l'amour divin , le 5 Février , jour auquel nous célébrons la fête de nos trois martyrs du Japon.

Le P. Queyrot , après avoir passé trente-huit ans dans les pénibles occupations de la vie d'un Missionnaire , la finit aussi saintement qu'elle avoit toujours été sainte. Sa mort fut regardée dans Damas , comme une perte publique. Les Grecs la pleurerent comme la mort de leur pere , le Clergé de l'Eglise patriarchale assista à ses funérailles. Le Seigneur Michel *Condoleo* , dont nous avons parlé , voulut porter lui-même le cercueil du saint homme , son ami & son

confesseur. Chacun faisoit dans sa famille son éloge funébre, & son nom est encore aujourd'hui en bénédiction.

Il eut pour successeur dans la Mission dont il avoit été le fondateur, les Peres *Parvilliers*, *Richelius*, *Resteau*, *Cliffon*, & le Pere *Nau*. Il seroit trop long, mon Révérend Pere, de vous rapporter ici les bénédictions qu'il a plu à Dieu d'accorder à leur zele. Il me suffit de dire à votre paternité, que tout le bien qui se pratique de nos jours dans cette ville & dans les campagnes voisines, est encore aujourd'hui le fruit de leurs travaux. Nous sommes redevables, entr'autres, au feu Pere *Nau* & au feu Pere *Cliffon*, de nous avoir laissé les excellens ouvrages qu'ils ont composés pour combattre les erreurs dont nos Suriens ont été infectés, & pour réunir à l'Eglise catholique ceux que le schisme a séparés du Chef de l'Eglise de Jésus-Christ & du corps des Pasteurs.

Nos Evêques & nos Prêtres lisent leurs livres d'autant plus volontiers, que non-seulement les Peres Grecs, mais encore les livres de leur Secte & leur Liturgie y sont continuellement cités; &, grace à Dieu, nous voyons que les Hérétiques de bonne-foi qui les lisent pour s'instruire

de la vérité, la reconnoissent & l'embrassent sincerement.

Le Pere Clifton, après avoir donné trente-cinq ans de sa vie au service des Missions de Syrie, la finit glorieusement au service des pestiférés.

Le Pere Nau se destina aux mêmes Missions dès sa plus tendre jeunesse; il y travailla infatigablement pendant dix-huit ans. Il avoit reçu du Ciel les qualités les plus propres à la vie apostolique, un esprit droit & solide, un cœur tendre & charitable, une inclination laborieuse & réglée, une modération raisonnable dans la poursuite de ses entreprises, une grande fermeté dans ses résolutions, & une application constante & inviolable à tous ses devoirs.

Son zèle pour l'établissement des Missions dans les lieux où il les croyoit nécessaires pour le salut des ames, fut cause qu'il eut à souffrir à *Meredin* les cachots & les fers, qui affoiblirent sa santé, & qui abrégèrent sa vie. Il la finit à Paris, où les affaires des Missions l'avoient obligé de se rendre. Il témoigna à sa mort le regret qu'il avoit de ne pas mourir dans une des Missions de Syrie où Dieu l'avoit appelé; mais il adora les ordres de la Providence, qui en

ordonnoit autrement. Les Missionnaires qui viendront en ce pays, auront encore une grande obligation au Pere *Nau* des sages instructions qu'il a laissées pour leur apprendre l'art de gagner les cœurs de leurs disciples, & de convaincre ensuite plus aisément leurs esprits, sans les aigrir jamais par des disputes opiniâtres.

Après avoir parlé de ces illustres Missionnaires, je manquerois à ce que nous devons à la mémoire des Peres de la Thuillerie, avec lesquels nous avons vécu, si je passois sous silence ces deux freres, dont nous ne pouvons dire lequel des deux fut le plus parfait & le plus saint Missionnaire.

Le Pere Joseph de la Thuillerie fut l'aîné: sa douceur, sa patience inaltérable, sa charité, sa modestie, son humilité, jointe à un caractère de sainteté qui paroissoit sur son visage, & un certain air gracieux qui lui étoit naturel; toutes ces vertus le faisoient aimer, révérer & rechercher de ceux qui avoient le bonheur de le connoître; chacun vouloit l'avoir dans sa maison pour y faire des conférences; les Catholiques avoient grand soin de s'informer des lieux où il devoit aller pour s'y rendre; les assemblées étoient toujours nombreuses. Il

avoit un talent rare pour concilier les esprits & entretenir l'union dans les familles ; il avoit même le don de se rendre agréable aux Mahométans , de les porter aux vertus morales , & de leur donner de la vénération pour notre sainte loi. Il établit la coutume que nous observons encore aujourd'hui , de prêcher dans notre Maison les Fêtes & les Dimanches.

C'est aux instructions de ce fervent Missionnaire que nos Catholiques sont redevables de l'usage édifiant où ils sont d'approcher souvent des Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie. Il cultiva cette Mission pendant l'espace de dix ans, avec un zèle & une charité universelle qui lui gaignoit tous les cœurs , & dont il faisoit ensuite ce qu'il vouloit.

Enfin , ayant été choisi pour être Supérieur général de nos Missions en Syrie , il tomba malade en arrivant à Seyde. Les fatigues de son travail continuel à Damas , eurent beaucoup de part à sa dernière maladie , qui nous priva d'un si excellent homme & d'un si bon Supérieur. Il mourut en odeur de sainteté ; ceux qui l'ont connu nous en parlent encore tous les jours comme d'un saint , qu'ils ont vu & qu'ils ont eu le bonheur d'entretenir.

Dieu lui accorda avant sa mort la consolation de voir & d'embrasser son cher frere Jacques-Joseph de la Thuillerie, qui vint de France pour partager avec son frere les travaux de la Mission. Le cadet hérita des vertus, des talens & de la fainteté de son aîné ; il n'est pas possible de voir une plus parfaite ressemblance entre deux freres que celle qui étoit entre eux deux, jusques dans tous les traits du visage, étant d'ailleurs également vertueux & estimables ; le cadet ayant succédé à l'aîné dans cette Mission, il y continua les mêmes fonctions avec le même zèle & le même succès ; un très-grand nombre de schismatiques lui doivent leur réunion à l'Eglise Romaine, plusieurs esclaves lui doivent leur liberté, & quantité d'enfans lui sont redevables du saint Baptême, qu'il leur a administré quelques instans avant leur mort.

Nos Missions de Damas, d'Antoura & de Seyde, ont été les témoins de son zèle, de ses travaux & des fruits de ses Missions. Il mourut à Tripoli, après avoir passé ici douze ans parmi nous, & alla rejoindre son cher frere au ciel, où nous avons sujet de croire que Dieu dans sa miséricorde a couronné leurs mérites.

Nous comptons encore le Pere René *Pillon*, entre ceux de nos Missionnaires qui ont rendu de plus grands services à notre Mission de Damas. C'étoit un homme infatigable, toujours prêt à tout faire pour la gloire de Dieu; les bonnes œuvres le venoient pour ainsi dire chercher; quelque laborieuses qu'elles fussent, il s'y employoit volontiers; il avoit un grand nombre de disciples, Grecs & autres, qu'il instruisoit dans notre Maison, & donnoit le reste de son temps à la visite des malades. Il regarda comme une grace singulière de Dieu d'être attaqué de la peste, & d'en mourir au service des pestiférés. Ses disciples affligés de la perte de leur Pere plus qu'on ne le peut dire, voulurent par respect & par amour le porter en terre. Ils se relevoient les uns les autres pour parvenir au lieu destiné à la sépulture des François, qui étoit fort éloigné de notre Maison.

Ce fervent Missionnaire est encore aujourd'hui très-regretté dans cette Mission, & les anciens nous en font souvent l'éloge.

C'est à nous présentement à conserver le précieux héritage que nos prédécesseurs nous ont laissé, & grace à Dieu, il

ne paroît pas qu'il ait dé péri depuis ce temps-là, votre paternité en jugera par la lettre que le Pere Pierre Maucolot, Supérieur de la Mission de Damas, m'en écrivit peu de jours avant sa mort.

Nos occupations, me mandoit ce Pere, augmentent, grace à Dieu, bien loin de diminuer; nous annonçons librement la parole divine, soit dans notre Maison, soit dans celle des Catholiques & à la campagne; l'école où nous instruisons les enfans, est devenue si nombreuse, que nous avons été obligés de la placer dans un lieu plus vaste, les enfans y sont si bien instruits des vérités catholiques, que les hérétiques les craignent. Un d'eux, il y a quelque temps, se trouva dans une maison avec quatre Prêtres schismatiques: ils lui demanderent ce que les Missionnaires lui apprenoient du Purgatoire; le jeune enfant leur expliqua ce que la foi catholique enseigne sur cet article, & leur ajouta, qu'il faisoit soir & matin une priere particuliere pour les ames que le Purgatoire acheve de purifier. *Priere perdue*, lui répondit un des Prêtres schismatiques. *Quoi donc*, reprit l'enfant, *les prieres que saint Augustin fit faire pour sa mere décédée, furent-elles perdues, & le Saint-Esprit s'est-il trompé,*

Lorsqu'il a dit, que la pensée de prier pour les morts étoit bonne & salutaire (1) ?

Cette réponse du jeune enfant mit son adverfaire fort en colere. Il sortit à l'instant même de la maison comme un furieux, & criant à haute voix, que Dieu te maudisse, enfant réprouvé, & qu'après ta mort il te place parmi les Francs.

C'est tout ce que je demande, répondit l'enfant.

Un autre de nos élèves ayant été chargé par son Evêque de lire, le Jeudi-Saint, selon la coutume des schismatiques, l'excommunication que l'Eglise Grecque porte contre l'Eglise Latine, qui consacre avec un pain azyme: Pourquoi, lui dit l'enfant, excommunier l'Eglise Latine, qui pratique ce que Jesus-Christ pratiqua lui-même avec ses Apôtres la veille de sa mort? C'est ainsi qu'en instruisant les enfans, nous instruisons en même temps les familles; car les peres & les meres ne manquent point d'interroger tous les soirs leurs enfans, sur ce qu'ils ont appris pendant le jour. Ces enfans répètent publiquement leurs leçons, & leurs parens sont charmés de les entendre.

Les bénédictions que Dieu accorde

---

(1) II. Machab. XII. 46.

aux paroles qui sortent de la bouche de cette innocente jeuneſſe , nous font regarder nos écoles comme autant de ſéminaires qui donneront à l'Egliſe catholique des profélites bien inſtruits , & capables d'en inſtruire d'autres.

Pendant qu'un de nous eſt occupé à l'inſtruction des enfans , matin & ſoir , les autres Miſſionnaires vont viſiter les familles Chrétiennes dans leurs maiſons : Ces viſites ſont auſſi néceſſaires qu'utiles ; car les perſonnes du ſexe n'ayant pas la liberté de ſortir de chez elles , elles n'entendroient jamais parler de Dieu , ni de leur ſalut , ſi on ne les alloit chercher pour les y faire penſer. De plus , le fruit de ces viſites eſt ordinairement l'union des familles , les réconciliations des uns avec les autres ; la modéſtie dans leur conduite , l'amour & la pratique de la priere , & la fréquentation des Sacramens.

Voilà , mon Révérend Pere , ce que le Supérieur & nos autres Miſſionnaires de Damas m'ont écrit. Je ſçai de plus qu'ils ont commencé à corriger deux abus conſidérables. Le premier abus , étoit que les parens ne faiſoient baptiſer leurs enfans que quarante jours après leur naiſſance. On leur a fait concevoir

que différer si long-temps le baptême de leurs enfans, c'est les exposer à perdre une vie meilleure que celle qu'ils leur ont donnée, malheur qui n'arrivoit que trop souvent.

Le Patriarche s'est déclaré avec nous contre cet abus, & grace à Dieu, la pratique contraire est présentement établie.

Le second abus est celui dont nous avons déjà parlé ailleurs, & qui ne regarde que les Schismatiques, c'est au sujet de leurs confessions. Leurs Confesseurs donnent l'absolution à leurs pénitens, sans exiger l'accusation de leurs péchés, se contentant d'une accusation vague & générale, sans les déclarer en particulier.

Nos Missionnaires ont tâché de faire comprendre aux uns & aux autres, que les Confesseurs établis Juges par Jesus-Christ pour lier & délier les pécheurs, ne peuvent prononcer sur leurs péchés sans en avoir connoissance, & que par conséquent les pénitens sont obligés de déclarer leurs péchés au Tribunal de la pénitence. C'est par les fréquentes instructions de nos Missionnaires que ces abus & plusieurs autres se détruisent peu à peu & insensiblement.

Telles sont, mon Révérend Pere, les

occupations de nos Missionnaires les jours ouvriers. Pour ce qui est des Fêtes & des Dimanches, ils les emploient à faire des conférences dans notre Maison. Ces conférences se font le livre à la main. Le Missionnaire explique ce qu'il lit. Cette lecture qui est interrompue par des explications, ne contribue pas peu à exciter l'attention des auditeurs. On se sert aussi quelquefois des images des quatre fins dernières de l'homme, ou de ces figures énigmatiques, dont nos Peres font en Bretagne un si utile usage dans les retraites publiques.

Elles ne font pas ici moins de fruit : l'explication de ces images & de ces figures est comme un spectacle qui attire les Catholiques, & ceux même qui ne le font pas. Elle sert à leur faire comprendre la brièveté de la vie & son incertitude ; la vanité des choses du monde, l'horreur de la mort dans le péché, l'éternité des feux d'Enfer, les avantages de la vertu, & la récompense que Dieu lui destine dans le Ciel.

Ces conférences sont toujours suivies de plusieurs confessions, qui entretiennent la piété, ou qui font rentrer dans le devoir ceux qui ont eu le malheur d'en sortir.

Le Pere de Maucolot , que nous avons perdu , étoit admirable dans ces fortes de conférences. Dieu lui avoit donné un talent rare pour converser avec édification & utilité. On étoit charmé de la douceur de ses entretiens , de l'énergie de sa parole , & de sa retenue & simplicité religieuse dans sa conduite , mais sur-tout d'un certain air de sainteté qui paroissoit dans sa personne.

Un Curé de ses amis l'étant venu visiter la veille de sa mort , me dit en le reconduisant , vous allez perdre un Missionnaire qui prêchoit autant par ses exemples que par ses discours.

Ouvrier d'ailleurs infatigable , ne faisant par jour qu'un seul & léger repas , pour donner plus de temps à ses conférences & aux instructions des enfans. Il n'y a pas à douter que la fièvre maligne qui nous l'a enlevé à l'âge de 43 ans , n'ait été causée par l'excès de ses travaux. Il avoit employé au service de nos Missions en Syrie les dix dernieres années de sa vie. Ceux qui l'ont connu le regardoient comme un Saint. Trois Evêques & plusieurs Prêtres qui nous firent l'honneur d'assister à ses obsèques , furent témoins de l'empressement des peuples pour lui baiser les mains , & pour ob-

tenir quelque petite partie de ses vêtements.

Le témoignage public de la vénération de nos Catholiques pour un de nos Missionnaires, fait connoître leurs dispositions favorables pour écouter nos instructions & pour en profiter. Ils en donnerent, il y a quelque temps, en cette ville une preuve bien sensible, & qui fit beaucoup d'honneur à notre religion.

Les Druses, nos voisins, qui occupent les montagnes depuis *Acre* jusqu'aux environs de *Baruth*, ayant refusé de payer leur tribut au Grand Seigneur, le Bacha de Damas leur fit la guerre, pilla presque tout leur pays, & fit grand nombre d'esclaves prisonniers, qu'il fit conduire à Damas. Dans le nombre de ces prisonniers, il s'y trouva plusieurs Chrétiens de tout sexe. On les chargea de chaînes dans une obscure prison, où on les laissoit mourir de faim. Le Pere Blein, un de nos Missionnaires, qui étoit alors à *Damas*, ayant été informé du pitoyable état de ces Chrétiens captifs, courut à l'instant chez nos Catholiques, il leur représenta la misere de leurs freres qui étoient dans les fers, & la tentation violente où ils étoient exposés de changer

de religion pour conserver leur vie.

Alors plusieurs Catholiques émus de compassion & de zèle, ramassèrent dans leurs maisons ce qu'ils purent donner, & le porterent à la prison. Le Pere Blein les accompagna, portant lui-même dans une besace les vivres qu'il avoit obtenus, pour les distribuer aux prisonniers. Il continua chaque jour la même charité avec quelques Catholiques qui fournissoient tour à tour à leurs plus pressans besoins. Mais le Pere songeoit particulièrement aux besoins de leurs ames, surtout depuis qu'il eut appris que le Bacha leur avoit fait dire qu'il falloit ou se faire Turcs ou mourir.

Au premier bruit de cette nouvelle, le Pere Blein courut à la prison pour les fortifier, & les disposer au martyre, si Dieu leur faisoit la grace de verser leur sang pour une si bonne cause. Il les trouva déterminés à souffrir tous les supplices du monde, plutôt que de manquer à leur foi. Tous se confesserent au Pere, & se disposerent à mourir pour Jesus-Christ; mais pendant qu'ils n'attendoient plus que l'arrêt de leur mort, les Catholiques entreprirent de les racheter & de les sauver.

Pour y réussir, ils s'adresserent à un

domestique du Bacha, auquel ce Seigneur devoit une somme d'argent considérable; ils engagerent ce domestique à proposer à son Maître de ne lui rien demander de ce qui lui étoit dû, pourvu qu'il lui permît de tirer des prisonniers ce qu'il en pourroit avoir pour leur rançon. Les Catholiques l'assurèrent en même temps, que les Chrétiens lui feroient un présent qui acquitteroit pour le moins ce qui lui étoit dû par son Maître.

Le domestique impatient d'avoir son argent comptant, trouva l'expédient merveilleux. Il ne manqua pas d'en faire la proposition au Bacha. Le Bacha de son côté fut charmé de pouvoir se défaire à si peu de frais d'un importun créancier, il consentit facilement à la demande de son domestique. Celui-ci fit valoir aux Chrétiens l'effet de son grand crédit auprès du Bacha. Les Chrétiens, pour lui tenir parole, se cotisèrent ensemble, & firent la somme qui lui avoit été promise. Nous crûmes dans cette occasion devoir leur donner l'exemple. Nous leur offrîmes un calice & deux ciboires de notre Maison, pour contribuer à une aussi bonne œuvre; mais, par respect pour ces vases sacrés, ils refusèrent nos offres. La somme entière fut délivrée au domestique du

Bacha, & les prisonniers sortirent de leur prison : toute la ville fut très-édifiée de la charité de nos Chrétiens. Les Turcs même ne purent s'empêcher d'en faire l'éloge.

Je ne dois point passer ici sous silence, que le Pere Blein que nous venons de perdre, exposa généreusement sa vie en cette occasion pour délivrer une esclave chrétienne, prête à tomber entre les mains des ennemis de sa pureté. Après l'avoir préservée d'un péril si grand & si présent, il la mit en sûreté chez un Grec fervent Catholique, & l'un des plus riches de sa nation, qui en prit autant de soin que si elle eut été sa fille, jusqu'à pourvoir libéralement à son établissement.

Les infideles n'en demeurèrent pas là ; car outrés de colere de ce qu'on leur avoit enlevé cette innocente victime, ils vinrent comme des furieux chez nous, pendant la nuit, & enfonçerent la porte de la maison.

Le Pere Blein étant venu au bruit & s'étant présenté à eux, ils se jetterent sur lui, le traînerent par terre, lui donnerent plusieurs coups, tirerent même le couteau sur lui ; il n'échappa à leur fureur que par ce qu'on vint au plutôt à son secours.

Notre cher Missionnaire ne nous en parut pas plus ému, nous l'entendions bénir Dieu du traitement qu'on lui faisoit, pour l'action qu'il venoit de faire.

Votre paternité sçait que la sacrée Congrégation nous a fait l'honneur de nous écrire une lettre pour nous témoigner la satisfaction de la charité de nos Catholiques dans cette occasion.

Les marques du zele & de la charité du Pere Pierre Blein, dont nous venons de parler, n'ont pas été les seules qu'il nous ait données. Damas & Alep en ont vu plusieurs autres, dont nous avons été témoins.

Ayant appris un jour qu'une Chrétienne dont il avoit pris soin, & qui étoit fort maltraitée de son mari, étoit dans le dessein d'embrasser la religion des Turcs, espérant que ce changement la mettroit à couvert des cruautés de celui qui la faisoit souffrir; le Pere Blein trouva le moyen de parler à cette femme. Il lui représenta si vivement & si efficacement l'horreur du crime qu'elle alloit commettre, qu'il la fit rentrer dans son devoir.

Quelques Turcs ayant découvert que le Pere Blein seul avoit fait changer la résolution de cette femme, l'allerent at-

fendre sur son chemin; ils se jetterent sur lui avec violence, le terrasserent, le frapperent de plusieurs coups. Un Turc qui vit de sa maison la fureur de ces hommes brutaux contre le Pere Blein, en eut compassion. Il vint à eux, leur promit une bourse de cinq cens écus, & par cet appas le tira de leurs mains. Il fit entrer le Pere dans sa maison & le mit en sûreté.

Ces Turcs étant venus, quelques heures après, demander la bourse qui leur avoit été promise, furent bien étonnés de voir le Turc qui leur dit d'un ton de colere & avec un air menaçant : suivez-moi, je vais vous apprendre chez le Cadi ce que méritent des gens qui se laissent corrompre par argent. Ils se garderent bien de le suivre, ils s'enfuirent au contraire l'un d'un côté & l'autre de l'autre.

Nous avons vu le même Pere Blein aller tous les jours penser les playes d'un Chrétien qui lui avoit suscité une avanie. Il n'avoit pas de plus grande joie, que quand il s'agissoit d'aller visiter des prisonniers, ou assister des malades.

A toutes ces bonnes œuvres le Pere Blein joignoit la pratique des vertus religieuses. L'amour de la pauvreté lui

faisoit toujours trouver trop bon tout ce qu'on lui donnoit.

Il partageoit souvent ses repas avec les pauvres. Il consacroit à la priere les heures qu'il avoit à lui. Sa ferveur qui paroissoit sur son visage, & par la posture de son corps, excitoit la dévotion dans le cœur de ceux qui le voyoient. Son humilité étoit si grande, qu'il étoit ennemi juqu'a l'excès de toute louange, que personne ne pouvoit lui refuser; l'estime que ces vertus lui avoient acquise, parut particulièrement à sa mort. Car quoique la contagion, dont il mourut, nous eut empêché de faire des invitations pour ses obsèques, les Grecs & les Maronites vinrent en corps y réciter les prieres de leur rit. Ils lui baisoient les mains & les pieds, on en vit quelques-uns d'eux emporter de petits morceaux de ses habits. Il n'avoit que cinquante deux ans, dont il en avoit passé vingt-un dans nos Missions en Syrie. Si Dieu avoit bien voulu prolonger ses jours, cette Mission en eût tiré de grands avantages. Car, grace à Dieu, les fruits de la parole de Dieu croissent ici de jour en jour.

Le retour de nos Patriarches Grecs à l'Eglise Romaine, & celui de l'Evêque

de Baruth, qui a suivi de près leur exemple, nous en font espérer de plus grands. C'est ce qui nous fait attendre avec empressement l'arrivée des nouveaux Missionnaires que la France nous promet, pour réparer la perte des ouvriers, que la contagion à laquelle ils se sont exposés nous a enlevés.

La Mission de Damas & d'Alep, dont je viens de parler, & celle de Tripoli dont je vais rendre compte, recevront avec joie ceux que la Providence leur destine.

#### MISSION DE SAINT JEAN A TRIPOLI.

Tripoli, dont le Port n'est qu'à demilieu de la mer, est la troisième Ville de Syrie; nous y avons un établissement. Le Pere Jean Amieu de notre Compagnie y donna commencement. Ce Pere, après avoir fait Mission à Alep & à Damas, alla en pèlerinage à Jérusalem pour y visiter les saints lieux, où les plus augustes mysteres de notre Religion ont été accomplis.

Au retour de son pèlerinage, il passa par Tripoli, où il apprit qu'il y avoit en cette ville & dans ses environs, un nombre considerable de chrétiens Maro-

nites, Grecs & Suriens, qui manquoient d'instructions. Il s'offrit à eux pour leur rendre service; mais les Turcs ayant alors déclaré la guerre aux Vénitiens, le Grand Seigneur envoya ordre de mettre en prison les Vénitiens & les Francs, qui se trouveroient à Tripoli. Le Pere Amieu qui n'étoit arrivé que depuis quelques jours, fut arrêté des premiers, & vingt-cinq François avec lui, qui furent tous mis dans le même cachot. Ce fut dans ce cachot que Dieu voulut ce semble donner commencement à la nouvelle Mission; car le Pere y avoit le loisir & la liberté d'y instruire les compagnons de sa captivité. Il soutenoit leur patience par son exemple & ses paroles; il les exhortoit à se conformer à la volonté de Dieu, & à joindre leurs souffrances à celle du Sauveur pour eux. Il faisoit ensuite succéder la priere à ses instructions, & par ces saints exercices, il leur adouciſſoit les rigueurs de la prison, & les leur rendoit méritoires pour le Ciel.

Après vingt-deux jours de souffrances continuelles, & au moment que le Pere Amieu s'attendoit le moins à les voir finir, il vint un ordre de la Porte Ottomane de mettre les prisonniers en liberté. Cette nouvelle fut incontinent annoncée à la prison.

Le Pere Amieu, avant que d'en fortir, voulut profiter des derniers momens pour exhorter ses compagnons à n'oublier jamais les promesses qu'ils avoient faites à Dieu dans le temps de leurs épreuves. Il les embrassa tous avec une tendresse paternelle, & ils se séparèrent.

Le Pere Amieu ayant recouvré sa liberté, alla visiter les Catholiques; il prit des heures avec eux pour les rassembler dans une maison, & pour leur y faire des instructions. Il n'y avoit presque pas de jours où il n'en fît quelque une, soit en François pour la nation Françoisise, soit en Arabe pour les Chrétiens du pays; mais il n'avoit aucune demeure fixe, & il étoit obligé de loger tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre.

Les Catholiques témoins de cette incommodité lui trouverent une petite maison pour le loger, & deux ou trois de ses compagnons.

Le Pere Amieu commença par mettre sa maison sous la protection de Saint Jean Porte-Latine; le motif qu'il en eut, fut parce qu'étant arrivé à Tripoli le jour même auquel l'Eglise célèbre la Fête de ce bien-aimé Disciple de Jésus-Christ, il crut que Dieu lui donnoit ce

Saint Apôtre pour être le protecteur de sa nouvelle Mission. Elle porte depuis ce temps-là son nom, & reconôit avoir reçu de grandes graces du Ciel par son intercession.

Les premiers exercices qui s'y firent, & qui s'y continuent encore aujourd'hui, sont à peu près les mêmes que ceux qui se pratiquent dans nos Missions à Alep & à Damas, dont nous avons parlé.

Je rapporterai seulement deux faits particuliers, qui regardent le Pere Amieu.

Les Evêques Maronites avoient entr'eux des usages différens dans l'administration des Sacremens ; les suites de ces usages étoient d'une conséquence dangereuse. Le Pere Amieu fit des conférences aux Patriarches & aux Evêques Maronites, où il leur expliquoit le Pontifical Romain. Ces conférences les obligèrent à établir parmi eux une pratique sûre & uniforme dans l'administration des Sacremens. Les Evêques Maronites observent encore aujourd'hui cette pratique avec autant de fidélité, que d'édification.

Voici l'autre fait qui regarde encore le Pere Amieu. Gregoire XIII ayant fondé un College à Rome pour l'éducation  
de

de la jeunesse Maronite , si cher au Christianisme. Quelques Gouverneurs du pays ne vouloient pas souffrir que les Sujets du Grand-Seigneur sortissent de ses Etats, pour aller chez des Etrangers. Les parens mêmes des enfans ne pouvoient se résoudre à les donner, & à se priver pour un si long-temps, de la joie de les voir. Ainsi il n'y en avoit qu'un fort petit nombre qui profitât de la libéralité de leur bienfaiteur, si avantageuse à toute la nation Maronite.

Le Pere Amieu, qui connoissoit l'importance de cette œuvre, fit tous ses efforts pour persuader aux peres & aux meres, qu'ils devoient à leurs enfans l'éducation, que le Ciel leur offroit; que cette éducation leur étoit absolument nécessaire pour les rendre un jour de dignes Ministres des autels; qu'ils auroient à répondre à Dieu, d'avoir rejeté cette grace de prédilection pour leurs familles. Enfin le Pere fit si bien qu'ayant fait choix des meilleurs sujets qu'il pût alors découvrir parmi la jeunesse de Tripoli, il obtint le consentement de leurs parens, pour les envoyer à Rome.

Le Souverain Pontife témoigna au Révérend Pere Général sa satisfaction

de ce qu'avoit fait le Pere Amieu, pour donner à son nouveau College des sujets propres à commencer heureusement cet établissement.

C'est par un zèle aussi pur, que fut celui de Gregoire XIII pour la conservation & pour l'augmentation de notre sainte Foi, que Louis XIV, d'heureuse mémoire, prit la résolution, il y a plusieurs années, de faire venir en France une douzaine d'enfans de différentes nations du Levant, Arméniens, Grecs & Suriens, pour être élevés dans notre College de Paris. L'intention de Sa Majesté étoit que ces enfans fussent bien instruits de la doctrine catholique, qu'on leur inspirât l'amour de la vertu, qu'on leur apprît en même-temps les sciences humaines, afin qu'après avoir reçu en France une heureuse éducation, ils reportassent dans leurs pays un cœur plein de reconnoissance pour le Roi leur bienfaiteur & d'estime pour la France; mais sur-tout afin qu'on les rendît capables de communiquer à leurs compatriotes les sentimens de Religion & de piété, qu'ils auroient pris dans le College de Louis-le-Grand.

Nous apprenons que Monseigneur le Duc d'Orléans, pour se conformer aux

intentions du feu Roi, avoit d'abord  
maintenu & protégé cet établissement;  
mais que sur les représentations de M.  
le Marquis de Bonnac, notre Ambassa-  
deur à la Porte Ottomane, on venoit  
d'y faire un changement. Ce sage &  
zélé Ministre du Roi lui ayant repré-  
senté, qu'il seroit beaucoup plus avantageux  
à la Religion, & au service de Sa  
Majesté, d'élever à Paris dans notre  
College de jeunes enfans François des-  
tinés à être un jour dans le Levant les  
Interpretes & les Drogmans des Consuls  
de la nation Françoisé; Monseigneur le  
Duc d'Orléans, de l'avis de Monsei-  
gneur le Comte de Toulouse Grand  
Amiral, « a ordonné par un Arrêt qu'à  
» l'avenir, il sera élevé dans le College  
» des Jésuites à Paris, au lieu de douze  
» Orientaux, dix jeunes enfans François,  
» qui seront nommés par Sa Majesté, &  
» pris alternativement de Familles de  
» ses Sujets habitans dans le Royaume,  
» & de celles des Négocians, Drogmans  
» ou autres François, établis dans les  
» Echelles du Levant; lesquels seront  
» instruits dans ledit College des Jé-  
» suites, & enseignés dans la langue  
» Latine à l'ordinaire, jusques & com-  
» pris la Rhétorique, & en même-temps

» dans les langues Turque & Arabe , par  
 » deux Maître de ces Langues , qui iront  
 » les leurs montrer dans ledit College ,  
 » aux jours & heures qui seront réglés ,  
 » pour être ensuite lesdits enfans de  
 » langue destinés aux emplois de Drog-  
 » mans ».

On nous assure de Paris, que l'ordre du Roi & de Monseigneur le Duc d'Orléans s'exécutoit , & que les jeunes François qui ont pris la place de nos Orientaux , apprenoient le Turc avec plus de facilité qu'on ne l'avoit espéré. Leur progrès dans les Langues sera bien plus prompt & plus sensible, si ceux qui sont chargés de leur éducation les obligent autant que faire se pourra, de ne parler entr'eux que dans la Langue qu'ils étudient. Ces jeunes enfans par ce moyen, non-seulement acquériront en peu de temps l'usage de parler aisément; mais il le donneront encore à ceux qui leur seront associés : car les anciens conversant & jouant avec les nouveaux, leur seront autant de Maîtres des Langues.

L'habit à la longue, qui est celui de nos Orientaux qu'on leur a fait prendre , ne contribuera pas peu à les affectionner à nos langues Orientales, qui leur doivent être familières. De plus cet habit distingué

dans le College leur fera aimer de bonne heure leur état, & les excitera à se rendre dignes des emplois qui leur sont destinés.

Nous avons, mon Révérend Pere, dans cet établissement une nouvelle preuve de la bonté du feu Roi pour nous, & de celle de Monseigneur le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, qui ont voulu nous confier l'éducation de ces jeunes gens.

Après cette digression due à la piété & à la libéralité du feu Roi, qui ordonna cet établissement, & à Monseigneur le Duc d'Orléans, qui vient de le perfectionner, je reprendrai la suite de ce que j'ai rapporté ci-devant de notre Mission de Tripoli.

Le Pere Amieu, nonobstant les occupations qu'il avoit dans Tripoli, trouvoit le temps de visiter avec son compagnon Missionnaire, les villages situés le long de la mer jusqu'à Tortose, & dans les plaines de Zaovie, de Patron & de Gebail, du côté de Baruth.

Ils trouverent beaucoup d'ignorance, & une grande pauvreté parmi les gens de la campagne. A peine se souvenoient-ils d'avoir jamais vu des Missionnaires. Il falut leur apprendre les premiers ar-

tibles du Catéchisme, & leur en faire des leçons comme on les fait aux enfans.

Le Pere Amieu préféroit cette occupation à plusieurs autres qu'on lui présentoit, & sa raison étoit qu'il y avoit un bien & plus grand & plus solide à faire dans les pauvres chaumieres de la campagne, que dans les riches maisons des villes. Il étoit cependant obligé de revenir souvent à Tripoli pour prêcher dans les Eglises & pour faire des Conférences particulieres dans les maisons. Il y employoit une partie du jour, & donnoit le reste à l'assistance des malades.

Une vie si laborieuse ne pouvoit qu'abrèger ses jours, il succomba en effet sous le poids de son travail.

Il faisoit alors une Mission à Baruth, appelé autrefois Beryte. Cette ville est située sur le bord de la mer, à vingt milles de Seyde. Les Romains y entretenoient une Colonie. Ses habitans avoient droit de Bourgeoisie. Le vieil Hérode l'avoit embellie & le Roi Agrippa l'avoit enrichie de portiques, de théâtres, d'amphithéâtres, de bains & de plusieurs bâtimens superbes. Mais ce qui honore davantage cette ville, c'est de posséder un Crucifix, que la tradition dit avoir

été fait par les mains de saint Nicodeme , possédé ensuite par Gamaliel , & envoyé à Baruth , deux ans devant la prise de Jérusalem , par Tite & Vespasien. L'auteur qui porte le nom de saint Athanase , fait l'éloge de ce Crucifix dans son sermon rapporté au Concile de Nicée. Le sang qui sortit de cette image percée de la main impie d'un Juif , conserve encore aujourd'hui sa couleur que le temps n'a pu effacer. Ce précieux monument est placé dans un lieu souterrain de l'Eglise de saint Sauveur , dont les Turcs ont fait une Mosquée. Nos Chrétiens & les Turcs mêmes ont recours dans leurs maladies & dans leurs autres besoins , à cette miraculeuse image de Jésus crucifié.

La même tradition dont j'ai parlé dit encore que le Messie alla prêcher son Evangile jusqu'à la porte de Baruth sans y entrer , pour observer lui-même la défense qu'il avoit faite à ses Apôtres , de ne point aller sur les terres des Gentils (1). Mais le Sauveur du monde ayant versé son sang pour le salut de tous les hommes , a envoyé depuis ce temps-là

---

(1) S. Matthieu, X. 5.

prêcher son Evangile aux Gentils aussi bien qu'aux Juifs; & c'est dans cette Ville que le Pere Jean Amieu annonçant le royaume de Dieu, prédit sa mort prochaine à un de ses amis qui tomba malade avec lui. Il assura son ami de sa guérison & l'exhorta à faire un saint usage de la santé qui lui seroit rendue.

Les choses arriverent comme le Pere Amieu les avoit prédites: son ami guérit, & le Pere Amieu, après vingt-cinq années consommées dans l'exercice de la vie d'un fervent Missionnaire, alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses travaux. Il mourut à Baruth & fut inhumé à la porte de l'Eglise des Maronites, dédiée à saint George, où la voix de ce Prédicateur de l'Evangile s'étoit fait si souvent entendre.

Les papiers qu'on trouva après sa mort, nous ont appris qu'il avoit fait un vœu particulier de pratiquer, avec la grace divine, tout ce qui lui paroîtroit être le plus parfait. Ils nous ont aussi découvert les faveurs singulieres qu'il avoit reçues de Dieu & de sa sainte Mere, & que son humilité nous avoit cachées. Il y eut un concours extraordinaire de peuple à ses obseques. Chacun en parloit comme d'un saint, & sa mémoire est

encore aujourd'hui en bénédiction.

Après la perte de ce digne Missionnaire, les exercices de la Mission de Tripoli furent suspendus; la Guerre que les Arméniens schismatiques firent aux Turcs & aux Chrétiens, dont ils sont également ennemis, en fut la première cause: mais la principale fut la perte de plusieurs Missionnaires, décédés au service des pestiférés. Si-tôt que la guerre eut cessé, & que la France eut réparé nos pertes, les peres Pilon, Bazire & Verseau furent envoyés dans cette Mission, pour y prendre les exercices qui avoient été interrompus depuis la mort du Pere Amieu.

J'ai eu le bonheur d'y venir après eux, & je puis rendre témoignage qu'un Missionnaire affectionné à ses fonctions, ne manque pas de travail, soit à la Ville, soit sur-tout à la campagne, où l'ignorance laisse introduire des abus, auxquels il faut continuellement remédier.

Un des plus grands est de voir des Adultes s'approcher de la sainte Table, sans se mettre en peine de s'y préparer par la confession de leurs péchés. Ils regardent la Communion comme une bonne œuvre qui ne demande rien autre chose que de communier. S'ils tombent

malades, ils ont l'esprit si occupé du regret de ne pouvoir travailler pour nourrir leur famille & payer leurs impôts, que si nous n'étions informés de leur état, en faisant la visite des maisons, plusieurs de ces malades périroient sans aucune assistance spirituelle.

Voici la maniere dont nos Missionnaires commencent ordinairement leur Mission dans les villages.

Ils y entrent, le Crucifix à la main, pour annoncer aux peuples qu'ils les viennent voir au nom de Jésus-Christ crucifié. S'il y a une Eglise ou une Chapelle dans le village, ils y vont faire leur priere avec les Chrétiens du lieu qui sont promptement avertis de l'arrivée des Missionnaires. Ils employent les premiers jours à les visiter, il les rassemblent ensuite, soit dans leurs maisons particulières, soit dans l'Eglise, lorsque les Curés le permettent. Ils y font le catéchisme aux enfans & des instructions aux Adultes; ils s'informent avec soin des malades & les visitent. Ils les trouvent souvent couchés à plate terre sur une misérable natte, manquant des choses les plus nécessaires à leurs besoins, & plus encore des secours spirituels; car leurs Curés qui ont beaucoup de peine à vivre de

leur petite rétribution, sont bien plus occupés du soin de leur ménage, que de celui de leurs paroissiens, & ils s'en reposent volontiers sur la bonne volonté des Missionnaires.

C'est ce qui nous fait prendre la précaution de porter avec nous dans nos courses, de petites boîtes d'argent, dans lesquelles nous renfermons des hosties consacrées, pour donner le Viatique aux malades, qui nous paroissent en danger, & bien disposés à le recevoir.

A cette occasion j'exposerai ici de quelle maniere les Curés Grecs de la campagne conservent la sainte Eucharistie & l'administrent à leurs malades. Ils font faire un grand pain le Jeudi Saint; ce pain étant tout chaud, ils le consacrent, étant consacré, ils le trempent dans les especes du vin consacré, & l'exposent ensuite au soleil pour le faire sécher; étant sec, ils le pulvérisent dans un petit moulin & étant pulvérisé ils gardent cette poudre dans un sac, assez mal-propre. Lorsqu'on les appelle pour donner le saint Viatique, ils prennent un peu de cette poudre avec une cuiller, & la font doucement tomber dans la bouche du malade.

Pour ce qui est de l'Extrême-Onction;

ils préparent & administrent ce dernier Sacrement en cette maniere. Ils prennent un morceau de la pâte dont ils font leur pain, ils la mettent dans un plat; ils versent de l'huile sur cette pâte, la pâte étant pénétrée de l'huile qui l'environne, ils y enfoncent un bâton, auquel ils attachent trois méches allumées, ils récitent ensuite de longues prieres, & font des lectures de quelques endroits de l'Écriture-Sainte. Les lectures & les prieres finies, ils s'approchent du malade, & prenant un peu de l'huile qui est dans le plat, ils lui en font des onctions au visage, à la poitrine, & aux mains.

Le feu Pere d'Avril, Missionnaire de notre Compagnie, étant de retour d'une de ses Missions à la campagne, raconta à nos Peres, qu'étant entré chez un pauvre payfan malade, il y avoit trouvé son Curé, qui lui faisoit ses onctions, & que le Curé les ayant finies, se tourna du côté des assistans pour leur faire de pareilles onctions, & voulut par honneur les commencer par le Pere Missionnaire qui étoit présent, & qui eut bien de la peine à s'en défendre.

En parlant ici des bonnes œuvres qui se pratiquent dans la Mission de Tripoli, je ne dois pas oublier celle où

la Providence employa le Pere Jean Verseau, & qui fut une des plus importantes qu'on ait jamais faites dans cette Mission.

A trois lieues de Tripoli & à son midi, il y a un Monastere de Religieux Grecs nommé *Belmande*. Ces Religieux étoient autrefois schismatiques; comme ce Monastere a toujours eu la réputation d'être le plus riche & le plus nombreux de tous ceux que les Grecs possèdent dans la Syrie, il étoit aussi le plus propre à entretenir le schisme, & à l'accréditer dans toute la nation.

Nos Missionnaires persuadés des grands avantages que la religion retireroit de la conversion de ce Monastere, chercherent tous les moyens d'y avoir accès pour y faire connoître les vérités catholiques. Après en avoir employé plusieurs inutilement, la Providence leur en donna un qui réussit.

Deux de nos Disciples se sentirent intérieurement appelés à la vie Religieuse, ils choisirent ce Monastere pour s'y consacrer au service de Dieu. Le Pere Verseau qui les connoissoit particulièrement les alla visiter, & les avertit du danger où ils étoient exposés dans une maison où l'on pensoit mal en matiere

de Foi; mais ce Pere après avoir eu plusieurs entretiens avec ces deux jeunes Novices, comprit qu'étant aussi-bien instruits qu'ils l'étoient de la Doctrine de l'Eglise, Dieu se serviroit d'eux pour la faire connoître & la faire goûter aux Religieux de ce Monastere.

Flatté de cette espérance le Missionnaire les visitoit souvent; & comme on lui laissoit la liberté de les entretenir, il leur expliquoit la maniere de faire naître des doutes dans l'esprit des Religieux sur les Dogmes qu'ils défendoient, pour avoir lieu de leur en découvrir l'erreur.

Dieu bénit la sage conduite de nos deux Novices; car leur piété sincere, leur régularité exemplaire, leur capacité, qui se découvroit dans leurs entretiens, leur modestie qui accompagnoit leurs paroles & leurs actions; toutes ces rares qualités leur gagnerent en peu de temps l'estime, la considération & la confiance même des anciens. Ils s'entretenoient volontiers avec ces jeunes gens. Ils les consultoient sur leurs doutes, & sur tout ce qu'ils ignoroient.

Nos deux jeunes Religieux de leur côté ne manquoient pas de profiter de ces dispositions, qui devenoient de jour

en jour plus favorables. Ils en avertirent le Pere Verseau, qui dès-lors leur rendit des visites plus fréquentes. On s'accoutuma à le voir dans le Monastere. Ces deux Disciples lui firent faire connoissance avec d'autres Religieux moins entêtés des opinions schismatiques que leurs confreres. Ces dernieres connoissances lui en donnerent de nouvelles, enforte qu'il parvint à trouver place dans leurs assemblées. Pour s'y rendre plus agréable, il y parloit souvent de saint Basile, que ces solitaires honorent comme leur saint Patriarche. Il leur rapportoit des traits de sa vie. Il leur louoit ses doctes ouvrages, que tous les Grecs ont en vénération.

Mais pour leur donner le moyen de méditer à loisir les matieres qui faisoient le sujet de leurs entretiens, il mit entre les mains des deux jeunes Religieux les excellens livres du feu Pere Clifson & du feu Pere Nau, composés en Arabe, pour combattre le schisme, & pour établir les vérités catholiques.

Ceux-ci ne manquerent pas d'en faire publiquement la lecture; ils avoient surtout grand soin de leur faire remarquer les sentimens de saint Basile & des autres Peres Grecs, fondés sur le propre

texte des saintes Ecritures , qui établis-  
soit les preuves invincibles des vérités  
catholiques , contre les opinions schisma-  
tiques. Le Pere Verseau leur fit observer  
dans les mêmes livres des Saints Peres la  
pratique ancienne de la fréquentation  
des sacremens de Pénitence & d'Eucha-  
ristie , que le schisme avoit abolie jusques  
dans leur Monastere.

Enfin avec le temps, la patience, les  
soins des deux jeunes Religieux & les  
entretiens de nos Missionnaires, la vérité  
orthodoxe a tellement prévalu, que tous  
les Religieux du Monastere, à quelques  
entêtés près, s'y sont rendus & l'ont  
embrassée.

Depuis ce temps nos Missionnaires de  
Tripoli y continuent leurs visites; ils y  
sont les bienvenus, & ils ne contribuent  
pas peu à y entretenir l'union, la paix,  
la régularité, la piété & la saine doctrine.

C'est dans cette Mission, mon Révé-  
rend Pere, que les Supérieurs généraux  
de nos Missions en Syrie font ordinairement  
leur demeure, parce qu'ils y sont  
plus à portée qu'ailleurs de recevoir des  
nouvelles de nos autres Missions & d'y  
envoyer leurs ordres.

Le Pere Nicolas Bazire, qui les a  
gouvernées en qualité de Supérieur gé-

néral, mérite après le Pere Amieu d'être appelé le Fondateur de la Mission de Tripoli. C'est pour honorer sa mémoire qu'on la nomme encore aujourd'hui la Mission du Pere Nicolas. Il y a employé dix-huit ans de sa vie, pendant lesquels sa vertu, sa sagesse & sa charité lui avoient gagné & lui ont conservé la confiance & la vénération des Chrétiens. Les Infidèles même le respectoient & en parloient toujours avec éloge; la réputation qu'il avoit d'être un aussi bon Médecin, que Missionnaire, lui donnoit accès dans les maisons, non seulement des Chrétiens, mais encore dans celles des Turcs. Un enfant ne tomboit pas malade qu'on n'appellât au plutôt le Pere Nicolas, car c'est ainsi qu'on l'appelloit communément; son zèle pour le salut de ces enfans dirigeoit ses pas, & il les faisoit volontiers. Le nombre d'enfans qu'il a baptisés est presque incroyable. Combien de ces enfans auroient été exclus du Royaume des cieux, si par le baptême il ne leur en avoit ouvert la porte.

La multitude de ses occupations ne l'empêchoit pas de conserver dans ses actions un esprit intérieur, qui paroissoit sur son visage. Quoiqu'il fût très-sévère & très-mortifié pour lui-même, il étoit

très-humain pour les autres. Sa charité & sa bonté jointe à une profonde humilité, ne parurent jamais davantage que dans le gouvernement de nos Missions, dont la Providence le chargea. Tous les Missionnaires l'honoroient & l'aimoient comme leur pere, aussi en prenoit-il un soin paternel. Chacun d'eux eut bien voulu que son gouvernement eût été plus long ; mais les fatigues de sa vie laborieuse ayant usé ses forces, nous le perdîmes pendant qu'il faisoit sa visite à Seyde.

Le Pere Jean Barse, qui succéda au Pere Nicolas Bazire dans l'emploi de Supérieur Général de nos Missions en Syrie, & que la mort nous a enlevé pendant son gouvernement, excite encore aujourd'hui tous nos regrets. Cette Mission en particulier lui a des obligations qu'elle n'oubliera jamais. Il ouvrit ici, il y a peu d'années, une école pareille à celle que nous avons à Damas. On ne peut imaginer les contradictions qu'il essuya pour l'établir ; elles eussent été capables de rebuter l'homme du monde le plus patient & le plus courageux ; mais le zèle du Pere Barse, fondé sur sa confiance en Dieu, n'en devint que plus courageux & plus constant.

Après bien des peines & des traverses, il parvint enfin à ouvrir une école. Elle fut en peu de temps remplie de plusieurs enfans. Il falloit le voir au milieu d'eux les instruisant, tantôt en particulier les uns après les autres, & tantôt en général, avec une bonté & une charité fans égal. Il comptoit pour rien les dégoûts d'une occupation aussi rebutante que celle-ci; il n'étoit touché que du desir de bien instruire ces enfans des vérités catholiques.

Il est vrai que Dieu lui avoit donné un talent singulier pour instruire les grands & les petits, & il l'employoit très-fidèlement. Aussi eut-il la consolation d'en voir les fruits; car en instruisant les enfans, il instruisoit les familles. Les peres & les meres venoient le consulter, & lui propofoient leurs doutes. A leur exemple plusieurs Chrétiens s'adressoient à lui, pour mettre leur conscience en repos, ils le trouvoient toujours prêt à leur répondre avec une charité dont ils ne pouvoient assez se louer.

Je dois vous ajouter ici, mon Révérend Pere, que le temps qu'il mettoit à ces œuvres de charité, ne faisoit aucun tort à celui qu'il étoit obligé de donner

au gouvernement de ses Missions. Il veilloit sur tous les emplois des Missionnaires, & avoit fort à cœur qu'un chacun fatisfit à ses devoirs. Il employoit à cet effet autant de fermeté que de bonté. Le caractère de son esprit étoit solide, vif & ardent ; sa vertu lui mettoit toujours dans la bouche des paroles si gracieuses, qu'elles lui gagnoient l'affection & la confiance de ceux dont il étoit connu. Au surplus, il paroissoit toujours intrépide au milieu des différentes persécutions que les ennemis de notre sainte religion suscitoient à nos Missionnaires. Il sçavoit se taire & parler à propos, omettre quelquefois un bien pour éviter un mal qu'il prévoyoit ; son zèle étant toujours sage, modéré & discret. Toutes ces rares qualités dans un Supérieur, qui étoit d'ailleurs d'un âge peu avancé, nous faisoient espérer que nos Missions profiteroient de ses services pendant plusieurs années ; mais Dieu, dont les vues sont bien différentes des nôtres, voulut finir la carrière de sa vie le 7<sup>e</sup> Décembre 1715, veille de la fête de la Conception de la sainte Vierge, pour laquelle il avoit une dévotion très-tendre. Il donna ordre aux affaires pressantes des Missions. Il demanda ensuite les Sa-

cremens de l'Eglise , & ne songea plus qu'à se préparer à une sainte mort , qui nous a enlevé un Missionnaire & un Supérieur accompli.

La Mission de Tripoli a eu aussi l'avantage de posséder quelque temps les Peres Paulet & Grenier. On peut dire d'eux avec vérité , que rien ne leur coûtoit quand il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu & le salut des ames. Ils en donnerent une preuve éclatante , lorsqu'ils apprirent que le Royaume d'Ethiopie n'étoit pas absolument fermé à l'Evangile , & que le Pere de Brevedent étoit en chemin pour tâcher d'y pénétrer. Ils s'offrirent tous deux à le suivre. Ils le suivirent en effet ; mais les fatigues & les miseres que ces trois Missionnaires eurent à souffrir , marchant par des pays inaccessibles , les mauvais traitemens qu'ils reçurent dans le Royaume de Senar , qu'il falloit traverser , abrégèrent leurs jours. Dieu , pour des raisons que sa Providence nous cache , s'étant contenté des dispositions de leur cœur , & réservant à d'autres temps la conversion d'un peuple tant de fois rebelle à sa voix.

Je joindrai à cette lettre que j'ai l'honneur d'écrire à votre paternité , une courte relation de l'Ethiopie ; elle lui

rappellera le souvenir de ces grands hommes de notre Compagnie , que la Providence divine avoit envoyés en ce Royaume dans ces derniers siècles, pour y éclairer cette nation, teinte du sang de tant de Martyrs, qui demandent sans cesse à Dieu pour elle grace & miséricorde.

MISSION DE NOTRE-DAME  
DE SEYDE.

Seyde , qui étoit appelée autrefois Sidon , se fait honneur d'avoir été bâtie par Sidon , fils aîné de Canaan , & de porter le nom de son fondateur. Elle causoit en ce temps de la jalousie à la ville de Tyr par les grandes richesses qu'elle possédoit, & qu'elle devoit à la commodité de son Port, que l'art avoit rendu capable de contenir un grand nombre de vaisseaux ; elle se donne la gloire d'avoir construit les premiers qui ayent été mis en mer.

Mais , d'un autre côté, elle s'est bien déshonorée en se laissant corrompre par l'idolâtrie , & par les vices qui en sont les suites.

Les Chrétiens perdirent cette ville en l'an mil cent onze. Il la reprirent ensuite

sur les Sarrasins, & Saint Louis la répara l'an mil deux cent cinquante. Mais les Sarrasins s'en rendirent maîtres une seconde fois l'an mil deux cent quatre-vingt neuf, & l'Emir Fakredin jugea à propos d'en combler le port pour en éloigner à jamais les ennemis.

L'honneur que cette ville a eu de posséder le Messie, lorsqu'il alloit, dit *saint Marc* (1), des confins de Tyr à la mer de Galilée, fut le principal motif qui fit desirer à nos premiers Missionnaires l'établissement d'une Mission dans la ville de Seyde.

Ils avoient en effet sujet d'espérer que les graces que le Sauveur du monde regretta en quelque maniere de n'avoir pas faites à la ville de Sidon, par préférence aux villes de Corosain & de Betsaïde, seroient aujourd'hui accordées à la ville de Seyde, & qu'ils en profiteroient pour opérer le salut de ses habitans.

La providence favorisa les desirs de nos Missionnaires à l'occasion que je vais dire.

La peste qui venoit de s'éteindre à Damas se ralluma bientôt après à Seyde. Nos François en furent les premiers attaqués.

---

(1) S. Marc, VII. 24.

Ce fléau de Dieu les fit penser à leur salut, & à recourir promptement aux remèdes spirituels. La disette, où ils étoient à Seyde, de ces secours les plus nécessaires, les obligea d'envoyer à Damas, en toute diligence, pour y demander le Pere François Rigordy, qui venoit de signaler son zèle & sa charité auprès des pestiférés de cette ville. Ce charitable Missionnaire ne fut pas plutôt averti qu'on le demandoit à Seyde, qu'il partit pour s'y rendre. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il se mit au service des malades, allant de l'un à l'autre pour les soulager & spirituellement & corporellement.

Heureusement la contagion n'y fut pas de longue durée, ce qui donna lieu au pere Crasset, Religieux de l'Observance, & Commissaire de Terre-Sainte, de proposer au Pere Rigordy de prêcher l'Avant & le Carême dans son Eglise.

Ce Pere se trouvant en effet peu occupé du soin des malades, dont le nombre diminuoit chaque jour, accepta cet emploi. Il commença ses premières prédications avec un concours extraordinaire de tous les Chrétiens de la ville & de la campagne, qui venoient avec empressement entendre un homme d'une si grande réputation dans le pays.

Il la méritoit, non-seulement par l'opinion qu'on avoit de sa sainteté éprouvée tant de fois, & par son ardente charité pour les malades pestiférés, au péril même de sa vie, mais encore par les grands talens qu'il avoit reçus du Ciel; car il paroissoit en chaire parlant avec un air prophétique, sa voix étoit grande & agréable, accompagnée d'un geste qui exprimoit ce qu'il vouloit dire; ses discours étoient solides, mais si pathétiques, qu'ils remuoient vivement les cœurs les plus endurcis.

Avec de si grands avantages, pour le ministère de la parole Evangélique, il n'étoit pas possible que le prédicateur ne fût entendu avec un grand empressement, & que le fruit de ses prédications ne fût très-sensible. Messieurs de la nation Françoisise, qui l'entendirent assiduellement pendant l'Avent & le Carême, en furent si touchés, qu'ils prirent la résolution de retenir le Pere Rigordy pour établir à Seyde une Mission pareille à celle de Damas. Ils lui offrirent, & lui donnerent un appartement dans la vaste maison, que plusieurs d'entr'eux occupoient, & pourvurent à sa subsistance, & à celle de deux autres Missionnaires, que le Pere Rigordy devoit faire venir

pour partager avec lui les travaux de la Mission.

Le Pere qui connoissoit par expérience combien le bon & le mauvais exemple des François, hors de leur pays, fait de bien & de mal parmi les étrangers, crut devoir commencer sa Mission par travailler à la sanctification des François que le commerce rassembloit à Seyde. Le moyen le plus propre pour y réussir fut l'établissement d'une Congrégation, sur le modele de celles que notre Compagnie a toujours pris soin d'établir dans toutes nos maisons, pour y former des personnes de différentes conditions & de différens âges dans la pratique des devoirs & des vertus de leur état.

Il en fit la proposition aux plus anciens & aux plus distingués d'entre les négocians, en les assurant en même tems que l'érection d'une Congrégation en l'honneur de la Sainte Vierge, leur donneroit, dans cette auguste Mere de Dieu, une puissante protectrice, qui attireroit sur eux, sur leur famille & sur leur commerce d'abondantes bénédictions.

Ces assurances, de la part d'un homme qui avoit gagné leur estime & leur confiance, produisirent l'effet que le Pere Rigordy souhaitoit, non-seulement ils

consentirent à cet établissement , mais ils s'employèrent volontiers avec le Pere pour préparer une Chapelle convenable & pour s'associer d'autres Négocians François, qui commenceroient avec eux les exercices de la Congrégation.

Les principaux, furent M. André, qui fut ensuite élu Patriarche de la nation Surienne; MM. Stoupan, Honoré Audifroy, François Lambert, & M. Piquet. Ces premiers Congréganistes faisoient un honneur infini au nouvel établissement; on les voyoit employer en bonnes œuvres tout le loisir que les occupations de leur commerce leur laissoient de reste. Ils avoient sur-tout grand soin d'assister les pauvres Chrétiens, jusqu'à les aller chercher dans les lieux obscurs où leur pauvreté s'alloit cacher. Dieu, de son côté, secondoit tellement leurs bons exemples, que plusieurs autres considérables Commerçans François demandèrent à être admis au nombre des Congréganistes. On les reconnoissoit dans la ville à leur modestie, à leur piété & à leur charité. Les étrangers en étoient édifiés, & étoient les premiers à louer les bons effets que le nouvel établissement avoit produits.

Le Pere Gilbert Rigouft, & le Pere

Jean Amieu, gouvernerent pendant plusieurs années cette Congrégation. Dieu leur donna la consolation d'en voir croître les fruits d'années en années; car la conduite édifiante de leurs Congréganistes faisant honorer la vertu, & décriant le vice, les mœurs de la ville de Seyde en furent réformées.

Les plus zélés Catholiques, témoins de ces changemens, donnoient mille bénédictions aux Directeurs de la Congrégation,

La réputation où ils étoient, étoit si bien établie, que chacun avoit recours à leurs conseils & qu'on en passoit par leur avis, dans les différends qui naissoient entre les Négocians.

En parlant de la Congrégation & des Congréganistes, il est de la gloire de Dieu & de l'honneur de la Congrégation dont nous parlons, de raconter ici la conduite singulière de Dieu sur un de ceux qui en fut un des principaux ornemens. Ce Congréganiste dont je veux vous parler, fut M. François Lambert; il étoit natif de Marseille, & le plus accredité négociant qu'il y eût alors à Seyde. Il étoit sur-tout recommandable par la régularité de sa vie connue de tout le monde. Les raisons que la Congrégation lui

donnoit avec les Missionnaires, lui firent apprendre qu'il en devoit partir quelques-uns d'entr'eux, pour aller établir une Mission à Ispaham, capitale du Royaume de Perse. Après avoir entendu parler souvent du projet de cet établissement, & de ses avantages, pour procurer la gloire de Dieu, & le salut d'un grand nombre de Chrétiens, dont la foi périltoit dans un Empire où l'infidélité domine, il se sentit inspiré d'imiter saint Matthieu, c'est-à-dire, de quitter son commerce, pour se mettre à la suite des Missionnaires que le Sauveur appelloit en Perse.

Après y avoir bien pensé, & consulté les personnes qui avoient sa confiance, il se disposa à suivre son inspiration, comme une vocation particuliere de Dieu. Il donna ordre à ses affaires domestiques; il laissa ses dernieres volontés dans un écrit qu'il mit entre les mains d'un ami, homme sage & vertueux, & il partit de Seyde dans l'intention d'aller joindre les Peres Missionnaires en Perse.

Mais la Providence qui l'avoit appelé à son service, en disposa autrement; car au lieu de le faire arriver en Perse, elle le conduisit par divers événemens sur les côtes des Indes & près de *Méliapor*.

Notre voyageur fut bien étonné de se voir contre toute attente , transporté , pour ainsi dire , sur le tombeau de l'Apôtre saint Thomas. Il adora la Providence divine , qui lui avoit donné occasion de faire dans un voyage involontaire des œuvres saintes , pour lesquelles il semble qu'elle avoit voulu l'employer. D'ailleurs se voyant près du tombeau du saint Apôtre , il ne douta point que Dieu n'eût sur lui des desseins particuliers , qui lui seroient révélés lorsqu'il feroit au pied de ce célèbre & saint monument.

Il partit incontinent pour se rendre à Méliapor , que l'on nomme la ville de Saint-Thomé. Il n'y fut pas plutôt arrivé , qu'il se fit conduire au tombeau de l'Apôtre. A la vue de ce respectable objet , il se sentit pénétré d'une dévotion extraordinaire. Il se prosterna sur la pierre où ce grand Saint fut percé d'un coup de lance , & il y demeura long-temps en oraison.

Il ne se contenta pas de cette première visite , où il avoit ressenti de si abondantes consolations. Il venoit chaque jour passer plusieurs heures dans le même lieu , & il en revenoit toujours de plus en plus animé du desir de se donner à Dieu.

Il y répétoit continuellement ces paroles de l'Apôtre saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse.* Le Seigneur qui écoute toujours favorablement les vœux de ceux qui ne veulent suivre que sa volonté , lui parla intérieurement , & lui inspira le desir d'entrer dans la Compagnie pour y être Missionnaire.

Le sieur Lambert se rappella pour lors la vie & les travaux des ouvriers évangéliques , qu'il avoit connus en Syrie ; leur zèle infatigable pour le salut de ceux que le schisme , l'erreur & le dérèglement des mœurs précipitoient à leur perte , les fruits de leurs paroles , dont il avoit été si souvent témoin ; leur vie , d'ailleurs innocente & irrépréhensible , leur désintéressement dans les services qu'ils rendoient au prochain. Tous ces objets se présentoient vivement à son esprit , & lui faisoient comprendre que pour imiter plus parfaitement la vie du Sauveur dans la Judée , il ne pouvoit rien faire de mieux , que de se mettre au nombre de ses disciples , qui s'efforçoient de marcher sur ses vestiges.

Cependant , pour ne se pas tromper dans la résolution qu'il avoit à prendre , il alla consulter un religieux de saint Augustin , qui avoit la réputation d'être

un grand homme de bien , & très-éclairé dans les voies de Dieu. Il eut plusieurs conversations avec lui , où il lui fit le récit de sa vie ; il lui exposa les pensées dont il étoit occupé depuis les visites qu'il avoit rendues au tombeau de l'Apôtre saint Thomas , & il le pria de lui dire son sentiment sur les vues qu'il croyoit que Dieu avoit sur lui.

Le Religieux son directeur ayant pris le temps convenable pour examiner sa vocation , lui dit , qu'il ne doutoit pas que Dieu ne l'appellât à son service , pour travailler au salut des ames dans le pays où la Providence l'avoit conduit , & que tout ce qui lui étoit arrivé depuis son départ d'Alep , lui paroïssoit être autant de moyens que Dieu avoit employés pour le retirer du commerce qu'il faisoit en cette ville , & pour lui faire embrasser le nouveau genre de vie qui lui étoit inspiré.

Il n'en fallut pas davantage au sieur Lambert , pour le déterminer à suivre les impressions de l'Esprit-Saint , qui le portoit intérieurement à la vie Evangélique. Il ne songea plus qu'à exécuter les volontés de Dieu. Il s'agissoit d'abord de se faire recevoir dans notre Compagnie , & étant déjà un peu âgé , il appréhenda que

son âge ne mît obstacle à sa réception.

Pour prévenir toutes difficultés , il jugea à propos , de l'avis de son Directeur , d'aller en droiture à Rome , & de s'y adresser au Général des Jésuites , qui après avoir examiné & connu par lui-même la conduite de Dieu sur lui , ne pourroit se défendre de le recevoir. Rempli donc de cette espérance qui lui parut bien fondée , il s'embarqua pour l'Italie. En chemin il eut occasion de racheter deux pauvres esclaves ; il les instruisit dans la foi Catholique , & les disposa à recevoir le saint Baptême.

Le voyage du sieur Lambert fut très-heureux jusqu'à Rome. Si-tôt qu'il y fut arrivé , il exposa au Révérend Pere Général le sujet de son voyage , les diverses circonstances de sa vie , les moyens dont il s'étoit servi pour connoître la volonté de Dieu , & les motifs qui l'avoient porté à venir en personne lui demander la grace d'être admis dans la Compagnie.

Le Révérend Pere Général , après l'avoir vu & entendu plusieurs fois , fut charmé du présent que la Providence offroit à sa Compagnie dans la personne du sieur Lambert , il n'hésita pas à le recevoir , & il le conduisit lui-même au Noviciat.

Il est aisé de comprendre avec quelle ferveur le nouveau Novice fit toutes les épreuves des deux années de son noviciat. Son exemple étoit une continuelle exhortation pour tous les autres Novices, qui admiroient dans un homme déjà fait, une si profonde humilité.

Les deux années de son noviciat étant finies, on l'appliqua à l'étude des sciences nécessaires aux fonctions Evangeliques, auxquelles il étoit destiné. L'application qu'il y donna lui fit faire en peu de temps un progrès extraordinaire. Il se disposa en même temps à recevoir les saints Ordres. Le Sacerdoce dont il fut honoré enflamma son cœur d'un desir plus ardent que jamais, d'aller prêcher le Royaume de Jesus-Christ dans la Judée & dans la Palestine; ses études étant finies, & se trouvant suffisamment instruit de ce qu'un Missionnaire doit sçavoir, il obtint du Révérend Pere Général la permission d'aller finir ses jours dans nos Missions en Syrie.

Il partit de Rome avec deux jeunes Jésuites qui avoient demandé instamment à le suivre. Ils s'embarquerent tous trois sur un vaisseau qui partoit pour arriver au port de Seyde ou de Tripoli; mais la Providence qui avoit conduit jusqu'à

présent le Pere Lambert , & qui vouloit se servir de lui pour l'établissement d'une Mission en faveur des Maronites , permit qu'une rude tempête jettât son vaisseau sur les côtes voisines d'un petit village nommé Antoura.

Les habitans de cette côte , appercevant un vaisseau qui s'approchoit de leur côte , le prirent pour un vaisseau corsaire ; & sans trop examiner ce qui en étoit , ils y coururent & se saisirent du Pere Lambert , de ses deux compagnons , & de quelques autres passagers , & les conduisirent chez le Commandant du pays.

Le Commandant étoit *Abunaufel* , Maronite , Seigneur le plus recommandable de sa nation. La réputation de sa probité étoit si bien établie & si connue , que Louis XIV d'heureuse mémoire , le choisit , tout sujet du Grand-Seigneur qu'il étoit , pour être son Consul de la nation Françoisse , & il lui en fit expédier le brevet.

Ce fut devant ce Seigneur que comparurent le Pere Lambert & ses deux Compagnons. *Abunaufel* les interrogea. Dans les réponses qu'ils lui firent , ils déclarerent ce qu'ils étoient ; & pour lui en donner la preuve , ils lui montrerent

les Patentes du Révérend Pere Général, par lesquelles il les reconnoissoit pour être de sa Compagnie, & destinés pour aller faire les fonctions de Missionnaires dans la Syrie.

*Abunaufel* comprit sans peine que ces prétendus Corsaires étoient des Missionnaires que la Providence lui envoyoit. Il leur fit tout le bon accueil possible, & les logea chez lui. L'arrivée de ces trois Missionnaires, & les entretiens qu'il eut avec eux, lui firent naître la pensée de faire en son pays l'établissement d'une Mission, pour donner aux Maronites du Mont-Liban les secours spirituels dont ils étoient souvent privés. Il en fit la proposition au Pere Lambert, & lui offrit un emplacement dans son propre domaine, situé dans la partie du Mont-Liban qu'on appelle le *Kesroan*.

Le Pere Lambert, après avoir consulté les Supérieurs de nos Missions en Syrie, & en avoir reçu des réponses favorables, accepta de leur part les offres d'*Abunaufel*. Ce Seigneur tint parole aux Missionnaires; il fit donc d'un terrain convenable pour bâtir, une petite maison avec une Chapelle. Il entra même dans les dépenses nécessaires pour ce petit édifice. Le Pere Lambert fut l'homme

choisi de Dieu pour être le fondateur de la Mission d'*Antoura*. Il en fit l'ouverture avec un concours extraordinaire de peuples qui assisterent aux premiers exercices de la Mission. Aidé de ses deux Compagnons, il les continua jusqu'à la mort, avec un zèle aussi ardent qu'infatigable. *Abunaufel* voyoit avec plaisir les grands succès de son établissement, dont les Maronites ne cessoient pas de le remercier. Le Pere Lambert, au bout de quelques années de Mission, soit qu'il fût épuisé de ses continuels travaux, soit que Dieu voulût les récompenser dans l'autre vie, après quelques jours de maladie, mourut, & à sa mort il plut à Dieu de donner des marques publiques de la sainteté de son serviteur.

Depuis sa perte, qui causa dans tout le pays une affliction générale, la Mission d'*Antoura* a toujours continué & continue encore d'envoyer des Missionnaires en différentes parties du Mont-Liban. Je vous rendrai compte de leurs Missions, mon Révérend Pere, après que j'aurai achevé ce qui me reste à dire de la Mission de *Seyde*.

Cette ville étant habitée par un assez grand nombre de Grecs & de Maronites, nous leur donnons nos premiers soins,

qui consistent à instruire leurs enfans , à visiter les malades , à prêcher les Avents & les Carêmes avec la permission des Peres de Terre-Sainte , qui sont les Curés nés dans la Syrie & dans la Palestine , & à disposer les adultes pour approcher dignement des Sacremens. Mais nos principales & plus nécessaires occupations sont dans les campagnes ; la raison est que nos Chrétiens s'y trouvant mêlés avec d'autres peuples , qui professent une religion bien contraire à la religion Catholique , nous avons un sujet continuel de craindre que leur mauvais exemple , ou l'intérêt , ou la force même , ne fasse abandonner nos saintes pratiques à nos Catholiques , & ne pervertisse leurs mœurs , après avoir corrompu leur foi.

C'est pour prévenir ces malheurs , & d'ailleurs pour profiter de l'avantage qu'on a de faire avec liberté de grands biens parmi les Maronites , que nos Missionnaires préfèrent les Missions des montagnes à celles qui se font dans les villes.

Aussi faut-il convenir à l'honneur de la nation Maronite , que l'on trouve dans cette aimable nation des ames pures , innocentes & capables des plus grandes vertus.

Pour en donner ici une preuve , & pour faire en même temps admirer & bénir les miséricordes infinies de Dieu, je raconterai ce qui se passa ici il y a quelques années : Dieu ayant voulu se servir d'une bonne veuve Maronite , pour mettre dans le troupeau de Jesus-Christ une ame qui en étoit exclue par sa naissance , & pour la disposer à finir ses jours par le martyre (1).

Cette femme Maronite s'appelloit *Vonni Joussephe*. Pour s'éloigner des troubles qui agitoient alors le Mont-Liban , elle vint se réfugier dans un village près de Seyde. Elle étoit fort âgée & très-infirmes , son corps étoit presque tout couvert d'ulceres ; si on la touchoit pour la soulager , on lui faisoit souffrir des douleurs très-aiguës ; d'ailleurs son extrême pauvreté la privoit des commodités de la vie les plus nécessaires.

Un état aussi déplorable que le sien,

---

(1) La relation touchante de cette jeune Martyre avoit fourni dans le VIII<sup>e</sup> volume des Mémoires du Levant , l'*Histoire de la conversion & du martyre de Fatiné* : Histoire écrite avec élégance , mais non pas avec cette simple & exacte vérité qui brille dans le récit du Pere Nacchi. Les droits rigoureux de la vérité exigent de nous de ne conserver dans cette édition que ce qui est vrai , & de supprimer la fiction.

étoit moins étonnant que la patience qu'elle faisoit constamment paroître dans ses maux. Jamais on ne l'entendoit se plaindre, bien au contraire, elle faisoit paroître sur son visage une douceur & une égalité d'humeur inaltérable.

Ses voisines, qui venoient la visiter, ne pouvoient assez admirer sa tranquillité & sa douceur dans un état si douloureux. Entre ses voisines, il y avoit une jeune fille âgée de vingt ans, qui fut nommée, quelques temps avant sa mort, Marie Thérèse. Elle avoit été élevée par son pere & sa mere dans la Religion & les erreurs de sa nation. Cette jeune fille charmée des vertus qu'elle découvroit dans la malade, étoit celle qui la fréquentoit le plus souvent.

S'entretenant un jour avec elle, elle lui demanda, comment il se pouvoit faire que, souffrant autant quelle souffroit, elle ne se plaignoit jamais, & paroïssoit toujours contente. *C'est*, lui répondit la patiente Maronite, *que je ne souffre pas seule; car le Dieu que j'adore & qui est le seul adorable, m'aide par sa grace à souffrir. Sa grace m'a fait aimer mes souffrances, parce qu'elle m'a fait connoître, que mes souffrances me rendent agréable à ses yeux, & que les siennes pour le salut de mon ame ont été beaucoup plus grandes;*

*mais vous avez le malheur d'ignorer, ajouta la malade à la jeune fille, que vous avez eu autant de part que moi à ses souffrances.*

*Quel est donc ce Dieu qui a souffert pour moi, reprit la jeune fille, je voudrois le connoître. Je vous l'apprendrai quand vous le voudrez, lui dit la Maronite.*

La jeune fille frappée de ces discours revenoit souvent visiter la Maronite, qui ne manquoit pas de profiter de ces occasions, pour l'instruire des principales vérités du Christianisme, & de nos augustes Mysteres.

La jeune fille écoutoit avec plaisir ses instructions & les méditoit chez elle avec attention. Dieu de son côté préparoit intérieurement son ame à recevoir la divine semence que l'on y jettoit.

Sur ces entre-faites, il se présenta un parti pour cette fille; son pere le jugeant convenable à sa famille, il le proposa à sa fille comme une affaire si bien conclue, qu'il ne s'agissoit plus que de l'exécuter; sa fille employa toutes les raisons qu'elle put imaginer pour faire changer la volonté de son pere: mais n'ayant pu rien gagner, elle le conjura de lui laisser la liberté de se choisir elle-même un époux qui pût faire son bonheur. Mais son pere, qui avoit un intérêt particulier à se donner le gendre qu'il avoit

choisi , déclara à sa fille qu'elle n'auroit point d'autre époux que celui qu'il lui avoit destiné, & qu'il regardoit sa résistance comme une rébellion manifeste à la volonté d'un pere. La fille ne lui répondit que par une abondance de larmes & de gémissemens capables de toucher le cœur du plus dur de tous les peres.

Mais ce pere n'en fut que plus irrité contre sa fille. Il la menaça de la chasser de chez lui & de l'abandonner; ces menaces n'empêcherent pas sa fille de persister dans sa résolution; ce qui obligea son pere d'engager un de ses oncles, qu'elle aimoit, de parler à sa fille & de faire ses efforts pour la faire consentir à ses volontés.

L'oncle fit de tout son mieux pour vaincre la résistance de sa niece, en lui représentant d'un côté le tort qu'elle se faisoit, en refusant un parti aussi avantageux que celui que l'on proposoit, & lui exposant de l'autre tout ce qu'elle avoit à craindre de l'indignation d'un pere offensé par sa défobéissance.

La jeune fille qui avoit pris le nom de Marie Thérèse, n'osant pas encore déclarer les sentimens que Dieu mettoit dans son cœur, ne put opposer à tout ce que lui dit son oncle, que sa

répugnance extrême & invincible à tout établissement, tel qu'il pût être, le suppliant en même-temps de lui donner la plus tendre de toutes les marques de sa tendresse, en obtenant de son pere la grace de ne lui en parler jamais.

L'oncle attendri des paroles de sa nièce, fit tout ce qu'il pût pour persuader à son pere de ne point forcer l'inclination de sa fille, & de songer plutôt à marier sa cadette.

Pendant ces négociations Marie Thérèse trouvoit chaque jour des momens, pour aller secrettement rendre compte à sa directrice sa voisine, de tout ce qui se passoit. Celle-ci la fortifioit dans ses résolutions, & l'instruisoit de toutes les vérités qu'elle devoit croire. Elle l'animoit par les espérances d'un bonheur éternel dont Dieu récompenseroit ce qu'elle souffroit, & ce qu'elle auroit encore à souffrir pour son saint nom. Elle lui enseignoit la pratique des vertus qui lui étoient nécessaires, & lui en faisoit faire les actes. Marie-Thérèse revenoit toujours d'auprès de cette bonne amie avec plus d'amour & plus d'attachement pour la religion Chrétienne.

Son pere qui avoit gardé le silence pendant quelques jours, pour donner le loisir à sa fille de faire ses réflexions,

voyant que ni lui ni son oncle n'avoient pû la réduire à lui obéir , regarda sa résistance comme un mépris de son autorité , & un affront que sa propre fille lui faisoit. Piqué de ces pensées , il prit la résolution de marier sa cadette , & de se défaire de l'aînée , qui lui étoit devenue un objet odieux. Marie-Thérese fut bientôt informée des desseins de son pere. Elle en avertit sa bonne amie Maronite , qui la disposa à souffrir avec mérite ce qu'elle avoit à craindre de la fureur de son pere.

Elle ne fut pas long-temps sans en sentir les effets ; car ce pere inhumain , croyant causer un chagrin mortel à sa fille , fit les noces de sa cadette avec grand appareil ; mais il n'en demeura pas là ; conservant toujours contre sa fille aînée un vif ressentiment de son refus , & l'accusant d'une rébellion criminelle & punissable des derniers supplices ; ce pere inhumain n'eut pas horreur , dans une assemblée chez lui où l'on prenoit du café , d'en faire donner une tasse préparée à cette innocente victime , qui la but sans sçavoir qu'elle devoit lui causer la mort. Peu de temps après elle se sentit attaquée d'une fièvre lente , accompagnée de frissonnemens & de défaillances fréquentes , qui l'aver-

tirent que ses jours s'abrègeoient , & qu'elle ne devoit plus songer qu'à mettre en pratique ce qu'elle avoit appris de sa directrice la Maronite. La fièvre lente qui la consumoit redoubla. Dieu lui fit la grace de conserver jusqu'au dernier soupir assez de présence d'esprit pour produire les actes les plus héroïques de notre sainte religion , & pour faire à Dieu le sacrifice de sa vie.

Ainsi mourut cette jeune martyre ; son ame , comme nous le devons espérer de la bonté de Dieu pour elle , fut enlevée au ciel. Son pere , pour satisfaire son ressentiment contre elle , fit jeter inhumainement son corps dans un puits ; mais Dieu ne permit pas que le crime d'un tel pere fût impuni. Il mourut subitement peu de temps après la sainte mort de sa fille.

Exemple de la sévérité redoutable des jugemens de Dieu , comme la conversion & l'heureuse fin de cette jeune fille est une marque sensible de ses infinies miséricordes.

Ces deux événemens arriverent vers la fin de l'année 1697. L'un & l'autre donnerent matiere à nos Missionnaires pour faire à leurs disciples de touchantes instructions.

Au reste , ce n'est pas seulement dans

cette occasion , que nous avons vu le Seigneur employer les plus vils instrumens aux yeux des hommes pour faire éclater les plus grands effets de sa miséricorde.

Mais ce qui ne mérite pas moins notre admiration , c'est que nous rencontrons dans de pauvres chaumines des ames simples , qui ne voient que rarement des Missionnaires , mais qui sont conduites par l'esprit de Dieu qui agit en elles , & qui leur fait produire les actes des plus héroïques vertus du Christianisme.

Nos Missions dans le *Kesroan* & dans les montagnes du Liban , dont nous allons parler , nous découvrent assez souvent quelques-unes de ces ames dont les vertus sont cachées aux hommes , mais qui sont connues de Dieu.

#### MISSION DE SAINT JOSEPH D'ANTOURA.

Notre Mission d'Antoura n'oubliera jamais qu'elle doit son établissement au Seigneur *Abunaufel* , dont nous avons déjà parlé. Il fut toute sa vie non-seulement notre protecteur , mais encore notre insigne bienfaiteur ; on doit dire de lui avec vérité , que ce pays lui est redevable de toutes les bonnes œuvres

qu'il a plû à Dieu d'opérer par le ministère des Missionnaires qu'il y a établis, protégés & maintenus.

Antoura est un petit village de l'Anti-Liban, entre *Beryte* & *Gibail*, & à cinq lieues de l'un & de l'autre. Tout le monde sçait que ce fut à cette dernière ville que furent portés les bois de cédre enlevés du Mont-Liban, & destinés à la construction du Temple, & que de cette ville où ils furent façonnés, ils furent conduits sur des chariots à Jérusalem, par les ordres du Roi *Hiram*.

Antoura signifie en Arabe, source de rocher. Ce village est ainsi nommé, parce qu'il est voisin d'une montagne pierreuse, d'où l'on voit sortir une fontaine d'eau très-claire & abondante, qui traverse le village.

C'est dans ce village que le Seigneur *Abunaufel* nous a procuré un établissement en 1656. Cet établissement nous donne des avantages considérables. Le premier est, que l'air y étant très-sain, il contribue beaucoup au rétablissement de nos Missionnaires, qui reviennent toujours très-fatigués des rudes Missions dans les montagnes. Un second avantage est, que le pays étant presque tout Chrétien & Catholique, nous y avons en tout temps un asyle, si par malheur

quelque prompt révolution nous obligeoit d'abandonner nos autres Missions.

Un troisieme avantage est , que la situation d'Antourà nous met plus à portée que par-tout ailleurs d'aller faire nos excursions Evangéliques dans les différentes parties du Liban , où les secours spirituels sont en un plus pressant besoin.

Notre maison, toute petite qu'elle est, convient assez à nos usages. Un petit jardin qui l'accompagne nous donne suffisamment des légumes , qui sont en ce pays notre nourriture ordinaire. Ils sont arrosés des eaux de la fontaine dont j'ai parlé. Nous avons une Chapelle détachée de la maison ; elle avoit été autrefois bâtie , & proprement ornée par un de nos Freres qui s'entendoit assez bien en bâtimens. Nos premiers Missionnaires la dédièrent à saint Joseph , & donnerent à notre Mission le nom de ce puissant protecteur , dont elle a souvent éprouvé le crédit auprès de Dieu.

Des raisons particulières nous obligent aujourd'hui à rebâtir cette petite Chapelle. Nous espérons nous la rendre beaucoup plus commode , & à nos disciples , qu'elle ne l'étoit auparavant. Nous n'aurions jamais été en état d'entreprendre cet ouvrage , si la Providence n'avoit

n'avoit excité des Dames de la premiere qualité de Lorraine à nous aider de leurs charités. Elles ont même pourvu à des ornemens d'Eglise qu'elles nous ont envoyés & qui font très-propres. Nous venons de recevoir encore de leur part un Tabernacle, où le Corps adorable de notre Sauveur reposera avec décence.

Pour ce qui est des occupations de nos Missionnaires, on peut dire qu'elles font des Missions continuelles, qui se succèdent les unes aux autres, soit dans les villages du *Kesroan*, soit dans les montagnes les plus éloignées du Liban & de l'Anti-Liban. Les différentes saisons de l'année reglent nos courses Evangeliques.

Nous prenons le temps du carême des Maronites pour les Missions les plus éloignées, & qui doivent être les plus longues. On sçait que les Maronites ont quatre carêmes par an. Le premier est celui qui leur est commun avec nous, & avec tous les Catholiques, c'est-à-dire, celui qui précède le saint jour de Pâques. Le second est celui de l'Avent, & les deux autres sont ceux des Apôtres saint Pierre & saint Paul, & de la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge

mere de Dieu. Ces deux derniers ne font que de quinze jours chacun.

Nous employons les entre-deux de ces quatre carêmes aux Missions des villages qui nous environnent & qui composent le *Kesroan*, nous y comptons environ quarante villages, tous assez peuplés, nous les visitons les uns après les autres. Leurs Curés, qui ne sont pas à beaucoup près, ni si sçavans, ni si instruits des fonctions curiales qu'en Chrétienté, nous souhaitent avec autant d'empressement que leurs peuples, & ils nous reçoivent avec affection. Ils se trouvent à nos exercices, le profit qu'ils en retirent les rend beaucoup plus utiles à leurs paroissiens.

Nous avons encore une autre bonne œuvre à faire qui mérite nos soins. Il y a en ce pays plusieurs petits Monasteres, ou pour mieux dire des Hermitages de Religieux & de Religieuses Maronites & Grecs, qui reconnoissent saint Antoine pour leur Patriarche; ils portent un habit grossier fait de poil de chèvre; leur tête est couverte d'un petit capuchon noir; ils marchent pieds nuds; leur occupation est la priere & le travail des mains; ils se relevent la nuit pour chanter des Pseumes en Syriaque; leur vie est très-dure,

ils ne vivent que de légumes , & ne boivent que de l'eau ; ils couchent sur la dure , & observent pendant le jour un continuel silence.

Nos Missionnaires d'Antoura les vont visiter , ils en font toujours parfaitement bien reçus ; ils leur font des conférences , & ils les entretiennent dans la Foi catholique , dans l'observance de leurs devoirs , & dans la pratique de la fréquentation des Sacremens ; la retraite des huit jours , selon la méthode de saint Ignace , est le moyen le plus efficace dont se servent les Missionnaires , pour conserver dans ces Solitaires l'esprit religieux & la pureté de la foi & des mœurs.

Pour vous faire ici , mon Révérend Pere , un plus grand détail de nos occupations à la campagne , je vous rapporterai l'extrait de la lettre que le Pere *Neret* & le Pere *Mole* nous ont écrite au retour de leurs Missions dans le *Kesroan* : c'est en ces termes qu'elle est écrite.

Nous ne sommes de retour de nos courses Evangéliques dans le *Kesroan* , le Pere le Mole & moi , que depuis peu de jours ; j'avois déjà fait , il y a quelques années , mon apprentissage dans ces Missions , sous la conduite d'un de nos Missionnaires le plus expérimenté que nous

ayons , pour faire avec fruit les Missions du *Kesroan* & des montagnes du Liban.

Le Pere le Mole ayant été destiné pour les continuer , j'ai eu le bonheur de l'accompagner. Nous avons commencé nos visites par les villages qui sont vers les bords de la riviere du *Chien* , & nous sommes venus ensuite à ceux qui sont plus avant dans les terres. Comme ces villages ne sont pas également peuplés , nous y avons prolongé nos séjours à proportion du nombre des peuples que nous avions à instruire ; & vous sçavez , mon Révérend Pere , que tous ont besoin d'instruction ; mais l'instruction se fait avec joie , lorsque ceux que vous venez instruire vous reçoivent avec autant de marques de bienveillance que nous en avons reçu dans les lieux que nous avons visités.

Si-tôt que nous étions arrivés dans un village où il y avoit une Eglise , le son d'une espece de cloche de bois qui est en usage en ce pays , donnoit le signal aux habitans pour s'y rendre , chacun y accouroit incontinent.

Nous commençons chaque jour nos exercices par la sainte Messe , suivie d'une instruction sur les devoirs généraux du Chrétien , sur ceux de leur état parti-

culier, & sur les préparations nécessaires pour approcher dignement des sacrements de Pénitence & d'Eucharistie; leur attention infatigable nous animoit à leur parler. Un de nous s'appliquoit à faire le Catéchisme aux enfans, nous les trouvions assez ordinairement mal instruits, parce que les Curés & leurs parens sont bien plus occupés des soins domestiques & de la culture de leurs terres, que de l'instruction des enfans.

Après avoir satisfait à ces premières obligations de la Mission, nous nous faisons instruire du nombre des pauvres, des malades, des divisions qui se trouvent assez souvent entre les habitans du même lieu, & même dans les familles. Nous donnions une partie de nos après-dînées à la visite des malades, où nous trouvions de fréquentes occasions d'ouvrir le Ciel à de pauvres enfans moribonds qui en auroient été éternellement exclus. Nous joignons aux secours spirituels que nous donnions aux malades, celui des remèdes qu'on nous envoie de France pour leur soulagement. Dieu les benit souvent d'une manière extraordinaire, mais il benit encore davantage les paroles qu'il met dans notre bouche, soit pour la sanctification des malades,

soit pour rétablir la paix dans les familles.

Mais ce qui mérite ici une attention particulière des Missionnaires, & ce qui a fait singulièrement la nôtre, a été d'employer toutes sortes de moyens pour détacher le peuple de plusieurs superstitions, & pour corriger d'autres désordres, que le voisinage de quelques nations, qui se disent Chrétiennes, avec lesquelles ils commercent, a introduits insensiblement & facilement parmi eux.

Nous avons trouvé quatre principaux désordres à combattre, dont le premier est l'ignorance de nos Mystères; elle vient du commerce que ce pays entretient avec les *Druses*, qui en sont voisins. Ceux-ci ayant pour principe, qu'il ne faut jamais discourir des points capitaux de leur religion, persuadent aux autres d'en faire autant dans la pratique de la religion Catholique.

Le second est le peu de dévotion du sexe, particulièrement de celles que la nature a favorisées de ses graces; car elles croient se faire honneur & se distinguer du commun du peuple en ne paroissant jamais dans les Eglises, sinon dans les plus grandes fêtes, c'est-à-dire, deux ou trois fois l'année, & leurs maris entretiennent cette coutume; de-là vient

qu'elles ne reçoivent aucune instruction de leurs pasteurs , qui ne s'en mettent pas beaucoup en peine. Or dans les temps de nos Missions, elles assistent librement à nos instructions & les écoutent avec profit.

Le troisieme désordre est l'usure qu'ils apprennent des Infideles , & qui leur devient commode. Ils se la croient permise , parce que ceux qui devoient la leur défendre , ne font pas voir dans la pratique qu'ils en aient horreur. De l'usure naît le quatrieme désordre , qui est l'injustice , & souvent la violence , effets malheureux , que la cupidité des richesses ne manque jamais de produire. C'est avec beaucoup de patience , de douceur & de charité , & sur-tout , c'est avec de fréquentes & ferventes prieres , pour obtenir le secours du bras tout-puissant de Dieu , que les Missionnaires doivent espérer de pouvoir gagner des victoires sur les ennemis du salut des hommes. Ce sont-là les armes dont nous tâchons de nous servir dans nos Missions.

Aidez-nous , s'il vous plaît , mon Révérend Pere , à rendre de grandes graces à Dieu d'avoir bien voulu combattre avec nous. Nous n'avons pas passé un seul jour sans entendre un grand nombre de confessions , & souvent générales ,

suivies quelquefois de restitutions & de réconciliations, marques infaillibles de la contrition des Pénitens. On peut juger quelle est ensuite leur dévotion en s'approchant de la sainte Table. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'on ne peut en être témoin, sans en être ému jusqu'aux larmes.

De si grands exemples font voir qu'il y a bien de la différence à mettre entre Catholiques & Catholiques, c'est-à-dire, entre ceux qui approchent de nos saints mystères avec une foi vive, & ceux qui n'y apportent qu'une foi froide & languissante.

C'est par ces derniers exercices que nous finissons, selon la coutume, chaque Mission, pour aller à une autre.

Il est inutile de vous dire, mon Révérend Pere, que notre départ d'une bourgade y causoit autant de tristesse que notre arrivée dans une autre y donnoit de joie. Car c'est ce que vous avez souvent vu dans les Missions que vous avez faites ici avant nous.

Nous avons visité, le Pere le Mole & moi, les villages de *Geita*, *Bellounié*, de *Zouy* & *Keral*, villages considérables sur le fleuve du Chien. Ces Missions & quelqu'autres étant finies, j'en ai recom-

mencé de nouvelles avec le Pere Bonamour dans les villages de *Calrat*, d'*Algiton*, & dans plusieurs autres situés entre Antoura & la riviere qu'on nomme *Abraham*. Nous avons eu par-tout beaucoup d'occupations, de grands biens à faire, & des désordres à corriger.

Pour conserver autant qu'il nous a été possible, les fruits de nos Missions, nous avons établi dans les villages les plus peuplés des prieres publiques pour les morts, & les pratiques de la Confrérie du Rosaire; l'expérience nous a appris les heureux effets de ces saints établissemens.

Je dois vous ajouter ici, mon révérend Pere, que Dieu me fait la grace de me donner un si grand goût pour nos Missions de la campagne, que je crois suivre sa volonté en vous suppliant de me rendre les mêmes emplois à mon retour de la visite des saints lieux de Jérusalem, où vous m'avez permis d'aller adorer les précieux monumens qui ont été teints du sang que Jesus-Christ a versé pour tous les hommes. Je soumets cependant mon inclination propre à la vôtre, qui fera le mérite de mon obéissance; je me recommande à vos saints sacrifices.

Cette lettre du Pere Charles Neret,

qui rend compte de ses travaux dans les Missions de la campagne, fait l'éloge en même temps du zèle, du courage & de la vertu solide de ce vertueux Missionnaire, qui s'est consumé de fatigues dans les pénibles occupations d'une vie très-austere.

Au retour de son pèlerinage à Jérusalem, dont il nous a laissé la relation que j'envoie en France; il revint à la Mission d'*Antoura*, qui étoit l'objet de ses affections, & sans vouloir se donner un moment de repos, il reprit avec plus de ferveur que jamais ses Missions de la campagne; mais ses forces n'étant pas si grandes que son courage, il fallut succomber. Il en revint avec une fièvre très-ardente, qui nous l'enleva en peu de jours.

Notre Mission d'*Antoura*, qui le regardoit comme un Ange sur terre, conserve pour lui une singuliere vénération, & ne cesse pas de le regretter. Sa douceur, son humeur toujours égale, sa piété, sa modestie, sa charité pour les pauvres, & son air avenant lui avoit gagné l'estime & l'affection de ceux qui le connoissoient, & des Maronites en particulier, qui en parlent encore aujourd'hui avec un sensible regret de l'avoir perdu.

La perte du Pere Neret avoit été précédée de celle du Pere Gravier, du Pere Cordier, du Pere Heuré, & a été suivie de celle du Pere Nicolas Treffons, qui tous s'étoient pareillement dévoués au service des Missions des montagnes. Il faut convenir en effet qu'elles sont très-rudes, car pour y arriver, il est nécessaire de grimper par des chemins escarpés & interrompus par de grosses roches, sur lesquelles il faut monter pour passer outre, & souvent nuds pieds, pour se tenir plus fermes sur ces rochers, dont le tranchant nous fait beaucoup souffrir.

Ajoutez à cela qu'il faut essuyer en même temps, ou les ardeurs d'un soleil qui nous brûle en été, ou marcher sur les neiges en hiver, portant sur son dos sa chapelle, c'est-à-dire, ses ornemens, & ce qui est nécessaire pour dire la Messe; de plus avoir avec soi sa petite provision de chapelets, d'images, de remèdes pour les malades, & nos autres besoins pour tout le temps de la Mission. L'on marche dans cet équipage le bâton à la main les jours entiers.

Est-on arrivé dans un village où doit être la Mission, on la commence sans perdre de temps; nous y sommes toujours les bien-venus, ayant affaire à un peuple

doux, docile, Catholique, qui aime la priere & la parole de Dieu.

Le temps de la Mission se passe à instruire, à prier, à assister les malades, à entendre des confessions ordinairement générales. Elles sont d'autant plus nécessaires, que les Curés dans les grandes fêtes se contentent de demander à une foule de pénitens qui se présentent à eux, s'ils ont de la douleur de leurs péchés, & sur le simple aveu qu'ils leur en font, & sans autre examen, leurs Curés leur donnent l'absolution.

Les exercices du matin étant finis par la sainte Messe, un des habitans du village ne manque jamais de nous inviter à prendre nos repas chez lui. Ces repas en carême ne se prennent qu'après le soleil couché; la frugalité en est toujours inséparable, car il consiste dans des *olives*, du *bled* rôti, des *oignons* cuits sous la cendre, & dans du *ris* fort épais. Lorsque nos hôtes veulent se régaler, ils y ajoutent un plat d'huile, dans lequel chacun trempe son pain, qui est un pain plat, insipide, & plus semblable à un gros carton qu'à du pain.

Tous ces mets sont posés à terre sur un tapis, ou sur une natte, qui tient lieu de table, de nappe & de serviette.

Dans ces repas on ne sçait ce que c'est que de manger de la chair, même hors le temps des carêmes, quoiqu'elle ne soit pas défendue aux Maronites; l'usage du vin est rare, quoiqu'il soit ici parfaitement bon.

L'après-dînée se passe en conférences particulières dans les maisons, en catéchisme aux enfans, & en autres bonnes œuvres nécessaires dans les Missions. Le soir venu, nous nous rendons chez nos hôtes, où nous trouvons leurs familles assemblées, & leurs amis particuliers, qui attendent de nous de nouvelles instructions, dont les Maronites ne se lassent jamais. La matière alors de nos entretiens se prend des histoires de l'Ancien Testament & de la vie des Saints qui leur sont connus. Ces histoires donnent lieu de leur faire d'utiles leçons sur les vertus qu'ils doivent pratiquer selon leurs différens états.

L'heure de finir la journée étant venue, nous faisons publiquement la prière du soir. La prière faite, chacun se retire chez soi.

En nous quittant, ils nous saluent à la mode du pays, c'est-à-dire, portant la main à la tête, baissant la main, & nous disant en style oriental: *Nous prions le*

*Seigneur qu'un doux sommeil ferme tes paupieres , & donne du repos à ton corps ; que ton bon Ange te garde pendant la nuit , & que le soleil , plus beau que jamais , se leve demain pour t'éclairer.*

La fatigue du jour demanderoit en effet le repos de la nuit ; mais le moyen de l'avoir ? ayant pour lit un méchant tapis de poil de chèvre étendu à plate terre, étant continuellement interrompus du cri des enfans, qui se fait entendre toute la nuit, tourmentés en même temps, comme on l'est, d'une armée de petits insectes qui nous livrent sans cesse une guerre opiniâtre. Ajoutez à tous ces ennemis du sommeil, la fumée d'un feu à demi éteint, qui ne trouve aucune issue pour sortir de la chambre, & qui par conséquent suffoque ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Toutes ces incommodités nous font attendre le lendemain avec impatience. Si-tôt qu'il est venu, il faut recommencer les exercices de la Mission, & les continuer aussi long-temps que les villages plus ou moins peuplés le demandent.

Quelque fatigantes que soient ces Missions des montagnes pendant les carêmes, je puis vous assurer, mon Révérend Pere, que les favorables dispo-

sitions qu'on trouve dans toute la nation Maronite , & les fruits qu'on y recueille nous les rendent non-seulement supportables , mais encore très-consolantes ! Je finirai ces Mémoires de nos Missions de Syrie , par le récit d'une histoire qui doit vous paroître fabuleuse , & que nous-mêmes nous ne pourrions croire , si nous n'avions connu ici la personne dont je vais vous parler.

Un jeune Turc de Damas , âgé d'environ treize ans , passant sur une *saique* , fut pris par des Chevaliers de Malte. Ces Chevaliers le donnerent à un Seigneur Espagnol , qui le mena en Espagne avec lui. Son nouveau maître le prit en affection , il le fit instruire de la religion Catholique , & la lui fit embrasser.

Quelques années après , l'Espagnol ayant été obligé d'aller servir en Flandre , il emmena avec lui son nouveau Catholique. Les bonnes qualités qu'il remarqua dans ce jeune homme , & celles en particulier que le métier de la guerre demande , engagerent l'Officier Espagnol à demander pour son Turc à la fin de la campagne , une compagnie de cavalerie dans l'armée Espagnole ; il l'obtint. Le nouveau capitaine qui avoit alors environ vingt-cinq ans , fut envoyé à Bruxelles pour son quartier d'hiver.

La réputation qu'il y porta d'être un bon Officier dans l'armée, le fit recevoir avec distinction dans les meilleures maisons de Bruxelles. Il fréquenta particulièrement celle où logeoit une riche Dame d'*Amsterdam*, qui étoit venue à Bruxelles avec sa fille, pour y passer quelque temps.

La mere & la fille étoient très-bonnes Catholiques; elles voyoient avec plaisir venir chez elles le jeune Officier Espagnol, en qui elles remarquoient de l'esprit, de la sagesse, de la politesse, & une conduite très-réglée. Elles sçavoient d'ailleurs la considération que les autres Officiers avoient pour lui.

L'hiver s'étant passé, notre Officier Turc, qui se disoit toujours Espagnol, se flatta que le bon accueil que la mere & la fille lui faisoient dans leur maison, le mettoit à portée de pouvoir demander la demoiselle en mariage. Il le fit.

La mere déjà prévenue en faveur du Cavalier, reçut favorablement sa demande; elle se persuada aisément que le mérite qu'elle connoissoit dans cet Officier ne pourroit manquer d'avancer sa fortune, & que les bonnes qualités d'ailleurs rendroient sa fille heureuse.

Ces réflexions de la mere, & l'incli-

nation de la fille favorable à l'Espagnol, firent consentir l'une & l'autre au mariage ; les noces se firent à Bruxelles avec l'approbation de toute la ville. L'époux & l'épouse furent dix ans ensemble , & n'eurent un fils qu'au bout des dix ans.

Quelque temps après le Cavalier , soit qu'il eût le mal du pays , soit qu'il fût ennuyé de son métier , soit plutôt qu'il eût une intention qu'il avoit alors intérêt de cacher , exposa en secret à son épouse le desir qu'il avoit de faire le pèlerinage de Jérusalem pour y adorer le tombeau de notre Sauveur. Il lui proposa de la mener ensuite en Espagne , pour y voir sa famille , disoit-il , & lui donner connoissance des biens qu'il feignoit y posséder.

La jeune femme Hollandoise , qui étoit attachée à son époux , consentit à ce voyage ; ils convinrent de ne parler à qui que ce soit de leur projet , & surtout de le tenir caché à la mere , qui ne manqueroit pas de s'opposer à un dessein aussi extraordinaire que celui-ci. Ils concerterent si secrettement leur embarquement sur un vaisseau Hollandois qui faisoit voile en Italie , que la mere ne l'apprit qu'après leur départ.

On peut aisément juger quelle fut sa

surprise à la premiere nouvelle qu'elle en eut. Elle fut long-temps sans la vouloir croire. Elle les fit chercher par-tout ; mais enfin la chose fut si avérée qu'elle n'en put douter.

Pendant que la mere ne cessoit point de pleurer la perte de sa fille , le vaisseau qui la portoit elle & son gendre , fit rencontre , vers les côtes d'Afrique , de deux ou trois barbaresques qui vinrent l'attaquer ; notre cavalier Espagnol , qui les reconnut à leur langage pour ce qu'ils étoient , demanda à parler au Capitaine qui les commandoit , ne doutant pas qu'il n'en fût reçu favorablement , en lui déclarant sa naissance. La chose arriva comme il l'avoit prévue ; car le Commandant l'ayant fait passer sur son bord , l'Espagnol lui fit entendre qu'il n'étoit rien moins qu'Espagnol , lui conta toutes ses aventures , & lui dit que son dessein secret étoit de retourner en Turquie sa patrie , pour y continuer en liberté l'exercice de la religion de ses peres. Il conjura en même temps le Commandant de l'aider dans l'exécution de ses intentions ; heureusement pour lui , il se trouva sur le vaisseau du Commandant un Turc de Damas qui connoissoit sa famille , & qui en rendit témoignage. Il n'en fallut

pas davantage pour engager le Commandant à entrer dans les intérêts de cet Officier. Le Commandant lui offrit de le recevoir sur son vaisseau ; la difficulté étoit de donner de bonnes raisons à son épouse , pour la faire consentir à ce nouveau parti.

Il résolut cependant de la lui proposer, en lui faisant entendre qu'ils arriveroient bien plutôt à Jérusalem sur un des vaisseaux de Barbarie que sur le vaisseau Hollandois ; parce que celui-ci, disoit-il, devoit demeurer long-temps en Italie, au lieu que les Barbaresques iroient en droiture mouiller aux côtes de la Syrie.

La jeune femme Hollandoise , malgré ses répugnances , crut ne pouvoir mieux faire que de s'abandonner à la conduite de son mari , qui en devoit sçavoir plus qu'elle.

Le Commandant instruit secrètement de tout le mystere , reçut agréablement le pere & la mere & leur fils. Après quelques jours de navigation, le vaisseau arriva à Alger , la Hollandoise ne sçavoit d'abord où elle étoit ; mais elle connut bientôt qu'elle vivoit avec des Turcs. Sa surprise n'en fut pas médiocre , mais elle devint ensuite bien plus grande , lorsqu'elle s'apperçut que son mari fréquen-

toit continuellement les Turcs , & se trouvoit même à leurs prieres. Elle n'osa d'abord lui parler de sa peine , le croyant toujours bon Catholique dans l'ame ; mais craignant qu'il ne vînt à se pervertir par le commerce qu'il avoit avec les Turcs , elle le pressa instamment de partir d'Alger , pour gagner au plutôt le terme de leur pèlerinage , qui étoit Jérusalem , étant persuadée que son mari rempliroit mieux ailleurs les devoirs du Christianisme.

L'Espagnol son époux , qui ne songeoit de son côté qu'à pouvoir professer librement le Mahométisme , profita de l'empressement de son épouse pour la conduire en Turquie , sur un vaisseau prêt à partir pour l'Egypte , l'assurant que ce vaisseau la rendroit promptement à Jérusalem. Ils s'y embarquerent tous deux & leurs fils , mais avec des intentions bien différentes.

Ils aborderent en peu de tems à *Alexandrie* , & le Capitaine Espagnol son mari , tâchant de se dérober aux yeux de sa femme , alloit secrettement aux Mosquées , & fréquentoit les Turcs. La pauvre Hollandoise , malgré toutes les précautions du faux Catholique , découvrit sa conduite , si contraire à celle que

doit tenir un Chrétien. Elle en fut conf-ternée , & ne sçachant plus qu'en croire , elle avoit recours à ses larmes , sans ofer lui parler de la cause de sa douleur. Le faux Espagnol , qui avoit autant d'estime que de tendresse pour elle , sentit bien qu'il ne pouvoit jouer plus long-tems son personnage. Il cherchoit les moyens de se découvrir , prévoyant cependant les suites que pouvoit avoir une telle déclaration. Enfin , trouvant un jour la jeune Hollandoise dans une désolation plus grande que jamais , la vérité fut obligée de sortir de sa bouche. Il lui avoua sa naissance , sa religion , le motif de sa sortie de Bruxelles , & son imaginaire voyage à Jérusalem. Il lui protesta , en même temps , qu'elle auroit toujours par tout le libre exercice de sa religion , que pour lui , il ne seroit occupé que du soin de rendre sa vie heureuse , qu'il en avoit les moyens dans le lieu de sa naissance , où il se mettroit en possession de grands biens. La pauvre femme écouta ces discours sans avoir la force de répondre un mot ; mais on peut bien s'imaginer de combien de différentes pensées , & toutes plus affligeantes l'une que l'autre , son ame fut alors agitée. Elle se vit tout-à-coup la femme d'un

Turc, bannie de sa patrie, forcée de passer le reste de ses jours parmi une nation, dont les mœurs, les coutumes, la religion, étoient si opposées à celles dans lesquelles elle avoit été élevée.

Après avoir passé quelques jours avec ces affligeantes réflexions, elle crut, dans la situation où elle se trouvoit, n'avoir point d'autre parti à prendre que celui de s'abandonner à la Providence Divine, qui n'abandonne jamais ses créatures, lorsqu'elles lui sont fidelles. Prévenue de cette pensée, elle se laissa conduire par celui qui avoit été jusqu'alors son malheureux guide, & qui redoubloit son attention pour lui plaire & pour adoucir ses chagrins. Il la fit passer d'Egypte en Syrie, & la conduisit à Alep, où il avoit des connoissances.

L'Histoire de l'un & de l'autre devenue publique à Alexandrie & au Caire, avoit déjà été mandée à Alep. Si-tôt qu'ils y furent arrivés, chacun s'empressa de voir une jeune Hollandoise, qui avoit épousé un Turc, croyant épouser un Officier Espagnol, qui devoit faire sa fortune en Espagne; le mérite personnel de cette jeune femme, qui fut bientôt connu, excita la compassion de tout le monde, & particulièrement des Catholiques, qui

s'efforcèrent de lui donner quelque consolation ; mais elle n'étoit pas encore au bout de ses malheurs ; car le bruit s'étant répandu à Alep que l'Espagnol démasqué avoit apporté avec lui beaucoup d'or & d'argent , il n'en fallut pas davantage pour exciter , dit-on , des bandits à vouloir lui enlever ses prétendues trésors ; quoi qu'il en soit , il est certain qu'on trouva le Turc assassiné dans sa chambre , sans qu'on ait jamais pu découvrir l'assassin ; l'Hollandoise sa veuve n'apprit que trop tôt cette action tragique , qui mit le comble à ses malheurs. Il est aisé de juger quel fut alors l'excès de sa douleur. Elle se voyoit , elle & son fils , dépourvue de tout bien , dans une terre étrangère , sans sçavoir ce qu'ils deviendroient. Dieu ne permit pas qu'elle demeurât sans secours ; des femmes Maronites , qui étoient venues à Alep , & qui devoient s'en retourner au Mont-Liban , lui proposèrent de venir habiter avec elles , l'assurant qu'elle seroit dans un pays presque tout Catholique , qu'elle y seroit avec liberté les exercices de sa Religion , & que rien ne lui manqueroit pour elle & pour son fils. Ces espérances , dans son malheureux état , la déterminèrent à suivre les femmes Maronites. Celles-ci

l'emmenèrent dans la Bourgade d'Antoura. Une veuve, très-bonne Catholique, & des mieux accommodées du Bourg, la prit chez elle, & en eut tout le soin possible.

C'est à Antoura que nous l'avons connue, sa conduite y a toujours été très-édifiante & très-exemplaire. Elle parloit de ses malheurs avec une soumission aux ordres de Dieu, qui tiroit les larmes des yeux de ceux qui l'entendoient parler. Une si rare vertu lui gagna tellement l'estime & la considération de nos Maronites, qu'ils s'empressoient tous volontiers à lui rendre les services dont ils étoient capables, & s'efforçoient de lui faire oublier ses tristes aventures.

Elle donna sa confiance à un de nos Missionnaires, qui prit un soin particulier de la mere & de l'éducation du fils.

Après que l'un & l'autre eurent passé quelques années à Antoura, il se présenta une occasion & une compagnie favorable pour retourner en leur pays. La mere se résolut d'en profiter; nos Missionnaires, bien loin de l'en détourner, l'aiderent à s'embarquer avec son fils sur un bon vaisseau, persuadés qu'ils étoient, qu'elle trouveroit beaucoup plus de  
consolation

consolation dans le sein de sa famille, & plus de secours pour l'éducation de son fils, que dans le pays étranger où elle étoit, & où malgré tous nos soins, elle auroit toujours beaucoup de choses à desirer. Depuis ce temps-là nous n'en avons eu aucune nouvelle; mais nous avons sujet de croire que Dieu, toujours fidele aux ames qui s'abandonnent à sa providence, aura heureusement conduit le fils & la mere au terme où ils desiroient arriver.

J'ai exposé à votre Paternité, mon Révérend Pere, ce que nos archives nous apprennent de l'établissement de nos Missions en Syrie, de la conduite de nos premiers Missionnaires, & de toutes les bonnes œuvres de leur vie Evangélique: j'y ai joint celles de leurs successeurs & celles encore qui se sont passées de nos jours & sous nos yeux.

C'est la même terre, arrosée autrefois du Sang de Jésus-Christ, que nous cultivons avec toute la consolation qu'elle est capable de donner. Sa fertilité croît à proportion du nombre des Missionnaires qui y sont employés.

La maladie contagieuse qui a enlevé nos Freres dans les principales villes de Provence, après s'y être généreusement exposés au service des pestiférés, n'a

pas épargné nos Missionnaires dans le Levant, leur charité pour secourir ceux qui en étoient attaqués leur a fait mériter la couronne du martyre. Nous supplions votre Paternité, qui envoie continuellement, dans toutes les parties du monde Chrétien, des Missionnaires pour y prêcher l'Évangile de Jésus-Christ, de se souvenir que nos Missions du Levant, & particulièrement celles qui sont dans la Syrie & dans la Palestine, furent infiniment chères à Saint Ignace, & méritent par cette considération, & par plusieurs autres, la spéciale protection de votre Paternité. J'ai l'honneur de la lui demander au nom de tous nos Missionnaires. Ils ne cessent pas d'offrir à Dieu leurs vœux & leurs travaux pour obtenir la conservation de votre Paternité, précieuse à toute notre Compagnie, & à moi en particulier, qui ai eu l'avantage de la voir de près à Rome, & qui suis avec un très-profond respect, &c.



---

**LETTRE DU P. ROUSSET.**

A Antoura le 15 Septembre 1750.

**L**A Mission de Damas , que je viens de quitter , mérite à tous égards que je vous la fasse connoître , & que je vous entretienne quelque moment de l'état où je l'ai laissée , & la situation de cette grande & fameuse ville. On ne peut , sans regret , se rappeler l'état florissant où étoit autrefois la Religion à Damas : il n'en reste que de tristes débris. A la naissance du Christianisme cette ville fut , après Jérusalem , la première arrosée du sang des fideles. Saint Paul y portoit leur arrêt de proscription , lorsqu'une lumiere céleste l'investit tout-à-coup , & le fit tomber à la renverse. On montre l'endroit de l'apparition , & de sa chute , lequel étoit tout près de la ville ; la maison du fidele Ananie , & la cave où il se réfugioit dans le temps de la persécution , de même que la porte par où les fideles firent évader Saint Paul , son nouveau Disciple : tout cela se voit encore de nos jours.

Ces premières persécutions annonçoient des triomphes pour la Religion. Damas fut dans la suite comme le théâtre du Christianisme, qui s'y foutint avec gloire, jusqu'au temps malheureux où des schismes s'éleverent sous les Empereurs de Constantinople. Les Ariens, les Macédoniens, Nestorius, Eutychès, mais sur-tout le Mahométisme, terminèrent & firent disparoître le lustre de cette Eglise. Cependant elle conserva encore quelque éclat du temps des Sarrasins & de Saint Jean Damascene; mais depuis que les Turcs s'en sont emparés, c'est-à-dire, depuis plus de deux siècles la ville de Damas n'est plus qu'un assemblage de sectes, qui, comme autant de monstres, la déchirent. La plus puissante de toutes est la secte de Mahomet: elle absorbe, pour ainsi dire, toutes les autres; parce que favorisant, comme elle fait, les passions brutales du cœur humain, elle attire sans cesse à elle les partisans des schismes divers, qui partagent le Christianisme de ce pays.

En effet, on compte ici trois différentes nations de Chrétiens schismatiques. Les Grecs suivent l'erreur de Marc d'Éphèse, sectateur de Photius; les Suriens, celle de Dioscore, & les Arméniens,

telle de Nestorius. Les uns & les autres n'étant plus conduits par les lumieres de la vraie foi, pour peu qu'ils soient éprouvés, tombent bientôt dans un précipice encore plus affreux que le premier, & de l'erreur, ils passent aisément à l'infidélité, en se rangeant du côté de Mahomet. C'est ainsi que cette ville, qui étoit autrefois toute Chrétienne, s'est trouvée presque toute Mahométane, enforte que, de plus de cinq cens mille habitans, à peine y avoit-il dix mille Chrétiens.

Tel étoit à-peu-près l'état de la Religion à Damas, lorsque nos Missionnaires, il y a plus de cent ans, y arriverent. On n'y comptoit pas trois familles Catholiques, excepté les Maronites, qui forment une fort petite nation, & qui ont toujours été élevés dans la foi Romaine. Ce n'étoit pas manque de Missionnaires zélés. Les Peres Cordeliers & les Peres Capucins étoient avant nous ici; mais ils n'avoient pu, ni osé entreprendre de Mission chez d'autres nations que chez les Maronites, qu'ils servoient comme Curés, quand le Patriarche vouloit bien leur en permettre les fonctions. Nous commençâmes par ouvrir une école publique où l'on instruisoit les enfans. Les

peres & les meres furent bientôt instruits eux-mêmes par leurs enfans, & insensiblement ils se défirent des préjugés que la haine pour les Francs, avoit profondément gravés dans leur esprit & dans leur cœur.

La crainte des persécutions, & le respect humain, les ont tenus long-temps dans l'erreur, ou les ont fait apostasier, après avoir embrassé la vraie foi. Ce ne fut que du temps du Patriarche des Grecs, appelé *Civile*, qui occupoit le Siège il y a trente-cinq ans, & qui favorisoit les Catholiques; ce ne fut, dis-je, que sous son gouvernement que les Chrétiens commencerent à se déclarer en faveur de la vérité; mais après la mort de ce Patriarche, les persécutions, de la part des Pasteurs de ce troupeau, en disperferent une partie & firent prévariquer l'autre. Cependant les Missionnaires ne discontinuoient pas d'exhorter les Catholiques, tantôt en public, tantôt en secret, lorsque les temps étoient orageux, de ne point chanceler dans la foi, jusqu'à ce que de nos jours nous avons vu le Patriarche Catholique, s'emparer du siège Patriarchal de Damas, par un commandement de la Porte, qui en excluait le Schismatique, appelé *Sylvestre*;

mais il ne tint le Siège qu'un mois, encore fut-ce par Procureur. *Sylvestre* obtint un second commandement opposé au premier, qui le rétablissoit à Damas, & le Patriarche Catholique, obligé de se retirer, établit sa résidence dans un Monastere de Religieux Grecs, où il est actuellement sur la montagne de l'Anti-Liban, auprès de Seyde.

Cette nouvelle révolution entraîna les foibles dans le parti triomphant du schisme, & ceux qui étoient fermes se tinrent cachés dans leurs maisons jusqu'à ce que la Providence daignât faire changer de face aux affaires de la Religion. Elle ne tarda pas à venir à leur secours. Comme elle tient entre ses mains les cœurs des Grands, elle disposa celui du Bacha qui gouverne le pays, en faveur des Catholiques & des Missionnaires, jusques-là qu'il a permis à ceux-ci d'ouvrir leurs Eglises, & aux Chrétiens de les fréquenter, ce qui ne s'étoit jamais vu depuis que les Turcs occupent cet Empire: il a fait plus, il a annullé un contrat que les Catholiques avoient passé malgré eux, étant dans la prison, & par lequel ils s'étoient engagés de donner trente mille écus, s'ils fréquentoient en aucune façon les Missionnaires. Depuis

ce temps, c'est-à-dire, dans l'espace de trois ans, il est incroyable quels progrès a fait la Catholicité. Je puis assurer en mon particulier qu'il n'est point d'année que je n'aie eu le bonheur & la consolation de voir rentrer plus de cent personnes dans le sein de la vérité. Ce n'est pas que nous n'ayons essuyé quelques orages dans l'absence du Bacha. Comme il emploie quatre mois chaque année à conduire les pèlerins à la Mecque, on profitoit de ce temps pour nous persécuter; mais nous en sommes sortis victorieux par les mesures que nous avons prises.

Au reste le genre de persécution que les Turcs exercent sur les Chrétiens, n'est pas tant les tourmens & la mort, que les peines pécuniaires qu'on appelle *avaries*. L'usage est ici, que lorsqu'on accuse quelques Chrétiens pour la cause de la Religion, on se saisit des principaux de la nation dont sont les accusés, & après les avoir mis sous le bâton, on exige d'eux une contribution qui se leve sur toute la nation, ou Grecque, ou Suriene, ou autre. Depuis quelques années, lorsque le Bacha étoit parti pour la Mecque, on accusoit les Catholiques de s'être fait *Francs*, & de prier chez les *Francs*, & en conséquence on leur imposoit une

grosse *avanie*, qui les réduisoit à une indigence plus affreuse que la mort. Pour remédier à un si grand mal, j'eus l'honneur d'écrire à M. l'Ambassadeur de France à Constantinople, pour lui demander sa protection en faveur des Catholiques persécutés, & que par son crédit à la Porte il obtint un commandement qui soumit tous les Chrétiens sans distinction, & non pas les seuls Catholiques, aux *avaries* qui seroient imposées. En m'honorant de sa réponse, son Excellence promit de ne rien omettre auprès du Bacha pour faire exécuter mon dessein, & qu'il accompagneroit ses demandes d'un présent qu'il lui feroit. Quelque temps après, les Schismatiques ayant, selon leur coutume, accusé les Catholiques d'être *Francs*, on fit sur eux une imposition de plusieurs bourses (1). Alors poursuivant toujours mon projet, j'engageai les principaux à demander que cette *avanie* fût levée sur tous les Chrétiens sans exception. Qu'après tout chez les Turcs, on ne faisoit aucune différence d'un Chrétien à un autre, soit qu'il fût *Franc* ou qu'il ne le fût pas,

---

(1) Une bourse est de cinq cens écus, ou quinze cens livres de notre monnoie.

Catholique ou non Catholique. Ils furent écoutés, & par-là nous avons ôté aux Schismatiques le moyen qu'ils employoient si souvent avec tant de succès, pour nuire aux Catholiques. Nous espérons que cette loi subsistera, tout au moins, tant que durera le regne de ce Gouverneur.

A la faveur d'un si heureux & si paisible gouvernement, nous exerçons notre ministere; nous prêchons dans notre Eglise; nous y célébrons les saints mysteres, je ne dis pas comme nous faisons à Seyde ou à Tripoli, sous la protection de la Banniere de France, mais comme nous ferions au milieu même du Royaume ou de Paris. De-là les conversions des Schismatiques, la fréquentation des Sacremens; de-là les instructions particulieres & publiques qui produisent des fruits étonnans dans des cœurs affamés de la parole de Dieu. Aussi voyons-nous dans nos Sermons, ou dans l'explication que nous faisons de l'Évangile, qu'un seul mot touchant les attendrit jusqu'aux larmes. Avec quelle sensibilité nous-mêmes ne les entendons-nous pas se frapper la poitrine & gémir dans le temps du saint Sacrifice, sur-tout à la consécration & à la communion du

Prêtre. Les Schismatiques eux-mêmes, & les Hérétiques qui y assistent, en sont touchés & souvent convertis. Si ces heureux temps durent encore quelques années, le peu de rebelles qui restent ne pourront plus résister. Pour cultiver une pareille Mission, que de soins & de travaux ne faut-il pas de la part des Missionnaires; répondre aux questions importantes & continuelles des Catholiques; instruire & convaincre les Hérétiques; vider tous les procès qui s'élevent parmi nos Fideles, lesquels ne prennent d'autre Juge que nous; entendre pendant le cours de la semaine les confessions générales des nouveaux convertis, & celles des autres tout le long du jour la veille des Dimanches & des Fêtes; visiter, consoler les malades. Voilà en abrégé nos occupations. Ce qui rend la Mission de Damas si pénible, c'est que sans compter les Catholiques de la ville qui vont à près de neuf mille, il en vient en grand nombre des villes & des villages voisins, faute de Missionnaires qui aillent les cultiver chez eux.

Je viens maintenant à une courte description de Damas. Je me contenterai de vous dire que c'est la troisième ville de l'empire Ottoman, qu'elle est aussi

grande que Paris , & qu'elle seroit plus riche peut-être , si elle étoit sous la domination d'un Prince Chrétien. Il y a plusieurs mosquées d'une grande beauté , mais une sur-tout qui est d'une grandeur énorme , toute ornée de marbre blanc , ouvrage des premiers Chrétiens : c'étoit autrefois l'Eglise métropolitaine. Ce qui faisoit l'enclos , fait aujourd'hui une cour quarrée qui contiendroit un auditoire de plus de vingt mille personnes.

Quant à la situation de la ville , elle est une des plus belles du monde. C'est dans une plaine qui n'a de pente qu'autant qu'il en faut aux eaux pour s'écouler : ces eaux sont abondantes , & l'on peut dire qu'aucune ville n'en est mieux pourvue que Damas : une source des plus claires se joint à un ruisseau qui descend des montagnes voisines & se précipite dans la partie de la plaine qui est du côté du Levant à perte de vue , & cette jonction forme une riviere. Damas est au commencement de cette plaine charmante. La riviere , avant que d'arriver dans la ville , est partagée en sept branches , dont l'une est pour les besoins de la ville , & les autres pour arroser toute la plaine.

Je fus frappé d'étonnement , lorsque

je vis pour la première fois l'endroit où se fait cette séparation des eaux. L'art & la solidité de l'ouvrage me ravirent en admiration : personne n'a sçu me dire dans quel temps & sous quel règne cette merveille avoit été faite. Au moyen de cette grande quantité d'eau qui entre dans la ville , chaque maison s'en trouve abondamment pourvue , & ménage ce qu'elle en a pour former de magnifiques bassins , qui ornent le dedans ou le dehors des maisons. Pour conduire ces eaux dans les différens quartiers de la ville , il a fallu bâtir sous terre des canaux avec des frais immenses. Ces canaux sont comme des chemins couverts , dans lesquels deux ou trois personnes peuvent marcher de front. Les six autres rivières qui se répandent dans toute la plaine , y arrosent une quantité prodigieuse de vergers qui donnent des fruits en abondance, de sorte qu'on peut dire qu'il n'est point de pays qui en produise plus que celui-ci , ni de plus délicieux.

Dans cette vaste & magnifique campagne , les Chrétiens ne peuvent acquérir ni posséder un seul pouce de terre. Ils n'ont pour toute ressource que leur industrie dans les Manufactures de soie & dans leur commerce , sur quoi voici

comment raisonnent les Turcs : *Vous autres* , disent-ils aux Chrétiens , *vous n'avez point de possessions en fonds de terre , vous ne travaillez point les jours de Dimanches & de Fêtes , lesquelles occupent un tiers de l'année , vous payez de gros impôts pour avoir le droit de conserver votre Eglise , & pour faire du vin , sans compter les avances ; & avec tout cela vous êtes aussi bien logés , aussi bien nourris , & peut-être plus superbement habillés que nous , qui avons beaucoup de biens fonds , qui ne payons aucun impôt , & qui n'avons qu'un ou deux jours de Fête dans l'année , qui ne nous permettent pas de travailler : comment cela se peut-il faire ?*

Les Chrétiens n'ont pas d'autre réponse à leur donner , sinon que c'est la Providence divine qui donne l'accroissement à tout , & que le Maître que nous servons est un bon Maître qui nous dédommage souvent dès ce monde , des peines que nous endurons pour lui.



## R E L A T I O N

*D'un voyage à Cannobin, dans le Mont-Liban ; envoyée au Pere Fleuriau par le Pere Petitqueux, Missionnaire Jésuite.*

J'AI l'honneur de vous envoyer, mon Révérend Pere, la relation que vous m'avez demandée de mon voyage au Mont-Liban. Je sçai que d'autres de nos Missionnaires l'ont fait avant moi, & qu'ils n'auront pas manqué de vous en faire le récit. Le desir que j'ai de vous rendre le mien agréable, me fait souhaiter qu'ils aient obmis dans le leur quelque circonstance que vous trouviez dans ma relation. En tous cas mon obéissance me tiendra lieu de mérite auprès de vous.

Nous partîmes de Tripoli, le Pere Bonamour & moi, le 13 Octobre 1721. Nous avons pour conducteurs trois Maronites du Mont-Liban. Nous marchâmes ensemble quatre jours de suite, pour arriver à Argès, petit village situé au pied des montagnes du Liban, & à six lieues des Cédres. Quelque diligence

que nous pûmes faire, nous n'y arrivâmes qu'à dix heures du soir, au clair de la lune. Il nous falut passer le reste de la nuit sur la terrasse d'une misérable chaumine faite de roseaux; nous y fûmes continuellement tourmentés par un vent des plus grands & des plus piquans.

Nous en partîmes dès le lendemain deux heures avant le jour. Nos guides nous firent marcher par des chemins très-raboteux, dans lesquels nous fatiguions beaucoup, & nous avançons très-peu.

Nous passâmes par un petit village nommé Antourin. Le Seigneur du village nous ayant apperçu vint au-devant de nous & nous invita à dîner chez lui. Nous eussions bien fait de l'accepter, car nous ne fûmes pas à demi-lieue de chez lui, que nous eûmes à essuyer une pluie des plus copieuses & des plus froides, accompagnée de grêles & de tonnerre qui dura deux heures sans discontinuer, & sans que nous pussions trouver où nous mettre à couvert.

Nos habits furent en un instant percés; nous marchions dans la boue jusqu'à mi-jambe, à travers des ravines d'eau, qui menaçoient de nous noyer. La pluie

qui formoit une riviere sous nos pieds, se changeoit en neige sur les montagnes voisines. Enfin après des fatigues inexplicables, nous arrivâmes à *Marserkis*, Monastere des Révérends Peres Carmes. Les secours de leur charité nous vint très-à-propos, car ils nous firent trouver chez eux, tout ce qui nous étoit nécessaire dans l'état pitoyable où nous étions; nous séjournâmes le 15 dans leur maison pour nous y reposer; elle est située au pied d'un rocher d'une hauteur si effroyable, qu'il n'est accessible qu'aux Aigles & aux Vautours, qui s'y retirent.

Les grottes construites dans le rocher font une bonne partie de la maison, la nature & l'art l'ont rendue assez belle & commode. La chapelle est une grotte raisonnablement grande, mais aussi propre que si elle avoit été taillée au ciseau dans le roc: Il sort du rocher une abondante fontaine d'une eau très-claire, & salutaire, qui arrose le jardin après avoir passé dans tous les offices du Monastere où l'eau est nécessaire; le Jardin est riche en légumes; le séjour de *Marserkis* est délicieux en été. Les Peres Carmes y passent six mois de l'année, mais les neiges & les froids cuisants du Liban en rendent le séjour pendant l'hyver si

insupportable, que les Peres Carmes sont obligés d'abandonner leurs grottes depuis les premiers froids jusqu'à Pâques, & de se retirer à Tripoli.

Le lendemain 16 nous nous fîmes conduire aux cédres du Liban. Les chemins n'étant pas encore bien essuyés après les pluies passées, nous eûmes bien des peines à faire la lieue de *Marferkis* jusqu'aux cédres, que l'on apperçoit de loin.

Nous les considérâmes à notre aise. Ils sont situés sur une petite montagne qui forme dans son sommet une plaine assez étendue. Cette plaine est couronnée de montagnes plus hautes qu'elles, & qui sont couvertes de neige.

Les cédres si fameux dans tout le monde, sont en grand nombre sur cette plaine; mais il y en a beaucoup plus de petits & de jeunes, que de grands & d'anciens. Je n'en comptai qu'une douzaine d'une grosseur extraordinaire. Nous mesurâmes les plus gros, ils avoient six brasses de circuit; nous en vîmes quelques-uns, qui après s'être un peu élevés sur leur tronc, forment cinq ou six arbres, qui sont chacun d'une telle grosseur, que deux hommes ne peuvent qu'à peine les embrasser. Mais lorsque

ces arbres se réunissent au haut de leur tige, ils ont alors une largeur surprenante; leur hauteur est proportionnée à leur largeur; des voyageurs accoutumés à mettre leur nom par-tout où ils passent, ont fait de grandes incisions sur la surface des plus gros cédres pour y graver le leur. Il sort de ces incisions un excellent baume en forme de gomme, dont l'effet est admirable pour dessécher les playes, nous en fîmes alors l'expérience sur les lieux.

Au pied des plus gros cédres il y a quatre autels de pierre. Le jour de la Transfiguration de notre Seigneur, le Patriarche des Maronites s'y transporte; il est accompagné d'un grand nombre d'Evêques, de Prêtres & de Religieux, & suivi de cinq ou six mille Maronites qui y viennent de toutes parts, pour y célébrer la fête qu'ils appellent la fête des cédres. Quoique les Maronites célèbrent cette fête le jour de la Transfiguration de notre Seigneur; ce n'est pas à dire qu'ils croient, comme quelques Historiens l'ont dit sans fondement, que la Transfiguration de notre Seigneur se soit faite sur cette montagne. Leur Office dans la fête du jour, dit expressément qu'elle s'accomplit sur le Thabor.

Ce qui a donné occasion à l'opinion de ces Historiens, c'est que l'on peut dire que le Thabor fait partie des montagnes qui ont un nom commun, & qu'on appelle le Liban & l'Anti-Liban.

Ces montagnes du Liban, sont celles qui s'étendent du côté de la mer, depuis la source du Jourdain ou du mont Carmel, jusqu'à une ou deux journées de Damas. Les montagnes de l'Anti-Liban sont celles qui s'avancent davantage dans les terres & qui sont séparées des montagnes du Liban par une grande plaine, qui commence à une ou deux journées de Damas, du côté de Balbec, & qu'on nomme communément le *Boque*. Les montagnes de l'Anti-Liban sont ainsi appelées, parce qu'elles sont vis-à-vis de celles du Liban, & qu'elles les regardent.

La plaine où sont les grands cédres; conserve un air si froid, que personne ne la veut habiter, la situation en est cependant charmante. On y trouve quantité d'herbes médicinales, & des simples très-rares.

Le gibier de toutes espèces y est commun; il n'a à craindre que les vautours & les autres oiseaux de proie. La terre y seroit fertile si elle étoit cultivée. Elle produit une grande quantité

de buissons qui portent une espece d'épine - vinette noire & de très-bon goût.

Le Liban étoit autrefois couvert de cédres , on n'en trouve aujourd'hui que dans la plaine , dont j'ai parlé , & sur une autre montagne voisine de *Cannobin*. Les ouvrages de menuiserie ne sont faits ici que de bois de cédre ; ils sont très-proprement travaillés.

Nous partîmes le 17 du Monastere de *Masferkis*, pour aller à celui de *Marélicha*, qui n'en est éloigné que d'une lieue. Le Pere Vicaire & deux autres de ces Religieux nous accompagnerent. Le Monastere de *Marélicha*, c'est-à-dire de saint Elisée, est situé au pied d'une affreuse montagne , & sur le bord du fleuve appellé *Nahr-Gadischa*, qui veut dire le fleuve Saint ; il coule dans un profond vallon fort étroit dont les bords sont ornés de pins , de noyers , de chênes & de vignes ; à trente pas de ce fleuve , on voit de chaque côté s'élever une chaîne de montagnes presque toutes couvertes de rochers.

Ces rochers renferment de profondes grottes qui étoient autrefois autant de cellules d'un grand nombre de solitaires , qui avoient choisi ces retraites , pour

être les seuls témoins sur terre de la rigueur de leur continuelle pénitence.

Ce sont les larmes de ces saints Pénitens qui ont donné au fleuve dont nous venons de parler, le nom de fleuve Saint. Sa source est dans les montagnes du Liban. La vue de ces grottes & de ce fleuve dans cet affreux désert, inspire de la componction, de l'amour pour la pénitence, & de la compassion pour ces ames sensuelles & mondaines, qui préfèrent quelques jours de joie & de plaisir à une éternité bienheureuse.

Le Supérieur du Monastere de saint Elisée nous reçut avec de grandes démonstrations de charité. Ce Monastere est composé de vingt Religieux Maronites qu'on appelle *Alepins*. Ils sont presque les seuls qui méritent de porter le nom de Religieux.

Un saint Prêtre nommé *Abdalla* les établit ici il y a environ 25 ans; il prit particulièrement conseil du feu Pere Nicolás Bazire, pour donner une forme & une conduite religieuse à ses Freres. Il fut leur premier Supérieur. On le tira ensuite malgré lui de son Monastere, pour le faire Evêque. Notre Mission d'Antoura est de son Diocèse; il a laissé pour successeur dans son Monastere, le

Prêtre Gabriel, Religieux d'une rare modestie & d'une piété exemplaire. Il est universellement estimé & honoré des Maronites, des Grecs, & des Turcs même, en considération de sa profonde capacité dans la langue *Arabe*.

Les Religieux Alepins font deux ans de noviciat; ils ne mangent jamais de viande; ils sont très-pauvrement vêtus, ils chantent l'Office à minuit: nous y assistâmes trois fois & nous fûmes infiniment édifiés de leur modestie à l'Eglise, & de la ferveur de leur chant; ils employent une partie du jour à la culture de la terre, & aux offices domestiques. Ils rendent chaque jour, matin & soir, compte de leur conscience à leurs Supérieurs; ils observent leurs règles avec une scrupuleuse exactitude, & particulièrement un silence & un jeûne rigoureux. Rarement voyent-ils du monde. Les femmes n'entrent jamais dans leur Eglise. S'il arrive que quelque Religieux se relâche & se démente de sa vocation, le Supérieur lui conseille de se retirer, eut-il dix ans de profession. Le Supérieur a le pouvoir de les dispenser de leurs vœux.

Nous séjournâmes dans ce Monastere jusqu'au 18. Nous en partîmes le 18 au

matin avec nos guides, pour aller à Cannobin, qui n'est qu'à deux bonnes lieues du Monastere de saint Elisée; nous vîmes sur la route les restes de plusieurs anciens Monasteres, que des Solitaires habitoient autrefois, & qui sont aujourd'hui déserts & ruinés par les Metoualis, hérétiques Turcs.

On voit encore les ruines de quelques-uns de ces Monasteres situés sur des rochers si escarpés, qu'on ne peut comprendre comment il a été possible d'y monter.

Nous entrâmes dans une Chapelle taillée très-proprement dans le roc; elle a conservé deux autels; sur l'un il y a une image de la sainte Vierge, & sur l'autre celle de saint Antoine. A côté de cette Chapelle & dans le même roc, nous y vîmes quelques cellules désertes, où les Solitaires ne pouvoient pas être à leur aise. Le fleuve Saint coule au pied de ces montagnes, & peut avoir cinq ou six lieues de cours.

Cannobin où nous arrivâmes est la demeure du Patriarche des Maronites. Nous y fûmes reçus avec beaucoup d'affection, les Religieux y sont en petit nombre, & très-pauvrement logés, & encore plus pauvrement vêtus & nourris.

Le

Le Patriarche avec les Religieux & quelques Evêques Maronites, qui sont auprès de lui, vivent tous dans une union parfaite & dans une simplicité & une pureté de mœurs très-exemplaire; les fautes les plus légères y sont sévèrement punies. Le couvent tout pauvre qu'il est, reçoit charitablement les étrangers par esprit d'hospitalité.

Le Patriarche étoit vêtu d'un habit rouge, doublé sur les bords d'une fourrure; sous cet habit il avoit une soutane couleur de pourpre; la modestie y est très-observée.

L'Eglise du Monastere est dédiée à la sainte Vierge; le Patriarche nous dit, qu'elle avoit quatorze cens ans d'ancienneté. C'est une vaste grotte, dont on a fait l'Eglise qui est assez belle, elle est ornée de peintures; le Patriarche nous y fit remarquer les portraits d'Innocent XI & de Louis XIV. Nous assistâmes à l'Office du jour & de la nuit. Il se fait avec beaucoup de religion & de piété. Leur Liturgie est très-ancienne; elle est composée en Syrien ou ancien Syriaque, & une petite partie en Arabe, mais écrite en lettres Syriaques qu'ils appellent *Kerchora*.

Les cellules des Religieux sont dans

des grottes près de l'Eglise. Pour s'y rendre l'hyver & l'été, ils sont nécessairement exposés aux injures du temps. Le Patriarche nous fit voir la chambre qui porte le nom des trois Jésuites : sçavoir, les Peres *Jean Bruno*, *Jean-Baptiste Ælien* & *Jerôme Dandini*, qui furent envoyés en 1581, par Grégoire XIII & ensuite par Clément VIII. Grégoire y envoya les deux premiers pour faire recevoir le Concile de Trente par les Maronites, & Clément y envoya le dernier, pour faire abjurer dans un Synode du Patriarche, des Evêques & Prêtres Maronites, les erreurs d'un Conciliabule schismatique. Le Concile de Trente fut reçu & le schisme prosrit.

Pendant notre petit séjour à Cannobin, le Patriarche nous fit l'honneur de nous faire toujours manger avec lui & ses Religieux; la frugalité y est parfaitement gardée, des légumes apprêtés à l'huile, quelques raves & un peu de poisson salé, avec un pain sec & noir, composerent tout le régal qu'on nous fit, mais le vin est excellent, & on n'en boit point de meilleur en France.

Le Patriarche nous fit toutes les instances possibles pour nous retenir plus long-temps dans son Monastere. Mais le

jour de notre départ étant fixé, nous lui demandâmes notre congé après avoir assisté à l'Office de nuit & célébré la sainte Messe. Le Patriarche nous fit l'honneur de nous donner ses propres ornemens qui sont fort propres. Nous lui demandâmes sa bénédiction & nous partîmes.

Il nous donna son Diacre pour nous servir de guide dans des chemins qui ne sont pas aisés à tenir.

A un jet de pierre de la porte du Monastere nous trouvâmes la Chapelle dédiée à sainte Marine. Tout ce pays rempli de l'odeur de la sainteté de cette Vierge, conserve pour elle une vénération extraordinaire.

Personne n'y révoque en doute, ce que les Historiens nous rapportent de sa vie. Ils nous disent que cette Vierge par une inspiration divine, cacha son sexe sous un habit religieux & servit Dieu sous cet habit, pendant plusieurs années. Ils ajoutent que Dieu ayant permis qu'elle fut accusée d'une faute avec une fille voisine, elle fut condamnée par son Supérieur à faire une sévère pénitence dans la grotte, qui est aujourd'hui la Chapelle où elle est honorée; mais que Dieu qui prend toujours les inté-

rêts de ses ferviteurs & de ses fervantes, fit éclater à sa mort l'innocence de cette illustre Vierge, & récompensa dès ce monde sa vertu, par plusieurs grands miracles, qui s'opérèrent à son tombeau.

Après avoir fait nos prieres dans cette dévoute Chapelle, nous prîmes le chemin de saint Antoine, éloigné de *Cannobin* d'environ deux lieues. Pour y arriver il fallut monter la plus rude montagne que j'aye encore vue & la descendre. Le Monastere de saint Antoine est situé sur la côte voisine d'un rocher fort escarpé. Il y avoit alors trente Religieux Alepins dont j'ai déjà parlé; entre ces Religieux il y avoit douze Prêtres. L'Evêque Abdule leur fondateur & leur premier Supérieur avant son Episcopat, nous reçut avec une grande bonté. Ce Prélat mene dans ce Monastere la vie d'un véritable Saint, il est logé comme un des plus simples Religieux, & quelqu'austere que soit leur vie, il vit encore plus austerement qu'eux. On ne le distingue que par son habit qui est violet.

Il nous retint presque deux jours entiers, pour nous faire voir le Monastere & ses environs. Le Monastere est divisé en deux parties assez éloignées l'une de

l'autre ; chaque partie a son Eglise ; mais l'Office ne se fait ordinairement que dans la plus grande. La propreté des deux Eglises en fait tout l'ornement. Le Prélat nous conduisit à d'autres grottes, qui sont autant de Chapelles ; nous en vîmes une entr'autres grande & belle, dédiée à saint Michel. Elle contient trois autels & deux petites chambres pour les Religieux, qui y font des exercices spirituels ; sur la croupe de la montagne opposée, il y a deux autres grottes, où deux Religieux du Monastere menent une vie très-solitaire. Ils n'en sortent jamais, ils ne parlent à personne, si ce n'est au Supérieur pour lui rendre compte chaque jour de leur conscience. Ils font tous deux Prêtres & disent la Messe dans une petite Chapelle pratiquée dans le rocher.

On ne peut être plus édifié que je le fus des actions de piété que je vis faire aux Religieux de ce Monastere.

Après avoir passé deux jours avec eux, je pris congé de l'Evêque Abdule ; il me donna un guide qui me fut bien nécessaire, pour traverser des montagnes bordées de précipices, & pour arriver à *Argès* par des chemins inconnus.

D'*Argès* à *Tripoli*, il n'y a que quatre

lieues. Ces quatre lieues forment une seule plaine très-agréable, plantée d'oliviers, & de plusieurs autres arbres de différentes espèces. J'arrivai heureusement à Tripoli, d'où j'étois parti. J'y ai repris, graces à Dieu, les exercices de nos Missions. Les maladies contagieuses y ont augmenté nos occupations; le péril qui en est inséparable ne ralentit pas le zele de nos Missionnaires. On seroit honteux de ne les pas imiter. Comme nous avons continuellement besoin des graces de Dieu, nous vous supplions & tous nos Peres, de les demander à Dieu pour nous dans vos saints sacrifices. Je suis avec un respectueux attachement, mon Révérend Pere, de votre Révérence, Le très-humble & très-obéissant serviteur, PETITQUEUX.



## L E T T R E

*Du Supérieur Général des Missions de la  
Compagnie de Jesus en Syrie, au Pere  
Fleuriau.*

De Seyde, le 21 Juillet 1723.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

NOUS ne pouvons trop-tôt vous donner avis d'un nouveau Commandement du Grand-Seigneur, qu'un Capigi vient d'apporter à Damas, à Alep, & aux principales Villes de la Syrie.

Par ce Commandement, il est fait défense aux Chrétiens Sujets du Grand-Seigneur, d'embrasser la Religion Catholique, & aux Religieux Missionnaires Latins d'avoir aucune communication avec les Grecs, les Arméniens, & les Syriens, sous prétexte de les instruire. Il est de plus ordonné par ce même Commandement, qu'en cas que quelques Chrétiens Grecs, Arméniens & Syriens,

Sujets du Grand-Seigneur, aient quitté leur ancienne Religion pour faire profession de celle des Papistes, ils ayent à la quitter incessamment, pour reprendre leur Religion premiere.

Ce Commandement a été donné sur la Requête des Patriarches schismatiques de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche & de Damas, assemblés dans un Synode, qu'ils tenoient alors à Constantinople.

Le véritable motif, qui les animoit, étoit le chagrin de voir leur troupeau diminuer chaque jour, & celui de Jésus-Christ s'augmenter, & s'enrichir des dépouilles du schisme.

Le Patriarche de Jérusalem le plus zelé partisan du schisme, passant par Damas, & par Alep pour aller à Constantinople, fut lui-même témoin du progrès de la Religion Catholique. Il vit avec une peine, qu'il ne put dissimuler, la ferveur de ces deux Eglises. Il en rendit compte au Synode; mais le Synode n'avoit garde de produire le motif de son dépit, pour solliciter le commandement qu'il souhaitoit; il eut recours à l'accusation la plus capable d'irriter l'esprit du Grand-Seigneur &

de son Grand-Vifir contre les Catholiques. Les Patriarches du Synode repré-  
fenterent au Grand-Vifir, que les Reli-  
gieux Francs, c'est ainfi qu'il appellent  
les Religieux Latins, féduifoient leurs  
Peuples, Sujets du Grand-Seigneur, qu'ils  
leur faifoient changer de Religion, pour  
fuivre celle des Papiftes, & qu'ils se mê-  
loient de les inftruire, ce qui n'apparte-  
noit qu'aux Patriarches de leur nation.  
Il ne falloit que cette feule exposition  
pour obtenir le Commandement qu'ils  
follicitoient; & en effet ils l'ont aifément  
& promptement obtenu.

En conféquence de ce Commandement  
les Officiers Turcs, qui tirent toujours  
un grand profit des avanies qu'ils font aux  
Catholiques, emprifonnerent l'Evêque  
d'Alep, l'Evêque de Seyde, plufieurs  
Prêtres & plufieurs féculiers bons ca-  
tholiques des villes de Damas, d'Alep,  
de Tripoli & de Seyde, menaçant les  
uns d'exil & les autres de mort, s'ils ne  
reprenoient la Religion de leur Patriar-  
che.

Notre Conful d'Alep nous a fignifié  
ce nouveau Commandement de la Porte.  
Il nous a obligé de fufpendre nos Mis-  
fions, & de cefler nos fonctions ordi-

naires de Missionnaires, telles que nous les avons toujours exercées en ce pays depuis plus d'un siècle. Toute la France sçait, que nous y avons été envoyés par ordre & sous le nom de nos Rois, pour y conserver & maintenir la foi Catholique.

Nous avons obéi aux ordres qui nous ont été intimés, mais en même-temps, nous avons recours à la piété du Roi, protecteur de la Religion Catholique en cet Empire Infidele.

Nos Rois ses prédécesseurs, nous ont toujours accordé leur protection avec tout le succès, que nous pouvions espérer en pareilles occasions.

Celle dont il s'agit aujourd'hui est des plus favorables; car il est de notoriété publique que ce Commandement a été donné sur un faux exposé.

Les Patriarches schismatiques accusent les Missionnaires Latins, de faire changer de Religion aux Grecs, Arméniens & Syriens, & il est visible à tout le monde que les Sujets du Grand-Seigneur conservent leur même rit, tel qu'ils l'ont toujours observé. Leur rit est bon, approuvé du saint Siège, & dans des Conciles Œcuméniques. Leur change-

ment, s'il y en a, est purement intérieur, & ne consiste pour l'ordinaire, qu'à abandonner certaines superstitions, & quelques erreurs particulieres que le schisme a introduites parmi les Chrétiens, & qu'à professer les vérités Catholiques, que la seule ignorance leur avoit cachées.

Pour ce qui est des fonctions des Missionnaires, elles sont conformes à nos anciennes Capitulations de la France avec la Porte Ottomane, sans aucune innovation; & bien loin que nos fonctions éloignent les Sujets du Grand-Seigneur de l'obéissance qu'ils lui doivent; les Magistrats Turcs sont obligés de convenir, que les Sujets Catholiques de Sa Hauteffe, lui sont beaucoup plus soumis, & au Gouvernement, que ne le sont les schismatiques.

C'est, mon Révérend Pere, ce que nous vous supplions de représenter à Sa Majesté, pour nous faire goûter dans cette occasion les premiers fruits de sa protection royale, & pour faire connoître en même temps au Turc, que Sa Majesté sera aussi zelée protectrice de la foi catholique dans le Levant, que l'ont été nos Rois ses prédécesseurs, &

en particulier Louis XIV de glorieuse mémoire.

Pendant son long regne, les schismatiques de ce pays ont plusieurs fois surpris de pareils Commandemens; mais ses ordres portés incontinent à nos Ambassadeurs, pour demander la révocation de ces Commandemens, ont toujours été très-heureusement exécutés.

Monsieur le Marquis de Châteauneuf, ci-devant Ambassadeur à la Porte, nous a obtenu des Commandemens beaucoup plus favorables à l'Eglise catholique, que les schismatiques n'en avoient achetés de contraires, & c'est l'obligation que la religion & les Missionnaires lui ont. Monsieur le Marquis de Feriol son successeur les a maintenus avec toute la vigueur possible. C'est à l'ombre de leur puissant crédit, que les Missionnaires ont exercé librement leur saint ministère.

Nous avons d'autant plus sujet de croire que ce dernier Commandement sera très-aisément révoqué, que le sieur Abraham Maronite, que Louis XIV a honoré d'une Croix de Chevalier dans un voyage qu'il fit à Paris il y a quelques années, & qui est aujourd'hui second

Truchement de la nation Françoisise à Seyde, a eu le crédit par le moyen de l'Aga de Seyde, & d'Osman Bacha de Damas, d'obtenir du Grand-Visir la liberté des Evêques & des Catholiques emprisonnés.

Nous ne pouvons douter, mon Révérend Pere, que votre zele pour l'œuvre de Dieu, dont nous avons souvent éprouvé les effets, ne vous employe avec vivacité pour supplier le Roi, qu'il ait la bonté & la charité de donner ses ordres à son Ambassadeur, & de faire demander la révocation du dernier Commandement, & l'exécution de nos anciennes Capitulations. Ses ordres fidèlement exécutés mettront nos Catholiques en sûreté, rétabliront les Missionnaires dans leurs mêmes & anciennes fonctions, & maintiendront ici la foi catholique, qui seroit entièrement & bientôt anéantie dans ces royaumes Infidèles, si elle y étoit privée de la protection de nos Rois, & des services des Missionnaires.

Nous élevons nos mains au Ciel pour obtenir de Dieu le prompt secours que la Religion demande, & la conservation de notre jeune Monarque, notre puissant protecteur. Je suis avec respect dans

l'union de vos saints Sacrifices : mon Révérend Père, votre très-humble & très-obéissant serviteur PIERRE FROMAGE, de la Compagnie de JÉSUS.

Monsieur le Comte de Morville, Ministre & Secrétaire d'Etat, pour les affaires Etrangères, a rendu compte au Roi de ce dernier Commandement du Grand-Seigneur, & Sa Majesté lui a ordonné d'en écrire de sa part à Monsieur le Marquis de Bonnac son Ambassadeur à la Porte.



---

L E T T R E

*D'un Missionnaire en Grece au Pere  
Fleuriau.*

MON RÉVÉREND PÈRE,  
P. C.

C'est pour obéir à vos ordres que nous avons l'honneur de vous envoyer la relation de notre voyage depuis *Marseille* jusqu'à *Smyrne*.

Nous sommes heureusement arrivés en cette ville. Après y avoir rendu nos solennelles actions de grâces à Dieu de sa continuelle protection pendant notre navigation, nous devons vous faire nos remerciemens de la grace que vous nous avez obtenue d'être reçus au nombre des ouvriers de l'Évangile, & d'avoir part à leurs fonctions, si propres de notre institut.

Après avoir satisfait à ces deux premiers devoirs, nous commencerons notre récit par vous avouer avec ingénuité, qu'il en coûte beaucoup à la na-

ture pour se féparer de son pays, de sa nation, & des personnes avec lesquelles on a eu l'honneur & la douceur de vivre pendant plusieurs années.

Mais il faut aussi convenir, que c'est alors que l'on sent toute la force de sa vocation. On est intérieurement pénétré de la douce consolation de se voir arrivé dans le lieu où le Seigneur nous appelloit, pour travailler à sa plus grande gloire, & au salut d'une infinité d'ames, qui s'y perdroient, si le Sauveur de tous les hommes ne leur envoyoit continuellement ses Ministres, pour leur apprendre le chemin du salut.

Car on doit appliquer aux diverses nations avec lesquelles nous sommes, ce que saint Paul disoit autrefois aux Romains. *Comment seront-elles instruites des vérités dont la connoissance est nécessaire au salut, si on ne les leur annonce; mais qui les leur annoncera, si on ne leur envoie des Prédicateurs?*

C'est dans cet exercice de la prédication évangélique, que sont continuellement occupés nos Missionnaires

Devant que de vous parler, mon Révérend Pere, de notre Mission de *Smyrne*; où nous avons débarqué, il faut vous rendre compte de notre départ de *Mar-*

*Jeille*, de notre navigation, & des lieux par où nous avons passé.

Après avoir pris congé de vous à Paris, nous nous rendîmes à *Marseille*, lieu de notre embarquement.

Nous y attendîmes long-temps le départ d'un bon vaisseau, qu'on nous disoit chaque jour être prêt à faire voile. Ennuyés que nous étions d'attendre si long-temps, & regrettant celui que nous perdions, nous nous embarquâmes sur un petit bâtiment marchand, qui n'avoit que quinze hommes d'équipage. Le Capitaine étoit honnête homme. Il voulut bien nous recevoir gratuitement sur son bord, & nous promit de nous rendre promptement à *Smyrne*.

Le jour de notre embarquement étant le plus beau qu'on put souhaiter, nous avions sujet d'espérer que notre Capitaine nous tiendrait parole : mais les temps sur mer étant aussi inconstant, que les fortunes du siècle les plus brillantes, nous expérimentâmes bientôt leur changement.

Notre vent si favorable, devint tout-à-coup si violent, que nos voiles & notre petit vaisseau en furent rudement agités. Nous avons toutes les peines du monde à nous tenir debout ou assis. Je

ne parle point des autres incommodités qui en sont les suites ordinaires, sur-tout pour ceux qui ne sont point faits à la mer.

Nous menions un garçon Chirurgien qui s'étoit donné à nous, & qui devoit être très-utile à nos Missionnaires : car, à la faveur de la médecine, qui est très-honorée dans le Levant, on gagne la protection des Officiers Turcs, & on ouvre les maisons des Chrétiens à la parole de Dieu.

Ce bon garçon, qui n'avoit jamais vu la mer, fut si effrayé d'un violent coup de vent, que se croyant perdu, il vint à moi pâle comme la mort, me priant instamment de le confesser. Je profitai de sa disposition pour lui faire faire une bonne œuvre.

Peu de temps après le vent s'étant calmé, sa peur se calma pareillement. Quelque violent qu'eût été ce vent, nous n'eûmes pas cependant à nous en plaindre, car sa violence nous servit à avancer chemin.

Dès le troisieme jour de notre départ, nous doublâmes l'île de *Saint-Pierre*, qui est à la pointe de celle de *Sardaigne*. Nous regardâmes avec vénération cette île, qui fut autrefois l'exil de plusieurs saints

Evêques, & autres défenseurs de notre foi, qui y finirent glorieusement leur vie dans un long martyre.

Après avoir passé les côtes de l'île de *Sardaigne*, nous crûmes que notre Capitaine relâcheroit à l'île de *Malte*. Mais comme il ne manquoit point de provisions, il prit le parti de s'en éloigner de vingt-cinq milles, & de laisser *Malte* à sa droite. Un coup de vent survint, qui fit du désordre dans notre vaisseau, & qui l'obligea de gagner au plutôt cette île, qu'il avoit voulu éviter.

Nous y arrivâmes d'assez bonne heure, pour nous faire conduire dans la maison des Jésuites. Nos Peres nous y reçurent avec beaucoup de bonté & de charité. Nous y trouvâmes le *Pere de la Motte*, confesseur des Chevaliers François, & un autre de nos Peres destiné pour y enseigner les Mathématiques. Ce dernier est mort depuis ce temps-là à Marseille au service des pestiférés.

Mon compagnon malade fut en peu de temps rétabli, par le bon traitement que nos Peres lui firent, & par les soins particuliers qu'en prit M. le Chevalier de *Sarasse*, qui possède parfaitement la science de la Médecine, & qui nous honore de son amitié.

Notre Capitaine, obligé de rester à *Malte* plus longtemps qu'il ne le vouloit, nous donna le temps d'y voir ce qui mérite la curiosité des étrangers.

Deux de nos Peres s'offrirent à nous très-obligeamment, pour nous accompagner par-tout où nous souhaitions aller. Nous profitâmes de leur bonne volonté.

J'aurai d'abord l'honneur de vous dire, mon Révérend Pere, que nous fûmes charmés, comme le sont tous les étrangers, de la beauté de l'île, de sa situation avantageuse, de la construction de la ville, bâtie sur un rocher fort escarpé, & défendue par des fortifications qui la rendent la place de toute l'Europe la plus forte.

Mais après avoir vu & bien considéré tout ce qui mérite de l'être, soit dans l'île, soit dans les villes, je vous avouerai que je n'ai rien vu qui m'ait paru plus digne d'admiration & de louange que la sagesse du gouvernement qui y regne; que le grand ordre qui s'observe partout, que la noble & édifiante conduite des Chevaliers, jointe à leur extrême politesse à l'égard de tout le monde; & sur-tout pour les étrangers. Le peuple s'efforce d'imiter, autant qu'il peut, cette politesse de leurs maîtres.

Le Grand-Maître commande en souverain pour le peuple , & en supérieur pour tous ceux de l'Ordre. Il a continuellement à sa Cour un très-grand nombre de Chevaliers des plus anciennes & des plus illustres maisons de toutes les nations Chrétiennes , car on sçait qu'il n'y en a aucune qui ne se fasse un très-grand honneur d'avoir eu des Chevaliers de *Malte*.

La ville de *Malte* est séparée en trois parties par un bras de mer. Les trois parties sont trois villes , & autant de peninsules. Elles sont fortifiées par les rochers qui les environnent : l'art & la nature s'en sont si heureusement servis , qu'ils n'ont laissé aucun endroit foible par où l'on puisse faire aisément quelque attaque.

La ville où le Grand-Maître fait sa demeure est la principale. On la nomme *la Valette*. L'île où l'Inquisiteur a sa maison s'appelle *le Bourg* , & la troisième est *l'île de Saint-Michel*.

Le port qui renferme les galeres de la Religion est le plus vaste & le plus considérable. Il est défendu d'un côté par le château *Saint-Elme* , & de l'autre par le château *Saint-Ange*. Ce sont deux forteresses qui mettent les galeres en sûreté.

J'ai vu une personne qui m'a dit avoir compté dix-huit cens pieces de canon qui défendoient la ville & son port, & j'apprends que le nombre en est augmenté.

La ville du côté de la terre a deux enceintes. Ses fortifications sont taillées dans le roc. Les maisons sont bâties en amphithéâtre. Elles ont toutes leur plate-forme, pour prévenir les effets du bombardement; car dans le cas d'un siege, on couvriroit les maisons de terre & de fumier, qui amortiroit les effets des bombes.

La ville est très-bien bâtie, ses maisons sont commodes & bien ornées; mais il semble que *Malte* ait mis toute sa magnificence à bâtir un vaste & superbe hôpital, où tous les malades, de quelque nation, condition ou religion qu'ils soient, sont reçus, soignés & entretenus généralement de toutes choses gratuitement.

Quoique l'Ordre de *Malte* soit un Ordre militaire, selon son institution, il ne laisse pas d'être un Ordre de Religieux hospitaliers. Aussi l'Ordre a-t-il conservé constamment & précieusement cette fin de son établissement. Car pendant que les Chevaliers ont toujours les armes à

la main pour combattre les ennemis de la Religion , ils sont aussi toujours prêts à exercer la charité envers les malades de leur hôpital ; & afin que tous les Chevaliers la puissent pratiquer , chaque auberge ou prieuré a son jour marqué pour venir servir les malades. Les Chevaliers de l'auberge de Provence ont le lundi ; l'auberge de France a le mardi ; l'auberge d'Auvergne le mercredi ; l'auberge de Castille le jeudi ; l'auberge d'Arragon le vendredi ; l'auberge d'Italie le samedi ; & celle d'Allemagne le dimanche. Les malades sont servis en vaisselle d'argent.

Le Grand-Maître , suivi des Grands-Croix , vient tous les matins , & quelquefois aussi l'après-dînée , visiter l'hôpital , pour connoître par lui-même si les Commandeurs font leur devoir auprès des malades , & si les malades sont bien soignés , & ne manquent de rien. Si parmi les malades il s'y trouvoit des Chevaliers , le Grand-Maître les serviroit lui-même.

Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus édifiant que l'ordre qui s'observe dans l'hôpital. La charité des Chevaliers va si loin , que l'on en voit souvent parmi eux pratiquer des actes d'une vertu com-

parable à celle que nous admirons dans les plus grands Saints.

L'Evêque de *Malte*, le Prieur de l'Eglise de *saint Jean*, & le grand Inquisiteur, ont chacun leur juridiction pour le spirituel. Le Prieur, qui est le Curé des Chevaliers, a l'autorité principale : au pouvoir près de conférer les ordres, il a les autres pouvoirs qui appartiennent aux Evêques. Il porte les ornemens épiscopaux, approuve les Confesseurs pour les Chevaliers, & donne les démissoires aux Clercs de la Religion.

L'Evêque fait sa résidence à *Citta Vecchia* ; son Eglise est belle, les Chanoines y portent le camail violet, comme leur Evêque.

L'Eglise de *saint Jean* est la première Eglise de la Religion, & la plus richement ornée. Entre ses richesses les plus remarquables, nous vîmes deux grandes figures d'argent de la grandeur naturelle d'un homme, l'une représente un *saint Jean*, & l'autre un *saint Luc*. Elles sont placées aux deux côtés du grand-autel. Entre le chœur & la nef, il y a un lustre d'argent qui a coûté, dit-on, soixante mille écus de *Malte* ; c'est un présent du Commandeur *Fardella de Trapano*. Chaque langue des Chevaliers a sa chapelle

chapelle particuliere dans l'Eglise. Ces chapelles sont incrustées des plus beaux marbres.

Dans le fauxbourg de *Citta Vecchia*, nous vîmes une très-jolie chapelle, dédiée au grand Apôtre *saint Paul*. A côté de cette chapelle, on voit la grotte où l'on dit par tradition que le saint Apôtre se retira pendant l'espace de trois mois & quelques jours, après son naufrage.

Les Actes des Apôtres (1) qui nous en ont appris les circonstances, ne nous ont pas laissé ignorer cet autre fait. Ils rapportent que *Paul* & ses compagnons ayant allumé un grand feu pour sécher leurs habits, une vipere sortit du milieu des broussailles, s'élança sur la main de *Paul*, & s'y attacha si étroitement, que les assistans qui en furent témoins, ne doutèrent pas que la piquûre de cet animal venimeux ne lui dût causer la mort; mais ils furent bien surpris, lorsqu'ils virent que l'Apôtre ne fit que secouer la main pour s'en défaire, & que ses mains demeurèrent aussi saines qu'elles l'étoient auparavant. Cet événement le fit regarder dans *Malte* comme un homme extraordinaire.

---

(1) Chap. 21.  
Tome I,

Depuis ce temps-là l'île de Malte jouit d'un privilege qui est singulier & remarquable, sçavoir, que les viperes & autres animaux venimeux, qui portent leur venin par-tout où ils se traînent, n'en ont point ici, & que ceux même qu'on y apporte le perdent en y entrant.

On peut croire que cette faveur du Ciel aura été accordée à l'île de *Malte*, en mémoire de la bonne réception que ses habitans firent autrefois à l'Apôtre des Gentils, lequel est dans cette île l'objet de la vénération & de la dévotion publique.

On trouve non-seulement dans la grotte de *saint Paul*, mais encore dans toute l'île, des yeux & des langues de serpens (1). Les voyageurs ne manquent pas d'en emporter avec eux, l'opinion commune étant qu'elles font un préservatif contre tous les accidens de venin: ce qui est assez surprenant, c'est que quelque quantité de ces langues & de ces

---

(1) Ces prétendues langues de serpens ne sont que des glossopêtres, ou des pétrifications des dents du poisson *Lamia* ou *Charcharias*. On en voit dans tous les Cabinets. Elles n'ont aucun effet contre les venins. Les yeux de serpens appartiennent au genre des bufonites, & sont aussi des pétrifications de dents de poisson.

yeux qu'on enleve , on n'en voit pas diminuer le nombre. On en dit autant de la terre de la grotte du saint Apôtre, qui semble se reproduire à mesure qu'on en emporte.

Pour revenir à l'île de *Malte* , on compte qu'elle a sept lieues de longueur, trois & demie de largeur, & vingt-une de circuit. Le roc occupe presque toute l'île , ce qui fait qu'elle n'est fertile qu'en légumes , mais ils y sont exquis. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des forêts & des vignes ; mais par compensation les oliviers, les orangers & les limoniers y sont communs, & leurs fruits ont un goût délicieux. Nous y vîmes au mois de Janvier dernier des amandiers déjà fleuris.

Un pays où le séjour est si agréable , mérite d'être aussi peuplé que l'est celui de *Malte*.

Les *Maltois* parlent l'*Arabe* un peu corrompu : les hommes sont presque tous vêtus à la Française , quelques - uns y portent un petit collet & un grand manteau noir. Les Prêtres & les Religieux y sont en grand nombre : les femmes & les filles ne sortent jamais seules , elles sont toujours accompagnées d'une esclave ou d'une suivante : leur démarche & leur

habillement font si modestes , qu'on les prendroit pour des Religieuses : elles portent une mante noire de soie ou de serge qui les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds.

Enfin , pour finir tout ce que je puis dire de l'île de *Malte* , j'ajouterai que ce qui fait son principal ornement & sa gloire , c'est de posséder un très-grand nombre d'illustres Chevaliers dont la valeur égale la naissance. Ils ont l'honneur d'être les zélés défenseurs de notre sainte Religion. Ils sont prêts en tout temps de courir les mers , & d'exposer leur vie pour sa défense.

On lit avec admiration dans leur histoire leurs glorieux exploits , & les succès prodigieux de leurs armes. Mais ce qui doit faire le sujet d'un éloge digne d'eux , c'est que dans tous les temps , à *Malte* & ailleurs , on a vu des Chevaliers pratiquer les plus héroïques vertus du Christianisme.

Ces illustres Chevaliers ont fait jusqu'à présent un honneur infini à la religion.

*Malte* est aujourd'hui gouvernée par un Grand-Maître qui méritoit de l'être : sa capacité , sa prudence & sa bonté dans son gouvernement , lui ont gagné la vénération & l'amour de toutes les nations

Chrétiennes , qui donnent continuellement de nouveaux Chevaliers à sa cour.

Pendant notre séjour à *Malte* , notre vaisseau fut parfaitement radoubé. Notre Capitaine nous ayant averti du jour de son départ , nous prîmes congé de nos Peres en leur rendant mille actions de grâces de leur charité pour nous. Nous étions en hiver ; mais l'air étoit aussi doux qu'en été.

Le vent nous étoit favorable. Le soleil brilloit de toutes parts , la surface de la mer en étoit toute lumineuse. Une troupe de dauphins sentant la douceur de l'air , jouoient ensemble à la proue de notre vaisseau. Nous les voyions s'élever en l'air sautant hors de l'eau. Pendant un assez long chemin nous jouîmes de ce divertissant spectacle. Un changement de temps nous le fit perdre. Il s'éleva un grand vent ; mais heureusement le vent étant en arriere , il nous faisoit avancer avec une si grande vitesse , que s'il eût continué il nous auroit rendu en quatre jours à *Smyrne*.

La nuit qui suivit nous écarta de notre route ; bien loin d'approcher de *Smyrne* , nous fûmes obligés de relâcher à l'île de *Sapienza*.

Cette île est à la pointe de la *Morée* du

côté du midi. Elle n'est éloignée que d'une lieue de mer de la ville de *Modon*, capitale de la province de *Betuedéré* dans la *Morée*.

Cette mer étant souvent infectée de corsaires, nos gens n'osèrent quitter le vaisseau pour aller voir la ville de *Modon*. Nous nous contentâmes de mettre pied à terre pour aller prendre un nouvel air dans l'île; nulle curiosité n'y doit attirer des voyageurs; car on n'y voit ni villes, ni villages, ni maisons; quelques Arabes gardant leurs chèvres sont les seuls hommes qu'on y rencontre. Ils ont creusé des rochers pour y habiter eux & leurs troupeaux, & ils y vivent en sauvages.

Me promenant un jour dans cette île avec un de nos voyageurs, nous aperçûmes deux de ces hommes qui venoient à nous avec une vitesse étonnante, perçant des buissons très-épais, & grim pant des rochers avec la légèreté de leurs chèvres. Leur figure étoit aussi barbare que leur vêtement. Ces deux hommes étoient deux grands *Albanois*, armés d'un gros bâton crochu & ferré: ils s'approchèrent de nous, & d'un ton féroce, ils nous demanderent en jargon Italien, qui nous étions, & où nous allions. Nous leur répondîmes, mais d'un ton plus radouci,

que nous étions *François*, que nous allions dans l'*Archipel*, & que notre vaisseau étoit au mouillage.

Ces hommes sans nous rien dire nous quitterent brusquement, & nous les vîmes gagner une hauteur, d'où ils tâchoient de découvrir notre vaisseau.

A notre retour nous contâmes notre aventure à nos voyageurs: le lendemain un d'eux, qui ne craignoit point, disoit-il, ces fortes de messieurs, eut la curiosité de descendre dans l'île pour les appercevoir. A peine y eut-il mis le pied, que nos deux *Arabes*, accompagnés de deux autres d'une aussi peu agréable figure, vinrent se jeter sur lui, le prirent au collet, & le lièrent à un arbre les mains derrière le dos. *C'est donc vous*, lui dirent-ils, *ou un de vous autres qui avez tiré sur nos chèvres, il vous en coûtera la vie.* Alors l'un d'eux lui mit le couteau sur la gorge, pendant que les autres fouilloient ses poches: ils prirent tout ce qu'ils y trouverent, le déshabillerent, & ne lui laisserent que sa chemise. Cette expédition faite, trois d'entr'eux s'enfuirent avec leur butin, & le quatrième délia le patient & s'enfuit à son tour.

Notre voyageur qui s'étoit piqué d'une bravoure à toute épreuve, revint au

vaisseau avec le seul habillement que les quatre Arabes lui avoient laissé. Il fut assez heureux pour y trouver des hommes plus charitables, qui lui donnerent des habits, dont il avoit grand besoin.

Après cette dernière aventure, nul de nos voyageurs ne fut tenté d'aller se promener dans l'île, pendant les quatre jours que nous attendîmes le vent pour nous remettre en mer.

Nous mîmes à la voile le 20 Janvier à six heures au matin. Nous cotoyâmes la *Morée*, d'où nous n'étions éloignés que de trois ou quatre lieues.

Nous passâmes assez près de *Coron*, nous doublâmes le cap de *Matapan*; le 21 nous nous trouvâmes à la pointe du jour entre *Cerigo* & le cap *Saint-Ange*; & quelque temps après nous découvriâmes *Malvoisie*, que l'on dit être la meilleure place de la *Morée*.

Cette ville s'appelloit autrefois *Epidaurus*. Elle est située sur un grand rocher, au pied duquel commence le golfe de *Napoli* & de *Romani*. La côte orientale par où l'on descend du rocher jusqu'à la mer, produit cet excellent vin de *Malvoisie*, dont le nom fait l'éloge.

Nous sortîmes enfin de la *Morée* pour entrer dans l'*Archipel*, laissant à notre droite le royaume de *Candie*.

Jusqu'à présent nous avons eu un temps presque aussi chaud qu'en été ; mais un grand vent de bise s'étant élevé tout-à-coup , nous fit sentir un froid extrême. Il fallut chercher nos capotes & nous en couvrir. Les côtes de la *Morée* qui étoient couvertes de neige ; nous envoyoiẽt le froid que nous sentions : mais au froid près , nous nous trouviẽs bien de ce vent , qui nous devoit faire débarquer le lendemain au port de *Paros* , à une lieue de *Naxie*.

Par malheur pour nous , il ne continua pas. Notre Capitaine se crut obligé de relâcher à *Argentaria* , petite isle de l'*Archipel* , située entre *Milo* & *Siphanto*. Son port est assez bon ; à peine y eûmes-nous jetté l'ancre , que deux Grecs de l'isle nous aborderent d'un air gracieux. Ils nous dirent qu'ils venoient nous faire compliment de la part du Consul de France sur notre arrivée , & nous offrir des rafraîchissemens.

Nous reçûmes cette politesse avec les remerciemens qu'elle méritoit , & nous crûmes qu'elle nous obligeoit d'aller nous-mêmes remercier le Consul dans sa maison. Nous priâmes les deux Grecs de nous y conduire , ce qu'ils firent.

Le logis du Consul est à trois quarts

de lieues du port. Nous le trouvâmes en compagnie du Consul des Anglois. L'un & l'autre sont natifs du pays, & des plus considérables familles de l'isle. Ils nous reçurent avec beaucoup de bonté. Après les premiers complimens, le Consul de France nous fit servir la collation. Il nous propofa ensuite de nous faire voir la Ville. Les deux Consuls nous accompagnèrent. Il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour en faire le tour; car elle n'est qu'un amas de cent cinquante maisons, & elle n'a pour habitans que huit ou neuf cens personnes. Les rues sont si étroites qu'à peine deux hommes y marchent-ils de front.

Nous trouvâmes dans cette Ville, qui est plutôt un Bourg qu'une Ville, quelques familles Françoises, qui y font un petit commerce, pour subsister. Ces François furent bientôt informés de notre arrivée. Ils vinrent nous trouver avec autant d'empressement que de joie. Ils étoient charmés de pouvoir apprendre des nouvelles de leur patrie. Nous les satisfîmes sur toutes les demandes qu'ils nous firent. Les plus vieilles nouvelles étoient toutes nouvelles pour eux.

Nous reçûmes ensuite la visite des Prêtres Grecs & des autres principaux

Greco de la Ville, qui nous témoignèrent par toutes sortes d'expressions le plaisir qu'ils avoient de nous voir. Ils nous demanderent si nous venions leur faire une Mission. Nous n'avons pas oublié, nous dirent-ils, celle que le Pere *Jacques-Xavier Portier*, & son compagnon, nous firent il y a plusieurs années. Nos enfans étoient ignorans, & ils les rendirent sçavans; plusieurs d'entre nous étoient ennemis, & ils les réconcilierent; nous ne vivions pas en Chrétiens, & ils nous disposerent à leur faire nos Confessions, & à approcher de la sainte table, dont nous étions éloignés depuis long-tems. Enfin, ils nous apprirent nos devoirs.

Depuis ce temps-là, nous sommes fortis du bon chemin, où ils nous avoient mis; venez donc, ajouterent-ils, nous y faire rentrer, venez nous rendre la joie, que la présence du Pere *Jacques-Xavier Portier* nous avoit causée, & que son absence nous a fait perdre.

Ces paroles que nous voyions sortir de leur cœur, nous attendrirent sensiblement. Nous leur répondîmes, que nous arrivions de France, disposés à leur rendre service; mais que ne sçachant pas encore la langue, nous l'allions apprendre, & nous mettre en état de nous faire

entendre d'eux, & de les entendre.

Ils furent contens de nos réponses. Le mauvais temps qui nous avoit fait relâcher à *Argentaria* nous y retint vingt jours entiers, sans en avoir pu sortir. Pour n'y être pas inutiles, nous y fîmes des instructions aux François & des Catechismes à leurs enfans. Les Grecs & les François assistoient à nos Messes. Les Officiers de notre vaisseau, nos matelots & nos voyageurs s'y trouvoient, & donnoient par-tout bon exemple. Plusieurs d'entr'eux firent leurs dévotions. Ces bonnes œuvres nous consolèrent du retardement de notre départ.

Nous profitâmes du premier beau temps, pour sortir du port d'*Argentaria*. Nous allâmes mouiller le soir à *Siphanto* anciennement *Siphnos*, isle plus grande & plus riche que celle d'*Argentaria*. Nous en partîmes dès le lendemain matin avec un vent favorable, qui nous rendit le soir à *Myconi*.

Cette isle, qu'on appelle aujourd'hui *Myconi*, est une des *Cyclades* dans la mer *Egée*. Nous apprîmes, en y arrivant, qu'il y avoit un assez grand nombre de Catholiques Romains dans cette île. Nous nous fîmes conduire chez leur Curé, pour lui demander la permission

de dire nos Messes. Le Curé, quoique Grec de nation, suivoit le rit Latin; il étoit entretenu par la Congrégation de la Propagande, pour le service des Catholiques Romains. Ses Paroissiens, instruits de notre arrivée, vinrent nous saluer chez leur Curé. Ils nous reçurent tous avec beaucoup de bonté & de charité.

Ils nous parlerent de la Mission que le *Pere Jacques-Xavier Portier* leur avoit faite il y a quelques années. *Nous en aurions besoin d'une seconde*, nous dirent-ils; *s'il le sçavoit, il viendrait bientôt à notre secours; car il avoit un grand zèle pour notre salut.*

Nous nous engageâmes à leur procurer la nouvelle Mission qu'ils desiroient. Nous leur dûmes la Messe le lendemain matin. Ils y assistèrent en grand nombre, & avec une dévotion qui nous charma. Comme nous ne sçavions ni le grec vulgaire, ni leur italien corrompu, nous ne pûmes leur faire aucune instruction. Nous leur dûmes seulement quelques mots par interprête.

Après vingt-quatre heures de séjour dans cette île, nous prîmes congé du Curé, qui voulut nous conduire avec ses paroissiens jusqu'à notre vaisseau, en

nous conjurant de revenir bientôt dans leur île.

Nous nous embarquâmes en leur présence avec un si bon vent , que nous fîmes quarante lieues en moins de douze heures. Nous arrivâmes le 16 Février aux îles de *Spalmadori* , après nous être trouvés à une portée de canon de l'île de *Chio*. Mes deux compagnons Jésuites avoient une aussi grande passion que moi de voir cette île , pour y être témoins de tout ce que nous avions appris de la ferveur des Catholiques qui y habitent. Mais nos desirs ne purent alors être satisfaits. Nous continuâmes notre route pour sortir de l'*Archipel* , & pour entrer dans la *Natolie en Asie*.

Jusqu'à présent j'avois cru qu'en quittant la France nous trouverions au Levant un été continuel , & des chaleurs qui ne seroient que trop grandes ; mais l'expérience nous convainquit du contraire , car nous sentîmes alors un froid des plus piquans , qui nous obligea , & tous nos Officiers , à nous vêtir de nos habits les plus chauds.

Nous n'étions éloignés de *Smyrne* que d'une bonne journée de chemin ; nous espérions le faire ; mais le vent devint si foible qu'à peine pouvions-nous avancer.

Nous eûmes de plus un contre-temps qui nous arrêta. A la pointe du jour nous découvrîmes cinq bâtimens Turcs qui alloient de *Constantinople* à *Chio*. Une sultane de trente pieces de canon s'étant détachée des quatre autres bâtimens, s'approcha de nous, & nous cria de venir à bord. Comme nous n'étions pas les plus forts, il fallut obéir fans dire le petit mot.

Le Capitaine de la sultane fit monter notre Capitaine sur son vaisseau, & il envoya trois Turcs pour nous visiter. Heureusement ils ne trouverent aucune marchandise de contrebande. Lorsqu'ils en eurent fait leur rapport, le Commandant des cinq vaisseaux Turcs se contenta de beaucoup interroger notre Capitaine sur l'état de *Malte* & de *Sicile*, & nous le renvoya.

Notre Capitaine à son retour salua les vaisseaux Turcs d'un coup de canon. Ils nous rendirent le même salut, & continuerent leur route.

La bonace, & ensuite un vent contraire retarderent notre entrée dans le golfe de *Smyrne*. Enfin le moment vint de pouvoir doubler le cap de *Bouroun*, qui est à la pointe du golfe de *Smyrne*.

Nous fumes charmés de son point de

vue. Ce golfe a environ quinze lieues de longueur & cinq de largeur. Ses côteaux font couverts d'oliviers. Nous voyions en perspective grand nombre de vaisseaux qui étoient à la rade, & *Smyrne* terminoit notre vue.

Nous y arrivâmes le 23 de Février vers le midi. Notre voyage sur mer fut de cinquante-sept jours, pendant un hiver des plus rudes ; mais grace à Dieu nous arrivâmes dans une santé parfaite.

Le *Pere Adrien Verzeau*, Supérieur de notre mission de *Smyrne*, & nos autres Peres François nous attendoient depuis longtems.

Ayant été informés qu'un vaisseau paroïssoit dans le golfe, ils ne douterent point que nous ne fussions sur ce vaisseau. Ils vinrent au port pour se trouver à notre débarquement.

Je ne puis vous exprimer, mon Révérend Pere, quelle fut alors leur joie & la nôtre. Nous nous embrasâmes de bon cœur. Ils nous conduisirent dans notre maison, & nous apportèrent tous les rafraîchissemens dont nous pouvions avoir besoin.

Après quelques jours de repos, le *Pere Adrien Verzeau* nous conduisit chez M. l'Archevêque pour lui rendre nos

respects, & chez M. de *Fontenu*, Consul de la nation Françoisse en cette ville. Nous en fûmes reçus avec beaucoup de bonté & de civilité.

Les jours suivans se passerent en visites. Nous reçûmes celles de nos disciples, & nous les leur rendîmes. L'affection qu'ils nous témoignèrent nous fut une marque de la vénération qu'ils avoient pour nos Peres Missionnaires. Les services qu'ils rendent aux François, aux Grecs, aux Arméniens, leur ont gagné l'estime & la confiance de ces nations. Il faut convenir aussi, que la protection que M. de *Fontenu* donne à nos fonctions, & les grands égards de Messieurs de la nation Françoisse, dont nous ne pouvons assez nous louer, inspirent aux peuples les sentimens qu'ils ont pour les Missionnaires.

Après que nous eûmes satisfait à nos devoirs de civilité, nous nous appliquâmes uniquement à l'étude des langues, pour nous mettre en état de partager avec nos Missionnaires leurs continuels travaux; car c'est dans ces commencemens que la ferveur nous rend plus capables de surmonter les difficultés inséparables de cette étude, qui est d'autant plus nécessaire que l'on ne peut espérer,

de fruits de son ministère qu'autant qu'on s'est rendu familier le langage du pays.

Nous avons la consolation de trouver ici beaucoup plus d'occupation qu'en France ; elle n'a jamais manqué qu'à ceux qui ont négligé de se donner de bonne heure à cette étude.

La ville seule de *Smyrne* offre aux Missionnaires un champ spacieux, où il y a différentes récoltes à faire. Cette ville avoit l'honneur autrefois d'être nommée la première des sept églises de l'*Asie* ; les états généraux du pays s'y tenoient. Elle est encore aujourd'hui une des plus célèbres villes de l'Empire Ottoman. Le commerce y est très-florissant. Son golfe est presque continuellement rempli de vaisseaux François, Anglois, Hollandois, Vénitiens & Génois. Ils y viennent pour enlever des soies de *Perse*, du coton, des camelots tabiffés d'*Angoura*, des huiles, du tabac & de la scammonée. Les Arméniens y apportent par terre grande quantité de ces marchandises.

La ville est assez grande. Elle n'a pour sa défense qu'un vieux château qui est sur le bord de la mer. Deux cens janissaires avec trois galères y font la garde. On compte dans *Smyrne* soixante mille

habitans ou environ, tant Turcs, qu'Arméniens, Juifs, Grecs & Francs, chaque nation demeure dans un quartier séparé; celui des Francs s'étend le long de la mer, & est sans contredit le plus beau.

Les maisons pour la plupart ne sont construites que de bois; mais depuis les derniers incendies qui ont affligé la ville, ceux qui rebâtissent emploient autant qu'ils peuvent de meilleurs matériaux.

Les Mosquées ne sont pas belles, les *Bazars* sont plus beaux. Ces *Bazars* sont de longues rues, qui ne contiennent que des boutiques dont l'une tient à l'autre. Les marchands y étalent leurs différentes marchandises avec autant d'art qu'on le fait dans les galeries du Palais à Paris. Cet arrangement industrieux excite la curiosité des yeux & le desir d'acheter. Ces boutiques n'ont de jour que par les ouvertures de leur dôme. Ces dômes qui sont couverts de plomb, mettent les marchands & leurs marchandises, & ceux qui les achètent, à couvert des injures du temps.

*Smyrne* avoit autrefois d'anciens momumens qui contribuoiert à sa gloire, mais les Turcs peu curieux de l'antiquité, les ont laissé périr. On doit regretter surtout la ruine presque totale d'un amphi-

théâtre dans lequel un grand nombre de Martyrs ont généreusement offert le sacrifice de leur vie pour la défense de notre sainte Foi.

Mais le temps qui détruit tout, n'a pu effacer la mémoire précieuse du martyr de *saint Polycarpe*. A l'âge de quatre-vingt-six ans, & après avoir gouverné l'espace de soixante-six années cette Eglise, où *saint Jean* l'avoit envoyé, il fut brûlé vif, pendant qu'à haute voix il bénissoit Dieu de la grace du martyr qu'il lui avoit accordée.

Nos Chrétiens l'honorent ici comme leur pere, & leur protecteur auprès de Dieu, & vont par respect & par dévotion visiter les restes de l'amphithéâtre qui reçut ses cendres.

Ils honorent pareillement la mémoire d'un jeune homme nommé *Germanicus*, qui dans le même temps, & pour Jesus-Christ, fut exposé aux bêtes.

Ces grands exemples d'un courage héroïque, & ceux de nos anciens Missionnaires qui marchent sur leurs traces, sont de puissans motifs qui nous animent en commençant la vie évangélique.

Je ne m'arrête pas, mon Révérend Pere, à vous faire ici le détail de leurs bonnes œuvres, parce que je vous répé-

teroïſ ce qui en a été dit dans la lettre du Pere Tarillon (1).

Pour ce qui eſt de moi, je dois me contenter de m'appliquer uniquement à l'étude des langues. Je me hafarde déjà à faire le catéchifme aux enfans, & j'eſpere avec le ſecours de Dieu, être bientôt en état de ſoulager nos Peres Miſſionnaires, qui ſont ſurchargés de travail pendant le jour, & ſouvent pendant la nuit. Je ſuis chargé de leur part, mon Révérend Pere, en vous écrivant cette lettre, de vous demander de nouveaux ouvriers. Je joins ma voix à la leur, étant déjà témoin, depuis que je ſuis ici, du beſoin que nous avons d'un plus grand nombre de Miſſionnaires dans cette floriffante Miſſion.

Le Pere *Adrien Verzeau*, notre Supérieur, donne tous ſes ſoins à l'inſtruction des eſclaves, qui ſont ici en grand nombre. Il profite de leur miſere extrême pour faire entrer les uns dans le chemin du ſalut, & les autres dans le ſein de l'Egliſe Catholique. Un de nos plus anciens Miſſionnaires ſeptuagénaire, qui cultive cette Miſſion depuis quarante ans, ſoutient le poids du joug avec un

---

(1) C'eſt la premiere de ce volume.

courage admirable. Il fut pris il y a quelques années par les Algériens, & souffrit avec une patience héroïque l'espace de deux ans un très-rude esclavage. Nous avons eu depuis le malheur de faire deux grandes pertes dans la personne du *Pere François l'Estringant*, natif d'Orléans, & dans celle du *Pere François Braconnier*, de la province de Champagne.

Le premier étoit entré dans la Compagnie avec un desir ardent de consacrer sa vie au service de Dieu & du prochain dans les Missions étrangères; il fut destiné à celles que nous avons dans le Levant. Il étoit né avec toutes les qualités propres à gagner des ames à Dieu. Il s'en est servi très-avantageusement pendant plus de quarante années qu'il a employées dans nos Missions, où il a rempli parfaitement les fonctions d'un excellent Missionnaire, & d'un sage & bon Supérieur. Il s'est exposé souvent au service des pestiférés. Il fut lui-même attaqué de la peste étant à leur service. Sa guérison eut, dit-on, quelque chose de miraculeux. Il a eu la gloire, pour une action de charité, & pour la cause de Jesus-Christ, de souffrir la prison & de porter les fers. Il n'a pas laissé de travailler dans la vigne du Seigneur

jusques dans son extrême vieillesse. Il est mort plein d'années & de mérites dans cette Mission.

La perte du *Pere Braconnier* fut générale par toutes nos Missions. On le destinoit en France aux premières places de sa province, lorsque la Providence l'appella ici à son service.

Il y parvint après avoir vaincu tous les obstacles qu'on forma à son départ. Les talens que Dieu lui avoit donnés pour apprendre facilement les langues, le rendirent bientôt capable de faire le Catéchisme aux enfans, & ensuite de confesser, de prêcher & faire des Conférences. Il le faisoit avec un succès qui lui donna une grande réputation. Nos Ambassadeurs l'ont honoré de leur estime. Ils trouvoient en lui un grand sens, beaucoup de droiture & de probité, l'amour du bien, de la capacité pour les affaires, & de la fermeté pour en venir à l'exécution; il étoit d'ailleurs un grand homme de bien.

Toutes ces rares qualités le firent juger propre pour le gouvernement. Après avoir gouverné quelques Missions particulières, on le fit Supérieur de toutes nos Missions en Grece. Celle de *Smyrne* qu'il aimoit, lui a de grandes obliga-

tions. Notre Maison de *Constantinople* ne lui en a pas de moins grandes. Il eut la douleur d'en voir une partie consumée par le feu , qui réduisit en cendres , il y a quelques années , un nombre considérable de maisons dans le fauxbourg de *Galata*,

Le *Pere Braconnier* eut recours dans notre malheur à la bonté & à la libéralité de Messieurs du commerce de *Marseille* , les bienfaiteurs de toutes nos Missions du Levant, Il obtint des puissances Ottomanes , dont il étoit connu & estimé , les permissions nécessaires pour réparer ce que le feu avoit détruit ; & il a eu la gloire de mettre notre Maison dans le bon état où elle est.

Vous sçavez , mon Révérend Pere ; qu'après avoir gouverné nos Missions pendant plusieurs années , il entreprit l'établissement de celle que nous avons à *Salonique* dans la *Macédoine*.

Ce très-digne Missionnaire ayant été informé que les chrétiens, qui habitent cette ville & les campagnes voisines étoient sans secours pour leur salut , & qu'il y avoit de grands biens à faire , se transporta à *Salonique*, avec la seule espérance que Dieu lui seroit trouver les moyens nécessaires, pour commencer  
cette

cette bonne œuvre, si elle étoit conforme à sa volonté. Il ne se trompa pas, l'œuvre se fit, & se perfectionna par les soins du *Pere Braconnier*, par la libéralité de quelques chrétiens du pays, & par les bons offices de Messieurs de la nation, & du Consul François.

On vous a déjà exposé bien au long le commencement & les progrès de cette nouvelle Mission, (1) ce qui me dispense d'en parler ici.

J'ai appris que le *Pere François Tarillon* avoit succédé au feu *Pere Braconnier*, & qu'ayant pour compagnon le *Pere Xavier Piperi* natif de *Chio*, ils faisoient tous deux de grands fruits dans cette Mission.

Une Dame vertueuse & zelée pour la gloire de Dieu, les a mis en état de faire un établissement qui inspire à leurs disciples une tendre dévotion envers l'auguste Sacrement de nos autels.

Cette Dame s'est sentie inspirée de fonder à perpétuité des prieres publiques qui se font matin & soir, les jeudi de chaque semaine, dans notre chapelle. Le saint Sacrement y est exposé; nos catho-

(1) Voyez les détails sur la Mission de Smyrne, pages 24 & suiv. de ce volume.

liques y viennent en foule pour l'honorer. Ils assistent à nos saints Mysteres, & aux instructions que leur font nos Missionnaires sur la divine Eucharistie.

La Dame dont nous venons de parler, persuadée que la décoration des autels, ne contribue pas peu à la piété des fidèles, a fait travailler, & a travaillé elle-même à de très-beaux ornemens qu'elle a donnés à cette florissante Mission, dont le feu *Pere Braconnier* a eu l'avantage de jeter les premiers fondemens.

Ce Pere ne pensoit qu'à cultiver sa chere Mission, lorsqu'il reçut ordre du Révérend Pere Général, de se rendre en *Perse*, pour succéder au Pere Supérieur Général de nos Missions dans ce Royaume, qui étoit décédé depuis peu de temps. Quelque attachement qu'eut le *Pere Braconnier* pour sa Mission de *Salonique*, il la quitta préférant, l'obéissance à son inclination. Il se mit en chemin malgré une indisposition qui auroit arrêté tout autre que lui, & même malgré le pressentiment qu'il eut, que ce voyage avanceroit ses jours. Il fatigua beaucoup pour parvenir aux *Dardanelles*; il n'y fut pas plutôt arrivé, que le Consul qui étoit fort de ses amis, le vint prendre pour le loger chez lui.

Quelques jours après, l'indisposition du Pere devint une maladie mortelle. Il fit prier un saint Religieux, qui étoit alors aux *Dardanelles*, de le venir assister dans ces derniers momens. Il demanda & reçut les derniers Sacremens avec des sentimens que sa voix mourante faisoit entendre aux assistans, qui le regardoient comme un Saint. Il rendit enfin son ame à Dieu, en lui offrant le sacrifice de sa vie.

Je vous supplie, mon Révérend Pere, de demander au Seigneur, qu'étant venu ici pour travailler à la sanctification de mon ame & à celle des peuples qui vous environnent, je tâche de mériter par une vie pénitente & fervente, une aussi précieuse mort. C'est la grace que vous demande celui qui est avec respect, &c.



## M É M O I R E

*De la ville & des environs d'Alep.*

**L**A ville d'*Alep*, où j'ai eu l'honneur d'être Missionnaire pendant plusieurs années, n'est pas, à beaucoup près, si riche en anciens & beaux monumens, que la ville de *Damas*; mais elle la surpasse en grandeur, en commerce & par conséquent en richesses. Ce sont ces avantages qui la rendent une des plus célèbres villes de l'Empire des Turcs. On lui a donné anciennement différens noms. Vous en avez eu l'origine dans une des premières lettres de ces mémoires. (1)

La ville peut avoir trois milles de circuit, ou environ. Sa figure est ovale. Ses murs & ses tours ne paroissent pas fort en état de la bien défendre contre ses ennemis. On y entre par plusieurs portes. On en compte jusqu'à dix, dont quelques unes sont très-belles. Sous une de ces portes il y a

---

(1) Voyez la lettre du Pere Nacchi, pag. 119 du premier volume de cette nouvelle édition

une caverne continuellement éclairée de lampes allumées, en l'honneur du Prophete *Elifée*, qui prit, dit-on, pendant quelques temps cette caverne pour le lieu de sa retraite.

Les maisons de la ville n'ont rien de remarquable au dehors, mais ceux qui ont le moyen de les orner, les enrichissent en dedans par des peintures, des dorures & des marbres.

La plus belle de toutes les Mosquées étoit autrefois une Eglise, qu'on croit avoir été bâtie par sainte *Hélène*. C'est ainsi, que Dieu, pour punir le dérèglement des mœurs des mauvais chrétiens a permis que des Royaumes entiers aient perdu la foi, & soient tombés dans des schismes & des hérésies, dont les auteurs ont été aussi corrompus qu'eux.

Quoique la religion Ottomane soit la dominante à Alep, il ne laisse pas d'y avoir grand nombre de Catholiques. La lettre du Pere Nacchi rend compte de tous les saints exercices de notre Religion qui y sont pratiqués; & graces à Dieu nous y voyons de grands exemples des plus excellentes vertus du christianisme.

Le commerce qui s'y fait de toutes sortes de marchandises, qu'on y ap-

porte de Perse & des Indes, rend la ville très-peuplée. Mais on remarque, que ce commerce, qui étoit autrefois très-grand, est un peu diminué depuis que nos négocians ont trouvé le moyen d'aller par mer aux Indes. Ils préfèrent volontiers cette navigation à celle, qui se fait par l'*Euphrate* & le *Tigre*, parce que celle-ci est interrompue par quantité de moulins qu'on a construits depuis quelque temps sur l'*Euphrate*, & parce que le *Tigre* n'est navigable, que depuis *Bagdat* jusqu'à *Bassora*.

Mais si la ville d'*Alep* perd quelque chose de son commerce par ce changement, elle en est dédommée par les fréquentes & nombreuses caravanes qui se rendent à *Alep* pour passer d'une ville à l'autre.

Ces caravanes sont composées d'un grand nombre de voyageurs de toutes nations & presque tous Négocians. Ils conduisent eux-mêmes leurs chameaux, chargés de marchandises.

On croit voir un corps d'armée rangée en bataille lorsqu'on apperçoit de loin ces caravanes.

Elles ont un chef qui la conduit & qui la gouverne. Il règle les heures des marches, des repas & du repos. Il est

même Juge de toutes les contestations qui naissent entre les voyageurs.

Ces caravanes ont leur commodité & leur incommodité. C'est d'abord une grande commodité pour les voyageurs de trouver sans sortir de la caravane & sans embarras tout ce qui peut leur être nécessaire pour leur subsistance & pour les autres besoins qui surviennent pendant un long voyage. Chaque caravane a ses vivandiers qui portent toutes sortes de provisions & qui sont toujours prêts à vous les vendre.

Mais la plus importante commodité pour des Négocians, qui ont avec eux leurs richesses, c'est de marcher en sûreté contre les *Arabes*, voleurs de profession, qui ne vivent que de tout ce qu'ils peuvent enlever aux voyageurs. C'est pour n'en être pas surpris que le chef de la caravane fait faire jour & nuit la garde par ses gens; mais nonobstant leur vigilance, il n'arrive que trop souvent que ces ennemis des voyageurs, instruits de la marche & des forces d'une caravane, se tiennent en embuscade, & à la faveur de la nuit, ils trouvent le moyen de faire leur butin. Leur coup fait, ils fuyent à travers les bois, dont eux seuls sçavent les routes.

Pour ce qui est de l'incommodité des caravanes , la plus grande de toutes & la moins évitable, c'est que dans ce grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfans, de valets & d'animaux, qui font pêle-mêle, il n'est pas possible de pouvoir prendre un instant de sommeil. Le jour a sa fatigue, les nuits ont le bruit & les clameurs, qui troublent le repos dont on a très-grand besoin.

Malgré cependant ces incommodités des caravanes, il est plus avantageux de voyager avec elles, que de voyager seul.

La plus célèbre des caravanes est celle qui part tous les ans de *Damas* ou d'*Alep* pour aller au tombeau de Mahomet. Faisant Mission dans l'une & l'autre de ces villes, je me suis trouvé présent au départ de cette *caravane*. Peut-être ferai-je plaisir de rapporter ici ce que j'ai vu.

La caravane dont je parle part ordinairement pour la *Mecque* dans le mois de Juillet. Vers ce temps, on voit arriver chaque jour des Pélerins de Perse, du Mogol, de la Tartarie, & des autres Empires, qui suivent la Secte de *Mahomet*.

Quelques jours avant le départ de la caravane, les pélerins font une pro-

cession générale, qu'on appelle la procession de *Mahomet*, pour obtenir, disent-ils, par l'intercession de leur Prophete, un heureux voyage.

Le jour de cette procession, les pélerins les plus distingués par leur naissance ou par leurs richesses, s'efforcent de paroître revêtus de leurs plus beaux habits. Ils sont montés sur des chevaux richement caparaçonnés, & suivis de leurs esclaves qui conduisent des chevaux de main & des chameaux avec tous leurs ornemens.

La procession commence au lever du Soleil, les rues sont déjà pleines alors d'un nombre infini de spectateurs.

Les pélerins, qui se disent issus de la race de *Mahomet*, ouvrent la marche. Ils sont vêtus à la longue, le bonnet verd en tête, privilège accordé aux seuls prétendus parens du Prophete. Ils marchent de front quatré à quatre. Ils sont suivis de plusieurs joueurs de divers instrumens. Après eux marchent en différens rangs des chameaux, parés de leurs aigrettes & de leurs plumes de toutes couleurs. Deux timbaliers sont à leur tête. Le bruit des timbales, des trompettes & d'un grand nombre de sonnettes, inspire de la fierté à ces animaux.

Marchent ensuite à cheval six à six les autres pélerins de la caravane, suivis des litieres remplies des enfans que les peres & meres doivent présenter au Prophete. Ces litieres sont environnées de troupes de chanteurs qui font en chantant mille postures extraordinaires, pour donner à croire qu'ils sont des hommes inspirés.

Suivent de près deux cens cavaliers vêtus de peaux d'ours. Ils précèdent de petites pieces de canon montés sur leurs affûts. On en fait des décharges d'heure en heure. L'air retentit en même temps de cris de joie de tout le peuple.

Ces canons sont escortés d'une compagnie de cavaliers couverts de peaux de tigres, en forme de cuirasse. Leur longue moustache, leur bonnet à la Tartare, leur grand sabre pendu à leur côté, leur donne un air belliqueux.

Quatre cens soldats à pied, vêtus de verd & portant sur leur tête une espece de mitre jaune, précèdent la marche du *Mufti*.

Le *Mufti* accompagné des Docteurs de la loi, & d'une nombreuse troupe de chantres, marchent devant l'étendart de *Mahomet*, qui le suit. Cet étendart est fait de satin verd brodé d'or. Il a pour

La garde douze cavaliers revêtus de leur cotte d'arme, portant en main des masses d'argent, accompagnés de trompettes & d'hommes qui frappent continuellement & en cadence sur des plaques d'argent.

Paroît ensuite le pavillon qui doit être présenté au tombeau de *Mahomet*. Il est porté par trois chameaux couverts de plumes vertes & de plaques d'argent.

Le pavillon est de velours à fond rouge cramoisi, enrichi de broderie d'or & de pierreries de toutes couleurs.

Des danseurs à gages dansent & contrefont des hommes illuminés & extraordinaires.

Enfin le Bacha de Jérusalem, précédé de tambours, de trompettes & d'autres instrumens Turcs, ferme la marche de la procession.

La procession finie, chaque pèlerin ne songe plus qu'à son départ.

La ville de la *Mecque* est le terme du pèlerinage. Cette ville est située dans l'Arabie heureuse, à près de quatre milles de la *mer Rouge*. L'opinion des Turcs est que leur Prophete naquit dans cette ville; & c'est cette opinion qui leur donne une si grande vénération pour elle, Lorsqu'ils en parlent, ils ne lui don-

nent point d'autre nom, que celui de la *magnifique*.

Lorsqu'ils doivent prier, ce qui arrive plusieurs fois le jour, ils ne manquent jamais de tourner le visage vers cette ville, quelque part qu'ils se trouvent. Leur Mosquée est au milieu de la ville. Ils prétendent qu'elle est située sur le terrain même où *Abraham* construisit autrefois sa première maison. Ils appellent cette Mosquée la *Maison quarrée*, (1) persuadés par la seule tradition, que la maison d'*Abraham* avoit cette figure.

La Mosquée est belle & grande, enrichie de diverses peintures & dorures, & de tous les présens, que les Sectateurs de *Mahomet* y envoient par honneur.

Les minarets, qui sont très-élevés, annoncent de fort loin la ville de la *Mecque* & sa Mosquée. Près de la *Kiaba*, où la maison quarrée, il y a une espèce de Chapelle qui renferme un puits célèbre parmi les Turcs. Ils l'appellent *Zemzem*. Leurs Historiens disent que l'eau de ce puits sort d'une source que Dieu découvrit autrefois à *Agar* & à *Ismaël*, lorsque chassés par *Abraham* de sa maison,

---

(1) La *Kiaba* ou la *Maison quarrée*, si révérée des Turcs, est au centre de la Mosquée.

ils furent contraints de se retirer en Arabie.

*Mahomet* profita de ce puits pour rendre cette ville, lieu de sa naissance, recommandable à toute sa Secte. Il publia que l'eau de ce puits avoit la vertu de guérir non-seulement toutes sortes de maladies corporelles, mais même de purifier les ames souillées des plus grands crimes.

Cette opinion chimérique est tellement établie parmi les Musulmans, qu'on voit presque continuellement arriver des troupes de pèlerins, qui courent d'abord à ce puits pour y boire de l'eau & s'en laver.

Des marchands de toutes sortes de pierreries & de toutes couleurs étalent près de ce *puits* leurs brillantes marchandises, & quantité de poudres aromatiques. Ils en font un grand débit. Ils en ont l'obligation à cette chimérique vertu de l'eau du *puits*, laquelle attire ici continuellement autant d'hommes coupables de divers crimes que de malades de toutes sortes de maladies.

Le terrain qui environne la *Mecque* quoique très-mauvais, ne laisse pas que de produire d'excellens fruits & en quantité. Les Turcs attribuent cette fer-

tilité à la promesse que Dieu fit autrefois à *Agar* & à son fils, de leur donner dans cette campagne, où l'Ange les conduisit, tout ce qui leur seroit nécessaire pour leur subsistance.

La ville de *Médine* n'est pas moins recommandable à tous les Musulmans, que celle de la *Mecque*. Les Historiens Arabes nous en apportent la raison. Ils disent que les habitans de la *Mecque* jaloux de ce que Mahomet s'ériçoit parmi eux en Législateur, & se faisoit suivre d'une troupe de gens qui l'écoutoient comme un Oracle, firent un complot de le chasser de leur ville; mais qu'ayant été averti de leur dessein par ses Disciples, il eut la sage précaution de s'enfuir secrètement avec deux de ses Disciples, & de se cacher dans une caverne qu'il trouva sur la montagne nommée *Tour*, qui n'est éloignée que d'une lieue de la ville de la *Mecque*. Les mêmes Historiens ajoutent que ne se croyant pas encore en sûreté dans cet asyle, il le quitta pour s'aller réfugier à *Médine* avec ses deux compagnons de fortune, qui avoient autant de peur que leur maître.

Mahomet avoit alors, disent les Historiens, quarante-cinq ans. Il en avoit

employé quatorze à prêcher sa nouvelle loi. Sa fuite de la *Mecque* & sa retraite à *Médine* ont donné commencement à la première *Hégire* des *Musulmans*.

Le nouveau Législateur se voyant tranquille en cette ville, commença tout de nouveau à dogmatifer. La réputation qu'il se fit d'un homme inspiré de Dieu & favorisé du don de prophétie, la morale de sa nouvelle loi si conforme aux passions des hommes, lui attirerent en peu de temps une foule de sectateurs, non-seulement des lieux circonvoisins, mais encore des pays éloignés.

De ce grand nombre de Disciples, il en fit autant de sujets, qui lui obéissoient comme à leur Souverain. Il se trouva enfin à la tête d'un si gros parti, qu'il se crut en état de pouvoir tout entreprendre.

Son ressentiment contre ses concitoyens de la *Mecque*, qui avoient voulu le chasser du lieu de sa naissance, le porta d'abord à vouloir s'en venger. Il crut le faire d'une manière, qui leur seroit très-sensible, en déclarant que *Médine* seroit dorénavant sa ville & le siège de son Empire, pour lui & pour ses successeurs. Il ordonna que son sépulcre

y feroit construit, & de fait on voit encore aujourd'hui son cercueil placé dans la grande Mosquée nommée *Kiabi*.

Comme les Chrétiens n'entrent point dans cette Mosquée, nous ne sçavons que sur le rapport d'autrui, que son cercueil est renfermé dans un bâtiment qui est dans le coin de la grande Mosquée; qu'il est posé sur des colonnes de marbre, qu'il est couvert d'un pavillon de drap d'or, qu'il est environné d'une multitude de lampes qui brûlent continuellement, & que les murs de cette tour sont revêtus de plaques d'argent doré.

C'est à ce tombeau que les caravanes viennent rendre leurs hommages. Celle qui a porté les présens du Grand-Seigneur n'est pas plutôt arrivée, que les *Dervis*, dont l'emploi est de prendre soin de la Mosquée, se présentent pour la recevoir, les pélerins font retentir la Mosquée de leurs cris d'allégresses & du chant de leurs cantiques en l'honneur du Prophete. Ce ne sont ensuite que fêtes & réjouissances jusqu'au départ de la caravane.

Le jour de son départ les pélerins se rassemblent & partent chantans à haute voix des versets de l'*Alcoran*. Les parens & amis des pélerins instruits du passage de

la caravane vont au-devant d'eux pour leur offrir des rafraîchissemens. Chacun se fait honneur de leur en porter sur toute leur route : mais c'est particulièrement au retour de la caravane que les pélerins reçoivent les conjouissances de toute la ville d'où ils étoient partis. On leur fait honneur par tout. Ils commencent dès - lors à entrer en possession des privilèges, que la Religion Turque accorde à ceux qui vont visiter le tombeau de *Mahomet*. Celui de ces privilèges, qui est le plus nécessaire à plusieurs pélerins est l'impunité des crimes pour lesquels ils auroient été condamnés par la Justice Ottomane. Le pèlerinage de la *Mecque* les met à couvert de toute poursuite & les rend, de criminels qu'ils étoient, de parfaitement honnêtes gens.

C'est par ce moyen, que *Mahomet* a trouvé le secret d'accréditer son tombeau & les privilèges de sa secte.

Mais ce n'est pas seulement aux pélerins de la *Mecque* que ces privilèges sont accordés, le *Chameau* qui a eu l'honneur de porter les présens du Grand-Seigneur, jouit du sien & son privilège est de n'être plus traité comme un animal du commun, mais d'être considéré comme ayant le bonheur d'être consacré à *Mahomet*.

Ce titre l'exempte pour le reste de ses jours des travaux publics, & du service des hommes. On lui dresse une petite cabane pour sa demeure, il y vit en repos, & est d'ailleurs bien soigné & bien nourri.

A l'occasion de la caravane de la *Mecque*, je dirai que nous vîmes il y a quelques années le Roi des *Yousbecks* passer par *Alep* pour aller au tombeau du Prophete, dans l'intention d'y mener une vie privée.

Ce Prince avoit eu le malheur de voir ses sujets se révolter contre lui, & son fils à leur tête, qui entreprenoit de détrôner son pere, & se rendre maître du Royaume.

Ce fils avoit eu l'inhumanité de faire crever les yeux de son pere, pour lui faire perdre toute espérance de remonter sur son trône.

Nous vîmes ce Prince infortuné marcher à cheval, les yeux bandés. Il étoit conduit par cinquante gardes, armés de carquois & de fleches. Ce triste spectacle tiroit les larmes des yeux de tous ceux qui le virent.

Depuis ce temps-là nous avons appris que Dieu avoit vengé ce malheureux pere, & puni son fils dénaturé. Ce fils

mourut misérablement, & ses sujets recoururent à leur légitime Roi. Ils le rétablirent sur son trône, & lui obéirent avec plus de soumission que jamais.

Les *Yousbecks* sont des *Tartares* voisins des *Persans*. Ils sont gouvernés par quatre Rois différens & indépendans les uns des autres. Le plus puissant est le Roi de *Balk*, le second de *Karisme* ou autrement d'*Urgents*. Le troisième de *Chakar*, & le quatrième de *Kytar*.

L'habillement des *Yousbecks*, est le même que celui des *Mogols*. Ils ne se servent que de fleches & de dards. Ils les lancent avec une adresse surprenante. Leur naturel est doux & humain. Ils aiment & traitent très-bien les étrangers de quelque Religion qu'ils soient. Leur pays est bon & abondant dans tout ce qui peut servir à la nourriture & à la commodité de ses habitans. Ils commercent avec les *Persans* & les autres *Tartares* leurs voisins, & même avec les *Chinois*, quoiqu'ils en soient très-éloignés. On trouve dans leur pays des rubis, du lapis, des émeraudes, du coton, de la laine, du lin, de la soie, des toiles & des étoffes très-belles : on dit même qu'ils ont des rivieres qui leur donnent de l'or.

Pour ce qui est de leur Religion, il est assez croyable que leurs ancêtres faisoient profession de la foi Catholique. Leur naturel est doux. Ils ont des qualités qui les disposent à la pratique des vertus chrétiennes, mais par le commerce qu'ils ont continuellement avec les *Mahometans*, ils sont devenus susceptibles des mœurs de ceux-ci, & ont reçu leur loi. Preuve sensible qu'il n'y a qu'à perdre dans la fréquentation des Hérétiques & des Libertins.

Nous avons sujet de faire ici souvent une réflexion très-avantageuse à la Religion *Catholique*, sçavoir, que la *Mahometane*, qui est la dominante dans tout ce grand Empire, s'y trouve divisée, & pour ainsi dire, déchirée par différentes sectes, qui se haïssent mutuellement.

Il n'en faut point chercher ailleurs la raison, que dans la nature même de l'esprit humain; car lorsqu'il ne veut avoir que sa raison pour se fixer & se déterminer, sur-tout en matière de religion, il entreprend de s'en faire une à sa mode, c'est-à-dire, qui soit conforme aux fausses lumières de son esprit, & plus souvent à la corruption de son cœur & par ce moyen, il s'en tient à la Religion qui lui est la plus convenable.

C'est la réflexion que nous faisons faire à nos chrétiens pour les maintenir dans la foi catholique, en leur faisant sentir en même temps leur avantage, d'avoir dans les décisions de l'Eglise une règle infaillible, qui nous prescrit dans tous les temps & dans toutes les disputes, qui peuvent s'élever entre nous, tout ce que nous devons croire & pratiquer pour nous conduire dans la voie du salut. Effet admirable de la sagesse divine, qui a donné également aux petits aussi bien qu'aux grands, aux ignorans aussi bien qu'aux sçavans, le moyen sûr & infaillible de connoître la vérité qu'ils doivent suivre & embrasser.

Après cette digression, que les caravanes, qui partent d'Alep, m'ont fait faire, je reviendrai, s'il vous plaît, mon Révérend Pere, à la suite du récit que vous nous demandez de ce qui nous paroît en ce pays digne de quelque curiosité.

Lorsque nous allons d'Alep à Tripoli, nous trouvons à deux journées d'Alep la célèbre ville d'Antioche, que l'Empereur Justinien fit nommer autrefois *Théopolis*, c'est-à-dire, *ville de Dieu*. Elle méritoit ce glorieux nom, lorsque le Prince des Apôtres *saint Pierre* y tenoit

son siège, & y formoit les premiers fideles, pour être de vrais Disciples de Jesus-Christ. Ils profiterent si heureusement des leçons de leur Maître, qu'ils furent dignes de porter les premiers le nom auguste de *Chrétiens*.

Ce fut en cette ville, que les Apôtres tinrent un Concile, dont saint *Pamphile*, martyr, assure avoir vu les Canons dans la bibliotheque d'*Origene*.

Les éloquentes prédications de saint Jean Chrysofôme au peuple d'*Antioche* honoreront à perpétuité la mémoire de cette ville, qui a eu le bonheur de posséder ce saint Docteur de l'Eglise, & de recevoir ses sublimes & salutaires instructions.

C'est le souvenir de l'ancien éclat de cette ville, qui nous fait gémir aujourd'hui sur son malheur d'être tombée dans l'esclavage des infideles. Il ne lui reste de ses grands & superbes édifices, que les ruines de ses murs; mais la Providence divine a voulu conserver le sanctuaire de l'Eglise de *saint Pierre*, en mémoire de l'honneur qu'elle a eu d'avoir possédé autrefois la *Chaire* du Vicaire de Jesus-Christ.

L'heureuse situation de cette ville méritoit sa conservation. Elle est placée

an milieu d'une vaste plaine, arrosée de ruisseaux, qui la rendent fertile en toutes saisons. Le fleuve *Oronte*, qui contribuoit à ses richesses, baigne encore aujourd'hui ses murs à demi ruinés. Elle a en perspective deux hautes montagnes : le vallon qui les sépare, forme un point de vue des plus agréables.

Entre *Antioche*, dont nous venons de parler, & la ville de *Tripoli*, & à l'Orient de *Tortose*, appelée anciennement *Antaradus*, il y a une plaine, dont l'étendue est de six milles de largeur & de douze de longueur; elle est terminée par de petites montagnes. Ces montagnes étoient autrefois habitées par un peuple, qui se donnoit le nom d'*Arsacides*, prétendans être descendus du fameux *Arsace*, qui fonda l'Empire des *Parthes* après la mort d'*Alexandre*.

Ce peuple qui étoit sorti dans le VII<sup>e</sup> siècle des confins de *Perse*, vers *Babylone*, vint former un petit Etat dans un coin de la *Phénicie*. Ils se bâtirent dix places sur des roches inaccessibles, d'où ils se rendoient redoutables à tous leurs voisins : leur brigandage & leurs assassinats leur firent donner le nom d'*Assassins*, (1) nom

---

(1) Ils tirent leur nom de leur fondateur

odieux , qui exprimoit leur cruauté.

Les Assassins éliſoient eux-mêmes leur Chef. Il ſe nommoit *le Vieux de la montagne*. Nom fameux dans les hiſtoires de ce temps-là. Il portoit ce nom, ſoit parce que le choix qu'on en faiſoit, tomboit toujours ſur un des plus anciens de ſa nation, ſoit parce qu'il habitoit un château nommé *Almut*, ou *Alamut*, ſitué ſur une haute montagne, où il étoit preſque impoſſible de l'attaquer.

Nos vieux hiſtoriens ont mal entendu l'Arabe. *Scheik* ſignifie *vieux, ſenior*; mais il ſignifie auſſi *Seigneur*. Il n'eſt pas vrai que les Assassins choiſiſſent pour Prince le plus ancien de la nation, il falloit donc traduire le Seigneur de la montagne.

Son Empire ſur ſes Sujets étoit ſi abſolu, que fallût-il commettre les actions les plus noires, ils étoient toujours prêts à les exécuter au premier commandement, qu'on leur en faiſoit, & au péril même de leur propre vie. On les accuſe de l'assassinat de Louis de *Baviere* en 1231, & d'avoir oſé attenter à la vie de ſaint Louis.

---

*Haffan Sabah*; mais ils méritèrent auſſi ce nom, parce qu'ils ſe firent un métier des assassins de guet-à-pens.

Le sieur de Joinville n'en dit rien ; il prétend au contraire que leur Chef, en 1252, envoya des présens à ce saint Monarque.

Pour ce qui est de leur religion, elle étoit la *Mahometane*. Mais ils y étoient si peu attachés, qu'ils offrirent aux *Templiers* d'embrasser la Religion chrétienne, à condition cependant qu'ils seroient déchargés de la pension qu'ils leur payoient. Les *Templiers* refuserent cette condition, & ce refus, dit *Guillaume de Tyr*, causa la perte du royaume de *Jérusalem*.

Il paroît étonnant qu'une si monstrueuse nation ait pu se maintenir pendant près de quatre cens ans. Ce ne fut qu'en 1257 que les Tartares, sous leur Roi *Allan* ou *Haloën*, pour délivrer le pays de si dangereux voisins, entreprirent de massacrer leur Chef & de les détruire ; ce qu'ils firent.

Aujourd'hui nous ne connoissons ici aucun peuple qui porte le nom d'*Assassins* ; mais il pourroit bien se faire que les *Kesbins*, nation qui habite les montagnes à deux journées de Tripoli, & les *Nassariens*, autre nation qui est établie dans la plaine, vers la mer, fussent les successeurs des *Assassins*. Ces deux nations habitent le même pays, &

de plus, il y a bien du rapport entre la religion dont les *Assassins* faisoient profession & celle que professent aujourd'hui les *Kesbins* & les *Nassariens*.

Ces deux nations des *Kesbins* & des *Nassariens* doivent être regardées comme faisant une même nation.

Ils ont des noms différens par rapport aux différens pays qu'ils habitent. Ceux d'entr'eux qui habitent les montagnes s'appellent *Kesbins*, parce que leur pays se nomme *Kesbié*. Les autres qui occupent la plaine se nomment *Nassariens*, c'est-à-dire, *mauvais Chrétiens*, qualité qui convient aux uns & aux autres; car ils se font fait une religion d'un composé monstrueux du *Mahoméanisme* & du *Christianisme*, ce qui leur donne une idée extravagante de nos saints Mysteres. Les Docteurs de leur secte s'appellent *Cheikhs*. Ces Docteurs les entretiennent dans leurs folles imaginations. Par exemple, ils leur enseignent que Dieu s'est incarné plusieurs fois, qu'il a paru incarné non-seulement dans *Jesus-Christ*, mais encore dans *Abraham*, dans *Moïse* & dans d'autres personnes célèbres de l'ancien Testament. Ils font même l'honneur à *Mahomet* de lui accorder pareille prérogative. Absurdité dans laquelle les

Turcs même ne sont jamais tombés.

Ce n'est pas tout : ils s'imaginent honorer Jesus-Christ, de soutenir qu'il n'est pas mort en croix, comme les Chrétiens le professent ; mais ils ajoutent , qu'il substitua un autre homme qui mourut en sa place ; ainsi, disent-ils que *Mahomet* ordonna qu'un autre corps que le sien fût mis dans le tombeau qui lui avoit été préparé.

Ils admettent de plus la *Métempfycofe*, & disent que la même ame passe d'un corps à un autre jusqu'à soixante-dix fois, mais avec cette différence, que l'ame d'un homme de bien entre dans un corps plus parfait que le sien ; & que l'ame d'un homme vicieux passe dans le corps d'un animal immonde.

Ils ont pris du Christianisme la communion ; mais la pratique qu'ils en font est toute fanatique, car ils la font avec du vin & un morceau de viande. Ils n'admettent à cette communion que les hommes, & en excluent les femmes & les enfans. C'est dans des assemblées secrètes que les hommes observent cette pratique entr'eux.

Ils célèbrent quelques-unes de nos fêtes ; celle de Noël, celle de la Circoncision, celle de l'Epiphanie, & celle du

jour des Rameaux , de Pâques , & de quelques-uns de nos Apôtres & de nos Saints.

Lorsqu'ils font leurs prieres , ils se tournent du côté du soleil , ce qui a fait dire qu'ils adorent cet astre ; mais ils n'en conviennent pas. J'obmets plusieurs autres de leurs coutumes , parce qu'elles sont autant d'extravagances. Ils y sont cependant fortement attachés , persuadés comme ils le sont , que leur religion n'est pas moins bonne que celle des *Maronites* , parce qu'ils en observent quelques pratiques.

Plusieurs de nos Missionnaires ont fait tous leurs efforts pour en gagner quelques-uns ; mais comme ils n'écoutent opiniâtement que leurs mauvais Docteurs , & ne veulent suivre que les sentimens dans lesquels ils ont été élevés ; nos Missionnaires désespérant de leur conversion , ont été obligés de secouer souvent la poussière de leurs souliers.

C'est dans tous les temps que l'expérience a fait connoître , que dès-lors qu'on abandonne la règle de la foi Catholique , que le Sauveur nous a donnée pour nous conduire infailliblement dans la seule voie du salut , on tombe aisément dans autant d'erreurs que l'esprit

humain a de différentes manieres de penser.

C'est ce que l'Apôtre saint Paul vouloit faire entendre aux Romains, lorsqu'il leur disoit, que ces hommes qui se croyoient sages & fort au-dessus du vulgaire se sont perdus dans leurs vains raisonnemens, & que leur esprit insensé a été frappé par une juste punition de Dieu d'un affreux aveuglement.

Malheur qui n'arrive pas seulement à ces esprits forts, qui ne veulent point d'autre juge en matiere de foi que leur raison; mais malheur encore pour les ignorans, lorsqu'au lieu d'obéir avec simplicité à la voix de l'Eglise notre commune mere, ils se laissent séduire & entraîner par de faux Prophetes qu'elle réproouve.

C'est ce qui est arrivé à ces nations dont nous venons de parler, & à d'autres encore qui sont dans notre voisinage.

Les *Ismaélites* qui habitent un petit terroir nommé *Cadmus*, sont de ce nombre. Leur vie est si brutale & si honteuse qu'ils ne méritent pas qu'on en parle, si ce n'est pour humilier l'homme, en lui faisant sentir qu'il n'y a point de bassesses, de désordres & d'extravagances où il ne se laisse aller, dès-lors

qu'il ne veut avoir que ses passions pour guides.

Nous avons aussi dans nos montagnes une autre nation dont il n'est pas aisé de connoître l'origine, non plus que la religion. On la nomme *Druses*. Cette nation habite une partie du *Mont-Liban*, les montagnes au-dessus de *Seyde* & de *Balbec*, & le pays de *Gebail* & de *Tripoli*.

Ces *Druses* s'étendent jusques dans l'*Egypte*.

Si on les consulte sur leur origine, ils vous diront que leurs ancêtres étoient du nombre de ceux qui suivirent *Godefroy de Bouillon* à la conquête de la Terre Sainte en 1099, & qu'après la perte de *Jérusalem* ils se retirèrent dans des montagnes pour se mettre à couvert de la fureur des Turcs, car ceux-ci les poursuivirent par-tout, pour achever de massacrer & de détruire les restes du Christianisme, dont le seul nom étoit devenu odieux.

Quelques écrivains leur donnent une autre origine, & prétendent qu'un Comte de *Dreux*, du temps des Croisades, ayant été défait par *Saladin*, les soldats de ce Comte s'enfuirent dans les montagnes & s'y retrancherent; & que s'étant ensuite multipliés ils s'y firent des habi-

tations, & prirent le nom de *Druses* en mémoire du Comte de *Dreux* qui avoit été leur chef.

Mais comme il est certain qu'avant les *Croisades* cette nation portoit déjà en ce pays le nom de *Druses*, il demeure pour constant que leur origine est plus ancienne que celle qu'ils se donnent, ou que d'autres écrivains leur attribuent.

Si on en veut juger par leurs livres, il est vraisemblable que leur nom de *Druses* vient par corruption du mot Arabe *Deuz*, qui signifie cette ligne où se joignent les deux parties du crane, lesquelles forment le crane entier de l'homme ; car il est aisé de remarquer que les auteurs de leurs livres font souvent la comparaison de l'union parfaite des deux parties du crane de l'homme avec l'union qui doit régner constamment dans la nation ; car par cette comparaison les auteurs de leurs livres leur ont voulu faire entendre, que comme la conservation de l'homme dépend de l'étroite union des deux parties du crane de sa tête, ainsi la perpétuité de la nation Drusienne dépendra toujours de l'union parfaite de tous les membres, pour se maintenir & se défendre contre ses ennemis, & de son uniformité dans la

pratique conitante de ses coutumes ; pratiques & cérémonies.

Cette comparaifon répétée fi fouvent dans leurs livres , étant ici fupposée , on peut conclure que de ce mot *Deuz* , que nous avons dit fignifier la ligne qui eft entre les deux parties du crane , cette nation a d'abord été appellée *Durzi* en Arabe , ou au pluriel *Durouz* , c'est-à-dire en François , qui conferve fon union & fon uniformité ; & de ces mots Arabes eft venu par corruption celui de *Drufes* , qui eft demeuré à cette nation.

Les *Drufes* aujourd'hui reconnoiffent pour leur Légiflateur un Soudan d'Egypte de la dynaftie des Fatimites , qu'ils nomment *Maoulana el Hakem Biemrillah* , c'est-à-dire , notre Seigneur *el Hakem Biemrillah*. Il a commencé à régner l'an 996 de Jefus - Christ , qui eft l'an 386 de l'hégire. Ses difciples l'honoroient comme leur Roi , & ne paroiffoient en fa préfence que dans une pofture profternée.

La religion des *Drufes* eft un composé monftrueux de maximes & de pratiques qu'ils ont retenues du Chriftianifme , dont ils faifoient anciennement profeflion , & de coutumes & cérémonies *Ma-hométanes* qu'ils ont adoptées , foit à caufe

du commerce continuel qu'ils ont avec les Turcs , soit plutôt par politique , pour se concilier leur bienveillance & leur protection.

Ils gardent très - religieusement le livre (1) que leur a laissé leur Législateur. Ce livre contient trois sections qui sont en forme de lettres ; les *Druses* prétendent qu'elles contiennent tout le mystère de leur Religion.

Outre ce premier Législateur , ils en reconnoissent un second , qui étoit son disciple. Ils le nomment *Hamzé* , homme saint selon eux. Il leur a composé trois livres pour leur loi. Elle leur défend de communiquer ces livres à aucun étranger , tel qu'il puisse être. Je ne sçai si c'est pour cette raison qu'ils les renferment sous terre. Ils les retirent les vendredis , jours de leurs assemblées , pour en faire une lecture publique.

Les femmes passent chez eux pour être les mieux instruites de leur religion , ce qui donne à ce sexe une grande distinction parmi eux. Ce sont elles qui sont chargées d'instruire les autres femmes , & de leur expliquer le contenu des livres de leurs deux Législateurs ; elles leur en

---

(1) Ce livre est à la Bibliothèque du Roi.

recommandent sur toutes choses le secret. Ces femmes le gardent si exactement, que tout ce qu'on en a pu sçavoir jusqu'à présent, c'est que ces livres contiennent des fables & des histoires extravagantes dont les *Druses* se remplissent l'esprit.

Nous sçavons encore qu'il y a parmi eux deux sortes de *Druses*, les uns qu'ils appellent en Arabe *Ukkal*, c'est-à-dire, les *spirituels*; d'autres qu'on nomme *Dgiuhhal*, qui veut dire les *ignorans*: les *spirituels* se distinguent des autres par leur habit, qui est toujours d'une couleur obscure; d'ailleurs ils ne portent point de *handgiar* à leur ceinture, c'est-à-dire, qu'ils ne portent ni poignard ni autres armes, mais ils prétendent se distinguer davantage par leur conduite réformée. Ils paroissent rarement en public. Ils se retirent dans des grottes comme dans des especes de cellules, pour s'éloigner des plaisirs du siècle. Ils vivent de peu. Ils ont horreur du bien d'autrui, jusques-là qu'ils refusent tout ce qu'on leur offre, dans la crainte qu'ils ont que les présens qu'on leur veut faire n'aient pas été légitimement acquis. Ils les reçoivent plus volontiers des payfans que des riches, persuadés que ceux-là ne leur donneront

que ce qu'ils auront gagné à la sueur de leur front.

Ces spirituels se conforment d'ailleurs à l'*Alcoran*, se soumettant à la circoncision, au jeûne du *Ramadan*, à l'abstinence du *cochon*, & à plusieurs superstitions des Turcs.

Pour ce qui est des *Druses* qu'on nomme *Dgiuhhal*, c'est-à-dire *ignorans*, ils ne se trouvent point dans les assemblées des *spirituels*.

Ils ignorent le secret de leurs mystères, on peut même dire qu'ils vivent sans religion, & par conséquent dans un libertinage qu'ils croient leur être permis. Ils s'imaginent avoir satisfait à tous leurs devoirs, en faisant quelques prières en l'honneur de leur Législateur *Biemrillah*, & en se servant dans leurs prières de termes que les spirituels emploient dans les leurs. Ces termes sont en Arabes, *ma fi Ilah illa houé*, c'est-à-dire, *point de Dieu, sinon lui*. Cette prière est leur profession de foi. Ils la répètent assez souvent, mais particulièrement lorsqu'ils vont rendre leur culte à sa statue.

Il n'y a que deux de leurs villages qui aient l'honneur, pour parler le langage des *Druses*, de posséder la statue de leur grand Législateur.

Sa statue, selon leur loi, doit être d'or ou d'argent. Ils l'enferment dans un coffre de bois, & ne la mettent au jour que pour paroître dans leurs grandes cérémonies, lorsqu'ils lui adressent leurs vœux, pour en obtenir ce qu'ils souhaitent; ils s'imaginent parler à Dieu même, tant est grande leur vénération pour cette Idole.

Les deux villages qui sont les seuls où elle est conservée, se nomment *Bagelin* & *Fredis*; ils sont situés dans les montagnes; les chefs des *Druses* y font leur résidence.

Nous venons de dire tout ce que nous avons pu apprendre de la religion des *Druses*. Nous faisons souvent Mission aux Catholiques qui sont dans leur pays, mais nous avons autant de fois la douleur de voir que cette nation est très-éloignée du Royaume de Dieu. Il est vrai qu'ils aiment les Chrétiens & n'aiment pas les Turcs. Il est vrai encore qu'ils aiment mieux se dire Chrétiens que Turcs, quoiqu'ils portent le turban & la ceste verte. Ils nous reçoivent même volontiers & avec joie chez eux.

Nonobstant ces favorables dispositions, l'attachement inviolable qu'ils ont pour leur religion, qui n'est qu'un assemblage

affreux de pratiques & de cérémonies Chrétiennes & Mahométanes; & de plus, leur aheurtement à ne vouloir pas se faire instruire, nous donne un juste sujet de craindre que cette Nation ne s'opiniâtre à fermer les yeux à la lumière de l'Evangile, que le Soleil de Justice ne cesse pas de faire luire sur leur tête.

C'est ce qui nous engage à conjurer les personnes auxquelles Dieu inspire du zèle pour le salut des ames, de lui demander avec nous la conversion de cette Nation & de plusieurs autres, qui toutes ont part au sang de Jesus-Christ, mais que le schisme & l'hérésie bannissent de l'Eglise, & mettent par conséquent hors des voies du salut.

Nous n'ajouterons rien de plus, mon Révérend Pere, à ce que nous venons de dire de l'état des deux premières villes de la Syrie, *Damas & Alep*, & de leurs environs. Nous avons renfermé dans ce récit ce qui nous a paru être peu connu en France, & mériter cependant de n'y être pas ignoré.

Nous tâcherons à l'avenir d'observer plus exactement que jamais, & autant que nos emplois le permettront, tout ce qui sera digne de recherche, & nous ne manquerons pas de vous l'envoyer.

Procurez-nous aussi, s'il vous plaît, le secours des prieres de ceux qui veulent bien prendre part à l'accroissement du Royaume de Jesus-Christ. Envoyez-nous une recrue de bons ouvriers. La Perse & la Syrie vous en demandent. Nous avons une ferme confiance dans le Seigneur des miséricordes & le maître des richesses, qu'il pourvoira en France à notre subsistance.

---

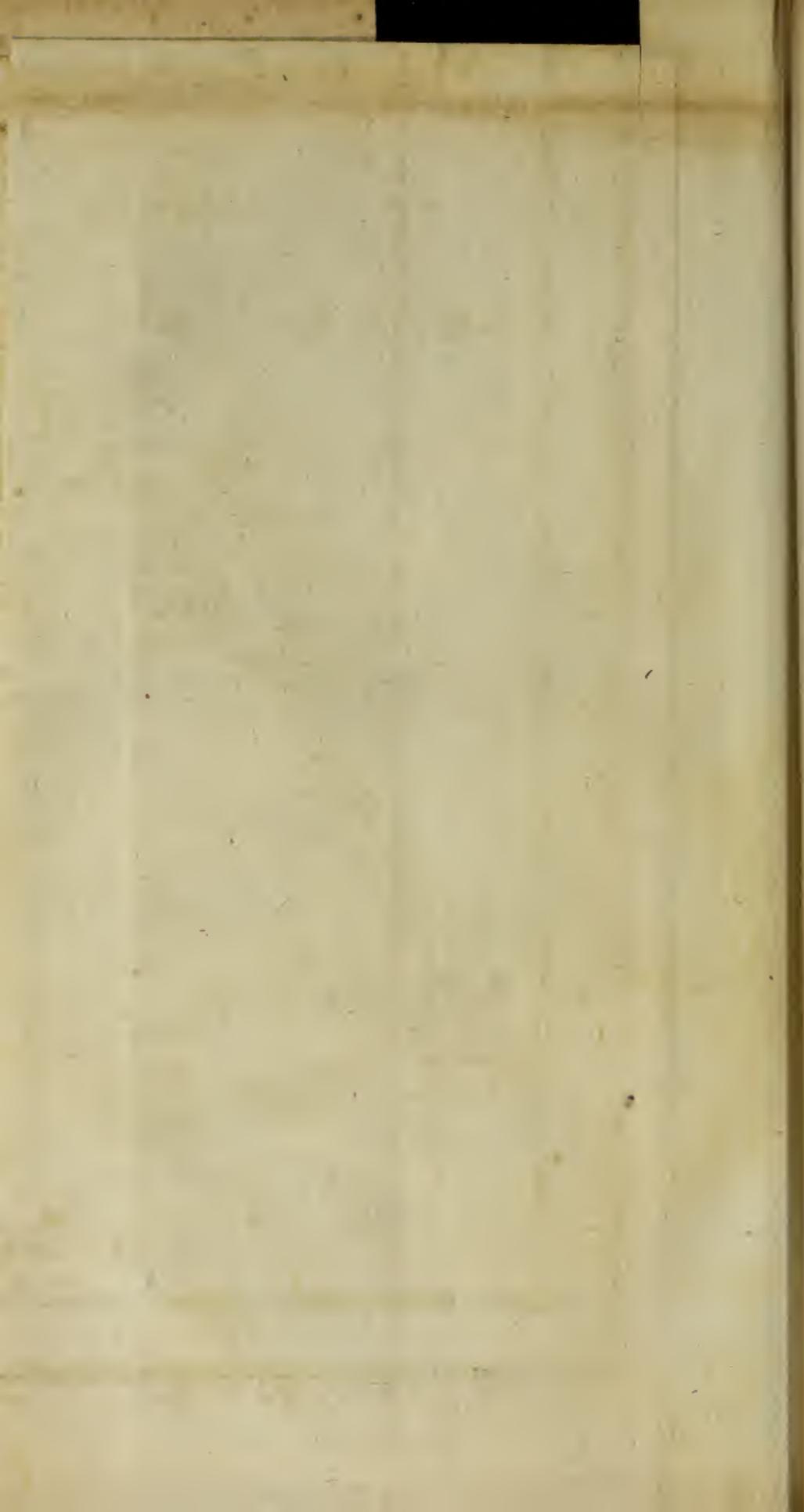
## L E T T R E

*Du Pere Neret, Missionnaire de la Compagnie de Jesus en Syrie, au Pere Fleuriau, de la même Compagnie.*

**M**ON RÉVÉREND PÈRE,

Vous sçavez mieux que personne que les Missions de notre Compagnie dans la Syrie ont toujours eu pour moi de très-grands attraits. Je les sentis dès mon noviciat, lisant les relations qui nous apprennent les travaux des Missionnaires dans ces vastes provinces d'un royaume infidele.





Les fruits de leur Apostolat & la consolation qu'ils ont de marcher sur les vestiges de Jesus-Christ, m'avoient toujours fait desirer avec ardeur de suivre leurs pas, sur-tout dans la Terre-Sainte, où notre Sauveur & ses Apôtres ont été les premiers Missionnaires.

Dieu m'a fait la grace de conserver cette chere & précieuse vocation pendant mes années de régence & mes études en théologie. Je la sentis beaucoup plus vive dans ma troisième année de probation; je m'adressai dès-lors à notre Révérend Pere Général & je lui demandai la permission d'aller consacrer ma vie au salut des nations qui habitent la Palestine & les autres contrées de la Syrie tant de fois arrosées des sueurs du Sauveur.

Je n'ai point oublié, mon Révérend Pere, les bons offices que vous me rendîtes dans cette occasion pour obtenir la grace que je souhaitois instamment, & il n'y a point de jour qu'à l'Autel je ne me souvienne de mon bienfaiteur.

Une nouvelle grace que j'avois fort à cœur en venant dans ce pays-ci & qui m'a été accordée à votre priere, augmente encore l'obligation que je vous ai.

Ma vocation pour la Syrie avoit fait

naître dans mon cœur le même desir qu'eut saint Ignace après sa conversion, d'aller visiter les saints Lieux. Je quittai la France avec joie, & je traversai la Méditerranée, dans l'espérance de pouvoir bientôt offrir à Dieu mes vœux dans le Temple de Jérusalem, & au pied du saint Sépulcre de notre Sauveur.

Mes vœux, mon Révérend Pere, ont été exaucés. J'ai visité la sainte Cité, où le grand mystere de notre Rédemption s'est accompli & où on découvre à chaque pas que l'on fait de nouveaux objets qui sont autant de temoins bien touchans de l'amour infini de Dieu pour le salut des hommes. Heureux si tant de saints monumens, que j'ai considérés les uns après les autres, & dont je me rappelle souvent le souvenir, conservent dans mon cœur l'esprit de piété & de religion qu'ils inspirent!

C'est pour acquitter ma parole, que je vous présente la relation de mon voyage. Recevez-la, s'il vous plaît, mon Révérend Pere, comme une marque de ma reconnoissance ; mais avant que de la commencer, je dois vous avertir que sa simplicité ne pourra être relevée, que par la dignité & la sainteté des lieux dont j'ai à vous parler.

Ce fut au port de Seyde, ville maritime de Phénicie que nous nous embarquâmes pour la Terre-Sainte; cette ville s'appelloit autrefois Sidon: vous sçavez que nous y avons une Mission anciennement établie.

Nous ne sortîmes de ce port, qu'après avoir fait plusieurs tentatives pour le quitter. Les vents contraires nous forçoient d'y rentrer aussi souvent que nous en sortions. Dieu voulut m'apprendre dans cette occasion à soumettre à sa volonté l'impatience où j'étois d'arriver à Jérusalem, pour assister pendant la Semaine Sainte à la célébration de nos augustes mystères.

Enfin, le 7 d'Avril 1713, qui étoit le lundi de la semaine de la Passion, nous mîmes à la voile par un temps très-favorable & avec une compagnie de pèlerins telle que je la pouvois désirer. Le retardement de mon départ ne servit qu'à augmenter la joie que j'eus de me voir en route, pour arriver à mon terme.

Etant fortis du port de Seyde, nous passâmes la côte de cette ville, celle de *Sarepta*, celle de *Tyr* & du *Cap blanc*. *Sarepta* qui étoit autrefois une grande ville & un port de mer, n'est plus

qu'un champ labouré & traversé par le grand chemin qui mène à *Tyr*, les restes d'un pavé mal en ordre & les ruines de quelques maisons, que le temps n'a pas encore achevé de détruire, annonce une ville qui a été considérable, & qui n'est plus.

On prétend que cette ville faisoit autrefois un grand commerce de fer & de cuivre, ce qui lui a donné le nom de *Sarepta* qu'elle porte. Ce nom est dérivé de deux mots, dont l'un signifie fer, & l'autre cuivre. On n'y trouve présentement aucuns de ces métaux.

Cette ville est appelée dans le troisieme livre des Rois *Sarepta des Sydoniens* (1), parce qu'elle étoit de la dépendance de la ville de *Seyde*.

A quelque pas de l'ancienne *Sarepta* on rencontre sur le bord de la mer une petite Mosquée. Les Turcs & les Chrétiens du pays prétendent que cette Mosquée fut le lieu où le saint Prophete *Elie* opéra les deux insignes miracles qui nous sont rapportés dans le troisieme livre des Rois, chap. 17.

Le premier fut la multiplication de quelques gouttes d'huile & d'une petite

---

(1) *Sarepta Sidoniorum*. III. Reg. c. 17.

poignée de farine. Dieu l'accorda aux prieres du saint Prophete, pour récompenser la foi & la charité de cette bonne veuve, qui dans le temps d'une longue stérilité, n'ayant pour sa subsistance & celle de son fils que ce peu d'huile & de farine, offrit l'un & l'autre au Prophete, dans son extrême besoin.

Le second miracle fut la résurrection du fils de cette veuve. Le Prophete venant loger chez elle, trouva l'enfant mort & la mere désolée. Elie touché de compassion, le prit des mains de sa mere, le porta dans sa chambre, pria pour l'enfant & le rendit vivant à sa mere.

Saint Jérôme faisant l'épitaphe de sainte Paule, dit que cette vertueuse Dame allant visiter les saints Lieux se fit conduire dans la petite maison de cette bonne veuve, qui étoit près du port de *Sarepta*, & qui avoit servi d'hospice à ce saint Prophete.

La tradition des Hébreux est que cet enfant ressuscité fut le Prophete Jonas. En ce cas il devoit être bien vieux, lorsqu'il prêcha la pénitence à la ville de Ninive.

A trois quarts de lieue de *Sarepta* il y a une assez longue chaîne de rochers dans lesquels on a creusé des enfon-

cemens en forme de croix, qui ont cinq ou six pieds de profondeur & dont l'entrée n'est que d'un peu plus de deux pieds en quarré. Il est assez difficile de dire à quel usage ils ont été faits. Les gens du pays prétendent que c'est l'ouvrage d'anciens Solitaires, qui s'y retiroient & qui s'étoient faits ces sépulcres pour penser jour & nuit à la mort. Je ferois plutôt de l'avis de ceux qui croyent que ces enfoncemens étoient des sépulcres destinés à la sépulture des personnes les plus considérables de *Sarepta*. Quoi qu'il en soit, on appelle ces cellules, ou sépulcres, les grottes d'*Adnoun*.

Depuis ces grottes jusqu'au fleuve *Eleuthere*, on ne voit rien qui mérite attention. Ce fleuve, dit-on, tire sa source du *Mont-Liban*, traverse l'*Iturée* & la *Galilée* pour se jeter dans la mer de *Phénicie* entre *Sarepta* & la ville de *Tyr*. Il sépare les terres de *Seyde* d'avec celles de *Tyr*. C'est ce qui lui donne aujourd'hui le nom de *Kasemieh*, qui signifie partage.

Les différens détours de ce fleuve qui coule au pied des montagnes, le rendent très-rapide; la pêche de tortues qui y est très-abondante dans certains temps de l'année, lui donne une grande considération dans le pays. Mais ce qui

send ce fleuve plus célèbre, c'est l'honorable mention qu'en fait le premier livre des Machabées, où il est dit que l'illustre *Jonathas*, frere de *Juda Machabée*, accompagna par honneur le Roi *Ptolomée* jusqu'au bord du fleuve *Eleuthere* (1). Et le même livre nous apprend que ce fut jusqu'au bord de ce fleuve, que ce grand Capitaine poursuivit les Généraux de *Démétrius*, qui trouverent dans leur fuite précipitée, le moyen de gagner le fleuve & de le traverser.

A trois ou quatre lieues de ce fleuve, & à neuf ou dix de *Seyde*, & sur la même côte, nous nous trouvâmes vis-à-vis de *Tyr*, ville qui étoit autrefois, dit *Ezéchiel*, si superbe, que ses citoyens se croyoient nés pour donner la loi au reste du monde; si opulente, que l'or & l'argent y étoient aussi communs que la poussiere de la terre; si magnifique dans ses édifices, que toutes ses maisons étoient autant de palais; si redoutable par sa garde composée des plus vaillans soldats de la *Perse*, de la *Libye* & de la *Lydie*, qu'elle passoit chez les étrangers pour être invincible.

---

(1) Chap. 11 & 12.

J'avoue que je ne m'attendois pas à trouver aujourd'hui la Ville de *Tyr* aussi magnifique que le Prophete nous l'a représentée, mais j'espérois du moins pouvoir y découvrir quelques restes de son ancienne splendeur, que le temps auroit respectés.

Je fus trompé dans mon espérance, je vis au contraire la destruction totale, &, pour parler plus juste, je vis l'anéantissement de cette ville tel que le Prophete *Ezéchiel* (1) l'avoit prophétisé long-temps auparavant.

J'y vis quelques tas de pierres dispersées çà & là couvertes d'herbes & de sable, & sept ou huit misérables cabanes, qui servent de retraite à des pauvres Arabes dénués des choses les plus nécessaires à la vie.

J'y cherchai, mais inutilement, des vestiges du tombeau d'*Origene* qui subsistoit encore, dit-on, dans l'onzieme siecle : c'est ainsi que Dieu voulut punir le mauvais usage que fit autrefois cette orgueilleuse ville de sa grande prospérité, & apprendre en même-temps à tous les hommes, combien une prospérité brillante & constante est dangereuse.

---

(1) Ezech. chap. 28.

Quelques auteurs font l'honneur à cette ville, de dire que ses citoyens trouverent l'art d'écrire, de teindre en pourpre, & de naviger. Les Hébreux ne conviendront pas du premier; mais pour ce qui est de la teinture en pourpre & de la navigation, s'ils ne l'ont point inventée, on doit leur accorder l'honneur d'avoir été les premiers qui ayent exercé & perfectionné ces deux arts, & sur-tout la navigation, qui contribua si fort au grand commerce qui enrichit leur ville: sa situation y'étoit très-propre, car elle étoit, dit *Exéchiel*, dans le cœur de la mer, c'est-à-dire, qu'elle en étoit environnée & éloignée du continent d'environ deux cens pas.

Alexandre, comme l'on sçait, fit de cette Isle une peninsule, l'ayant fait joindre à la terre-ferme par le moyen d'une digue qu'il fit construire pour s'en faciliter la prise.

A une lieue de *Tyr* on voit un des plus beaux & des plus anciens monumens qui nous soit resté de l'antiquité. C'est un vaste Puits qui tire toutes ses eaux, & en grande quantité, du *Mont Liban*. On le nomme le *Puits de Salomon*, non pas qu'il soit sûr que ce Prince l'ait fait construire, mais parce qu'il en parle

dans ses Cantiques , & dit que ce Puits contient des eaux vives , qui coulent avec impétuosité du *Liban*.

Je n'eus pas le loisir de l'aller voir ; mais tous ceux qui l'ont vu en parlent de même maniere , & disent qu'il est placé dans le milieu d'une espece de grande tour quarrée en forme de terrasse , bâtie de grosses pierres dures proprement taillées , & si bien cimentées & mastiquées entr'elles , qu'on diroit que cet ouvrage est fait d'une seule pierre. Ils ajoutent qu'on monte aisément sur cette terrasse par un escalier de vingt-cinq marches , ou environ , que le Puits qui est dans le milieu de cette terrasse est d'une figure octogone , & a de circonférence environ quatre-vingt pas ; que l'eau monte jusqu'au haut du Puits , d'où elle sort si abondamment de part & d'autre , que d'un côté elle va faire moudre un moulin , & que de l'autre elle va se répandre dans une plaine qu'elle fertilise , & entre ensuite dans des canaux qui la conduisent à *Tyr*.

Mais il est temps de sortir de cette ville désolée & humiliée , dont le nom même ne subsiste plus , car les gens du pays donnent aujourd'hui le nom de *Sour* à ces misérables masures qui ont pris la place des murs de *Tyr*. De

De cette peninsule où cette ville étoit située , nous continuâmes notre route pour aller au port de *Saint Jean d'Acree*. Nous doublâmes le *Cap blanc* , qui tire son nom de la blancheur du rocher qui forme ce promontoire. Nous vîmes en passant ce célèbre chemin qu'on appelle le *chemin d'Alexandre* ; c'est un ouvrage digne de ce Conquérant. Il est taillé sur une montagne toute de pierre , & creusé comme un canal , les bords duquel forment un petit parapet du côté de la mer , dont les vagues battent continuellement le pied de la montagne.

Ce chemin a plus d'une lieue de longueur , & six à sept pieds de largeur. Alexandre le fit faire pour donner passage à son armée , qui alloit assiéger *Tyr*.

Après avoir cotoyé le chemin d'Alexandre & le *Cap blanc* , nous parvinmes à la hauteur de *Saint Jean d'Acree*.

Cette ville méconnoissante de toutes les graces dont Dieu l'avoit comblée , se rendit beaucoup plus criminelle par ses brigandages & ses impudicités , qui la jetterent dans l'idolâtrie. Elle fut abandonnée par ordre de Dieu à la merci des *Sarrasins* , qui y mirent tout à feu & à sang.

De l'Eglise Cathédrale de Saint Jean

d'Acre il n'en est demeuré qu'un pan de muraille ; & de celle de Saint Jean-Baptiste , que quelques piliers qui soutiennent un morceau de la voute , où l'on voit en relief le chef de ce saint Précurseur. On voit encore quelques restes de plusieurs Monasteres , dont le plus respectable est celui de ces généreuses Filles , qui par une inspiration divine , à l'exemple de leur sainte Abbessé , se défigurèrent le visage pour conserver la pureté & l'innocence de leurs ames.

Les morceaux de marbre, les colonnes brisées sur lesquelles on marche, le Palais des Chevaliers de *Jérusalem* & des *Templiers* , ceux des Princes Chrétiens , le magnifique Arsenal des galeres , & les autres édifices tombés en ruine , sont d'affligeantes marques de l'ancienne beauté de cette ville. Elle portoit autrefois le nom de *Ptolémayde* & d'*Accon* , parce que ces deux freres *Ptolémée* & *Accon* , en étoient les fondateurs. Elle étoit si grande , qu'en l'année 1191 on y vit vingt Princes souverains qui y commandoient chacun dans leur quartier. Elle fut pendant plusieurs années le théâtre de la guerre , ayant été plus d'une fois assiégée , prise & reprise , tantôt par nos Princes croisés , & tantôt par les Infideles , ce qui fut la source de ses malheurs.

L'heureuse situation de cette ville, la bonté du port, les commodités que la nature lui a données pour la rendre propre au commerce, tous ces avantages contribuent aujourd'hui à son heureux rétablissement.

Plusieurs Marchands s'y sont venus établir, & demandent des Missionnaires pour y établir la foi catholique, la pureté des mœurs, & la ferveur du Christianisme.

De *Saint Jean d'Acree* dont nous venons de parler, & suivant la côte, nous passâmes devant le *Château Pélerin* & la ville de *Tartoura*. Le premier s'appelle ainsi, parce que les Pélerins y venoient autrefois aborder & y trouvoient leur sûreté. *Tartoura* étoit en ce temps-là une ville très-puissante, elle s'appelloit *Dordora* ou *Adora*. Saint Jérôme, dans l'épithaphe qu'il a faite de Sainte Paule, dit que cette Sainte eut la curiosité de visiter ce qui restoit encore de cette grande ville, & qu'elle en admira les ruines. Les Arabes s'en servent présentement pour y trafiquer du bled, des lentilles & des pois. Ils habitent sous des tentes faites de roseaux & de joncs, couvertes d'un tissu de poil de chevre, soutenues sur des bâtons.

Le château Pélerin & cette ville ont été également maltraités par le temps, qui détruit tous les ouvrages des hommes,

*Césarée de Palestine*, qui est à trois ou quatre lieues de *Tartoura*, en est une autre preuve bien sensible; car ses belles & grandes colonnes ensevelies dans le sable, les restes de ses magnifiques édifices, ses grands fossés à fond de cuve, creusés pour défendre les murs de sa ville, & qui subsistent encore aujourd'hui avec leur contre escarpe; tous ces riches ouvrages font voir combien il y a de différence entre l'état présent de cette ville & celui où elle étoit autrefois. Elle devoit son ancienne magnificence autant à la vanité d'Hérode l'Ascalonite, qu'à sa reconnoissance pour César-Auguste, qui lui avoit conservé le sceptre de la Judée.

Il crut payer ce bienfait en faisant porter à cette superbe ville le nom de son illustre bienfaiteur. Elle avoit d'abord été bâtie sur les ruines de la *Tour de Stratton*, qui commandoit l'armée de *Darius* lorsqu'Alexandre l'attaqua & s'en rendit maître; mais ce qui doit immortaliser la gloire de cette ville, c'est d'avoir été la première éclairée des lumières de la foi dans la personne du noble & vertueux *Centurion Cornelius*.

Les Actes des Apôtres nous apprennent que Dieu envoya saint Pierre en cette ville pour conférer le saint baptême à ce premier fidele d'entre les Gentils.

Saint Jérôme dit que de son temps on y voyoit encore une Eglise qui avoit été la maison du même Cornelius. Ce Centurion fut le successeur de Zachée, qui en avoit été le premier Evêque : tous deux furent consacrés par l'Apôtre saint Pierre.

Saint Jérôme fait l'éloge de quatre Vierges qui vivoient ensemble à Césarée, occupées uniquement à chanter les louanges de Dieu, & faisant profession d'une très-exacte virginité. Ce saint Pere ajoute que sainte Paule, dans son pèlerinage de la Terre-Sainte, y visita leurs chambres, qui étoient en grande vénération. On peut dire que ces quatre Vierges ont l'honneur d'avoir été les premières Religieuses du monde Chrétien.

Les Infidèles se sont rendus maîtres de cette ville; d'où l'on doit juger de son malheureux sort.

A peine eûmes-nous perdu de vue *Césarée de Palestine*, que nous découvrîmes la ville de *Jaffa*, anciennement nommée *Joppé*. Les Hébreux l'appel-

loient *Jaffa*, qui signifie *Beauté*. En effet, sa situation est charmante. Ce qui en reste, est sur une colline grande & élevée, d'où l'on découvre d'un côté la mer, & de l'autre des campagnes vastes & fertiles.

*Saladin* fit ruiner cette ville. Saint Louis la fit rétablir quelques années après. Ce fut dans cette occasion que ce saint Roi fit une héroïque action de charité & de mortification; car ayant appris que les ouvriers, qui travailloient par son ordre au rétablissement de la ville, avoient été massacrés par les Infidèles & demeuroient sans sépulture, il vint en toute diligence de Saint-Jean d'Acre à *Jaffa*. Il fit en sa présence porter en terre tous ces corps corrompus: il fit plus; car malgré leur corruption, il voulut, pour donner exemple, en charger un sur ses épaules, & le porter courageusement au lieu de la sépulture.

C'est au port de *Jaffa*, que tous les pèlerins de Jérusalem arrivent. La situation de cette ville, toute agréable qu'elle est, arrête moins les yeux des pèlerins, que la vue de la Terre-Sainte: le port de *Jaffa* la découvre.

Sitôt que nous fûmes débarqués, nous

nous prosternâmes, selon la pieuse coutume des pélerins.

Les chrétiens Francs, Grecs & Arméniens de cette ville vinrent aussitôt à nous pour offrir leurs maisons aux pélerins de leur nation. Je reçus en mon particulier toutes sortes de marques de bonté & de charité de la part des Peres de Terre-Sainte, qui y ont un hospice : ces Peres sont de l'observance de saint François. La tradition est que leur maison est placée dans le lieu même, où étoit celle de Simon le Corroyeur.

Le port de *Jassa* est célèbre, pour avoir reçu les cèdres qu'*Hiram*, Roi de *Tyr*, envoya à Salomon pour la construction du Temple ; mais il est encore plus recommandable par le mystere qui s'y accomplit dans la personne de Jonas, lorsqu'il fut jetté en mer, & qu'il fut englouti par un poisson. Ce port, qui étoit fort grand autrefois, est si comblé présentement, que les grands navires ne peuvent y entrer. A côté du port, & le long de la mer, il y a une assez belle rue où l'on débite du ris, du café, & du savon de *Jérusalem* & de *Rama*.

Avant que de partir de *Jassa*, pour continuer notre route, le Turc vint nous faire un compliment ; ce fut pour

demander quinze piaftres à chaque pélerin : c'est ainfi que les Infidèles mettent à profit la dévotion des Chrétiens.

De *Jaffa* nous allâmes à *Rama* ; nous traversâmes une partie des belles & vastes campagnes de *Saron*, dont l'Écriture Sainte loue la beauté. Elles font parfemées de tulipes , qui y naiffent d'elles-mêmes ; la variété de leur couleur forme un agréable parterre : on y cultive auffi en été une grande quantité de melons d'eau , qui font d'une groffeur extraordinaire. Il y en a qui pefent jufqu'à dix livres. Ce font fans contredit les meilleurs de toute la *Palestine*.

*Saron* ou *Sarona*, qui donne le nom à ces campagnes, étoit autrefois une affez belle ville , fituée fur une éminence , d'où elle dominoit tout le pays. La plaine , qui s'étend depuis *Césarée de Palestine* jufqu'à *Gaze*, est très-vaste & féconde. Les habitans fe convertirent & embrasserent la foi chrétienne, à la vue de la guérifon miraculeufe du paralytique que saint Pierre fit à *Lydde*.

*Rama*, qui est à quatre ou cinq lieues de *Jaffa*, est plutôt un bourg qu'une ville. Les gens du pays l'appellent *Ramlé*, qui signifie *Sable* en arabe, parce qu'elle

est située sur un terrain fort sablonneux. Elle n'a rien qui lui puisse faire honneur, sinon de compter dans le nombre de ses citoyens *Joseph d'Arimatee*, qui eut la gloire d'ensevelir le Sauveur du monde.

Grégoire de Tours dit, que pour récompenser cette action, dès ce monde, le Sauveur, dès le jour même de sa résurrection, vint le visiter dans sa chambre, où les Juifs le tenoient prisonnier, & lui fit voir la plaie de son côté.

C'est à *Rama*, que les pélerins attendent la permission du *Cady* de Jérusalem pour entrer librement en cette ville. Les Peres de Terre-Sainte se chargerent de solliciter la nôtre, & de nous l'envoyer.

A un quart de lieue de cette ville, on voit une magnifique citerne bien voûtée, & soutenue de vingt-quatre arcades, qui avoient été autrefois ornées de peintures; mais le temps les a presque toutes effacées. Ceux qui vous la font voir, disent que c'est un ouvrage de sainte Héle ne.

De *Rama* on vient à *Lydde*, qui a porté le nom de *Diospolis*. Je n'en ai rien à dire de remarquable. Depuis *Lydde* jusqu'à Jérusalem, il faut nécessairement marcher par des chemins très-rudes, monter & descendre continuel-

lement, & à travers de gros rochers : mais la joie d'entrer bientôt dans la Sainte Cité, soulage infiniment le pèlerin. On nous fit remarquer en passant un village, d'où, dit-on, le bon Larron étoit natif. Les Arabes l'appellent encore aujourd'hui *Latroun*. On y voit le reste d'une Eglise dédiée à ce saint pénitent, qui fut prédestiné sur la croix. Les Chrétiens du pays prétendent qu'il s'appelloit *Dimas*, le Cardinal Baronius lui donne le même nom.

Du village dont nous venons de parler, nous vîmes à un autre, où il y a une Eglise dédiée à saint Jérémie, & qui en porte le nom. Nous descendîmes ensuite peu-à-peu les montagnes de Judée, & nous nous trouvâmes dans la vallée de *Térébinthe*, qui est à une lieue de Jérusalem. Pour y arriver, il nous fallut remonter des montagnes, qui nous cachotent la vue de la sainte Ville. Comme elle est située sur le penchant de la colline opposée, on ne la peut voir que lorsqu'on est prêt d'y entrer. Enfin après avoir continuellement monté & descendu par des chemins très-fatigans, *Jérusalem* parut à nos yeux.

Vouloir exprimer les sentimens dont le cœur est pénétré à la vue de cette sainte

Ville , c'est ce qu'il n'est pas possible de faire. Du plus loin que nous aperçûmes ses murs, nous adorâmes les précieux monumens qu'ils renferment. Ce fut la veille du Dimanche des Rameaux, que nous eûmes le bonheur d'y entrer. À notre arrivée nous allâmes rendre nos devoirs aux Révérends Peres Religieux de saint François, nommés communément les Peres de Terre-Sainte. Ces Peres représentent à *Jérusalem* l'Eglise Latine. Ils me reçurent avec toute l'amitié que je pouvois desirer. Comme ils sçavoient le motif de mon voyage, ils m'avertirent que l'on venoit d'ouvrir l'Eglise du Saint Sépulcre, & qu'il falloit en profiter. J'oubliai dans ce moment toutes mes fatigues passées, & sans perdre de tems, je suivis les Peres qui voulurent m'y conduire.

L'Eglise du Saint Sépulcre, la plus respectable qui soit au monde, renferme trois Eglises. Celle du Calvaire, est la premiere, celle du Saint Sépulcre est la seconde, & celle de l'invention de la Sainte Croix est la troisieme. La plus magnifique des trois est celle du Saint Sépulcre, qu'on appelle l'Eglise de la Résurrection. Son enceinte est ovale, sa forme intérieure est celle d'une Croix.

L'Eglise du Calvaire est à l'entrée de la porte du Saint Sépulcre, celle de l'Invention de la Croix est à sa droite. Au devant de la grande Eglise du Saint Sépulcre, qui renferme les deux autres, il y a une grande cour pavée de pierres qui imitent le marbre. Au bout de l'Eglise il y a une tour qui servoit autrefois de clocher. Elle est à trois étages, & ornée de belles colonnes d'un marbre blanc.

Les Turcs ont voulu s'en servir pour annoncer la priere avec leurs cris ordinaires; mais le Ciel a toujours puni si séverement ceux qui l'ont entrepris, qu'aucun d'eux aujourd'hui n'ose s'en approcher.

Il nous en coûta seize piaïtres à chacun de nous, pour entrer dans l'Eglise du Saint Sépulcre. Cette somme une fois payée, on vous laisse entrer & sortir librement.

Le premier objet qui se présenta à ma vénération, fut la pierre de l'onction. C'est cette pierre sur laquelle Joseph d'Arimatee posa le corps de Jesus-Christ crucifié pour l'ensevelir. Cette pierre est éclairée par huit ou neuf lampes allumées qui l'environnent, & dont il y en a une parsemée de fleurs de lis, qui est un présent de nos Rois,

Du plein pied de l'Eglise, & à la droite de son entrée, je montai par dix-neuf degrés à la Chapelle du Crucifiement du Fils de Dieu. Elle est placée sur le Calvaire, qui est une des trois Eglises. Un gros pilier quarré, qui soutient la voûte, divise cette Chapelle en deux parties. Celle qui est la plus éloignée de l'escalier, dont je viens de parler, est l'endroit où le Sauveur fut étendu sur la Croix, & où il eut les mains & les pieds percés pour y être attaché. La partie la plus proche de l'escalier est le lieu où la Croix du Sauveur fut plantée, & où il voulut expier nos iniquités par sa mort.

Le pavé de cette Chapelle est un ouvrage à la mosaïque de pierres de diverses couleurs. Plusieurs lampes d'or & d'argent y brûlent jour & nuit. L'endroit où la Croix fut plantée, & qui est élevé de deux pieds, est couvert de grandes pierres de marbre gris & ondé. Le trou où elle fut enfoncée est revêtu d'argent, par la libéralité & la piété d'un Prêtre Grec nommé *Siba*, qui en fit la dépense en l'année 1560. Mais cet endroit vénérable qui reçut la Croix du Sauveur, doit son plus riche ornement au Sang de Jesus-Christ, dont il fut couvert,

lorsque le Sauveur de nos ames le répandit pour nous à la Croix.

A cinq ou six pas plus loin on a mis une pierre de marbre de figure ronde, pour montrer le lieu où la sainte Vierge & saint Jean étoient placés lorsque le Sauveur en Croix dit à son Disciple bien aimé; *Voilà votre Mere; & à sa mere: Voilà votre Fils.*

Des saints Peres, & sainte Brigitte dans ses révélations, disent que ce fut au même lieu, & à la vue du crucifiement de son Fils que la Mere de Dieu souffrit le plus cruel de tous les martyres, & qu'elle tomba, dit saint Bonaventure, à demi-morte entre les bras de Marie-Magdelaine (1).

Ce fut dans ce martyre, ajoutent ces Peres, que la Mere des pécheurs offrit pour eux au Pere Eternel les mérites infinis du martyre de son Fils.

Après avoir considéré attentivement toutes les parties de cette Chapelle, j'en descendis par les dix-neuf degrés que j'avois montés. Je rentrai dans la grande Eglise, & suivant à droite les murailles du chœur, j'apperçus la Cha-

---

(1) *Tunc Mater semimortua cecidit inter brachia Magdalenaë. Cap. 79. & 80.*

pelle du glorieux Sépulcre du Sauveur.

Cette auguste Chapelle a son dôme ; il a été fait avec des solives de cèdre : on prétend qu'on y en a employé cent trente-une , qui ont chacune soixante palmes de longueur. Elles sont posées debout, & forment des arcades d'espace en espace.

Ces arcades sont ouvertes pour donner du jour à la Chapelle , & pour laisser exhaler la fumée des lampes qui y brûlent jour & nuit. Plusieurs de ces lampes, dont quelques-unes sont d'un grand prix, ont été données par des Princes Chrétiens ; on m'en a fait voir quelques-unes qui ont coûté plus de vingt mille écus.

Le haut du dôme étoit autrefois tout ouvert, on y avoit seulement attaché des fils d'archal pour en défendre l'entrée aux oiseaux ; mais l'Eglise ayant été réparée dans ces derniers temps par la libéralité des fideles , on a élevé au-dessus du Saint Sépulcre un petit dôme, porté par douze petites colonnes jointes deux à deux, lesquelles forment six petites arcades.

Les arcades du grand dôme , dont nous avons parlé ci-dessus, sont appuyées sur une muraille ronde , qui

étoit autrefois enrichie des images des Prophetes & des Apôtres. Ces images étoient faites avec de petites pierres de diverses couleurs, rangées & nuancées avec un art surprenant. On n'en voit aujourd'hui que des restes.

Au-dessous du dôme il y a deux galeries l'une sur l'autre, qui regnent autour du Saint Sépulcre. Elles sont voûtées & soutenues par des arcades appuyées sur une vingtaine de colonnes & de pilastres, disposées pour former un espace intérieur, dont la forme est ronde. Cet espace a vingt-six pieds de diametre, & est pavé d'un très-beau marbre.

Les galeries hautes & basses sont partagées aux diverses nations Chrétiennes, qui font chacune l'Office divin dans l'Eglise selon leur rit particulier.

Le Sépulcre où le corps de notre Rédempteur fut déposé, après avoir été détaché de sa croix, est sous le dôme & au milieu de cet espace, qui est environné des galeries dont nous venons de parler. Ce sacré monument n'étoit alors qu'un trou creusé dans le roc avec le ciseau & le marteau. Il est aujourd'hui revêtu de marbre blanc de toutes parts. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Il

n'en a que six de diametre. Le corps du Sépulcre est orné au dehors de neuf petites arcades posées sur leurs piliers, de hauteur & de grosseur proportionnées.

Je ne puis, mon Réverend Pere, vous donner une idée plus parfaite de ce sanctuaire, qu'en vous envoyant quelques-uns de ces petits sépulcres, qu'on fait ici de nacre de perle, & qui imitent assez bien la figure du Sépulcre de notre Sauveur.

Cet objet de notre vénération n'est pas le seul qui soit dans l'Eglise du Saint Sépulcre, elle renferme de plus quatre autres monumens, qui y sont honorés.

A dix ou douze pas de la petite Chapelle du Sépulcre du Sauveur, on a marqué d'un pavé de marbre blanc, orné d'une mosaïque de différentes couleurs, le lieu où Notre Seigneur apparut à sainte Marie-Magdelaine en habit de Jardinier; les Latins y entretiennent une lampe allumée, & les Arméniens une autre.

Un peu plus loin on entre dans une seconde Chapelle, où les Peres de Terre-Sainte célèbrent l'office divin. La tradition est que cette Chapelle est le lieu où

étoit la maison du jardinier de *Joseph d'Arimathie*. La même tradition ajoute que la sainte Vierge s'y retira pour attendre le jour de la résurrection de son Fils, & que ce Fils, si cher à sa mere, vint au moment de sa résurrection la consoler par sa premiere apparition en ce lieu.

Cette Chapelle a trois autels qui représentent ces mysteres, & qui sont éclairés de plusieurs lampes qui y brûlent continuellement.

La troisieme Chapelle qui suit, & qu'on appelle la Chapelle de la *division des vêtements*, est celle où l'on croit que les soldats partagerent entr'eux les vêtements du Sauveur. La quatrieme & la derniere qu'on trouve dans l'église du Saint-Sépulcre, est celle qu'on nomme la Chapelle de l'*Improperie*. L'on y voit sous l'autel le bout de la colonne sur laquelle l'on fit asseoir le Sauveur lorsqu'il fut couronné d'épines : ce morceau est d'un marbre grisâtre de dix palmes de circuit, & de trois de hauteur ou environ. Je ne crois pas que dans le reste du monde on puisse trouver des objets plus touchans que ceux qui se voient dans ces Chapelles.

Après les avoir visitées, j'entrai dans

l'église de l'Invention de la sainte Croix, qui est une des trois églises contenues dans celle du Saint-Sépulcre. Elle porte le nom de *l'Invention de la sainte Croix*, parce qu'elle fut trouvée en ce lieu par les soins de sainte Hélene. On y a élevé un autel éclairé de quantité de lampes. Les Turcs permettent qu'on y dise la Messe, ainsi que dans les autres lieux Saints. Ils en retirent un si gros profit, qu'ils n'ont garde de s'y opposer.

Je vous avoue, mon Révérend Pere, que j'employai toutes les heures de la nuit à visiter ces précieux monumens, & à méditer les profonds mysteres qui y ont été accomplis. Jamais nuit ne me parut si courte.

Le lendemain, Dimanche des Rameaux, j'eus le bonheur de célébrer la sainte Messe à l'autel du Saint-Sépulcre. J'assistai ensuite à la bénédiction & distribution des palmes. Le Révérend Pere Gardien de Terre-Sainte, religieux Cordelier de l'Observance, officioit avec la mitre & la crosse. La distribution des palmes fut suivie d'une auguste procession qui fit trois fois le tour du Saint Sépulcre. Les Religieux & tous les assistans Catholiques portent des palmes en leurs mains, & marchent dans un très-

bel ordre. Leur modestie, la mélodie du chant, les magnifiques ornemens des Officians, inspirent du respect & de la vénération pour ces saintes cérémonies de l'Eglise Romaine. Elles m'occupèrent toute la matinée.

Lorsqu'elles furent finies, un des Religieux me conduisit en leur Couvent appelé le *Couvent de Saint-Sauveur*. On ne peut rien ajouter à l'accueil gracieux que ces Peres eurent la bonté de me faire, me prévenant sur tout ce que je pouvois désirer. Ils m'obligèrent même de séjourner à Jérusalem beaucoup plus long-temps que je ne me l'étois proposé.

Le soir du Dimanche des Rameaux ils m'avertirent de ne point perdre l'occasion de faire le voyage du *Jourdain*. La coutume est que le lundi saint il part de Jérusalem une caravane de Pèlerins pour y aller. Elle étoit d'environ trois cens personnes. Je me mis du nombre : nous parcourûmes une partie de la *Vallée de Josaphat*. Nous passâmes par *Béthanie*, où sont les ruines de la maison de Marthe & de Magdelaine, & où l'on voit le sépulcre de Lazare. Nous descendîmes ensuite dans un vallon. Les Pèlerins ne manquent point d'y boire de l'eau d'une fontaine, près de laquelle, dit-on, le

Sauveur & ses Disciples se reposoient en venant de *Jéricho*.

Notre caravane y arriva après quelques heures de marche. Cette ville, dont il ne reste que le nom, étoit située dans une vaste & agréable plaine.

Cette plaine est terminée par une haute montagne. Sur son sommet il y a une grotte, qui fut celle, dit-on, où notre Seigneur jeûna quarante jours & quarante nuits. Le chemin pour y monter est très-étroit & fort escarpé : à ses côtés il y a des précipices qui font peur. La vue de cette grotte & de ses environs n'a que des objets affreux. Tel fut le lieu que notre divin Rédempteur choisit pour y prier & jeûner pour nous. Nous n'eûmes pas moins de peines & de fatigues pour en descendre, que nous eûmes pour y monter.

Etant descendus dans la plaine, nous y trouvâmes de longues tentes dressées, & un grand nombre de vivandiers qui offroient aux Pélerins du ris, du café & autres pareils rafraîchissemens pour leur argent ; mais nous avions plus besoin de repos que de nourriture.

Notre repos ne put cependant être bien long, car une heure avant le jour le conducteur de la caravanne donna le

signal pour partir. Nous marchâmes pour arriver de bonne heure au bord du *Jourdain*. On y dressa deux autels portatifs, dans l'endroit où l'on croit que le Sauveur voulut recevoir le Baptême de son Saint Précurseur, & je fus un de ceux qui eurent la consolation d'y dire la Sainte Messe.

Nous apperçûmes de loin la *mer Noire*, qui a pris la place de ces Villes infâmes, qui furent autrefois réduites en cendres par un prodigieux déluge de feu tombé du Ciel. Tout le terrain que ces Villes occupoient ayant tout-à-coup été creusé par la violence des flammes, les eaux du *Jourdain* y entrent & forment cette mer, dont la longueur est d'environ vingt-quatre lieues, sur trois ou quatre de largeur dans certains endroits.

Cette mer, ou plutôt ce lac, s'appelle *Bahret Louth*, c'est-à-dire, le *lac de Loth*; mais il est plus connu sous le nom de la *mer Noire*, ou *mer Morte*, qu'on lui donne communément, peut-être parce que ses eaux n'ont nul autre mouvement, que celui qu'elles reçoivent de l'agitation de l'air. Il n'y faut point chercher de poisson; car nul poisson n'y peut vivre, tant les eaux de ce lac sont corrompues. Ce qui est de plus suprenant,

c'est que les eaux douces & salutaires du *Jourdain*, n'y font pas plutôt entrées, qu'elles deviennent si salées, si ameres & d'une odeur si insupportable, qu'il n'est pas possible d'en boire. Elles jettent sur le rivage quantité de pierres noires, & si brûlantes, qu'on ne les touche pas sans se brûler. Toutes ces mauvaises qualités, que quatre mille ans de tems n'ont pu faire perdre à cette mer, font autant de preuves de l'indignation de Dieu, qui veut apprendre aux siècles à venir, qu'il punit encore aujourd'hui les vices honteux de ces Villes criminelles & réprouvées.

Je ne dois pas oublier de parler ici de ces arbres, que les anciens auteurs appellent *arbres de Sodôme*, & que l'on voit près de la *mer Morte*, à une journée de l'embouchure du *Jourdain*. Ils sont grands comme des figuiers, le bois de ces arbres est assez semblable; mais la verdeur & la forme des feuilles des arbres de *Sodôme* tiennent de celles de noyer. Ils portent un fruit qu'on prendroit aisément pour d'agréables limons; mais lorsqu'on les veut cueillir, on ne trouve, entre ses doigts, qu'une poudre noire & légère que le vent emporte.

Saint Fulbert, Evêque de Chartres, en

parle comme d'un fait qu'il avoit vu dans un voyage qu'il fit en ce pays : figure, dit un historien, des plaisirs sensuels, qui trompent par leur belle & séduisante apparence ceux qui les recherchent.

Nous quittâmes ces lieux infortunés le Mercredi Saint dès le grand matin, pour nous rendre en toute diligence à *la vallée de Josaphat*. Nous mîmes pied à terre vis-à-vis *le jardin des Oliviers*, qu'on appelle *le jardin de Gethsemani*, parce que le village qui porte ce nom, n'en est pas éloigné. Les Peres de Terre-Sainte ont acheté ce jardin, où il ne reste que sept ou huit oliviers : les Peres en font un peu d'huile, qu'ils distribuent comme une chose sainte. Les noyaux des olives leur servent à faire des cha-pelets, qui sont recherchés des Chrétiens.

C'est dans ce jardin que l'on honore l'endroit où le Sauveur fit sa priere à Dieu son pere, & où son corps & la terre même fut couverte d'une prodigieuse sueur d'eau & de sang. Cet endroit est une grotte assez profonde, où il y a deux autels. Les Peres chantoient la Grand'Messe lorsque nous y arrivâmes. Ils eurent la bonté de me permettre d'y dire la mienne.

Je laisse à penser quels doivent être les

les sentimens qu'inspire ce lieu de dévotion, où le Fils de Dieu voulut bien souffrir une espece d'agonie pour nous. Il fallut le quitter plutôt que je n'eusse voulu, pour nous rendre à *Jérusalem*, & y assister aux cérémonies des derniers jours de la Semaine-Sainte.

Nous y arrivâmes le Mercredi-Saint, après avoir passé le *torrent de Cédron*. L'on nous fit remarquer en passant une grande roche, sur laquelle on voit encore les vestiges que le Sauveur du monde y laissa de son corps, lorsqu'il permit que son extrême foiblesse le fît tomber sur cette roche. Il s'en releva pour obéir à la violence des soldats commis à sa conduite.

A mon arrivée à *Jérusalem*, je me retirai au couvent de Saint-Sauveur, pour y passer la nuit. Le lendemain matin, qui étoit le Jeudi-Saint, j'allai dans l'Eglise du Saint-Sépulcre, pour y assister aux cérémonies des trois derniers jours de la semaine.

L'Office du Jeudi-Saint se fait avec une dignité, une pompe, une magnificence & une piété, qui ravit l'ame des assistans. Les autels sont ornés des présens de tous les Princes Chrétiens, & des vœux des Fideles; ouvrages pour

la plupart d'une rare beauté & d'une richesse immense. Le Révérend Pere Gardien de *Jérusalem* officia pendant tous les saints jours avec la crosse & la mître. Les Religieux, les Pélerins & autres Catholiques, communiquèrent de sa main.

Ce même jour le Très-Saint-Sacrement fut porté en Procession au Saint-Sépulcre, où il fut renfermé jusqu'au lendemain.

Le jeûne au pain & à l'eau, pendant les trois jours, est observé très-régulièrement de tous les Pélerins Catholiques.

Le Vendredi-Saint fut employé en prières publiques & en diverses actions de pénitence. Le service se fit le matin avec des cérémonies également touchantes. L'après-dîné on fit une procession, où tous les Religieux & Prêtres en surplis & les assistans le cierge à la main & pieds nus, allèrent visiter les saints Lieux, pour y faire leurs stations.

Dans chaque station un des Religieux donne une méditation, dont le sujet est conforme au mystere de la Passion du Sauveur, qu'on honore dans le lieu où l'on fait la station.

Pour exciter la ferveur des assistans, les Peres de Terre-Sainte font une cérémonie conforme au génie des Orientaux,

qui se laissent aisément toucher des choses extérieures.

Ils représentent le mystère du crucifiement de Notre Seigneur, avec la figure en relief du Sauveur, & dans sa grosseur naturelle. Sa tête, ses bras & ses pieds, par le moyen de quelques ressorts, se prêtent & se placent comme on le veut.

Ils commencent par mettre en croix cette figure : ils l'y attachent avec des clous. Ils l'élevent ensuite, & posent le crucifix dans le trou, où la Croix du Sauveur fut enfoncée. Après avoir chanté des prières très-touchantes sur le mystère de la Passion du Fils de Dieu, ils détachent le Christ de sa Croix ; & pour imiter l'action sainte de *Joseph d'Arimathie*, de *Nicodeme* & des *Femmes pieuses*, ils le portent sur la *Pierre de l'Onction*, où ils versent sur le corps une précieuse liqueur, qu'ils apportent dans des vases d'argent.

Ils l'enveloppent ensuite dans son suaire, & le posent dans le sépulcre. Plusieurs personnes y passent la nuit en prières & en pénitence, ou sur le Calvaire.

Le lendemain Samedi Saint, le Révérend Pere Gardien & ses Religieux firent

l'office & célébrerent nos divins Myfteres avec toute la folemnité, que le faint Lieu & le faint Jour demandoient. Mais autant qu'on eft édifié de la maniere pleine de modeltie & de religion avec laquelle ils s'acquittent de leurs fonctions, autant eft on affligé de voir le Patriarche des Grecs avec d'autres Evêques & Prêtres Grecs, tous fchifmatiques, être de leur côté les Miniftres d'une cérémonie, qui n'eft qu'une fupercherie inventée pour abufer de la fimplicité d'un peuple groffier & ignorant.

Ces Pafteurs, ou plutôt ces loups raviffans, pour inspirer à leurs ouailles du mépris pour l'Eglife Latine, leur difent, que les Latins vont chercher dans un caillou le feu nouveau dont ils allument leurs cierges le jour du Samedi Saint; mais que Dieu voulant donner aux Grecs une marque publique de fa fpéciale dilection pour eux, leur envoie du ciel même un feu divin, que leur Patriarche reçoit entre fes mains.

Cette fable, que le peuple croit fans peine fur la parole de leurs Pafteurs, eft rapportée dans une lettre du Pere Sicard (1).

---

(1) Voyez cette lettre du Pere Sicard à M. le Comte de Touloufe, dans le 4<sup>e</sup> volume de cette édition.

Le saint jour de Pâques j'assistai à l'Office du matin & du soir. Tout y est auguste, l'Eglise du Saint Sépulcre est ornée de riches tapisseries, & des plus beaux tapis de Perse. Elle est éclairée d'une infinité de lumieres. L'autel est chargé de la plus belle argenterie qu'on puisse voir. Il y a entr'autres une Croix, qui a été donnée par les Rois de France, & qui est d'une beauté parfaite. Les Rois d'Espagne ont fait présent à cette Eglise de plusieurs lampes très-riches, & dignes de cette Monarchie.

Les ornemens qui servent à l'autel, sont de drap d'or & d'argent, plus magnifiques que tous ceux que j'ai vus en France.

Le Révérend Pere Gardien célébra pontificalement la Messe, sur un autel dressé à la porte du Saint Sépulcre. Il étoit accompagné de plusieurs Officiers qui le servoient. Il communia à la fin de la Messe un nombre prodigieux de pèlerins & autres, qui se présentoient deux à deux à la sainte Table avec un ordre admirable.

Les cérémonies du matin n'ayant pu finir que long-temps après midi, il nous en resta très-peu pour nous disposer aux Offices de l'après-dîné, qui se

continuerent bien avant dans la nuit.

Tout l'Office étant fini, je revins au couvent de Saint-Sauveur avec les Peres de Terre - Sainte, & je m'y préparai à partir le lendemain, premiere férie de la grande fête, pour faire, selon la coutume, le pèlerinage de *Bethléem*, qui n'est éloigné de *Jérusalem* que de deux lieues.

*Bethléem* n'est qu'un village assez grand & assez peuplé, élevé sur une petite montagne, dont la situation est très-agréable. Les habitans sont partie Chrétiens & partie Mahométans. Les uns & les autres travaillent continuellement à faire des chapelets, des croix, des figures du sépulcre de Notre Seigneur & de celui de Notre-Dame. Tous ces ouvrages sont faits du bois du *Champ des Pasteurs*, & d'os blancs en forme d'ivoire, avec des ornemens de nacres de perle. Le débit en est très-grand.

L'église & la grotte de la Nativité du Sauveur sont à l'extrémité du village & à son orient. Une cour fermée de grandes murailles conduit à l'église. Elle a à son midi un ancien bâtiment qu'on nomme l'*Ecole de saint Jérôme*. Il y a une salle qui a de longueur trente ou quarante pas, & quinze ou seize de largeur. Sa voûte est

soutenue par cinq ou six colonnes de marbre. On prétend que cette salle étoit le lieu où ce saint Docteur faisoit ses leçons sur l'Écriture sainte. Les Arméniens s'en servent aujourd'hui pour recevoir les pèlerins. L'église est grande & belle. Cinquante colonnes de marbre, toutes d'une piece & fort hautes, distinguent la nef des aîles, & forment le chœur. La frise qui regne sur les colonnes n'est que de bois, mais d'un bois parfaitement bien travaillé. Au-dessus de la frise il y a de grandes fenêtrés qui donnent beaucoup de jour à l'église. Tous les Mysteres de notre sainte Religion ont été peints autrefois sur les murailles. On n'en voit plus que des morceaux presque tous effacés.

Le chœur est élevé de trois degrés au-dessus de la nef: il y a un autel dans la croisée dédié aux Rois Mages, dans le lieu où la tradition veut qu'ils aient mis pied à terre pour rendre leurs hommages au Sauveur.

La grotte où il naquit est sous le chœur de l'église. Elle peut avoir quarante pieds de longueur sur douze de largeur. On y descend de l'un & de l'autre côté du chœur par plusieurs degrés de marbre & de porphyre. Les portes sont de bronze

& bien travaillées. On ôte ses souliers par respect pour entrer dans ce Sanctuaire.

La grotte n'est éclairée que par les lampes continuellement allumées. La crèche est représentée par un bloc de marbre élevé d'un pied de terre, creusé & taillé avec le ciseau, pour lui donner la figure de la crèche. Il est posé dans l'endroit même où l'on croit que la crèche du Sauveur étoit placée. Ce lieu, que le Fils de Dieu avoit choisi pour naître, est aujourd'hui l'objet de la vénération des Chrétiens.

Tout ce qu'on y voit excite la piété & fortifie la foi. L'abord continuel des caravanes de toutes les nations chrétiennes qui y viennent adorer le Sauveur dans sa naissance, les prières publiques, les prosternations & autres marques d'une dévotion sincère & édifiante, les richesses même des presens que les Princes Chrétiens y ont envoyés, pour être des monumens publics de leur religion, tout cela excite en votre ame des choses qui se font sentir beaucoup mieux qu'on ne les peut exprimer.

Au milieu de cette sainte grotte, il y a un autel de marbre sur lequel on dit la sainte Messe. J'eus le bonheur de l'y

célébrer deux fois. Je ne suis point surpris que saint Jérôme ait choisi ce lieu saint pour sa demeure. Nul endroit dans l'Univers n'inspire plus de dévotion. On y voit son oratoire & son tombeau, celui des saints Innocens, celui de sainte Eustochium, celui de saint Eusebe, Abbé de *Béthléem*, & celui de sainte Paule. Cette illustre dame Romaine, l'honneur de la famille des *Gracchus* & des *Scipion*, dont elle descendoit, préféra, dit saint Jérôme, le séjour de *Béthléem* à celui de la ville capitale du monde, & son pauvre hermitage aux appartemens superbes de Rome.

De *Béthléem* on nous conduisit aux *montagnes de Judée* : on y avoit autrefois bâti une église au lieu même où naquit le saint Précurseur du Messie. Depuis ce temps-là les Infideles l'avoient profanée.

Louis XIV qui a donné des marques de sa foi & de sa piété dans toutes les parties du monde, a retiré cette église de leurs mains. Il l'a fait rétablir & orner, en sorte qu'elle est aujourd'hui une des plus belles & des plus régulières églises du Levant. Les Peres de Terre-Sainte la desservent avec toute la décence & l'édification possibles.

Il ne faut pas s'étonner que le saint

Précurseur , qui n'alloit pas chercher bien loin de quoi subsister , se contentât de sauterelles , car elles sont ici en grande quantité. Il usoit aussi apparemment des petites extrémités de certains arbres auxquels on donne ici le nom de *sauterelles* , & que les payfans mangent assez communément.

Pour ce qui est du miel dont l'écriture dit qu'il se nourrissoit , on le trouve dans le creux des rochers , où les abeilles sauvages le travaillent.

Ces *montagnes de Judée* , qui nous rappellent le souvenir de l'austere vie de saint Jean , prêchent encore aujourd'hui après lui le Baptême de la pénitence.

Nous quittâmes ces *montagnes* & le *Monastere de Saint-Jean* pour revenir à *Jérusalem*. En revenant nous passâmes par le *Monastere des Georgiens* ; on l'appelle le *Monastere de Sainte-Croix*. Il porte ce nom , parce qu'on croit ici pieusement que les Juifs allerent couper en ce lieu l'arbre dont ils firent précipitamment une croix pour y attacher le Sauveur. L'église est fort jolie , son dôme est très-orné. Les images de plusieurs Saints , qui étoient peintes sur les murailles , sont presque toutes effacées.

Etant de retour à *Jérusalem* , j'employai

les premiers jours à visiter tout ce qui mérite d'être vu. Je considérai d'abord la ville dans tout son entier. Ce n'est plus aujourd'hui cette cité de David, qui renfermoit en ses murs le trône & le Temple de Salomon, la gloire & la couronne de la nation Juive : car le Dieu des vengeances, pour punir les ingrattitudes d'un peuple comblé de ses bienfaits, a permis que toutes les nations aient contribué, comme de concert, à la désolation de cette ville.

Mais comme sa Justice n'exerce jamais ses droits sans que sa miséricorde exerce les siens, il a bien voulu qu'une nouvelle *Jérusalem*, élevée sur les ruines de la première, conservât précieusement les sacrés monumens de la passion & de la mort de son Fils, pour faire voir aux hommes dans tous les siècles l'excès de son amour pour eux, & le besoin qu'ils avoient d'un si puissant & d'un si bon Libérateur.

Ces saints monumens, que la Providence divine a pris soin de conserver, sont en effet les seuls objets qui méritent d'être vus dans *Jérusalem*. La ville n'est ni grande ni belle : on en peut faire aisément le tour en une heure. Elle renfermoit autrefois en son enceinte le *Mont*

*de Sion.* Elle n'en contient présentement qu'une petite partie ; ses rues sont étroites , mal-propres & mal pavées. Il y a toujours à monter & descendre. Elle regarde l'orient en descendant. La ville est sans trafic , & par conséquent très-pauvre : son principal revenu consiste dans le profit qu'elle fait avec les pèlerins.

Les Grecs y ont plusieurs églises & des couvens. Celui du Patriarche est le plus beau. Son église est dédiée à sainte Hélène & à saint Constantin, canonisé chez les Grecs.

Les Arméniens , les Coptes , les Suriens , ont aussi leur monastere avec leur église. Les Juifs y ont leur quartier & leur synagogue.

Les Mahométans y ont plusieurs mosquées : la plus belle & la plus révérée des Turcs est celle qui occupe la place où le Temple de Salomon étoit bâti. Comme il n'est permis à aucun Chrétien d'y entrer , je ne sçai que par oui-dire que les dedans de la mosquée sont magnifiques ; que son dôme est soutenu par un grand nombre de riches colonnes de marbre ; que ces colonnes soutiennent une galerie qui est au-dessous du dôme , & qui fait le tour de l'église ; enfin , que

de sa voûte descend une infinité de lampes qui éclairent ce vaste lieu. Voilà tout ce que j'en puis dire.

Mais pour ce qui est de ses dehors je les ai bien considérés. Sa figure est octogone, son dôme lui donne un grand agrément. Ses murailles sont revêtues de beaux ouvrages à la mosaïque, & faits de pièces rapportées. Comme elles sont de diverses couleurs, elles forment divers ornemens. Les Turcs y ont peint de grandes lettres Arabes, qui représentent des sentences choisies de l'Aï-coran.

La ville a sept grandes portes, dont six sont ouvertes; la septième, qu'on appelle la *Porte dorée*, est fermée & murée. Ce fut par cette porte que le Sauveur fit son entrée triomphante en cette ville.

Les Turcs l'ont fait murer, parce qu'ils ont une tradition parmi eux, qu'un Prince Chrétien doit un jour retirer les saints lieux de leurs mains, & entrer victorieux par cette porte dans la ville de *Jérusalem*.

Le plus rare morceau d'antiquité que j'y aie vu, est la fameuse *Piscine probatique* que Salomon fit bâtir pour l'usage du Temple. Cette piscine est extrê-

mement profonde. Elle a près de cent cinquante pieds de long , & quarante de large. Elle est revêtue de belles pierres de taille. Sa figure est quarrée & un peu oblongue ; elle est présentement desséchée & de nul usage.

J'ai très-peu de chose à vous dire, mon Révérend Pere , des autres antiquités de la ville. Je ne fais que vous les nommer, parce qu'elles n'ont conservé que les noms de tout ce qu'elles étoient autrefois.

Près de la porte qui va au *mont de Sion*, on nous montra la *maison d'Anne*, ou plutôt le lieu où elle étoit située, car il n'est pas possible que cette maison, & les autres dont je vais parler, aient depuis ce temps subsisté jusques à présent. On nous fit cependant remarquer dans la maison d'Anne un vieux olivier où l'on dit que Notre Seigneur fut lié. Ce qui est de vrai, c'est qu'il n'est permis à personne d'en couper. Il est environné d'une balustrade qui le défend contre ceux qui voudroient en approcher. Son tronc est fort ancien, ses branches portent d'excellentes olives, dont les noyaux servent à faire des rosaires & des chapelets que les Chrétiens achètent.

De la maison d'Anne il faut passer

toute la ville pour aller au *Serrail du Bacha*, qui étoit autrefois le *Prétoire* de Pilate. On y montoit par vingt-huit degrés de marbre blanc, qui ont été transportés à Rome, & qui y sont honorés sous le nom de *Scala Sancta*.

Près du *Serrail* il y a un petit bâtiment quarré bien voûté. Les Chrétiens, & les Turcs mêmes, disent que ce fut en ce lieu que le Sauveur fut flagellé & couronné d'épines. Dieu a voulu manifester la sainteté de ce lieu par deux faits très-avérés. Le fils d'un *Bacha* ayant voulu y placer ses chevaux, & ayant fait construire une chambre au-dessus pour ses domestiques, les chevaux furent trouvés morts dès le lendemain au lieu où on les avoit placés, & la chambre supérieure fondit tout-à-coup.

Un peu plus bas que la maison du *Bacha*, il y a une arcade fort ancienne, où l'on dit que Pilate fit paroître au peuple le Fils de Dieu dans le pitoyable état où il avoit été mis par son ordre. On voit assez distinctement gravé sur une pierre le commencement de ce mot *Tolle*.

C'est à quelques pas de cette arcade que commence la *voie* qu'on appelle *Douloureuse*; parce que ce fut par cette

rue que le Sauveur fut conduit au Calvaire portant sa croix. En y allant, on nous fit remarquer une place où l'on avoit autrefois élevé une chapelle dédiée à Notre-Dame, pour honorer ce lieu, où l'on dit que cette mere affligée, jetant les yeux sur son Fils chargé de sa croix, succomba à sa douleur.

Un peu plus loin on nous montra à droite la *maison du pauvre Lazare*, & à gauche celle *du mauvais Riche*. Vers le bout de cette rue on me fit remarquer l'endroit où l'on croit que le Fils de Dieu se tourna vers les Femmes dévotes pour les exciter à pleurer leur malheur & celui des Juifs plutôt que le sien propre. La *maison de la Véronique* étoit plus bas, & peu éloignée de la porte qui découvre le Calvaire. Elle s'appelloit la *porte Judiciaire*, parce que les criminels y passaient pour aller au lieu de leur supplice.

Notre Sauveur, le plus innocent de tous les hommes, passa par cette porte qui est aujourd'hui murée. On nous fit voir dans un autre quartier de la ville la *prison de saint Pierre*. Les Chrétiens en avoient fait une chapelle; mais depuis ce temps-là les Infideles en ont fait leur prison.

On nous montra ailleurs la *maison de Simon le Pharisien*, où la Magdelaine vint faire l'héroïque action d'une pénitence sincere, laquelle lui obtint la rémission de tous ses péchés. Le Sauveur a voulu que cette action fût publiée partout où son Evangile seroit annoncé.

L'*Eglise de sainte Anne*, bâtie dans le lieu même où l'on dit qu'étoit autrefois la maison de cette Sainte, n'est pas éloignée de celle du *Pharisien*. Sous le regne des Princes François cette église étoit jointe à un monastere de Religieuses.

Nos conducteurs nous firent remarquer la maison de Zébédée, pere de S. Jacques & de S. Jean, & le lieu du martyre de S. Jacques, qui est vers le *Mont de Sion*. Les Arméniens y ont fait un grand monastere. Leur église est d'une structure particuliere, mais fort réguliere. C'est dans une chapelle de cette église, qu'on a marqué d'un parquetage de marbre à la mosaïque, l'endroit où cet Apôtre eut la tête tranchée.

Voilà, mon Révérend Pere, tout ce qu'on peut dire des antiquités qui sont au-dedans de la ville. Pour ce qui est de celles qui sont dans les dehors, le temps les ayant presque toutes ruinées, je n'aurai que peu de choses à ajouter à ce que j'en ai déjà dit.

J'ai eu le bonheur d'aller plusieurs fois dire la Messe sur le *tombeau de la sainte Vierge*. Il est placé dans une église bâtie au pied de la *montagne des Oliviers*, & au-delà du pont du *Torrent de Cedron*. A l'entrée de cette église, dédiée à la sainte Mere de Dieu, il y a un grand escalier par lequel on descend dans une petite chapelle sous terre, qui ne reçoit de jour que par la porte placée au haut de l'escalier. Elle est voûtée & revêtue de marbre. On n'y peut tenir que trois ou quatre personnes, parce que l'autel élevé sur l'endroit où le corps de la sainte Vierge a reposé, occupe presque toute la place. L'obscurité de ce monument, qui n'est éclairé que par quelques lampes, le chant des Pélerins, qui y descendent les uns après les autres, chantans les Litanies de la Mere de Dieu, tout cela vous inspire, à la vue de ce Sanctuaire, un profond respect & une dévotion très-sensible.

L'église supérieure a plusieurs autels qui appartiennent à différentes Nations. Elles y célèbrent les divins mysteres selon leur Rit. Les Catholiques Latins font les mieux partagés, ayant pour autel le sépulcre même de la sainte Vierge.

En remontant le degré par lequel on

descend au tombeau de la sainte Vierge, on rencontre une chambre obscure & une petite chapelle dédiée à *saint Joseph*, qu'on dit être le lieu de sa sépulture. Quelques degrés un peu plus haut, on trouve une troisième chapelle où sont les tombeaux de *saint Joachim* & de *sainte Anne*. On y dit la sainte Messe.

Entre l'église du Sépulcre de la sainte Vierge, & une des portes de la ville que les Chrétiens appellent la *Porte de Marie*, parce qu'elle conduit à son sépulcre, on nous fit remarquer une roche qui est presque à fleur de terre. Les Chrétiens prétendent que ce fut sur cette roche que *saint Etienne* fut lapidé. Les Pèlerins s'y arrêtent pour la baiser, & pour faire quelques prières en l'honneur du Saint.

La *montagne des Oliviers* est à l'orient de *Jérusalem*. Elle est la plus haute de toutes celles qui environnent la ville. Ses vues sont charmantes; car on voit au pied de la montagne *Jérusalem* dans toute son étendue; on découvre un peu plus loin, d'un côté une partie du *Jourdain*, la *mer Morte*, & les montagnes qui sont au-delà; & d'un autre côté on voit celle de *Siloïan* & de *Béthanie*. En montant la montagne, on trouve en son chemin trois caves profondes & longues, en

forme de rue, dans lesquelles on a creusé de grands trous quarrés de la longueur du corps d'un homme. On appelle ces caves les *Sépulcres des Prophetes*.

C'est encore sur cette montagne qu'on honore l'endroit où l'on dit que Notre Seigneur apprit à ses Apôtres l'Oraison Dominicale, & où il leur prédit la destruction de *Jérusalem* & du monde entier; mais on n'en voit aucun vestige.

Après avoir visité ces lieux, on monte jusqu'à la cime de la montagne, pour y honorer l'endroit, d'où le Fils de Dieu monta aux Cieux. Les fideles y avoient autrefois bâti une magnifique Eglise; mais ayant été détruite, les infideles y ont bâti une petite mosquée octogone en dehors, & ronde en dedans. Elle est ornée à chaque angle de colonnes de marbre.

C'est dans cette petite mosquée, que les Turs conservent avec grand soin la pierre sur laquelle paroît encore le sacré vestige du pied gauche du Sauveur. Nous devons ce bienfait moins à la piété des Turcs, qu'à leur avarice; car ils tirent continuellement de l'argent des pélerins, pour les y laisser entrer. Saint Jérôme dit que de son temps il eut la consolation de voir & d'adorer les vestiges des

deux pieds du Sauveur. Mais les Chrétiens prétendent que depuis ce temps-là, les infidèles ont enlevé le vestige du pied droit, & l'ont placé dans leur grande mosquée de *Jérusalem*, où ils le font voir comme étant le véritable vestige du pied de leur prophète Mahomet. Le respect qu'ils lui portent, apprend aux Chrétiens la vénération qu'ils doivent avoir pour les choses saintes.

A quelques pas au-dessus de cette petite mosquée, qui renferme une si précieuse relique, il y a une grotte profonde, dont l'entrée n'est permise qu'aux Mahométans. Je n'en ai pu voir que la porte. Elle est gardée par un Turc, qui se rend traitable par une composition pécuniaire.

Ce fut cette grotte que *sainte Pélagie* choisit pour y passer le reste de ses jours, dans une très-rigoureuse & constante pénitence jusqu'à sa mort. Quoique cette grotte soit fermée aux Chrétiens, ils ne laissent pas que de s'en approcher par dévotion. Cette demeure affreuse, que *Pélagie* préféra aux palais & aux délices de la ville d'*Antioche*, inspire l'esprit de componction, & nous découvre les richesses immenses de la bonté & de la miséricorde de Dieu, toujours prêt à

recevoir les pécheurs qui reviennent à lui avec un cœur aussi contrit & humilié, que le fut celui de cette péchereffe.

A l'occident de *Jérusalem*, & sortant de cette ville par la porte de *Damas*, on voit le *Sépulcre de Jérémie*, qui est dans une grotte de vingt-cinq pieds de large, & autant de hauteur. Les Turcs, qui s'en sont rendus les maîtres, font croire au peuple ignorant & grossier, que cette grotte étoit la demeure d'un de leurs *Santons*; c'est-à-dire, de quelque fanatique de leur secte, qu'ils font passer pour un Saint.

A quelques pas au-delà, je vis ces prodigieuses cavernes, qu'on appelle *les Sépulcres des Rois*. Ce sont des chambres accompagnées de galeries. Elles ont leurs corniches & plusieurs autres ornemens d'architecture. Le tout a été taillé dans le roc avec le marteau & le ciseau. Les dépenses prodigieuses & nécessaires pour venir à bout d'un ouvrage si difficile, n'ont pu être faites que par des Rois. Mais ce qui m'a paru plus digne d'admiration, ce sont les portes qui ferment ces sépulcres: car les ouvriers qui y ont mis la main, les ont construites du roc même. Ils les ont ornées de moulures & de panneaux travaillés avec autant

de délicatesse, que s'ils étoient de menuiserie. Il n'y a pas jusqu'aux pivots des portes qui ne soient pris dans le roc, & fait du roc même.

Je m'informai des personnes les plus intelligentes, de l'origine de ces sépulcres, & du nom des Rois qui y avoient été inhumés; je ne trouvai qui que ce soit, & je ne découvris aucun vestige, qui pût m'en donner connoissance.

Le temps du départ de la caravane approchant, je profitai de ma dernière journée pour aller visiter le célèbre *monastere de Saint-Saba*. L'amour que ce saint Solitaire avoit pour la solitude & la pénitence, lui fit chercher un lieu de retraite. Les déserts les plus affreux étoient ceux qu'il aimoit; c'est ce qui lui fit choisir pour sa demeure la montagne où est aujourd'hui son monastere.

Cette montagne est à trois lieues de *Bethléem*, & à quatre de *Jérusalem*. Elle est fort longue & pleine de rochers qui s'ouvrent en une infinité d'endroits, ces rochers creux avoient déjà servi de cellules & d'oratoires à plusieurs Anachorettes avant *saint Saba*.

Le *Torrent de Cédron* coule au pied de cette montagne. La vue du *Torrent* qui rappelle le souvenir du commence-

ment de la passion du Sauveur, parut très-propre à ce saint Solitaire pour entretenir dans son cœur l'amour de la pénitence.

Il n'avoit que dix-huit ans, lorsque le desir de se donner à Dieu lui fit prendre la résolution de quitter son pere & sa mere qui l'aimoient uniquement, & d'entreprendre le pèlerinage de *Jérusalem*. Il se retira dans le monastere de *saint Elpide*. Les vues que Dieu avoit sur ce jeune homme, parurent au saint Abbé si claires, qu'il jugea à propos de l'envoyer à *saint Euthime*, qui avoit reçu du ciel le talent de conduire les ames à la perfection où le Seigneur les appelloit.

*Saint Euthime* reconnut bientôt dans le jeune *Saba* de grandes dispositions pour s'avancer dans les voies de Dieu. Il fit en effet sous un si bon maître de grands progrès dans la vertu. Elle croissoit à proportion que son amour pour la solitude, pour l'abstinence & pour l'oraison croissoit en lui. La réputation de sa sainteté, malgré sa retraite, attira de tous côtés des hommes qui venoient embrasser le même genre de vie.

Les Démons jaloux de tant d'ames qu'il leur enlévoit, lui livrerent de grands combats. Ils susciterent contrelui de faux freres

freres qui lui firent une cruelle guerre: ils en vinrent même jusqu'à attenter plusieurs fois à sa vie. Dieu ne permit pas qu'ils réussissent dans leurs criminels projets. Avec tous leurs mauvais traitemens ils ne purent pas seulement lui faire perdre la tranquillité de son ame. Il n'y eut qu'à la perte de *saint Euthime*, que le serviteur de Dieu parut être sensible.

*Saint Euthime* en mourant nomma son Disciple pour son successeur. Celui-ci se défendit long-temps de prendre la place de son Maître. Mais tous les solitaires de concert l'obligerent à obéir à la voix mourante de celui que Dieu lui avoit donné pour Supérieur.

La sagesse de son gouvernement, & la sainteté de sa vie, acquirent à son monastere une si grande réputation, qu'en peu de tems on y vit arriver de toutes parts des hommes du siecle qui venoient se jeter aux pieds du nouvel Abbé & lui demander instamment la grace de les recevoir sous sa conduite. Quelque difficulté qu'il leur fît, il se trouva néanmoins le Pere de deux cens Disciples. Les derniers venus qui ne trouvoient pas de place pour s'y renfermer, se creusoient eux-mêmes des grottes dans le roc de la montagne.

Quelque temps après le bienheureux *Saba* ayant reconnu que dans ce grand nombre de ses Disciples, il y en avoit plusieurs qu'il jugeoit plus propres à vivre en communauté, que dans une étroite solitude, fit bâtir un monastere, où il mit sous la sage conduite d'un saint homme nommé *Théodore* ceux qui étoient appellés à la vie Religieuse. Il préféra pour lui la vie des Anachorettes, & gouverna ceux qui embrasserent le même genre de vie. Il choisit pour sa demeure personnelle une grotte qui n'étoit qu'un creux où un homme à peine pouvoit-il être debout. C'est dans ce creux, qu'il prenoit un peu de repos pendant la nuit. Il n'avoit pour lit que la dureté des rochers, & des légumes pour sa nourriture : il ne laissa pas que de vivre jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, sans avoir jamais adouci l'austérité de sa vie. Enfin sentant sa fin approcher, il assembla ses Disciples. Il leur fit un très-pathétique discours pour les exhorter à vivre toujours dans une union parfaite, dans la fuite du monde, dans la communication avec Dieu seul, dans les jeûnes, & dans la pratique exacte des réglemens de la vie solitaire qu'ils avoient embrassée.

Pendant que le saint Abbé leur par-

loit en termes pleins de dévotion, ils fondoient en larmes, & la grotte du mourant, qui étoit couché sur une simple natte, retentissoit de leurs soupirs. Ils lui demanderent sa bénédiction. Il la leur donna, leur disant que par la miséricorde de Dieu, il seroit pour toujours témoin de leur fidélité à son service. Il se fit ensuite réciter des Pseaumes; & pendant qu'on prononçoit ces paroles: *Je dormirai & je me reposerai dans le Seigneur*, il rendit paisiblement son ame entre les mains de son Sauveur.

Ainsi mourut le saint Abbé *Saba* plein d'années & de mérites. *L'Empereur Justinien*, qui avoit pour lui l'amour d'un fils pour un pere, donna de sensibles marques de sa douleur si-tôt qu'il apprit sa mort.

Les miracles qu'il plut à Dieu d'opérer après son décès, sont autant de preuves publiques de la sainteté de son serviteur, Pere d'un grand nombre d'Anachorettes. On nous fit voir une fontaine qui porte son nom, parce qu'on prétend que ce fut à sa priere que Dieu fit sortir de l'eau d'une roche pour subvenir aux besoins de tout le pays. Depuis ce temps-là, cette fontaine n'a jamais tari.

On nous conduisit à son Sépulcre.

qui est en grande vénération. Son corps cependant a été enlevé pour être transporté à Venise. Mais on a construit en ce lieu une jolie Chapelle, couronnée d'un petit dôme, où l'on entretient continuellement une lampe allumée.

Ce sont aujourd'hui des Religieux du rit Grec, qui vivent dans le monastere de *saint Saba*. Ils y observent de rigoureux jeûnes, & y chantent régulièrement les louanges de Dieu pendant plusieurs heures de la nuit & du jour.

Après la visite de ce monastere, il ne nous restoit plus rien à voir à Jérusalem, qui fût digne de notre curiosité.

La caravane qui nous y avoit conduit ayant fixé le jour de son départ au 27 Avril, j'allai dès le grand matin au *saint Sépulcre* pour y remercier Dieu de la grace qu'il m'avoit accordée de venir en ces Lieux saints, si propres à inspirer des sentimens d'amour & de reconnaissance pour notre divin Rédempteur.

Je pris ensuite congé des Peres de Terre-Sainte & j'allai joindre la caravane. Nous prîmes notre chemin par *Rame*, & de *Rame* nous allâmes nous embarquer à *Jassa*, où il falut payer

pour la seconde fois le tribut au Turc.

De *Jaffa* où nous nous embarquâmes le dernier jour d'Avril, nous allâmes nous rendre au port de *saint Jean d'Acres*. Nous y arrivâmes heureusement. Nous n'étions éloignés de *Nazareth* que d'une journée. Mon intention étoit d'y aller, quand même il y auroit eu plus loin. *Nazareth* n'est encore aujourd'hui, comme il n'étoit autrefois, qu'une misérable bourgade, d'où disent les saintes lettres, on ne croyoit pas qu'il pût venir quelque chose de bon. Mais depuis que le Verbe s'y est fait chair, ce hameau & son nom feront à tous les chrétiens en une éternelle vénération.

Le 25 Mars, fête de l'Annonciation, on voit arriver chaque année un grand nombre de pèlerins, qui y viennent honorer la Mere du Verbe incarné.

Saint Louis, dans le temps des Croisades, y vint en personne avec sa Cour. Du plus loin qu'il aperçut la sainte Chapelle, il se mit à pied & continua ainsi le reste du chemin.

Il se prépara par un jeûne au pain & à l'eau, à recevoir le précieux corps du Fils de Dieu, & passa quelques jours en prieres devant les saints autels.

Cette sainte Chapelle où la sainte

Vierge est honorée, a été bâtie dans le lieu même où étoit celle qui fut miraculeusement transportée en *Dalmatie* le 9 Mai de l'année 1291, & ensuite de *Dalmatie* à *Laurette*; elle a d'un mur à l'autre six pieds & demi de large, & vingt-un de long. On y a dressé trois autels, l'un à l'orient, dédié à saint Joseph, l'autre au midi, dédié à sainte Anne, & le troisième à l'occident, dédié à l'Archange saint Gabriel.

Près cette Chapelle, il y a une grotte taillée dans le roc, qui avoit sa communication avec la petite maison de la sainte Vierge. Cette grotte lui servoit d'oratoire & l'on croit qu'elle y étoit en prière lorsque l'Ange Gabriel lui vint annoncer le mystère de l'Incarnation du Verbe.

Sainte Hélène fit mettre une colonne dans l'endroit d'où l'Ange la salua, & une autre dans celui où Marie pleine de grace lui fit sa réponse. Ces colonnes sont à deux pieds ou environ l'une de l'autre : celle-ci a été rompue par des vagabonds qui cherchoient des trésors : il n'en reste plus que la partie supérieure qui est demeurée suspendue à la voûte, objet que les Chrétiens & les Turcs regardent comme quelque chose de mira-

culeux. Les Peres de Terre-Sainte ont un hospice près de la Chapelle & y reçoivent les pèlerins avec beaucoup de charité.

Au-delà de cette Chapelle, on voit les restes d'une grande & belle Eglise qui a été bâtie sur le terrain où l'on prétend qu'étoit *la boutique de saint Joseph*.

A l'extrémité de la montagne on aperçoit le plus affreux précipice que j'aye jamais vu. C'est dans ce précipice, que les *Nazaréens* voulurent jeter le Sauveur pour se venger des reproches qu'il leur faisoit de leurs désordres.

Revenant à *Nazareth* on nous fit remarquer une roche sur laquelle on voit un genou imprimé. Les Chrétiens disent avoir appris de leurs peres, que la sainte Vierge se mit à genoux sur cette roche pour bénir Dieu de la conservation de son Fils, & que c'est la figure même de son genou qui y est demeurée empreinte. Sainte Hélène y avoit fait bâtir une Eglise qui ne subsiste plus.

Après avoir fait nos dévotions à *Nazareth*, nous parcourûmes une partie de *la Galilée* pour aller jusqu'à *la mer de Tibériade*.

Les terres de cette province, qui étoient autrefois si fertiles & si peuplées,

sont aujourd'hui en friche & désertes. On appelle cette province *le pays de l'Annonciation*, ou *de l'Évangile*, parce que notre Seigneur avec ses Apôtres y avoit annoncé d'abord sa sainte loi.

Nous passâmes par *Saphet*. Quelques Juifs soutiennent que ce lieu est l'ancienne *Bethulie*; mais avec très-peu de fondement. Quoi qu'il en soit, cette ville, qui n'en a que le nom, est très-peu de chose, & est si pauvre que ses habitans couchent sur la dure.

Nous traversâmes ensuite *le Champ de Dothain*. Les troupeaux de *Jacob* devoient s'y bien trouver, car, il est très-fertile, & sa fertilité devoit être encore plus grande, lorsque ses enfans y conduisoient leurs troupeaux.

Nous vîmes dans ce champ *le puits de Joseph*, où ses freres le jetterent: le nom lui en est demeuré. Il est couvert d'un petit dôme soutenu par quatre petites colonnes de marbre. Nous continuâmes notre marche en cherchant *Capharnaüm*. A peine pûmes-nous reconnoître la place de cette malheureuse ville, qui est presque rez-terre. On n'y voit que des morceaux de colonnes, des restes de frises, & des chapiteaux, qui paroissent avoir été bien travaillés.

Ce font autant de témoins de la colère de Dieu contre cette ville dont les crimes excitoient continuellement la vengeance du Ciel. Son malheur vint de sa trop grande prospérité. Tout y contribuoit. Sa situation étoit des plus heureuses. Elle étoit sur les bords agréables de la *mer de Tibériade* & s'étendoit à son orient sur le penchant d'une belle campagne. Elle avoit en abondance tout ce qui étoit nécessaire à la vie, car la mer d'un côté lui donnoit des poissons de toute espèce, & en grand nombre, & de l'autre, le plat-pays lui fournissoit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter de plus délicieux. Elle voyoit arriver continuellement chez elle des voyageurs de diverses nations, qui s'y rendoient pour jouir de ses douceurs & de ses agrémens. Tant d'avantages rendirent les cœurs de ses habitans si mous & si sensuels, qu'ils devinrent insensibles aux paroles du Sauveur & à ses miracles, qui auroient converti les villes de *Tyr* & de *Sidon* (1).

Je m'arrêtai plusieurs fois à considérer les eaux de la *mer de Tibériade*. Je me représentois avec une joie que je ne

---

(1) S. Matthieu, XI. 21.

puis exprimer, cette heureuse barque où notre Seigneur étant avec ses Disciples, çalmoit les eaux de cette mer orageuse & leur faisoit faire une pêche si abondante, qu'ils en furent étonnés. Cette mer peut avoir trois lieues de largeur, & huit ou neuf de longueur.

La ville de *Tibériade* fut bâtie par *Hérode le Tétrarque* en l'honneur de *Tibere*. Elle donna son nom à la mer *Tibériade*. Saint Luc l'appelle l'*Etang de Genezaret*, parce qu'elle arrose à son septentrion les terres de *Genezaret*.

*Tibériade*, qui étoit autrefois une belle & grande ville, est aujourd'hui détruite. C'est le sort des ouvrages des hommes. Il y avoit une Eglise bâtie, dit-on, par le Prince *Tancrede*, dédiée à saint Pierre pour honorer le lieu où notre Sauveur donna au Prince des Apôtres le pouvoir de lier & de délier. On y a conservé avec plus de soin un bain, d'une eau si chaude, qu'on n'y peut tenir la main. Elle est médicinale & les bains en sont fort salutaires & très-fréquentés.

Pour revenir de *Tibériade* à *Nazareth* nous prîmes notre route par le vallon où notre Seigneur fit la multiplication des pains. Ce vallon est entre deux mon-

tagnes d'où le Sauveur voyoit cette multitude de peuple qu'il raffasia de cinq pains & de deux poissons multipliés.

Après une demi-heure de chemin nous arrivâmes à la *montagne des Béatitudes*, qui s'éleve du milieu d'une vaste plaine & qui a de tous côtés de très-beaux aspects. On l'appelle *la montagne des Béatitudes*, parce que ce fut sur cette montagne que le Fils de Dieu fit à ses Disciples cet admirable sermon qui renferme une morale si sage & si raisonnable, qu'elle est une preuve sensible de la divinité de son auteur.

Deux ou trois lieues plus loin nous traversâmes une plaine qu'on appelle *la plaine des Epics*, parce que l'opinion commune est que ce fut dans cette plaine que les Apôtres pressés de la faim, un jour de Sabat, arracherent des épis pour s'en nourrir.

A demi-lieue de là nous entrâmes dans *Cana de Galilée* où le Fils de Dieu fit son premier miracle. Les Turcs ont fait une Mosquée de l'Eglise qui occupe la place de la maison où le miracle fut opéré. Elle est précédée d'un portique, qui a sur son frontispice la figure de trois cruches en relief.

A quelques pas de là on montre une

fontaine où l'on puifa l'eau, dont les cruches furent remplies. Si la tradition de tous ces faits n'est pas bien juste, elle sert du moins à nous conferver la mémoire des actions du Sauveur du monde & de ses Disciples.

Nous revînmes pour la seconde fois à *Nazareth*. J'eus le bonheur de dire la Messe dans la Chapelle de la sainte Vierge.

Le mont de *Thabord* est à deux lieues de *Nazareth*. Nous en étions trop près pour nous priver de la consolation de grimper sur cette montagne si célèbre dans nos Ecritures. Nous nous mîmes donc en chemin pour y arriver. Elle est d'une hauteur surprenante. On nous assura qu'on la voyoit de quinze lieues. Je n'ai pas de peine à le croire, car elle domine sur deux plaines d'une vaste étendue, sa forme est ronde. Elle s'éleve en l'air comme un grand dôme. Nous mîmes une heure à la monter par un petit sentier très-rude, & très-étroit.

Saint Jérôme rapporte que sainte Paule eut le courage de faire ce chemin à pied jusqu'à son sommet. On y a bâti une petite Chapelle. J'avois avec moi des ornemens pour y célébrer nos saints mysteres: je n'eus que le temps de dire

la sainte Messe, car à peine l'eus-je finie, que des Turcs d'un village voisin accoutumés à monter en courant cette rude montagne, vinrent nous interrompre, pour exiger de nous un tribut. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous tirer de leurs mains, & nous fûmes obligés de descendre de la montagne beaucoup plus vîte que nous n'eussions voulu.

Il ne nous restoit plus de notre pèlerinage que le seul *mont Carmel* à visiter. Nous y allâmes avant que de regagner *saint Jean d'Acre*. Il n'y a pas plus de six ou sept lieues du *Thabord* au *mont Carmel*. Cette montagne est célèbre par l'honneur qu'elle a eu de servir de retraite au saint Prophete Elie, lorsqu'il fuyoit les fureurs d'*Achab* & de *Jézabel*.

Cette montagne, ou plutôt cette longue suite de plusieurs montagnes qui se tiennent l'une à l'autre, a sept lieues de longueur du nord-est au sud-ouest. La mer bat son rivage d'un côté, & de l'autre le fleuve *Cisson* roule ses eaux le long du *Carmel*.

Ces montagnes élevées, qui dominent sur la mer & sur de vastes campagnes, méritent l'éloge que l'Écriture fait de leur beauté.

Les RR. PP. Carmes Déchaussés sont

depuis long-temps en possession de cette sainte montagne du *Carmel*. Ils y vivent aujourd'hui comme ils y ont toujours vécu c'est-à-dire dans une continuelle retraite, & dans une constante régularité. Nous montâmes à leur monastere, ou ils nous reçurent avec tous les empressements d'une sincere amitié.

Leur monastere consiste dans différentes grottes que ces fervens solitaires se font faites à leur usage. Leur Chapelle dédiée à la sainte Vierge est très-dévote. Elle étoit auparavant la grotte où le saint Prophete se retiroit pour prier. J'eus le bonheur d'y dire la Messe.

Les RR. PP. nous conduisirent eux-mêmes à une caverne qui est au-dessous de la Chapelle: cette caverne taillée dans le roc, est une espece de salle longue & large à proportion, dont les murs & les planchers sont très-unis. On dit que c'est en ce lieu qu'Elie faisoit ses instructions au peuple, & répondoit à tous ceux qui venoient le consulter. Un lieu si saint & si révééré des Chrétiens est entre les mains des Infideles. Ils y ont un *Santon* ou Religieux Turc qui en est le gardien & qui exige un tribut des pélerins pour y entrer.

Je passai quatre jours dans cette agréa-

ble folitude. J'allai joindre enfuite notre caravanne pour nous rendre à *saint Jeanz d'Acre*, d'où nous continuâmes notre route jufqu'à *Seyde*, lieu de ma Miffion d'où j'étois parti.

A notre arrivée nous allâmes tous enfemble rendre à Dieu nos actions de graces de la protection qu'il avoit bien voulu nous accorder pendant notre pèlerinage.

Je ne vous ai point ici parlé, mon Révérend Pere, des Arabes, qui font les plus redoutables ennemis des pèlerins. On les trouve par-tout, & même dans des endroits où l'on ne croiroit pas qu'ils puffent être. Ils efpionnent les voyageurs fur les chemins. Il eft prefque impoffible de ne pas tomber entre leurs mains, & lorsqu'on a eu le malheur d'y tomber, on n'en fort point fans en être dévalifé. Ils ne fçavent point fe faire un autre revenu, que celui qu'ils trouvent en pillant les pèlerins. Nous fûmes affez heureux pour n'en avoir point été attaqués.

Je ne finirai point cette lettre, mon Révérend Pere, fans vous dire encore un mot des Chevaliers de Jérufalem. Ils font ici dans une très-grande confidération. L'honneur d'être Chevalier de Jérufalem ne s'accorde qu'aux perfonnes

distinguées ou par leur Noblesse ou par les services qu'ils ont rendus aux saints Lieux, ou bien par les aumônes considérables qu'elles ont faites au saint Sépulcre.

Le Pere Gardien de *Jérusalem*, revêtu de ses habits pontificaux, s'informe des qualités des prétendans. Ceux qui ont été chargés de faire les informations nécessaires, en font leur rapport. Les informations étant jugées légitimes, on tire du saint Sépulcre l'épée de *Godefroy de Bouillon*, son collier & ses grands éperons. On met d'abord l'épée dans la main du nouveau Chevalier, on l'attache ensuite à son côté, on met ses éperons à ses pieds & le collier d'or avec la croix à son cou. Après cette cérémonie on récite des prieres; les prieres finies, le nouveau Chevalier prononce une formule qui contient ses engagements. Le Pere Gardien lui fait un discours où il fait d'abord l'éloge de la dignité d'un Chevalier de Jérusalem. Il élève cet Ordre au-dessus de tous les autres Ordres de Chevalerie, donnant cependant la prééminence à celui de la *Toison d'Or*. Il instruit le nouveau Chevalier de toutes les obligations qu'il contracte en ce jour. Il lui recommande particulièrement le

bon exemple & le zele qu'il doit avoir pour la défense & la conservation des saints Lieux. Enfin la cérémonie de la réception du Chevalier de Jérusalem se termine par une procession solennelle au tour du saint Sépulcre.

Je finis par ce récit, mon Révérend Pere, celui de mon voyage à *Jérusalem*. Il ne me reste plus qu'à vous assurer, que quand je n'aurois eu que le seul bonheur de voir les sacrés monumens, qui sont autant de témoins fideles de tout ce que les saintes Ecritures nous rapportent de la mort & de la passion du Sauveur, j'aurois d'éternelles actions de graces à rendre à Dieu, d'avoir bien voulu m'admettre au nombre de ses Missionnaires.

Que ne puis-je faire entendre ma voix à tous nos Freres qui sont en France, pour les inviter à venir partager avec nous ces consolations, que le Pere de la moisson accorde à ses ouvriers!

Venez & voyez, écrivoit autrefois S. Jérôme à Marcelle & à d'autres dames Romaines, pour les engager à quitter le tumulte & les embarras de Rome, pour venir à *Bethléem*.

On n'y voit pas, il est vrai, leur disoit ce saint Solitaire, on n'y voit ni les superbes édifices de la premiere ville

de l'univers, ni ses vastes galeries enrichies de peintures & de dorures, ni ses portiques incrustés des marbres les plus précieux; on n'y voit pas les somptueux emmeublemens des palais, où l'or & l'argent sont prodigués avec excès : mais vous y verrez la crèche du Sauveur, & cette étable où il recevoit les hommages des Pasteurs & des Rois.

Ces seuls objets paroissoient à saint Jérôme capables d'attirer à *Bethléem* les dames Romaines. Combien d'autres motifs puis-je ajouter à ceux-ci, pour exciter nos freres à venir avec nous à *Alep*, à *Damas*, à *Tripoli*, à *Seyde*, à *Jérusalem*, dans les montagnes du *Liban*, dans le vaste royaume d'*Egypte*? Toutes ces terres sont saintes, depuis qu'elles ont été sanctifiées par la naissance & par les travaux du Fils de Dieu.

C'est ici où il a fait choix de ses premiers Disciples. Nous marchons par-tout sur leurs pas. Nous prêchons le saint Evangile dans les villes & dans les bourgades, où ils l'ont annoncé. Nous tâchons de maintenir la foi chez les Nations qui l'ont reçue des Apôtres. Nous la défendons contre l'infidélité, qui s'efforce de la détruire.

La moisson se présente par-tout aux

hommes de bonne volonté. Il est vrai qu'il faut marcher sur les épines & sur les ronces ; mais le Seigneur & ses Disciples y ont marché avant nous , & il nous est glorieux & méritoire devant Dieu de participer à leurs souffrances.

Je vous demande , mon Révérend Pere , le secours de vos prieres pour m'aider à remercier Dieu de m'avoir appelé ici à son service , & pour m'obtenir la grace d'y finir saintement mes jours. Je suis avec respect, mon Révérend Pere , votre très-humble & très-obéissant Serviteur, NERET, Jésuite.

*Fin du premier Volume.*

---

# T A B L E

Des Lettres contenues dans ce volume.

**L**ETTRE du Pere Tarillon à Monseigneur le Comte de Pontchartrain, Secrétaire d'Etat, sur l'état présent des Missions des Peres Jésuites dans la Grèce. Page 1  
Et se trouve dans l'ancienne édition, tome I. page 137.

**R**ELATION en forme de Journal, de la nouvelle Isle sortie de la mer dans le golfe de Santorin. 78

Et dans l'ancienne édition, tome I. p. 262

**L**ETTRE du Pere Antoine-Marie Nacchi, Supérieur Général des Missions de la Compagnie de Jesus en Syrie & en Egypte : au très-révérénd Pere Michel-Ange Tamburini, Général de la Compagnie de Jesus. 108

Et dans l'ancienne édition, tome. IV. page 1.

**L**ETTRE du Pere Rouffet. 267

Et dans l'ancienne édition, tome XXVIII des Lettres édifiantes, p. 233.

**R**ELATION d'un voyage à Cannobin, dans le Mont-Liban, envoyée au Pere

T A B L E: 453

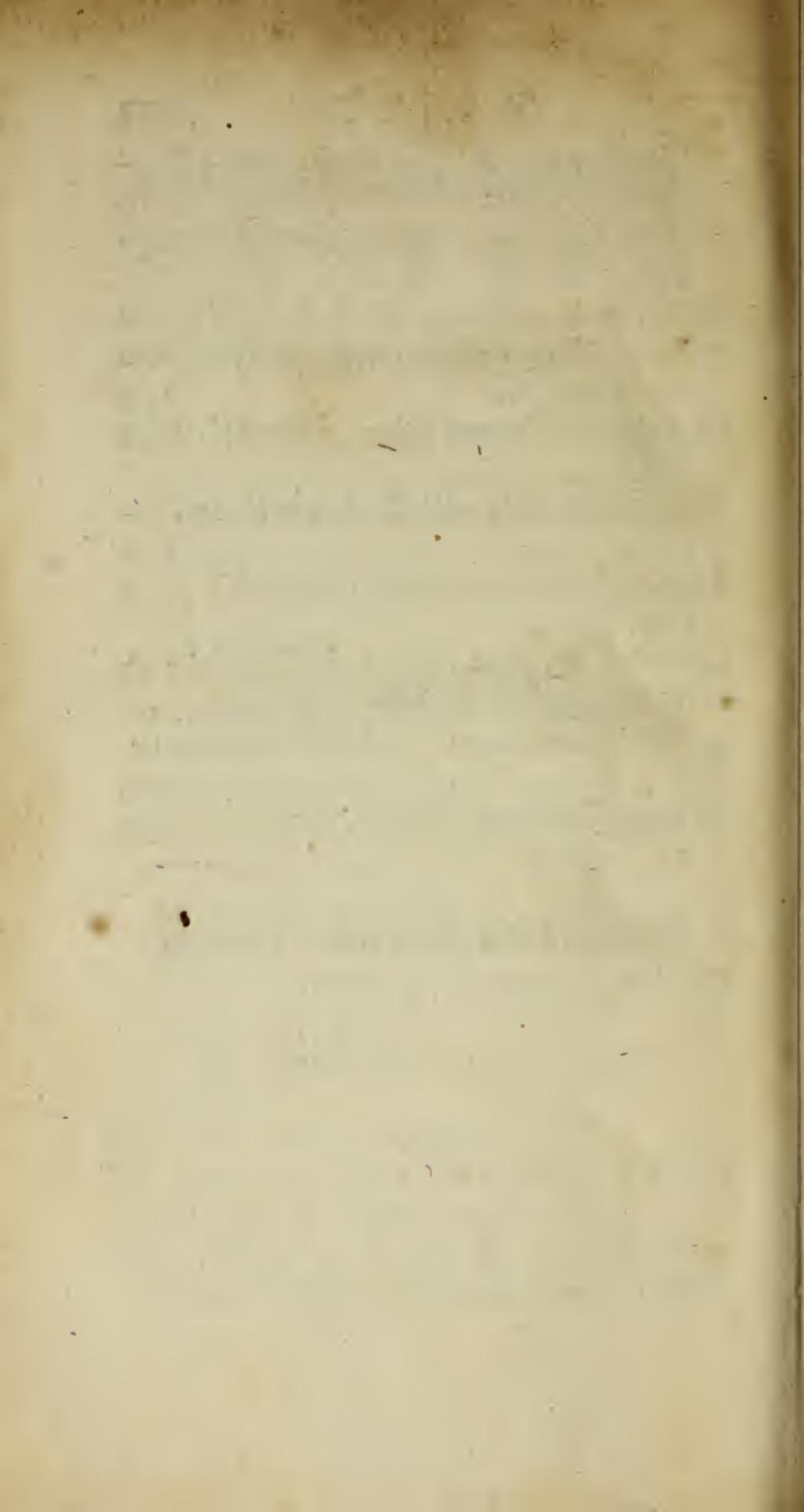
*Fleuriau par le Pere Petitqueux , Mis-  
sionnaire Jésuite.* 279  
*Et dans l'ancienne édition , tome IV. page*  
252.

*LETTRE du Supérieur Général des Missions  
de la Compagnie de Jesus en Syrie , au  
Pere Fleuriau.* 259  
*Et dans l'ancienne édition , tome IV. page*  
347.

*MÉMOIRE de la ville & des environs d'A-  
lep.* 340  
*Et dans l'ancienne édition , tome VI. page*  
174.

*LETTRE du Pere Neret , Missionnaire de  
la Compagnie de Jesus en Syrie , au  
Pere Fleuriau , de la même Compagnie.* 374  
*Et dans l'ancienne édition , tome V. page*  
1.

Fin de la table du premier volume.



25  
1  
112





